

VOYAGE
EN SUISSE.

2.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez MM. DENTU, } Palais-Royal;
DELAUNAY, }
BOHAIRE, boulevard des Italiens;
PAULIN, place de la Bourse.

A. PICHAN DE LA FOREST,
Imprimeur de la Cour de Cassation,
rue des Noyers, n. 37.



Courtin del.

Lith. de Ligny.

HOSPICE DU GRIMSEL.

Voyage en Suisse, &c.

Paris, Hivert, Lib. Editeur.

VOYAGE EN SUISSE,

EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT,

SUIVI

DU TABLEAU RÉSUMÉ DES ÉVÉNEMENTS DE LA SUISSE DEPUIS 1830,
ET D'UN ITINÉRAIRE.

PAR M. LE COMTE THÉOBALD WALSH.

2.

Quæque ipse... vidi.

VIRGILE.

Cecy est un livre de bonne
foy... Je donne mon avis non
comme bon, mais comme mien.

MONTAIGNE.

Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS. 55.

1854.

R4 42.6/2



57/62

VOYAGE
EN SUISSE,
EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT.



Come.

Le lac.—La Pliniana.—Pline-le-Jeune.

IL faisait presque nuit quand j'atteignis le sommet de la hauteur d'où l'on découvre la ville et le lac de Come, circonstance heureuse qui épargne au lecteur l'ennui d'une description au grand complet que j'aurais été, en conscience, tenu de lui faire. Je ne puis cependant me dispenser de

II. 1

consacrer quelques lignes à ce fameux site surnommé *le paradis des Milanais*. Je n'ai visité qu'une petite partie du lac, celle qui s'étend de la ville jusqu'à Palanza, et, en le jugeant d'après cet échantillon, il me paraît inférieur en beautés naturelles à ceux de Suisse; mais les élégantes *villas* italiennes et le caractère pittoresque des villages, font excuser, je dois le dire, la monotonie de ses rives. Ici, de même qu'à Lugano, la vue est trop resserrée, et les montagnes qui dominent le lac descendent, par une pente trop brusque, dans ses ondes. Elles sont richement garnies de végétation, et offrent d'assez belles lignes, mais on n'a pas d'espace, au fond de cette longue gaîne, et il semble qu'on y étouffe. Je me suis rendu, en bateau, à la *Pliniana* qui n'est qu'un cabaret où l'on vient danser et boire, et où l'étranger peut prendre une idée générale du bassin de Come ainsi que de celui de Lezzeno et d'Argegna, qui me paraît bien plus beau. On croit, à tort, cette *villa* bâtie sur l'emplacement de la maison de Pline-le-Jeune, qui possédait, effectivement, sur le lac Larin, une habitation qu'il nous décrit longuement, avec la complaisante exactitude d'un propriétaire. Ce qui me prouve qu'il y a évidemment erreur dans les récits des cicerone et des faiseurs d'itinéraires, c'est

que Pline parle, dans une autre lettre, d'une fontaine qu'on voit à la *Pliniana* et que le flux et reflux périodiques de ses eaux rend fort remarquable. Il n'eût certes pas manqué de la mentionner sur son *État des lieux*, si elle eût jailli dans sa propre cour.

C'était un beau parleur que ce Pline, ne laissant jamais échapper l'occasion de prononcer un discours, et qui a pris soin de nous conserver, dans ses Lettres, tous ceux qu'il a débités ou dû débiter. Il était, comme on sait, citoyen de Come où il fonda, à ses frais, une école; bienfait dont il trouva la récompense, dans l'approbation de soi-même, d'abord, puis, je crois aussi, dans la facilité que cela lui donna de placer, tous les ans, deux ou trois petits discours. A cela près qu'il était fort riche, il me paraît avoir été le vrai type de l'homme de lettres, se croyant créé et mis au monde uniquement pour faire des livres et juger ceux d'autrui. Le besoin d'occuper l'*univers* de sa personne, pendant sa vie et après sa mort, perce dans tout ce qu'il a écrit; c'était chez lui une véritable manie qu'il voulait voir partager à ses amis: « *effinge aliquid et excude quod sit perpetuo tuum* » écrit-il à l'un d'eux. Dans sa lettre vingt-troisième, il supplie Tacite « de ne pas l'oublier dans ses re-

gistes » comme dit plaisamment Montaigne. Quoique ses Lettres, trop léchées, et écrites sans abandon, aient été visiblement adressées au public, elles sont spirituelles, instructives et élégantes, et j'en préfère de beaucoup la lecture à celle des ouvrages de son rhéteur d'oncle, Pline l'Ancien, qui, par sa crédulité de bonne femme, et la pompe fastidieuse de son style hérissé d'antithèses, me rebute au dernier point.


En revenant de la *Pliniana*, je m'attendais à un beau soleil couchant, mais le lac de Come, dans cette partie-ci du moins, n'est pas de nature à produire ce genre d'effets de lumière que j'avais admirés ailleurs. Sa position et la configuration de ses montagnes trop escarpées s'y opposent, bien que pendant ma traversée le ciel fût de la plus grande pureté, le soleil se cacha pour nous bien longtemps avant qu'il ne fût couché, et nous ne vîmes rien de remarquable, hormis un bout de la chaîne des Hautes-Alpes dont s'élançaient majestueusement quelques cimes couvertes de neige qui pouvaient bien être le Mont-Rose et le Mont-Cervin.

Come est une jolie petite ville tout italienne, dans laquelle on arrive en traversant un faubourg de *palazzi*, appartenant à de riches propriétaires de Milan et des environs, qui n'y viennent guères

que pendant quelques mois de la belle saison. Il n'y a rien de plus triste, à mon avis, que ces somptueuses demeures, en l'absence de leurs maîtres ; toutes les jalousies en étaient soigneusement fermées ; un morne silence régnait sous ces portiques déserts et dans ces vastes cours, où l'herbe croit de toutes parts, comme si la nature s'efforçait de couvrir, de quelque apparence de vie, ces édifices de luxe qui surchargent le sol de leur poids inutile. En parcourant la ville, j'ai remarqué plusieurs beaux bâtimens d'un bon style d'architecture ; la cathédrale est digne d'attention ; j'y entrai et j'assistai à la messe militaire, pendant laquelle la musique des régimens autrichiens, en garnison à Come, jouèrent des morceaux d'un bon choix et d'une exécution parfaite. Je me rappelais encore les soirées musicales que ces messieurs nous donnaient, en plein vent, sur le boulevard de la Madeleine, en 1814, et auxquelles je me reprochais alors d'assister avec trop de plaisir, car c'était nous qui faisions les frais du concert ; j'ai trouvé plus doux de l'entendre aux dépens d'autrui. Les oreilles jouissaient du moins, sans que le sentiment national eût à souffrir.

En me promenant par les rues, j'ai été frappé d'une peinture allégorique dont le sens ne me pa-

rait pas clair, et qui rentre dans le genre de ces allusions moitié bouffonnes, moitié philosophiques, qui jadis étaient si en vogue en Suisse. Deux figures de la mort, aussi décharnées, aussi hideuses que le comporte *il costume*, s'occupent à secouer un large *crible*, au travers duquel tombent des ossemens humains qui s'amoncellent pêle-mêle au-dessous, tandis qu'on voit entassés, sur le crible, des sceptres, des couronnes, des mitres, des tiaras, enfin tous les insignes de la puissance temporelle et spirituelle ; je laisse à de plus habiles l'explication de cette fresque.



Milan.

Cathédrale.—Arc de triomphe.—Cirque.—Bibliothèque ambrosienne.
—Académie de Breera.—Le Corso.—Théâtre de la Scala.—Théâtre
de Girolamo.

LA route de Come à Milan paraîtra parfaitement belle à ces gens qui voyagent pour arriver; elle est plate et sans intérêt. Des champs de maïs, dont les tiges ont de huit à dix pieds de haut, s'étendent, à perte de vue, des deux côtés du chemin, et des avenues de mûriers, plus productives que pittoresques, s'alignent au loin dans la plaine. Ces arbres précieux sont revêtus de justaucorps de paille, pour les préserver des rigueurs de l'hiver, assez âpre dans ce pays et de plus poudrés à blanc par la poussière qui s'élève, en épais nuages, de cette route très fréquentée. On m'a montré une belle auberge, bâtie par un homme qui a fait le voyage de Londres pour déposer dans le scanda-

leux procès de la reine, et qui a gagné à cela, dit-on, de quoi devenir maître-aubergiste, de garçon qu'il était auparavant. On sait que c'est dans une des *villas* du lac de Come que cette aventurière couronnée a offert le spectacle de ces faiblesses dégradantes qu'elle n'a su racheter par rien, chose digne de remarque ! il n'a été au pouvoir de l'esprit de parti ni de la relever, ni de l'avilir davantage.

Rien sur cette route ne pourrait empêcher le voyageur de succomber au poids de l'étouffante chaleur du climat, et de faire la sieste sur l'épaule du voisin, si l'impatiente curiosité qu'inspire l'approche d'une grande ville, ne le tenait éveillé. On entre à Milan par un faubourg assez laid, mais cet abord, tout défavorable qu'il est, ne choque pas autant l'étranger que quelques-uns de ceux de Paris, dont l'aspect de délabrement et de sale misère a quelque chose de si pénible. Les rues sont larges et bien aérées; des dalles en pierre y forment deux sentiers parallèles sur lesquels les voitures roulent sans bruit et sans cahots. Cet usage, que j'avais déjà observé à Lugano et à Come, est très commode pour les gens voiturés, mais n'est pas sans inconvéniens pour les piétons. Malheur à vous si vous marchez étourdiment sans avoir l'œil à la fois devant et derrière vous, car

vous êtes alors continuellement en proie à des terreurs paniques, en sentant, à l'improviste, la tête des chevaux sur vos épaules, ou en vous rencontrant nez-à-nez avec eux; Janus avec ses deux paires d'yeux n'y suffirait pas. Je m'étonnais de ce que dans les rues les plus populeuses, il n'arrivait pas des accidens fréquens; la raison en est que les cochers sont très attentifs, et conduisent, au petit trot, des chevaux fort tranquilles. Nos lestes équipages de maîtres et les tilburys de nos élégans de Paris écraseraient, en une semaine, la moitié de la population ambulante de Milan.

A peine arrivé, je me suis procuré le Guide des étrangers que l'auteur, par un patriotisme fort louable sans doute, a grossi de la description détaillée de toutes les chapelles et de tous les palais que renferme sa ville natale. Tout y est déduit par ordre, depuis le *Dôme* jusqu'au moindre corps-de-garde, depuis l'académie de *Breera* jusqu'au bureau des hypothèques. En le parcourant j'ai reconnu que, pour un voyageur scrupuleux, il y avait ici à *voir*, tout au moins pour une quinzaine de jours. Renonçant donc à remplir ma tâche à la rigueur, et n'ayant que peu de temps devant moi, je me suis mis la bride sur le cou et j'ai commencé à errer dans la ville en me confiant à la Providence

qui m'a bien conduit, car je me suis trouvé tout d'abord devant le *Dôme*. Cet édifice, justement célèbre, est à mettre sous verre, comme disait Charles - Quint, cependant il n'a pas produit sur moi l'effet de l'imposante cathédrale de Strasbourg. Le style bâtard de la première, qui n'est ni grec ni gothique; ses innombrables aiguilles de marbre blanc travaillées avec un art infini et surmontées de statues; cette prodigieuse multitude de détails conçus et exécutés avec le goût le plus exquis, ne sauraient, à mon sens, rivaliser avec l'audacieuse et sublime élégance du *Munster* qui frappera davantage les amateurs du beau, du grandiose, tandis que le *Dôme* aura surtout pour partisans ceux qui préfèrent le joli. Ce monument n'est pas encore achevé; on y travaille continuellement; les flèches qui couronnent les combles ne sont pas au complet, et il n'y a encore que deux mille et tant de statues posées, sur les trois mille cinq cents qu'il doit y avoir un jour. Les portes, le chœur sont enrichis de bas-reliefs précieux, ouvrage du ciseau des plus célèbres artistes de l'Italie. Je me suis arrêté, devant une statue en marbre, représentant saint Barthélemy qui fut écorché vif; le martyr est debout, drapé à l'antique avec sa peau qui retombe en plis nombreux et étalant, à

l'admiration des anatomistes, ses muscles et ses veines à nu. C'est bien, après le fameux tableau du Juge prévaricateur, le chef-d'œuvre le plus révoltant qu'il soit possible de voir.

On m'a montré également la chapelle souterraine qui renferme le corps de saint Charles-Borromée. L'or, l'argent, les pierreries y brillent de toutes parts, et cette excessive magnificence forme un contraste des plus frappans avec la devise du saint : *humilitas* : devise dont il ne s'écarta jamais tant qu'il vécut. Les principaux traits de sa vie sont ciselés sur des tables d'argent, disposées autour de la chapelle. Je ne puis dire si la beauté du travail surpasse la valeur de la matière, car les deux abbés-*cicerone* se hâtent de vous débiter leurs explications afin de pouvoir plus tôt les recommencer pour ceux qui vous suivent. En sortant de là je fus dans une grande perplexité ; ces messieurs étaient prêtres, et il me répugnait fort de leur glisser la pièce dans la main, comme à des valets de place ; un tronc ou une bourse m'auraient tiré d'embarras ; il n'y en avait point à portée, et je laissai ces messieurs s'éloigner, non sans m'apercevoir après qu'ils se méprennaient sur la nature de mon hésitation. Ils sont restés convaincus, sans doute, que j'avais voulu frauder les droits du

saint ; les voyageurs revenant d'Italie riront de ma simplicité.

En parcourant cet immense et curieux vaisseau, j'étais assailli, à chaque pas, par des gens qui m'offraient leurs services, l'un pour m'accompagner sur le dôme, l'autre pour m'introduire dans la sacristie, un troisième pour me donner l'explication des tableaux ; en un mot, les marchands pullulaient dans le temple et en profanaient l'auguste majesté. C'est un vrai fléau pour un voyageur que ces montreurs de profession ; leur fastidieux bavardage désenchante tout à mes yeux, et je ne puis ni admirer, ni réfléchir à mon aise quand je vois, planté à mes côtés, un homme qui épie, d'un œil impatient, le moment où il pourra m'arracher à mes impressions pour continuer sa ronde accoutumée et me débiter, d'une voix monotone, ce qu'il a dans son sac au sujet de l'*article* suivant. Puisque ces gens m'ont fait si souvent pester, il est juste que je m'amuse à leurs dépens, en citant une anecdote plaisante qui se trouve consignée dans un ouvrage d'un des plus savans antiquaires de Rome.

Un Anglais d'un esprit original, visitant la cathédrale de Florence, eut l'idée de dire à son *cicerone* : « Mon ami, je n'entends point le latin ;

« vous serez en état de me traduire ces épitaphes, « n'est-il pas vrai? » L'homme, s'armant d'effronterie, répond affirmativement; il s'approche du tombeau de Castel-Vetro Aretino, historien assez estimé, puis, prenant un air d'importance, il se recueille et commence en ces termes ¹ : *Historia luget*, — l'istoria è lunghetta, un poco lunga. *Eloquentia muta est* — la loquenzia mutò veste..... Ici l'Anglais l'interrompt; il ne comprend pas le sens de ce membre de phrase, non plus que sa liaison avec ce qui précède. Oh ! je le crois bien, répond l'autre; ceci s'explique par un usage de notre pays. Vous saurez que, lorsqu'il meurt quelqu'un, sa famille et ses amis changent de vêtemens pour en prendre de noirs, et cette signora *Loquenzia* était sans doute la parente du personnage en question. Ainsi donc cela se comprend. *Ferturque*..... Il faut qu'il y ait ici quelque chose de sous-entendu; le latin y est sujet.... Oh ! m'y voici : *Portò il ferro ai Turchi*. — *Musas græcas et latinæ* — ruppe il muso ai greci ed ai latini. — *Lacrymas tenere non potuisse* — lagrimò teneramente fin ch'ei visse... oibò ! non viveva da cris-

1. Cette histoire perdrait tout son sel si l'on tentait de la traduire.

tiano quest uomo ! portar il ferro ai Turchi, e poi lagrimar cosi ! l'ipocritone, il scellerato !

Après avoir parcouru quelques-unes des rues des beaux quartiers, où j'ai remarqué plusieurs jolies églises d'une architecture peut-être un peu trop mondaine, n'en déplaie au Palladio, au Bramante et au Pellegrini, ainsi que nombre de *palazzi* d'un style noble quoiqu'un peu lourd. J'ai voulu voir ce palais *Broletto* que bâtit et habita, au 15^e siècle, le célèbre chef de *condottieri*, *il conte di Carmagnola*, immortalisé par Manzoni dans une de ses plus belles tragédies.

« Questo fra i primi

« Guerrier' d'Italia il primo. »

J'eus beaucoup de peine à me le faire indiquer et à le trouver, car les connaissances historiques ne courent pas les rues à Milan.

Je revins à l'excellent hôtel Reichmann qui fut jadis un palazzo, prendre place à une table d'hôtes dressée dans une superbe salle de gala, autour de laquelle régnait une galerie que supportaient de belles colonnes de marbre ou de stuc. Mes commensaux étaient presque tous Allemands; j'exprimai devant eux le regret de ne pas m'être muni

de lettres de recommandation qui m'eussent mis à même de voir quel était le genre de la haute société de Milan et de recueillir quelques observations sur la situation du pays. Un jeune homme, placé vis-à-vis de moi, m'adressa la parole : « Je
« puis, monsieur, me dit-il, diminuer un peu vos
« regrets, en vous mettant au fait de la manière
« dont les choses se passent communément ici à
« l'égard des étrangers. Vous tirez de votre sac
« de voyage le pantalon de casimir noir et les bas
« de soie à jour, et vous vous rendez, votre lettre
« dans votre poche, à l'hôtel du comte ou du mar-
« quis*** ; des laquais en livrée vous annoncent,
« les maîtres de la maison vous accueillent à mer-
« veille. La conversation s'engage sur ces lieux
« communs, à l'usage des gens qui se voient pour
« la première fois, puis elle devient plus animée,
« plus intéressante. Le comte *trois étoiles* vous
« paraît un homme instruit, la comtesse est ai-
« mable, et vous bénissez le ciel et votre ami de
« vous avoir procuré d'aussi agréables relations.
« Ne voulant pas trop prolonger une première
« visite, vous prenez congé ; le maître de la mai-
« son vous reconduit poliment, vous demande
« votre adresse et vous quitte en vous disant :
« Quand vous reverrez M.***, notre ami commun,

« vous voudrez bien lui offrir mes affectueux com-
« plimens , et lui dire combien je lui sais gré de
« m'avoir procuré l'avantage de faire votre con-
« naissance. Là-dessus vous vous confondez en
« salutations, et vous rentrez chez vous, un peu
« surpris pourtant de cette commission anticipée.
« Le lendemain, tandis que vous êtes sorti, un
« laquais apporte pour vous la carte de visite du
« comte ou du marquis, et tout est fini par là. »

Je dois ajouter que l'auteur de ce tableau, sans doute peu flatté de l'hospitalité milanaise, était un baron autrichien. Cependant j'ai appris depuis qu'il était très difficile à un étranger d'être admis ici dans la société sur un pied qui lui permit de la juger un peu à fond ; et c'est une chose toute naturelle. Il règne en Lombardie, et à Milan plus qu'ailleurs, un esprit de méfiance qu'expliquent assez les relations hostiles établies entre le gouvernement et les habitans. Les notabilités littéraires, si abordables en France et en Allemagne, vivent ici dans la retraite et se bornent à un très petit nombre d'intimes ; on dit qu'il est presque impossible de pénétrer jusqu'à Manzoni ; je ne l'ai pas tenté. Il est un homme, un de ceux qui font le plus d'honneur à l'Italie, dont le nom m'ouvrirait aujourd'hui la porte des maisons les plus

intéressantes de Milan, mais je n'avais pas encore le bonheur de le connaître.

Je suis allé visiter l'arc de triomphe commencé par l'empereur Napoléon et destiné à servir d'entrée à la ville, là où aboutit la fameuse route du Simplon. Les travaux, suspendus déjà en 1809, ont été continués par ordre du gouvernement autrichien, et ce monument, remarquable sous plus d'un rapport, est bien près d'être achevé. On a eu le bon esprit de ne rien changer, dit-on, au plan primitif, et les bas-reliefs ont été exécutés tels qu'ils avaient été conçus, ce qui conservera, à l'arc de triomphe, tout son intérêt historique. Construit en marbre blanc dans des proportions à la fois grandes et élégantes, il est embelli par les ouvrages sortis des ateliers des plus habiles sculpteurs italiens; les bas-reliefs, ainsi que les ornemens sont en marbre de Carrare et admirables par leur fini et leur richesse. J'ai été frappé de la beauté des chevaux, de dimensions colossales, et du char qui doit, assure-t-on, rester vide. Il me semble qu'il serait plus habile et de meilleur goût, en pareil cas, de ne pas faire les choses à demi. Et d'ailleurs qu'y gagne-t-on? L'imagination placera toujours, sur ce char vide, la grande figure du triomphateur. Sa présence pourra réveiller des

pensées d'opposition, mais n'évoquera pas, à coup sûr, des souvenirs de liberté. Et puis ne suffirait-il pas d'un dernier bas-relief pour résumer la morale sévère qui ressort de cette série de triomphes et de cette carrière de gloire? Les deux invasions de la capitale de la France offrent un terrible enseignement aux nations qui seraient tentées de s'effacer elles-mêmes jusqu'à se personnifier dans un homme, et de se faire les complices de ce grand attentat contre le genre humain qu'on appelle la conquête.

Tout près de là est le cirque, ou l'amphithéâtre, construit à l'époque du royaume d'Italie pour servir aux courses de chars, aux jeux gymnastiques et aux naumachies. Quoique fort vaste, il est loin de produire l'effet imposant de celui de Nîmes; c'est que *les monsieurs Romains*¹ savaient imprimer, à leurs monumens, un caractère de grandeur, de majesté, et je dirais presque de *pérennité* qui nous frappe, abstraction faite du prestige attaché à leur nom. Ici on a célébré deux

1. Expression originale et frappante dont se servent, en parlant des maîtres du monde, les paysans des environs de Saint-Honoré, en Nivernais, lieu jadis célèbre par son établissement thermal auquel aboutissaient sept voies romaines dont on voit encore les restes.

fois les *grands jeux* renouvelés des Grecs; c'était à l'occasion du mariage du vice-roi avec la princesse royale de Bavière. Quarante mille spectateurs faisaient alors retentir l'air de leurs acclamations bruyantes. « Le prince estoit là présent
« en son eschaffaut.... des dames, à pleins es-
« chaffauts, y estoient aussi, tant gorgiasés (pa-
« réés), que c'estoit une droicte féerie ¹. » Toutes ces pompes avaient disparu et la vaste enceinte du cirque était déserte et silencieuse. Quelques oies, paissant le gazon, avaient remplacé les barques légères qui figuraient dans les évolutions naumachiques, et un vieux mulet estropié parcourait, à pas lents, cette arène sur laquelle les coursiers d'Élide faisaient voler des nuages de poussière et disputaient des couronnes d'or. Tandis que je réfléchissais sur ces contrastes mélancoliques, deux jolies parisiennes en blouses, après avoir admiré les colonnes de granit rose qui soutiennent le péristyle, et jeté un coup d'œil vaguement curieux sur ce monument abandonné si propre à réveiller tout un monde de souvenirs, sortirent en disant d'un ton d'insouciance : « Pas-
« sons maintenant à autre chose ! »

1. Extrait de la relation d'un tournois donné, en 1507, sur cette même place, par le duc Galéas.

A quelques centaines de pas du cirque, se trouve un château fort que Galéas II fit bâtir en 1358, pour contenir les Milanais, et qui, détruit après sa mort, par le peuple révolté, fut relevé par Galéas III, puis démoli de nouveau par les habitans de la ville; François Sforce le fit plus tard reconstruire sur un plan plus étendu. Mais le sort en voulait à ce pauvre château, car, en 1804, les fortifications en furent rasées, et il ne reste aujourd'hui que la caserne et deux tours massives, dont les pierres, d'énormes dimensions, sont taillées en pointes de diamant et qui, par leur air de vétusté, semblent dater du temps de Bellovèze, fondateur de Milan. Rien n'est triste comme cetteasure isolée et perdue. Au milieu d'une place immense, aussi étendue que notre Champ-de-Mars et non moins déserte que lui.

J'étais fort étonné de voir, dans les rues, les soldats de S. M. l'empereur d'Autriche fendre du bois, porter des pierres, et occupés enfin à des fonctions serviles. Je le fus bien davantage lorsque, dans un recoin écarté, l'un d'eux m'accosta d'un air humble et me demanda l'aumône : il se hâta de serrer le *bajocco* que je lui donnai, en jetant d'un côté et d'autre un regard inquiet. Je le questionnai en allemand, et cet homme m'apprit que lui

et ses camarades étaient si peu payés et si mal nourris, qu'ils se voyaient dans la nécessité de se livrer, pour quelques sous, à de menus travaux, et que, lorsque cette ressource leur manquait, il leur fallait, pour y suppléer, avoir recours à la charité des passans, ce qui leur était sévèrement défendu, sous peine de cinquante coups de bâton. Cette correction disciplinaire est probablement la seule chose que de pareils soldats aient en commun avec les soldats romains. Il m'est tombé sous la main un petit livret imprimé à l'usage des écoles primaires de Lombardie, sous ce titre : Devoirs des sujets envers leur souverain, Milan, 1825. Il contient nombre de choses curieuses : par exemple les déserteurs y sont menacés (page 22) de la damnation éternelle; ailleurs on lit : Pourquoi les sujets doivent-ils se considérer comme des serviteurs? réponse : Parce que le souverain est leur maître, et a toute puissance, tant sur leurs biens que sur leur vie. Plus loin j'ai remarqué cette étrange question qui provoque une non moins étrange réponse : Comment un soldat *qui craint la mort* doit-il faire pour s'encourager? On m'a assuré que depuis, ce catéchisme politico-religieux avait été supprimé, j'aime à le croire; car on se demande comment les mots d'*honneur* et de *patrie* ne seraient pas vides

de sens pour des malheureux abrutis par la servitude et l'ignorance, châtiés comme de vils animaux et retenus sous les drapeaux uniquement par la crainte des galères et de la damnation éternelle.

J'ai dit que le soldat que je questionnai était allemand, on n'en voit pas d'autre ici et c'est là tout le secret de la durée de la domination autrichienne en Italie. C'est à la facilité qu'a le cabinet de Vienne, de contenir ces populations frémissantes à l'aide de soldats, parlant une autre langue, étrangers à leurs mœurs, à leurs griefs et sans sympathie quelconque pour elles, qu'il doit d'avoir résisté à cette unanimité de haines dont il est l'objet. Cette haine contre l'Autriche est le seul trait vraiment national qu'offre le caractère italien, en ce sens qu'elle est générale, mais l'explosion en est retardée indéfiniment peut-être par l'effroi presque égal qu'inspirent les baïonnettes autrichiennes, et la lente agonie des cachots du Spielberg. Il serait injuste de tirer de ce fait seul une conclusion défavorable pour ce malheureux peuple conquis, car la force matérielle et numérique ne peut rien aujourd'hui contre la force organisée ; de nombreux exemples le prouvent jusqu'à l'évidence. Pour que l'affranchissement de l'Italie s'opérât violemment, il faudrait une simultanéité

d'efforts, un ensemble dans le plan, une persistance dans l'exécution qu'on ne peut raisonnablement attendre des populations morcelées de ce malheureux pays. « Ce qui nous manque surtout, « me disait un Milanais, c'est un centre, ce sont « les moyens de créer une nationalité italienne. « Nous avons bien des Romains, des Napolitains, « des Siennois, des Florentins, etc., mais nous n'avons point d'Italiens. Notre pays est en proie à « cet esprit rétréci de localité que vous désignez en « français par le mot d'esprit de petite ville, et il « n'y a, pour ainsi dire, rien de commun entre « nous autres Milanais et les habitans de Venise et « de Vérone; à proprement parler, nous n'avons « point de patrie. L'empereur Napoléon eût pu « nous aider à nous en faire une, c'eût été un immense bienfait. Mais ce n'était pas son affaire, « il n'aimait pas à ressusciter les nations; notre « exemple et celui de la Pologne en font foi. Il a « donc mieux aimé nous dépécer, pour faire un « royaume d'Italie, un royaume d'Étrurie, un « royaume de Naples, vains fantômes d'états qui « sont tombés dès que la force qui les avait appelés à une existence factice n'a plus été là pour « les soutenir. On eût pu nous sauver alors; au « lieu de cela on a appliqué, à nos dépens, un

« axiome célèbre : on nous a divisés et vous en
« voyez les suites, ajouta-t-il, en me montrant la
« sentinelle allemande qui se promenait devant
« l'hôtel de la police. Les *provinces* françaises sont
« redevenues *provinces* autrichiennes ; je dois
« avouer qu'elles ont perdu au change et que, de
« ces deux dominations étrangères, la vôtre était
« la moins incompatible avec nos mœurs et notre
« caractère. Le prince Eugène, bien qu'il repré-
« sentât un gouvernement qui nous avait été im-
« posé, s'est fait aimer chez nous ; ses intentions
« étaient bonnes, et il s'efforçait d'administrer dans
« l'intérêt du pays. Il a encouragé les lettres et les
« arts, et fondé, à l'instar de l'Institut, l'académie
« de Breera qui a été conservée. Nous lui devons
« divers établissemens d'utilité publique et, ce
« qui est compté pour quelque chose, plusieurs
« des embellissemens dont jouit notre ville qui
« alors était bien différente de ce que vous la voyez
« aujourd'hui ; capitale brillante, elle était le sé-
« jour d'une cour gaie et polie qui nous coûtait
« un peu cher, il est vrai, mais nous donnait au
« moins, pour notre argent du plaisir et des jouis-
« sances d'amour-propre. Sous le régime actuel,
« au contraire, l'argent que paie le pays en sort
« pour n'y plus rentrer ; tous les postes lucratifs

« et de confiance sont remplis par des étrangers
« qui dépensent peu et emportent leurs écono-
« mies. Nous le leur pardonnerions encore si l'air
« de supériorité insultante qu'ils affectent, si la
« surveillance ombrageuse dont ils nous entou-
« rent, n'étaient pas toujours là comme pour nous
« empêcher d'oublier que les relations qui existent
« entr'eux et nous, sont celles des vainqueurs à l'é-
« gard des vaincus. Enfin, pour me servir d'une
« expression énergique de notre Dante : « *Ad*
« *ognuno puzza questo barbaro dominio.* »

Je suis allé, pour l'acquit de ma conscience, voir la fameuse bibliothèque Ambrosienne, qui passe pour la plus riche en manuscrits après celle du Vatican. Elle renferme un grand nombre de ces curieux palimpsestes, ou manuscrits deux fois grattés, dans lesquels on découvre, sous le latin des rituels et antiphonaires du 12^e siècle, de précieux fragmens des anciens auteurs encore lisibles. C'est ainsi que M. Angelo-Maï est parvenu à retrouver des morceaux étendus de plusieurs harangues de Cicéron, que l'on croyait perdues. Il a découvert également ici des fragmens d'un texte de l'Iliade, présumé du 4^e siècle, qui s'étaient conservés derrière une suite de vignettes et de dessins dont le manuscrit était orné. Quelque ignorant amateur

d'images les avait proprement détachés pour s'en former une collection. Un savant modeste et laborieux, attaché au service de cette bibliothèque, M. Mazzuchelli, a déterré, aussi lui, d'un amas de manuscrits jetés au rebut, plusieurs lettres inédites du Tasse qu'il a publiées, ainsi qu'un poëme latin *de bello libyco*, écrit à une époque où la corruption du langage était devenue générale, et qu'il regarde pour cette raison, « comme un des derniers chants échappés à la muse latine expirante. »

On m'a rapporté une plaisante bévue du fameux astronome de Lalande, auquel nous devons un assez bon ouvrage sur l'Italie. Il y dit que, bien que les palmiers soient assez communs dans ce pays-ci, ils n'y portent pas de fruits, et que si, de loin en loin, la chose a lieu, les fruits ne viennent point à maturité. « Cependant, ajoute-t-il, par un heureux hasard, je me suis trouvé à Milan au moment où le palmier, qui se voit dans la cour de la bibliothèque Ambrosienne, était chargé de fruits parfaitement mûrs. » Vous noterez que ce palmier est en bronze.

Voulant faire la séance complète, je me suis rendu, de la bibliothèque, à l'académie de la Breera, où j'ai gagné un torticolis à force de regarder des

tableaux. Je me dispenserai de parler des chefs-d'œuvre que j'y ai vus; ce que je pourrais en dire serait loin de satisfaire les vrais connaisseurs, et n'aurait pas d'intérêt pour le vulgaire des amateurs dont je fais moi-même partie. Mais je veux mentionner un curieux in-folio qui a servi de registre, ou de journal, au célèbre Léonard de Vinci, et dans lequel se trouvent confondus pêle-mêle, des croquis, des vers, des morceaux de musique, des considérations sur les arts, la littérature, la politique, en un mot, toutes les inspirations diverses de ce génie si fécond et si universel. Cette étonnante variété de talens m'a fait faire des réflexions qui ne sont pas à l'avantage de nos temps modernes. La nature se serait-elle donc épuisée? Ne pourrait-elle donc plus produire de ces êtres si puissans par l'intelligence, l'imagination et la volonté, de ces êtres dont les vastes facultés suffisaient à tout embrasser, et auxquelles jadis elle se plaisait à prodiguer, par torrens, ce feu créateur dont elle ne distribue plus que des étincelles à quelques individus privilégiés? De nos jours, à un petit nombre d'exceptions près, le peintre n'est qu'un peintre, l'homme de lettres n'a approfondi que la littérature, le musicien n'est supérieur que dans son art. Léonard de Vinci était littérateur, et l'un des com-

positeurs les plus distingués de son temps; Michel-Ange s'est rendu célèbre comme peintre, comme sculpteur, comme architecte et comme ingénieur militaire; les fortifications de je ne sais plus quelle place sont de lui; il faisait, en outre, de bons vers et s'y connaissait. Salvator Rosa était peintre, graveur, orateur et musicien; Benvenuto Cellini, le meilleur ciseleur du 16^e siècle, se délassait de ses travaux d'artiste, en rédigeant des mémoires qui sont restés classiques. Rubens enfin, peintre-diplomate, traitait d'une négociation délicate et importante, en faisant le portrait du roi d'Angleterre. Et si l'on voulait fouiller plus avant dans l'antiquité, combien ne trouverait-on pas de ces exemples! On les chercherait vainement de nos jours; nous sommes tous spéciaux et nous restons, malgré cela, chacun dans son genre, au-dessous *di quei grandi*. Il faut que la nature des institutions, ou la phase de civilisation à laquelle nous sommes arrivés, soit pour quelque chose dans cette différence; chaque époque a son caractère à elle, et il est possible que la nôtre, marquée par de si grands progrès dans la carrière des sciences et des idées positives, ne soit pas également propre à développer les heureux dons du génie. Serait-ce plutôt qu'il n'y aurait plus, même dans l'âme de l'ar-

tiste, rien d'intime, rien de consciencieux, et que, lui aussi, aurait cessé d'avoir foi en son art? Quoi qu'il en soit, toujours est-il constant que nous voyons pâlir le feu sacré dans toutes les contrées de l'Europe. Peut-être ce travail de transition achevé, la nouvelle ère sociale une fois arrivée, se rallumera-t-il pour briller d'un nouvel éclat; je le souhaite pour nos neveux, car la civilisation matérielle ne suffit pas, et l'homme ne vit pas seulement de pain.

Je suis allé, en pèlerinage, saluer les vénérables restes de la Cène de Léonard de Vinci; on peut dire que ce n'est plus que l'ombre d'un tableau. Le temps et l'humidité dégradent, de jour en jour, davantage cet admirable chef-d'œuvre d'un des plus grands génies de l'Italie, et, avant qu'il soit peu, il ne leur restera plus rien à détruire. Les Milanais et les *touristes* attribuent la destruction de cette fresque célèbre, au vandalisme des chefs de l'armée d'Italie, qui avaient souffert qu'on fit, de la salle où elle se trouve, un magasin à fourrages. On peut en attribuer, il me semble, une partie à l'insouciance des moines qui en étaient propriétaires, car on voit encore une porte qu'ils ont fait percer dans la partie inférieure du tableau, pour la commodité du service de leur réfectoire.

J'ai payé mon tribut à la mode, en allant, avant l'heure du spectacle, faire quelques tours au *Corso*, ou cours par excellence. On y voit réunis, chaque soir, les brillans équipages et le beau monde de Milan; c'est un Longchamp quotidien. Un grand nombre de voitures découvertes se suivent, au petit pas, en formant une double file, le long de deux allées latérales, sur lesquelles circulent les nombreux promeneurs à pied. C'est là qu'on passe en revue toute la population fashionable de la ville, car, sitôt après le diner, pour peu que le temps le permette, chacun se fait comme un devoir de paraître au *Corso* pour y saluer ses connaissances, y former ses projets pour la soirée, et surtout respirer le frais pendant une heure, ce qui est un besoin impérieux sous un ciel étouffant. Il est à remarquer que ce climat, assez âpre en hiver, est, en été, tout-à-fait méridional. L'usage exige qu'on se promène au *Corso* et non ailleurs; aussi les boulevards bien plantés qui font le tour de la ville, les belles avenues ombragées qui aboutissent aux portes, offrent l'aspect de la solitude la plus profonde.

Le théâtre de la Scala allait s'ouvrir, et, en ma qualité de ci-devant habitué de celui des Bouffes, je ne pouvais manquer l'occasion d'entendre un

opéra italien exécuté en Italie avec le soin qui signale une première représentation. Avant que de parler du spectacle, je dirai un mot de la salle où je suis arrivé une grande heure trop tôt, ce qui, vu l'affluence des spectateurs, ne m'a pas sauvé du désagrément d'entendre tout l'opéra debout. Cette salle est immense, et m'a paru très peu ornée, au travers du demi-jour qui y régnait. Il en est toujours ainsi, sauf dans les grandes occasions où on l'éclaire *a giorno*, au moyen de six mille bougies placées dans des candelabres. Ces sept ou huit petites loges carrées m'ont fait penser à ce qu'en a dit Duclos qui les compare aux boulines, ou trous d'un grand colombier. L'obscurité de la salle, cette absence d'ornemens lui donnent un aspect lugubre, mais sont, en revanche, singulièrement favorables aux effets de la scène et des décorations, sur lesquelles tout le foyer de clarté se trouve ainsi concentré. Le théâtre n'est pas ici comme chez nous, une sorte de parade où les dames se montrent sous les armes; on n'y vient pas pour voir et pour être vu, chacun prétend être dans sa loge comme chez soi et s'y amuser à huis-clos.

On donnait un opéra nouveau d'un compositeur de l'école de Rossini. C'était la *manière* du maître,

moins son génie d'invention et ses chants si heureusement trouvés; en revanche l'élève, qui appartenait bien évidemment au servile troupeau des imitateurs, n'avait point épargné les crescendo, et tout le luxe assourdissant des instrumens de cuivre; les détonations périodiques de la grosse caisse, l'aigre retentissement des cymbales marquaient impitoyablement le temps fort de chaque mesure, et tout ce fracas semblait n'avoir d'autre but que de dissimuler la pauvreté des idées du compositeur. La pièce était médiocrement montée, et la nouvelle troupe des plus faibles; deux ou trois morceaux seulement eurent les honneurs d'une attention un peu soutenue de la part des spectateurs, qui, au reste, n'écoutent guère mieux, dit-on, les chefs-d'œuvre de la scène lyrique. Je m'étonne peu maintenant de ce que les compositeurs de ce pays, ayant affaire à un pareil public, lui donnent le plus souvent, non des œuvres d'art, mais des produits de fabrique, et conservent, pour les deux ou trois morceaux de la prima donna et du tenore, le peu d'idées musicales dont ils peuvent disposer. Rossini, avec son génie fécond et facile, et son succès de vogue, a achevé de les mener à mal. L'orchestre de la Scala est bon, mais nous avons mieux que cela à Paris,

sans même recourir , pour la comparaison , à l'admirable orchestre du Conservatoire.

Les ballets ont de la réputation à Milan , et celui que j'ai vu ici m'a dédommagé, quant à la nouveauté du spectacle du moins, de l'ennui que m'avait causé l'opéra. J'ai été frappé surtout de l'art avec lequel les groupes sont dessinés et distribués. Les tableaux (je ne sais si c'est là le terme technique) sont gracieux , variés et naturels. Pris individuellement , les danseurs sont loin de valoir les nôtres ; quant à leur pantomime , elle est chargée à un point ridicule. Les contorsions , les grands bras n'y sont point épargnés , et de violens coups de pied font fréquemment sortir des planches des nuages de poussière qui voilent les traits grimaçans de l'odieux tyran ou de l'amant à demi-pâmé. Mais peu importe, on ne se montre pas difficile dans ce pays-ci en fait de naturel. Les spectateurs offraient pour moi un spectacle non moins amusant que celui de la scène ; ils étaient dans l'enchantement. Leurs physionomies mobiles peignaient naïvement les impressions diverses que produisait sur eux ce genre de divertissement qu'ils aiment avec passion. L'œil fixe , la bouche béante , le corps en avant , ils suivaient , avec l'attention la plus vive , tous les mouvemens des per-

sonnages, pirouettes et jeu muet , rien n'était perdu pour eux ; les conversations des loges et du parterre étaient suspendues ; de momens en momens, un *ch' è bello !* involontairement échappé , venait interrompre le silence profond qui régnait dans la salle , et servait d'avant-coureur à une explosion générale d'applaudissemens , expression bruyante d'un enthousiasme incapable de se contenir davantage.

Du théâtre de la Scala à celui de Girolamo , la transition est moins brusque qu'on ne pense : c'est là que j'ai vu représenter , par des marionnettes inimitables , des marionnettes dignes du 19^e siècle , la comédie du *Médecin malgré lui* , suivie d'un ballet avec pas-de-deux , tableaux d'ensemble et grands sentimens. La salle proportionnée au personnel des acteurs , est fort jolie , et les décorations sont très soignées , ainsi que les costumes. Un orchestre assez complet , nous régala d'une des ouvertures les plus faibles de Rossini , laquelle me parut ici fort à sa place , et la pièce commença. Les gestes des personnages , toujours justes , exprimaient , avec l'énergie la plus comique , les divers sentimens dont ils étaient animés. Martine injuriait son pendard de mari , et en recevait des coups de bâton avec tout le naturel

désirable , et le jeu muet du fagotier , troublé dans son tête-à-tête avec la bouteille *sa mie* , était des meilleurs. Cependant tout cela n'égalait pas encore les ballets , ornés d'évolutions militaires et de changemens à vue ; celui de Pygmalion et de Galatée m'a surtout ravi. Dès que la statue , animée par le souffle de l'amour , est descendue de son piédestal , le sculpteur , subitement dépouillé de sa blouse d'artiste , a paru richement vêtu , tout éblouissant de paillettes , et s'est mis aussitôt à danser avec l'œuvre de ses mains , dont les jambes ne conservaient plus rien de leur raideur primitive. Le petit Cupidon s'escrimait de son côté en ronds-de-jambe et en flic-flac ; après avoir battu un dernier entrechat , il s'élança , de la manière la plus risiblement gracieuse , entre les deux amans qui se tenaient embrassés , y resta suspendu , en agitant ses ailerons de poulet , et concourant pour sa part , à l'effet général du tableau de bonheur.


La supériorité des *fantoccini* sur les ignobles marionnettes de nos boulevards , est incontestable , et , tout sentiment national à part , j'avouerai que notre polichinel , tournant sans cesse dans le cercle fastidieux des mêmes plaisanteries , n'est qu'un rabâcheur auprès de son confrère d'Italie , qui a vingt fois plus d'esprit d'à-propos et d'imaginative.

J'en citerai pour preuve une bouffonnerie audacieuse, à la suite de laquelle on aurait bien pu lui aplattr, à coups de bâton, la double bosse qui le caractérise. Ce facétieux personnage entre en scène tout triste ; il a fait de mauvaises affaires, il a pris des *bons colombiens*, bref le voilà ruiné et ne sachant plus où donner de la tête. Pendant qu'il se lamente, arrive un sergent recruteur, qui cherche à tirer parti de sa mauvaise fortune pour le lancer dans la carrière des armes, dont il lui énumère les avantages. Polichinel secoue la tête d'un air peu convaincu. — C'est bel et bon, dit-il, mais si je perds un bras à la guerre, que m'en reviendra-t-il ? — Vous êtes aussitôt nommé sous-officier. — Et si je perds aussi l'autre ? — Alors vous passez capitaine ; c'est de droit. Polichinel est ébranlé ; il poursuit ses questions auxquelles son interlocuteur répond dans le même sens. Enfin, après la perte de la seconde jambe, il a la certitude d'être général ; Polichinel est à moitié séduit. « Un moment ! s'écrie-t-il, si le guignon voulait qu'un maudit boulet m'emportât la tête ? — Oh ! pour le coup, répond le sergent, vous seriez fait, sur l'heure, gouverneur de Milan ; cela ne pourrait vous manquer. »

Le jour de mon départ, je suis monté, à cinq

heures du matin, sur le Dôme, du haut duquel j'ai joui d'une de ces vues dont le souvenir ne saurait s'effacer de la mémoire. La pluie de la journée précédente avait donné à l'air une transparence extrême qui me permettait de ne rien perdre des nombreux détails de cet admirable coup d'œil. Une majestueuse ligne de sommités neigeuses couronnait un horizon immense et régnait depuis les plus hautes cimes du Tyrol, jusques par delà le Mont-Rose, se détachant, par son éblouissante blancheur, sur un ciel d'une pureté et d'une nuance toute méridionales. L'œil errait sans obstacles sur ces plaines si riches et si verdoyantes de la Lombardie, qui se perdaient au loin dans les vapeurs du matin; les alentours de la ville, ombragés d'arbres, de bosquets, semblaient un vaste jardin anglais d'où s'élevaient des fabriques élégantes. A mes pieds se déployait Milan décoré de ses palais et de ses églises pittoresques, et donnant l'intérêt de la vie et du mouvement à ce magnifique tableau que le soleil levant inondait de lumière. Le Dôme lui-même qui formait le premier plan, était d'un admirable effet; la vue, plongeant sur son ensemble, s'égarait dans le dédale des rampes, des galeries de marbre, au milieu de cette forêt d'aiguilles blanchissantes et de ce peuple de statues qui semblait

s'animer. Les habitans commençaient à circuler dans les rues; les premiers bruits du jour montaient jusqu'à moi accompagnés du tintement mélodieux des cloches; la fraîcheur matinale de l'air, tempérée déjà par les rayons du soleil, était délicieuse, et je la respirais avec volupté en enivrant mes regards de ce ravissant panorama. Mais le temps pressait, et il fallut quitter toute cette poésie pour la prose de la grande route et du *Vetturino*.



Gênes.

La *Strada Nuovissima*. — Palais Doria. — Baie. — Églises. — Promenades. — Établissement public des sourds-muets.

ON ne vient, dit-on, à Gênes, que pour y admirer sa rue de palais et sa superbe baie; il y a cependant ici, à mon avis, quelque chose de non moins curieux : c'est l'aspect d'une ville grande, riche et populeuse, dans laquelle il ne se trouve qu'une seule rue où l'on puisse aller en voiture. Toutes les autres ne sont que des ruelles étroites, bordées de maisons d'une élévation considérable, et obstruées de passans, de porte-faix, de mulets chargés qui font retentir les dalles du bruit de leurs fers recourbés. Dans ces couloirs tortueux et resserrés, dont le peloton d'Ariane pourrait difficilement vous tirer, l'air circule à peine, et le soleil ne luit jamais. L'odorat y est en outre, plus

fâcheusement affecté que dans aucune autre ville ; les boutiques de fromages, de poissons salés, de cuirs, les fabriques de savon et de chandelle y répandent une odeur plus fétide que partout ailleurs, et cet air empesté ne peut se renouveler que lorsqu'il règne, pendant plusieurs jours, des vents violens. Gênes-la-Superbe eût pu recevoir, à juste titre, une autre épithète également caractéristique. Il faut, en effet, y avoir passé plusieurs jours pour être à même de se faire une idée de tout ce qu'un nez bien organisé peut avoir à souffrir. Aussi est-ce une marque d'égard de la part des aubergistes que de loger un étranger à l'étage le plus élevé, d'où il a, sinon toujours de la vue, du moins de l'air à respirer, un morceau de ciel raisonnable pour se récréer les yeux, et de plus l'avantage d'échapper au bruit et aux exhalaisons nauséabondes de la rue. Ma chambre donnait sur la mer; je dominais le port ainsi qu'une partie de la baie, et j'ai passé de bons momens à ma fenêtre, pendant les heures de la journée où la chaleur m'empêchait de sortir. Pour nous autres habitans des régions tempérées, l'incommodité causée par cette élévation de température inaccoutumée, équivaut presque à un état de maladie; le physique et le moral en sont également affectés; on ne peut ni agir ni penser, et ce

n'est que lorsque le soir arrive qu'on commence à revivre.

La fameuse rue de Palais, dont on fait tant de bruit, atteste la magnificence et j'ajouterai le peu de goût des familles patriciennes qui l'ont fait élever. Elle traverse une bonne partie de la ville, mais n'est pas droite, et varie dans sa largeur, qui n'est nullement en proportion avec la grandeur et l'élévation des édifices bâtis l'un après l'autre, sans alignement et au gré des caprices des différens architectes. Il n'y a nullement moyen de jouir de l'ensemble de ces palais, ni même de l'effet de chacun d'eux pris séparément. L'espace vous manque; il faut vous reculer jusqu'au pied du mur opposé et renverser la tête en arrière, pour ne voir qu'incomplètement celui que vous avez en face. Beaucoup d'entr'eux m'ont semblé n'avoir guères de remarquable que leur masse, ou, si l'on veut, leur lourde majesté. Ils sont, à quelques exceptions près, d'une architecture peu élégante, prétentieuse et surchargée d'ornemens qui me paraissent, à moi, profane, être de mauvais goût, en ce qu'ils offrent à l'œil des lignes tourmentées, des courbes rentrantes et sortantes, des enroulemens surmontés de corniches massives, le tout reposant souvent sur des colonnes écrasées.

Point d'unité, point de grandeur en général dans les plans. Quelques-uns de ces palais sont, en outre, barbouillés, à l'extérieur, en vert et en rouge, ou décorés (le mot est impropre) de fresques qui, dans l'origine, pouvaient avoir leur mérite, mais qui, dégradées par le temps, ne présentent plus aujourd'hui qu'un mélange *papillotant* de couleurs, d'où sortent çà et là, un bras, une jambe, un torse, une tête barbue qui ne se rattachent à rien. D'autres bâtisseurs, afin d'économiser sur la main d'œuvre, ont imaginé d'orner quelques façades avec des colonnades, des pilastres, des frises, des balcons.... en peinture;

« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'*astragales* »

badigeonnés sur des murs qu'on aimerait mieux voir tout blancs. Cette association de la peinture et de l'architecture est une invention barbare, faite seulement pour flatter l'ostentation parcimonieuse de gens qui n'avaient pas l'idée du beau, et de laquelle il ne peut résulter la moindre illusion pour un œil tant soit peu exercé, toutes les règles de la perspective se trouvant violées, de la manière la plus choquante, à chaque mouvement que fait le spectateur. Quant aux portiques et péristyles réels, qui forment l'entrée de quelques-uns des

palais, ils manquent le plus souvent d'air et de lumière. MM. les architectes vont se récrier, en lisant ce paragraphe ; je les prie de se rappeler que je donne mon avis, *non comme bon, mais comme mien*. J'ajouterai, pour tranquilliser la conscience de mes autres lecteurs, que j'ai eu l'avantage de me trouver d'accord, en ceci, avec des gens qui, pour n'être pas du métier, n'en possédaient pas moins un sentiment juste, exercé par une longue habitude de voir et de juger sans préventions.

J'ai voulu voir l'intérieur d'un de ces palais appartenant à la famille Serra. Je me suis hâté de franchir le péristyle et la partie inférieure de l'escalier ; on sait à quel usage les gens du peuple ont consacré, de temps immémorial en Italie, les abords de ces somptueuses demeures. C'est pour eux comme un droit acquis ; à tel point que l'un d'eux, surpris en flagrant délit par un étranger qui le réprimanda, s'écria, d'un air à la fois surpris et fâché : « *Eh ! non è questo un palazzo ?* » Arrivé dans les appartemens d'honneur qui sont au troisième étage, je fus frappé de la richesse et de l'élégante simplicité *dell' ornato* : seize co-

1. Eh ! n'est-ce donc pas ici un palais ?

lonnes cannelées, d'ordre corinthien, entièrement dorées, supportent une corniche du plus beau travail et du meilleur style; tout le salon n'est qu'or et marbres précieux. Les portes, la cheminée, le plafond, enfin tous les ornemens se distinguent par la pureté du dessin et par le fini exquis de l'exécution; je n'avais jamais rien vu de si riche à la fois et de si beau. Des peintures, précieuses et en petit nombre, complètent ce magnifique ensemble. Le *cicerone* m'a dit que le salon, la salle à manger et une autre petite pièce contiguë avaient coûté un million.

En passant et repassant dans cette rue Balbi, dans cette *Strada Nuova, nuovissima*, je m'étonnais de voir toutes les fenêtres du rez-de-chaussée garnies d'énormes barreaux de fer ainsi que celles d'une prison. En cherchant à découvrir le motif d'une précaution aussi générale, il me vint dans l'idée que ces grilles pouvaient bien être une barrière que les grands avaient voulu opposer aux premiers excès de la fureur du peuple, dans les émeutes auxquelles ces gouvernemens aristocratiques devaient fréquemment se trouver exposés. De pareilles grilles dont les barreaux ont pourtant de quinze à dix-huit lignes d'épaisseur, ne tiendraient pas dix minutes contre les efforts de cette

formidable populace de Londres, *mob*, qui se fait un jeu de démolir les maisons de fond en comble. Mais le peuple, dans les pays chauds, n'est pas doué de cette énergie opiniâtre qui ne connaît point d'obstacles, et l'on conçoit que la mollesse énervante du ciel d'Italie a pu contribuer ici à l'efficacité d'une mesure de précaution de ce genre.

Il est un palais pour lequel je n'ai que des éloges : c'est le palais Doria ; celui-là, du moins, on le voit à son aise. Situé sur le bord de la mer il est comme isolé ; ses belles lignes d'architecture, ses colonnes, l'ensemble de ses proportions, tout en est satisfaisant pour l'œil, et l'on peut dire qu'il concourt à embellir cette admirable baie. N'en ayant point vu l'intérieur, j'ignore s'il correspond au reste. Ces magnifiques demeures ne me paraissent pas habitées ; et cette circonstance, qui n'est, je pense, que temporaire, leur donne un aspect mélancolique. Je voudrais les voir en hiver, animés par la présence des maîtres ; il leur faut ce bruit, ce mouvement d'équipages, de gens et de chevaux qui sont l'accessoire obligé des palais. En errant au milieu de la solitude et du silence qui règnent dans l'enceinte déserte de l'habitation des Doria, je me reportais, en imagination, au milieu du dernier siècle, à ce

moment où un digne rejeton de cette famille illustrée, après avoir, à la tête du peuple, chassé les Autrichiens de sa ville natale, rentrait dans ses foyers aux acclamations de ses concitoyens.

La décoration intérieure du palais des doges, remarquable par l'effet de sa façade en stuc, imitant le marbre de Carrare, est d'une grande richesse. La salle du conseil où avait lieu la cérémonie de l'installation du doge, offre une profusion de dorures, de rosaces, de moulures qui fatiguent et ne répond pas à la destination de cette pièce dont les dimensions sont grandioses, sans l'être autant cependant que celles de la fameuse salle de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam qui est ce que j'ai vu de plus imposant en ce genre. Les curieux admirent beaucoup, ici, trente huit colonnes d'un marbre précieux (brocatelle) qui soutiennent la voûte. Tout autour de cette vaste salle sont rangées les statues de plusieurs doges, ainsi que de quelques-uns des principaux citoyens de la république. Autrefois ces statues étaient en marbre, mais la populace, dans l'élan de son zèle démocratique, les jeta par la fenêtre, lors de la révolution. En examinant de plus près celles qui les ont remplacées, je découvris qu'elles étaient bien réellement drapées, avec beaucoup d'art et d'élé-

gance, en véritable mousseline. J'eus l'indiscrète curiosité de soulever la tunique d'un Doria, placé près de la porte.... l'infortuné n'avait que la tête, les pieds et les mains en plâtre; tout le reste de sa personne n'était qu'une déception, et les longs plis de la toge de ce père de la patrie cachaient un corps économique en paille, ficelée et modelée avec une savante intelligence.

Les rues offrent ici des musées en plein vent comme à Paris, mais les sujets y sont moins variés et ne prêtent pas à la plaisanterie ainsi que chez nous. Ce sont, le plus souvent, de petits amours, ou génies ailés, aux joues bouffies et rubicondes, aux jambes engorgées qui vous présentent, avec toutes les grâces d'une pose que l'artiste s'est efforcé de rendre *Albanesque*¹, des guirlandes de vermicelle, des per-ruques, du sucre d'orge ou des bottes. Comme je retournais chez moi, le soir, j'avisai, ayant soif, une boutique fort propre, bien éclairée, et dans l'intérieur de laquelle étaient rangés, sur un buffet, des vases de porcelaine de formes diverses. Un garçon, en tablier blanc, était sur la porte; je me crus devant un café, j'entrai et demandai de la

1. On sait que l'Albane excellait surtout à peindre les enfans.

limonade. Le garçon m'apporta aussitôt une serviette, mit devant moi un pot à l'eau, et revint un instant après, armé d'un plat à barbe et d'une savonnette; je fus si confus de cette ridicule méprise que je me laissai faire, plutôt que de l'avouer.

Je ne puis m'accoutumer au genre de coiffure des femmes de ces contrées; leur *mezzaro* ne sied qu'aux jolies figures; les dernières, ici comme partout, m'ont paru malheureusement en minorité. Ces voiles, qui ne sont pas toujours blancs, jetés, avec un air de négligence, sur des têtes grisonnantes, se drapant sur des épaules d'inégale structure, et modestement retenus, par une paire de bras secs et basanés, sur un sein qui n'a plus à cacher de ces mystères que l'œil voudrait pénétrer, me causent toujours une surprise désagréable. Il me semble voir la doloride de don Quichotte et ses suivantes, ou bien encore des vestales réformées pour ancienneté de service. C'est là, sans doute, l'effet d'un préjugé qui me sera resté de mes premières lectures, mais la beauté, la jeunesse, l'amour et les voiles se lient dans ma pensée et me paraissent ne pouvoir jamais aller l'un sans l'autre.

Mon auberge est évidemment un ancien *palazzo*; cela se reconnaît à la grandeur des pièces, aux peintures des plafonds et aux dorures ternies que

l'on voit sur les portes. Je mange seul dans une vaste salle dont le balcon donne sur la mer; on m'apporte huit ou dix plats parmi lesquels figure toujours le foie de veau qui, semblable à celui de Prométhée, *immortale jecur*, semble, dans ce pays, renaître à chaque repas, sous la dent du voyageur rebuté; je n'ai jamais trouvé ce pauvre vautour aussi à plaindre, et je ne suis que médiocrement consolé par l'idée que ce mets est éminemment national. On mange aussi à Gênes, comme une chose recherchée, de petites huîtres avortons, dont le goût, âcre et saumâtre, révolterait des palais habitués aux huîtres de Cancale. Dans chaque rue, on trouve des magasins de ces pâtes en grand renom auprès des gastronomes; des gazes jaunes les préservent des atteintes des mouches et leur conservent leur couleur dorée. On vous sert, au café, pour le déjeuner, un fagot de buchettes blanches, grosses comme le petit doigt, et longues de deux pieds; ce sont autant de pains (*grissini*); en les supposant mis les uns au bout des autres, un homme de bon appétit peut manger, avec son café, un demi-quart de lieue de ce pain très léger et très délicat. Les glaces, les sorbets et cette nombreuse variété de breuvages rafraîchissans dans la préparation des-

11. 4

quels les Italiens excellent, sont ici à très bon marché, et l'on peut faire, pour quelques francs, un cours complet de dégustation dans le premier café de Gènes. Il faut attribuer cela au peu de cherté des fruits et des denrées coloniales, bien plus qu'au désintéressement de ce peuple qui n'a rien perdu de sa vieille réputation de cupidité ; j'en ai entendu citer l'exemple suivant : Un étranger qui cherchait la demeure d'un médecin s'adresse à un commissionnaire (*facchino*) qu'il voit assis sur le seuil d'une porte ; celui-ci se lève et commence par dire, en tendant la main, qu'il n'a que ce qu'il gagne pour se nourrir lui et sa famille ; l'étranger lui donne une petite pièce de monnaie ; l'homme alors se retourne : c'est ici, répondit-il, en indiquant du doigt la porte devant laquelle il était assis.

A la manière seule dont la ville est bâtie, on voit que son origine, son accroissement et sa splendeur sont la création du commerce maritime, et un œil observateur peut suivre sur les lieux, la marche progressive de sa prospérité mercantile et de son importance politique qui en a été la conséquence. Les quartiers que j'appellerai primitifs, ceux qui touchent à la mer, sont sales, obscurs, n'offrant à l'œil que des baraques entassées sur d'autres ba-

raques. C'est là que se trouvent les magasins, les entrepôts, que se font les affaires; c'est, en un mot, la ville marchande qui a remplacé les chétives cabanes de ces pêcheurs, premiers fondateurs de Gênes. On n'a point encore songé à l'embellir, mais bien à la protéger, en la ceignant d'une bonne muraille qui, gardée par des *condottieri*, servait à mettre à l'abri d'un coup de main, ces précieux ballots, l'espoir et la richesse de la patrie. Si l'on s'éloigne du port, on observe que les maisons sont mieux bâties, plus spacieuses, plus commodés; on remarque même quelques palais s'élevant de loin en loin; les marchands, devenus des négocians en grand, commencent à vouloir jouir et briller. Enfin on arrive à la rue des Palais, à *la Strada Nuova, Nuovissima*; c'est le quartier des familles patriciennes; rien n'y rappelle le comptoir, si ce n'est pourtant cette ostentation qui ne s'allie pas toujours au vrai sentiment du beau. Ici les Brignole, les Serra, les Pallavicini, les Durazzo, les Doria, etc., ont lutté de magnificence, et employé leurs immenses richesses à capter la faveur populaire, dont ils se faisaient tour-à-tour un appui, quand ils étaient au pouvoir, et une arme pour en renverser leurs compétiteurs plus heureux ou plus habiles. Un fait digne de remarque, c'est

que Gênes s'enrichit principalement par la traite des nègres, dont le monopole lui fut vendu pour deux mille cinq cents ducats, par un seigneur flamand, auquel Charles-Quint l'avait accordé. Peut-être est-ce en punition de ce crime de lèse-humanité, que cette république a été une des moins libres qu'on connaisse, et qu'elle a perdu son indépendance à l'époque où tant d'états ont recouvré la leur. On chercherait vainement aujourd'hui, sur les édifices publics, ce mot de *libertas* que Duclos assure avoir vu jusque sur la porte de la prison. « Le
« peuple, ajoute-t-il, lit avec plaisir cette inscrip-
« tion; c'est à peu près tout ce qu'il connaît de
« la liberté, quoiqu'il l'ait rendue seul à ses
« maîtres. »

Gênes-la-Superbe qui jadis disputait à Venise l'empire des mers, survit à sa grandeur éclipsee; elle a cessé, depuis une quarantaine d'années, d'avoir une existence politique. Déchue du rang qu'elle occupait parmi les puissances maritimes, elle a été successivement port d'entrepôt pour le commerce anglais, puis chef-lieu d'un département français, et est devenue enfin ville de province piémontaise. Elle a perdu à ce dernier changement, et c'est aux efforts de la politique de l'Angleterre qu'elle attribue, avec raison, son incor-

puration au royaume de Sardaigne ¹. En cette occasion le principe de la légitimité et des restaurations a été vainement invoqué par les faibles ; Gênes et Venise ont été sacrifiées à la politique des intérêts. Lorsque l'influence anglaise fit décider au congrès de Vienne que la première de ces républiques serait cédée au roi de Sardaigne, celui-ci ne répondit pas comme fit Louis XI, auquel les Gênois offrirent de se donner, et qui dit qu'il les donnait au diable. Victor-Emmanuel accepta et fit bien ; j'entends dans son intérêt, car les Gênois lui en savent peu de gré. Les patriciens ne peuvent oublier qu'ils ont été souverains et qu'ils sont sujets, et les rois de Sardaigne ne parviendront pas de long-temps à leur faire prendre leur parti sur ce changement de position. Ils n'ont rien négligé pour cela, dit-on, mais leurs avances, leurs rubans et leurs clés de chambellan, ne pourront faire qu'à grand'peine des courtisans satisfaits de tous ces nobles rejetons des familles historiques de Gênes.

1. La rivalité commerciale qui animait le cabinet anglais à la perte de ce petit état maritime, date déjà de loin. En 1747, le ministère donna cent cinquante mille livres sterling à l'impératrice Marie-Thérèse et autant au roi de Sardaigne, pour faire tout le mal possible à la république de Gênes que la France s'épuisait à soutenir.

forêt de mâts dont les pavillons et les flammes se jouent au gré de la brise : à ma gauche, s'élance le phare, isolé sur un rocher qui avance dans la mer; à sa forme hardie et svelte, on dirait que Vernet en a donné le dessin et choisi l'emplacement. La mer est légèrement houleuse, et une multitude innombrable de petites embarcations sillonnent, en tous sens, le port où règne un silence extraordinaire. Des vaisseaux à trois mâts arrivent, avec toutes leurs voiles dehors, et se balançant majestueusement sous la vague qui blanchit devant leur quille rapide. Ceux des États-Unis se font reconnaître entre tous à l'élégance de leur coupe, à la vitesse de leur marche, plus encore qu'à leur pavillon étoilé. Dès qu'ils ont dépassé le mole, ils carguent les voiles, leur course se ralentit; ils s'arrêtent, et des canots viennent les remorquer jusqu'à la place qui leur est assignée. Un autre bâtiment, frété pour les Grandes-Indes, sort traîné à la remorque; il avance avec une pénible lenteur; on dirait un colosse privé de vie; mais dès qu'il a dépassé la jetée, la brise se fait sentir; alors cette masse pesante semble s'animer, les voiles se déroulent, s'enflent successivement, les banderolles se jouent sur le pur azur du ciel; le vaisseau *abat*, prend le vent, il vole, et cette sublime création du

génie de l'homme apparaît dans toute sa majesté. Si l'on tourne le dos à la ville, l'œil embrasse un horizon sans bornes; la mer s'y confond avec les vapeurs du lointain, au milieu desquelles brillent de nombreux points blancs; ce sont des bateaux-pêcheurs, des *pinques*, avec leurs gracieuses voiles croisées, qui ressemblent aux ailes de l'oiseau de mer; ce sont des bâtimens partis dans la nuit, ou qui arriveront dans la journée. Après être resté trois heures en mer, je revins ravi de cette promenade qui, à elle seule, m'eût payé mon voyage à Gênes.

On a prolongé, dans ces dernières années, les travaux destinés à protéger le port contre les ouragans; les nombreux *sinistres* arrivés la veille de Noël, en 1822, ont montré à quel point il était peu sûr. Une violente tempête, qui dura vingt-quatre heures, y causa d'affreux ravages; tous les vaisseaux chassèrent sur leurs ancres, s'entrechoquèrent violemment, et une quarantaine d'entr'eux furent fracassés et mis hors de service. De mémoire d'homme on n'avait été témoin d'un pareil désastre, dont les nouveaux travaux empêcheront le retour, du moins on l'espère.

Le *port-franc* est enceint de toutes parts par de hautes murailles; on n'y pénètre, de la ville,

que par une seule entrée, et il est sévèrement défendu d'en faire sortir quelque marchandise que ce soit, sans une permission spéciale. Cela semble singulier; au premier abord, le mot de port-franc paraît impliquer l'idée d'une liberté illimitée, mais il n'en est rien; voici l'explication que donnait l'ex-ministre Corvetto de cette contradiction apparente : « La franchise du port de Gênes ne portant que sur l'entrée et la sortie *par mer*, et non sur l'importation intérieure et la consommation locale, il était naturel de recevoir toutes les marchandises dans un même lieu, dès leur arrivée dans le port, afin de s'assurer de leur destination ultérieure. Si l'on avait permis à chaque négociant de les emmagasiner où bon lui semblait, il aurait fallu, dès-lors, exercer, sur ces marchandises ainsi dispersées, une surveillance bien plus gênante que ne l'est la nécessité de les déposer dans des magasins *ad hoc*. D'après ce principe, il était nécessaire d'empêcher le débarquement dans tout le reste du port, et c'est pour cela qu'on l'a entouré de murailles. » •

La construction des églises, et surtout leur décoration intérieure me plaisent peu ici. Elles peuvent être bien, comme fabriques, comme morceaux d'architecture, mais elles me paraissent man-

quer du caractère approprié à leur destination. Ces gens-ci étalent dans leurs églises cette recherche d'ornemens qu'ils ont bannie de leurs théâtres; tout y est papillottant de marbres et de dorures. J'ai particulièrement été choqué de voir les arcades et ogives de la nef d'une des principales paroisses habillées, ainsi que les colonnes sur lesquelles elles reposent, de fourreaux étroits, en soie cramoisie, garnis de franges et de galons d'or. On n'avait pas ajouté le moindre pli, la plus petite draperie pour corriger l'effet ridicule de cette décoration qui donnait à ces colonnes l'aspect d'autant de jambes énormes revêtues de pantalons collans.

On est étonné de la foule d'individus vêtus en ecclésiastique qui fourmillent ici dans les rues; des adolescens qui, tout au plus peuvent être déjà au séminaire, des enfans de huit à dix ans paraissent en public avec l'habit noir, le petit collet, et le chapeau d'abbé. La gravité de ce costume forme, avec l'expression habituelle de leur âge, un contraste qui a quelque chose de ridicule et d'étrange. La peine que se donnent ces petits bons hommes, pour mettre leur figure à l'unisson de leur habit, est visible; c'est l'apprentissage d'un métier qu'ils ont l'air de faire, et il paraît qu'ici

ce métier est lucratif, à en juger par le grand nombre de ceux qui l'exercent ou s'y préparent ¹. La physionomie et l'aspect des premiers ne me plaît guères, même dans l'exercice de leurs fonctions. Ils vous les dépêchent lestement comme une besogne de tous les jours sans avoir l'air d'y penser, et, quand ils veulent y mettre de l'intention, c'est encore pis; ils tombent alors dans le ton déclamatoire et dans un abus de gestes qui sent le théâtre. En général, ce que j'ai vu du clergé italien, à Milan et ici, m'a paru manquer de dignité et de décence dans les manières et dans les habitudes, qualités qui distinguent éminemment notre clergé de France. Les religieux des quatre ordres mendiants, pullulent dans la ville de Gênes, et pour un petit nombre de belles têtes à caractère, au maintien recueilli, avec des barbes pittoresques, j'ai rencontré une infinité de ces moines dont l'extérieur ignoble et grossier, n'annonçait guères que l'ignorance et la crasse du froc; on les voit, se mêlant aux gens du bas peuple, avec lequel ils ont plus d'un rapport, causant et riant familièrement avec eux, s'établissant dans une boutique et commé-

1. « Ubi multæ sunt divitiæ, multi sunt qui comedunt eas. »

rant avec la femme du comptoir. S'il est permis de déplorer en France la destruction des congrégations savantes et enseignantes, se renfermant strictement dans leurs utiles attributions, je ne crois pas que les regrets doivent s'étendre jusqu'aux moines du genre de ceux-ci. Ce serait merveille qu'il sortît quelque chose de bon de cette vie oisive et vagabonde embrassée, la plupart du temps, sans autre vocation que la fainéantise, par des gens qui appartiennent à la dernière classe d'une population peu morale et peu éclairée.

Il n'existe ici d'autre promenade où l'on jouisse d'un peu d'ombrage, que celle de *l'Acqua-sola*; elle est assez fréquentée, mais le bon ton, qui est aussi peu rationnel ici que partout ailleurs, réunit, chaque soir, le beau monde dans la rue des Palais, et c'est sur un espace étroit, entre deux rangs de hautes maisons, échauffées pendant le jour par les rayons d'un soleil brûlant, qu'affluent les promeneurs de toutes les classes, qui s'en vont se coudoyant, se marchant sur les talons, avalant la poussière qu'ils soulèvent, et s'imaginant respirer le frais. Si, ne partageant pas cette illusion, vous sortez de la ville pour prendre l'air, vous n'êtes guères plus avancé; de petits chemins pierreux, poudreux, montueux, vous mènent, entre

deux murs, vous ne savez où; après avoir bien tournoyé, vous arrivez à quelque étroit vallon aride, dont le fond est occupé par un torrent sans eau, et sur les versans duquel vous apercevez, d'ordinaire, un couvent et quelques maisons de campagne. Rien ne ressemble moins à l'idée que nous nous faisons des habitations de ce genre, que celles que l'on trouve le plus habituellement autour de Gênes. On voit à peine dans les jardins un bouquet d'arbres ou une belle allée couverte; le seul ombrage qu'on y découvre consiste en un berceau de vignes, où l'on peut faire une promenade de cinquante pas, puis retourner au point dont on est parti pour recommencer. Il paraît que cette nudité, si désagréable à l'œil et si peu confortable, tient à l'excellente nature du terrain, dont on ne voudrait pas sacrifier un pied carré à des plantations d'agrément. Tout est utilisé; de tristes, mais productifs oliviers, des vignes et même des pièces de blé, entourent et pressent la maison qui renferme, en revanche, une profusion de marbres, sculptures, dorures, etc., etc. En passant près d'un de ces édifices, décoré extérieurement avec une recherche qui me frappa, je demandai à qui il appartenait : « C'est le palais du docteur M^{***} » répondit-on. Le palais d'un médecin ! singulière

alliance de mots pour une oreille française ! Jadis ces messieurs se permettaient la petite maison , mais on ne leur eût jamais passé le palais ; les mœurs s'y fussent opposées.

En rentrant dans la ville, on m'a montré l'établissement public fondé pour l'éducation des sourds-muets ; je n'ai pu y entrer, faute de temps. Il est dirigé, m'a-t-on dit, avec autant de zèle que d'intelligence, par un respectable prêtre, l'abbé Asarotti, qui est parvenu à apprendre à ses élèves à parler, et cela au moyen d'une méthode analogue à celle que j'ai entendu développer par notre modeste et ingénieux M. Paulmier. Les jeunes sourds-muets qui sortent de ses mains réussissent surtout d'une manière remarquable pour le calcul, et sont fort recherchés par les négocians de Gênes. Qu'il me soit permis de citer, à ce sujet, quelque chose de plus étonnant encore. J'ai vu, dans le grand-duché de Bade, il y a une quinzaine d'années, un pauvre cordonnier qui avait enseigné à une demi-douzaine de sourds-muets, à lire, à écrire, et à compter. L'un d'eux débita même devant moi, d'une manière très intelligible, une pièce de vers allemands. Or, cet homme n'avait jamais entendu parler de l'abbé de l'Épée, ni de l'abbé Sicard, ni de M. Paulmier ; il lui était né un enfant sourd-

muet, et il s'était mis en tête de l'instruire. A l'aide d'une grande sagacité, et d'une infatigable persévérance que la tendresse paternelle et l'amour du bien peuvent seules inspirer, il avait réussi, et les parens dont les enfans étaient affligés de cette déplorable infirmité les lui adressaient. Lorsque je le vis, il avait déjà rendu, à leur dignité d'homme et à la vie sociale, plusieurs de ces infortunés.

J'ai, dans la chambre contiguë à la mienne, un voisin qui joue du violon pendant quatre ou cinq heures par jour; je l'entends étudier, redire vingt fois de suite les mêmes passages, s'interrompre, reprendre, s'exercer enfin avec une patience bien digne d'un meilleur résultat. C'est une passion malheureuse, sinon pour lui, du moins pour moi, car l'excessive chaleur m'empêche de me soustraire, par la fuite, à cette raclerie désespérée. J'ai eu la curiosité de savoir quelle figure avait ce bourreau de mon tympan et j'ai reconnu, à ma grande surprise, que c'était un homme à cheveux blancs, écolier au moins sexagénaire, qui se livrait avec cette ardeur toute juvénile, à une étude d'autant plus ingrate qu'elle est plus tardive. Byron a bien raison ! l'âge ne se mesure pas sur le temps qu'on a vécu, mais sur ce qu'on a éprouvé, et sur la manière dont on a vécu. Tant


que l'on conserve la vivacité des goûts, source de l'enthousiasme, une imagination fraîche et mobile, prompte à remplacer les illusions qui échappent, par des illusions nouvelles; tant qu'on n'a pas perdu enfin cette chaleur vitale du cœur et, si j'ose dire, cette élasticité de l'âme, dont rien ne peut dédommager, on est encore jeune en dépit des années.

On voit peu d'équipages à Gênes et j'en ai donné la raison au commencement de ce chapitre. En revanche, on rencontre, presque à chaque pas, dans ces ruelles étroites et tortueuses, des chaises à porteurs (*portantine*), dans lesquelles les dames, les personnes âgées ou infirmes, font leurs visites et vont à leurs affaires. On raconte, à ce sujet, un assez bon trait du jeune roi de Naples qui vient, comme on sait, d'épouser une princesse de Carignan. La noce a eu lieu ici, et toute la cour de Turin s'y était transportée, en masse, pour faire les choses avec la pompe et le cérémonial usités. Le royal époux auquel tous ces apprêts et toute cette gêne étaient à charge, a jugé à propos, à la conclusion, de sabrer l'étiquette en vrai colonel de dragons (il en portait l'uniforme). Au moment où les dames d'honneur se préparaient à conduire, en cortège, la jeune reine dans la chambre nup-

tiale, son mari l'a prise sans façons sous le bras, et, en dépit des observations de ces graves matrones, il l'a fait entrer dans une *portantine*, et l'a emmenée, lui, marchant à la portière, à l'hôtel qu'il avait occupé jusqu'alors. Le lendemain il l'a ramenée bourgeoisement de la même manière, prendre part au déjeuner de famille. Les vieilles notabilités de la cour de Turin en frémissaient encore l'an passé.

Eh, quoi! va-t-on me dire, pas un mot sur les Génois, sur leurs mœurs, le ton et les usages de leur société! non; j'ai passé peu de temps ici, je n'y ai vu personne, et n'ai point voulu des renseignemens pris auprès des aubergistes et valets de place; je ne me suis pas plus soucié de compiler mes devanciers, qui eux-mêmes ont peut-être compilé les leurs, de sorte que j'avoue naïvement que je n'ai rien à dire sur ce chapitre-là. Je n'aurais pas d'ailleurs la folle prétention de pouvoir approfondir en quelques jours, un sujet qui demanderait plusieurs mois d'observations suivies. Il faudrait, pour se mettre en état d'écrire quelque chose de neuf, ou du moins de juste, fréquenter assidûment la société à l'époque où elle se trouve réunie, et, en outre, la fréquenter assez long-temps pour n'y être plus, en quelque sorte,

étranger, et pouvoir étudier son monde en déshabillé. Un voyageur, plus que tout autre, est excusable de *penser dans la rue et d'écrire sur la borne*. Ne pouvant planter le piquet partout, il doit se contenter d'esquisser, en courant, quelques traits fugitifs; trop heureux s'il parvient à saisir et à reproduire la physionomie générale d'un pays et des populations qui l'habitent.



Turin.

La Bocchetta.—Champ de bataille de Marengo.—Alexandrie.—Asti.—
Alfieri.—Palais Carignan.—Théâtre.—Silvio Pellico.—Galerie de
tableaux flamands. — Musée Égyptien. — Caractère des habitans.—
Enseignement public. — Revenu de l'état.—Considérations politiques.

UN heureux hasard me fit trouver bonne société dans la diligence qui parcourt, avec une majestueuse lenteur, la route de Gênes à Turin. L'un de mes compagnons de voyage était un professeur de langue hébraïque, inventeur d'une nouvelle méthode pour lire l'hébreu, sans le secours des points-voyelles; méthode à l'égard de laquelle je me déclarai, tout d'abord incompetent. Ce monsieur nous signala un contre-sens dans la traduction latine et française de l'Oraison dominicale et, en ceci, il me parut avoir raison. Sa remarque portait sur cette phrase : *Ne nos inducas in tentationem*, Ne nous induisez pas en tentation. Il prétendait que l'expression *induire en tentation* im-

pliquait en quelque sorte l'intention et l'espoir d'y faire succomber, et ajoutait que se servir d'un semblable mot, c'était faire jouer, à l'être souverainement bon, le rôle de l'auteur de tout mal. Le texte hébreu signifiait, selon lui : *Ne nous laissez pas succomber*, et c'est en effet une des variantes de la version française.

Le voisin de l'hébraïsant était un avocat, homme singulièrement spirituel, doué d'une instruction variée et approfondie, de plus, grand latiniste. Ses traits mobiles, ses gestes pétulans et sa conversation pleine de feu et de saillies contrastaient plaisamment avec le flegme du professeur. L'un et l'autre s'exprimaient en français aussi facilement que moi, et leur entretien, agréable et instructif, ne contribua pas peu à me faire prendre gaîment mon parti sur la longueur d'une route insignifiante, parcourue pendant les fortes chaleurs. Notre latiniste commença par nous apprendre l'étymologie du nom de *polcifera*, donné à la vallée qui aboutit auprès de Gênes, et sur le versant de laquelle serpente la route de la Bochetta. Ce nom, suivant les antiquaires du pays, était évidemment une corruption de *porcifera* ; (abondante en porcs) attendu que la vallée renfermait, aux temps des Romains, de vastes forêts de chêne

qui produisaient en abondance des glands , circonstance très propre à favoriser la multiplication de ces utiles animaux. Sa dissertation finie il nous demanda , d'un grand sérieux, s'il n'y avait pas , dans Ménage, une foule de rêveries étymologiques, beaucoup moins plausibles; nous fûmes forcés d'en convenir.

Le passage de la Bocchetta était jadis un coupe-gorge où l'on devait s'estimer heureux de n'être que dévalisé. Un seul brigand eut l'audace d'arrêter une voiture, et dépouilla, le pistolet sur la gorge, deux voyageurs, le tout en présence de cinq postillons et d'un garde-champêtre qui restèrent simples spectateurs de l'opération, soit par lâcheté, soit qu'ils fussent secrètement intéressés dans l'entreprise. Ce fait, avec quelques autres du même genre, provoqua, de la part des autorités françaises, un arrêté portant que dorénavant les témoins, en pareil cas, seraient poursuivis comme complices. Cette sage disposition ne tarda pas à atteindre son but, et, grâce à l'activité des poursuites et à la juste sévérité des châtimens, ce passage si redouté est devenu tellement sûr, qu'on peut y voyager de nuit. C'est bien certainement aux Français que l'Italie doit aujourd'hui la sécurité de ses routes; ce bienfait est du petit nombre

de ceux qui ont marqué leur désastreux passage ¹.

On n'est plus assailli sur cette route que par de nombreux mendiants, dont l'opiniâtreté, à laquelle il fallait finir par céder, donna lieu, à notre compagnon de voyage, de déployer son talent d'avocat, en cherchant à nous prouver, dans les formes, que ces pauvres diables se rendaient coupables envers nous d'une sorte de guet-à-pens, d'assassinat moral, et devaient être punis en conséquence. « En effet, disait-il, eux et les brigands sont poussés par un même motif, celui de s'approprier le bien d'autrui; ils arrivent à ce résultat en employant des moyens qui, s'ils ne sont pas identiques, sont pourtant d'une nature analogue. *Quod est demonstrandum*, et voici comme je le prouve : « Le voleur et le mendiant en veulent à votre argent; si vous refusez de le leur livrer, ils vous y forcent, le premier en vous mettant un pistolet sur la gorge, le second en vous poursuivant, sans relâche, par ses importunités auxquelles vous ne pouvez vous soustraire qu'à ce prix; dans les deux cas, il y a contrainte, coercition, attentat contre la liberté individuelle et le droit de propriété. » Ce singulier paradoxe était appuyé de gestes et

1. Voyez la Correspondance de Paul-Louis Courier.

d'un jeu de physionomie qui le rendaient on ne peut plus comique.

Ces messieurs me firent remarquer une immense plaine, au milieu de laquelle on apercevait un méchant village, ce village était Marengo. C'est là que se sont jouées, au jeu sanglant des batailles, les destinées de l'Europe, et qu'une éclatante victoire fut remportée, au nom de la liberté qui n'y a pas gagné beaucoup comme la suite l'a prouvé. Nos soldats ne se doutaient guère alors que leurs armes triomphantes préparaient à leur patrie des fers qui, pour avoir été cachés sous des lauriers, n'en ont pas été moins lourds. Ils s'en seraient doutés, après tout, qu'il n'en eût pas été autrement. A cette époque, il y avait, dans nos armées, beaucoup moins d'idées de liberté et de patriotisme qu'on ne s'est plu à le croire, et si l'événement ne l'avait pas suffisamment prouvé, je renverrais à l'auteur que je viens de citer.

L'empereur avait fait élever un monument sur le champ de bataille de Marengo; les Autrichiens l'ont démolì. Eh ! qu'importe en définitive, une colonne de plus ou de moins ? Est-ce une pierre qui a transmis jusqu'à nous le souvenir des victoires d'Alexandre et de la honte des Perses ?

Nous arrivâmes le soir à Alexandrie-de-la-paille

où nous devions coucher. C'est une grande et vilaine ville, jadis couverte en paille, ou bâtie en torchis, ainsi que son nom semble l'indiquer. Elle n'a rien de remarquable, si ce n'est sa position stratégique qui l'avait fait choisir, par le plus grand capitaine des temps modernes, pour y réaliser un projet gigantesque, lequel se liait à ses plans de domination universelle... Napoléon voulait en faire une place forte qui, assure-t-on, eût été imprenable, au moyen d'un système nouveau de fortifications, différant essentiellement de celui des Vauban et des Cohorn. La ville eût été mise en état de contenir une garnison de soixante mille hommes avec un matériel proportionné et des vivres pour deux ans. Cette armée aurait été en communication avec la France et le royaume d'Italie, au moyen de la superbe route de la Corniche, commencée dans ce but. C'était, dit-on, une savante et profonde conception militaire, dont la réalisation eût mis l'Autriche dans l'impossibilité de surprendre nos frontières et de défendre efficacement les siennes. En 1814, une trentaine de millions avaient déjà été dépensés en travaux qui ont été en partie détruits. C'était un général du génie, nommé Chasseloup, qui en avait la direction. Il lui avait fallu démolir bien des maisons, sacrifier

bien des jardins, et il était devenu la terreur des propriétaires que des indemnités, insuffisantes ou mal payées, ne pouvaient réduire au silence. Le jeu des charades était alors à la mode, et une jeune dame, dont la *casine* avait été impitoyablement bouleversée par les pionniers du général, s'en vengea en lui proposant la charade suivante : Mon premier détruit, mon second détruit et mon tout détruit.

J'étais sur la grande place, avec mes compagnons de voyage et deux ou trois de leurs connaissances; nous causions je ne sais trop sur quoi, lorsqu'un homme s'approcha de nous et nous demanda l'aumône. Aussitôt tous mes interlocuteurs se turent tous à la fois; après un silence de quelques secondes, notre avocat se tourna vers le mendiant et lui dit d'un ton de colère : « laissez-nous en repos! allez-vous-en espionner ailleurs. » Cet homme n'avait peut-être pas les mauvaises intentions qu'on lui supposait, mais je cite ce fait pour faire connaître l'esprit de méfiance qui règne dans le pays entre les populations et le gouvernement.

Il existe ici, sur la Bormida, un pont en bois qui passe pour un chef-d'œuvre et qui, lors des divers sièges que la ville a soutenus, a toujours été

respecté d'un commun accord. On parle encore, à Alexandrie, de la belle défense du général Gardanne assiégé dans la citadelle par toute l'armée de Souvarow. Il capitula enfin, et sortit avec les honneurs de la guerre, lorsqu'il ne lui restait plus que sept pièces de canon en état de service.

Dans une petite ville de la route que nous venons de parcourir, j'ai remarqué une fontaine dont l'idée m'a semblé ingénieuse et originale; au lieu de ces urnes banales et de ces éternels cygnes, jetant l'eau par une canule qui leur sort du bec, on voit, au-dessus du bassin, un jeune faune en marbre blanc, d'une bonne exécution, qui s'amuse à faire jaillir, d'une outre qu'il presse entre ses bras, l'eau qui l'inonde en lui retombant sur la tête. Cet à-propos est de meilleur goût que celui de la célèbre figurine de Bruxelles et de ces petits amours dont est décorée la jolie fontaine de Clermont, lesquels concourent d'une façon plus naturelle encore, à la destination de ce monument.

Asti, la ville aux cent tours, dont il ne reste plus que trente debout, est devenue célèbre en ce qu'elle est le lieu natal d'Alfieri, le premier des tragiques italiens, du moins de ceux qui ont reproduit à dessein, dans leurs ouvrages, les formes

et l'esprit de l'antiquité. Il y a loin des froides tragédies de Maffei, et des drames du sensible et élégant Metastase, *il poeta Cesareo*, à ces conceptions éminemment dramatiques de l'auteur de *Philippe II*, dont le style, concis et nerveux, respire cette noble simplicité antique qui forme l'un des traits distinctifs de son génie. Alfieri semblait avoir pris pour règle ce précepte de Boileau :

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Doué d'une activité prodigieuse qu'égalait son opiniâtre persévérance, il faisait, refaisait, corrigeait, recorrigeait encore et, en définitive, n'était que rarement satisfait de son œuvre. A moins que d'avoir ses mémoires, on ne saurait se figurer toute la peine et tout le temps qu'il a employés en essais, avant que de parvenir à trouver le secret du vers tragique, dont l'italien, avant lui, n'offrait aucun modèle. Aussi a-t-il réussi, et il est permis de croire qu'il ne sera jamais surpassé par la rapidité de son dialogue, pressant, énergique, et qui, pareil aux vers du satirique Latin, renferme souvent *moins de mots que de sens*. Il travaillait *con impeto*, avec une fougue qu'il portait dans tout et qui formait le fond de son caractère, et l'on ne

s'étonne plus de ce qu'il ait fait passer , dans ses tragédies, écrites de verve , une partie de cette chaleur d'une âme impétueuse et profondément sensible. La nature l'avait en outre doué de telle sorte qu'il pouvait concevoir, de lui-même, tout ce qui était élevé et généreux, sans être obligé de le peindre d'imitation; c'était dans son génie libre et fier, c'était dans son enthousiasme qu'il trouvait la source de ses inspirations poétiques. En un mot, Alfieri me semble être le caractère d'écrivain le plus vraiment antique qui nous ait été révélé depuis le grand Corneille.

J'emprunte à sa Biographie, écrite par lui-même, deux traits originaux qui donneront une idée de l'espèce d'emportement avec lequel il composait. Un de ses amis lui mande de Paris qu'il vient d'assister à une représentation du *Brutus* de Voltaire, dont il a été assez content ; Alfieri s'écrie indigné : « Quel Brutus ce doit être que celui d'un Voltaire ! eh bien ! je le ferai, moi, le Brutus ; je les ferai tous les deux, et l'on verra si de pareils sujets ne me convenaient pas mieux qu'à un bel-esprit français qui, né plébéien, a signé, pendant soixante ans, tous ses écrits par cette formule : *Voltaire gentilhomme ordinaire du roi*. »

On voit ailleurs, qu'enchanté des Lettres de

Pline-le-Jeune, il entreprit la lecture de son Panégyrique de Trajan. Le ton louangeur des premières pages le choque; il jette le livre, s'élance de son lit, à demi-nu, saisit une plume en s'écriant : « Mon ami Pline! si tu avais été réellement, comme tu t'en vantes, l'émule et l'admirateur de Tacite, voici comment il t'aurait fallu parler à Trajan! » Et lui aussitôt d'écrire, comme un forcené, quatre grandes pages de ce Panégyrique à sa manière, s'y remettant d'une ardeur nouvelle jusqu'à ce qu'il l'eût achevé. Si nous en croyons Horace, c'est la bonne manière d'écrire. « Pour émouvoir, soyez ému. » Alfieri affirme, quelque part, qu'il n'a jamais rien écrit de sang-froid. Ses accès de génie le prenaient comme une fièvre, et il avait souvent des intermittences, pendant lesquelles il se livrait à une vie fort dissipée, ou restait plongé dans une noire mélancolie.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que cet écrivain célèbre, après avoir fait de très médiocres études, et passé, dans l'oisiveté, une jeunesse orageuse, était encore, peu de temps avant l'époque où il lui prit fantaisie d'écrire, d'une ignorance telle, qu'en lisant Montaigne, le seul livre qu'il avoue avoir ouvert de dix-huit à vingt-quatre ans, il se trouvait hors d'état de comprendre, non-seulement

les citations latines, mais aussi les passages italiens. Un abbé français, avec lequel il était lié, n'avait obtenu la permission de lui lire, pendant dix minutes, des vers de Racine, qu'à cette condition qu'il lui lirait ensuite, pendant une heure, les *Mille et une Nuits*, et Alfieri pensait qu'il perdait au marché. Obsédé d'une vague inquiétude, il ne pouvait rester long-temps dans le même lieu¹, et cherchait, par tous les moyens qu'offre, à un jeune homme riche et indépendant, le frivole tourbillon du monde, à user cette surabondance d'activité morale dont il était dévoré. Ses continuels voyages, sa passion pour les femmes, son goût extravagant pour les chevaux (il en eut jusqu'à 16 à la fois) ne pouvaient amortir cette fougue de jeunesse. Il lui fallait un sentiment plus fort pour remplir son âme; il trouva ce qu'il cherchait dans l'amour de la gloire, dans ses travaux littéraires et dans sa liaison avec la duchesse d'Albani, femme du dernier prétendant, qu'il épousa dès qu'elle fut devenue veuve.

1. Il avait cela en commun avec tous les grands génies à commencer depuis Homère. Le Dante, l'Arioste, le Tasse, Pétrarque, Cervantes, Rousseau, Byron, sont les exemples les plus marquans qui viennent à l'appui de cette observation.

Il est bien peu d'auteurs qui aient envisagé la noble profession des lettres d'un point de vue aussi élevé, et aient fait aux muses de plus grands sacrifices. Celui-ci quitta sa famille, sa patrie, abandonna une fortune considérable et une perspective brillante pour se vouer tout entier à leur culte. Il voulait penser et écrire en liberté, ce qui ne lui eût pas été possible en restant en Piémont. Les cours lui étaient odieuses, et pourtant son nom l'eût appelé à y occuper une position élevée, pour peu qu'il eût consenti à s'y prêter. « Né d'une famille noble, dit-il au début de sa Biographie, je mentionne cette circonstance parce qu'elle m'a servi, dans la suite, à pouvoir dédaigner la noblesse, en elle-même et en dévoiler les ridicules, les abus et les vices, sans encourir le reproche d'être mu par une basse jalousie. Elle m'a été, en outre, fort utile, par son heureuse influence, pour m'aider à éviter tout ce qui eût pu, le moins du monde, avilir la dignité de l'art que je professe. » Il a su l'honorer par l'indépendance élevée de son caractère qui, à l'époque où il a vécu, formait une exception rare parmi ses compatriotes. Bien que républicain, par principes et par sentiment, il eut horreur des excès de notre révolution qui profana le nom sacré de la liberté. L'âme pure et tout an-

tique de l'auteur de *Virginie*, abhorrait ce qu'il appelait cette tyrannie militaire et *avocatesque*, et il comparait, dans son indignation, nos redoutables armées, mises en mouvement par le méprisable pouvoir du directoire, à un tigre (il eût dit plus justement un lion) conduit par un lapin ¹.

En voilà bien long sur Alfieri, je sens que je me suis laissé trop aller au plaisir de parler d'un de mes auteurs de prédilection, et je me hâte d'ajouter, pour trouver grâce aux yeux de ces voyageurs bons vivans qui préfèrent un verre de vin généreux aux plus belles tirades tragiques, qu'Asti est en outre renommé pour ses vignobles, les meilleurs du Piémont. En ce pays on voit figurer, en grosses lettres, sur la porte des cabarets, *il vino d'Asti*, affiches sans doute aussi *créditables* que celles qui, sur l'entrée de nos guinguettes, promettent du

1. Tout nous révèle que notre révolution, que nous avons importée dans ce pays-ci, y a été beaucoup moins populaire qu'on s'est efforcé de le faire croire dans le temps, et qu'on l'a répété depuis. Je vais citer, pour le prouver, une autorité qui n'est pas suspecte. « J'ai été conduit à conclure ce traité « (de Campo-Formio) par diverses raisons puissantes.... « et enfin par la nullité des Italiens; je n'en ai, en tout, « avec moi, que 1500 qui sont le ramassis des polissons des « grandes villes. » (Correspondance du général Bonaparte

vrai cognac aux gourmets des porcherons et de la Rapée.

Je ne vois pas pourquoi Alfieri a nommé Turin une ville microscopique, passe encore pour l'épithète d'amphibie qu'il lui donne ; sa physionomie n'est, en effet, ni française, ni italienne. Cette ville est grande, bien percée, régulièrement bâtie ; la rue du Pô, avec ses arcades, est d'un bel effet ; les quartiers neufs, sans être d'un style d'architecture irréprochable, plaisent cependant par la symétrie et la grandeur des édifices, mais le nombre des habitans paraît hors de proportion avec la largeur des rues et l'étendue des places, ce qui leur donne un aspect peu vivant. En outre, le nombre des équipages n'est pas considérable, du moins dans cette saison, de sorte qu'on remarque ici moins de mouvement, moins de bruit qu'on n'est habitué à en trouver dans une capitale. Les édifices publics m'ont peu frappé ; le palais Carignan, l'un des principaux, n'a rien qui le recommande à l'attention si ce n'est sa masse. Il est bâti en briques de même que toute la ville, et ici, pas plus qu'ailleurs, on n'a pas pris soin de les

avec le directoire. Voyez *Histoire de Venise*, par le comte Daru, pièces justificatives).

dissimuler sous une couche de chaux ou de plâtre; de plus, on a laissé subsister les trous servant à établir l'échafaudage, et ces circonstances donnent à ce palais l'aspect d'une grande et sale mesure non encore achevée. J'ai vu, assez près de là, une église dont la façade est décorée de colonnes également en briques qui ont été laissées *au naturel*. Les prétentions en architecture vont mal avec la mesquinerie qu'indique le choix de semblables matériaux; peut-être, au reste, est-on réduit à s'en contenter, faute d'autres. J'ai vu cependant des pierres de taille d'une qualité supérieure employées dans la construction du pont et de la jolie église circulaire qui fait face à la place Vittorio. Ce pont a été bâti par les Français, et nombre de gens, *éminemment Piémontais*, avaient fait vœu, pour cette raison, de n'y jamais passer; mais ils se sont lassés de prendre le plus long, et il n'est plus question aujourd'hui de cette pruderie nationale qui me rappelle qu'en 1815 nos voisins d'outre-Rhin, dans l'exagération de leur patriotisme teuton, avaient fait également vœu de ne plus se servir de la langue française.

Turin est cité, m'a-t-on dit ici, pour trois choses qu'on ne rencontre pas ailleurs, savoir : une résidence royale sans escalier d'honneur; une

fort belle façade à laquelle manque un édifice, et une horloge sans rouages. Cette dernière rareté n'est autre chose qu'un de ces automates, nommés conscrits, qui est chargé de frapper les heures sur une cloche, dès qu'elles sonnent à la cathédrale. Quant au palais du roi, il ne diffère en rien de l'hôtel d'un simple particulier, du moins à l'extérieur. J'ai été témoin d'une scène qui peut donner une idée de cette cour, si toutefois elle n'était pas motivée par la nature des localités. Le roi revenait d'une revue, accompagné d'officiers généraux et de grands dignitaires, tous à cheval ainsi que lui. Dès que le cortège fut arrivé à deux cents pas du palais, ces messieurs mirent pied à terre et coururent, à toutes jambes, derrière le roi qui était resté à cheval, afin de se trouver rangés en haie lorsqu'il en descendrait au bas de l'escalier. Tous ces personnages en habits brodés courant de la sorte sur cette place avec leurs épées qui leur battaient dans les jambes et leurs ordres qui s'entrechoquaient sur leur poitrine, présentaient un spectacle ridicule et inconvenant qui déplut, au plus haut point, au marquis de **** avec lequel je me trouvais. En sa qualité de noble portugais accoutumé à regarder son roi comme le premier des seigneurs du royaume, il ne pouvait pas revenir

de ce qu'il appelait ce servilisme de courtisan , et m'assurait que les choses ne se passaient pas ainsi dans son pays.

Les promenades m'ont paru belles et bien plantées ; le soir elles sont couvertes de monde. On vient respirer avant l'heure du spectacle , car l'extrême chaleur du jour ne permet guère en été de sortir pour son plaisir. La saison de l'opéra venait de se terminer ; mais je m'en consolai par l'idée qu'il était ordinairement médiocre à Turin et que la comédie italienne y passait pour bonne. La représentation du jour avait un intérêt particulier pour moi, Français ; on jouait *Edouard en Ecosse*., traduit par l'acteur même qui s'était chargé du rôle du prince. Il était déjà connu par plusieurs pièces de théâtre qui avaient obtenu du succès, et ceci me paraissait d'un bon augure pour le jeu de cet acteur-auteur. Je ne tardai pas à être désabusé d'une manière fâcheuse par l'étrange système de déclamation et le jeu non moins étrange de ces acteurs italiens qui m'ont paru , dans cette pièce du moins, ou bassement naturels, ou ridiculement ampoulés, ou d'une bouffonnerie chargée au-delà de toute mesure. Je me demandais si ce n'était pas le préjugé ou la force de l'habitude qui me faisaient trouver détestable ce jeu dont le public

paraissait content ; mais , j'avais beau me tenir en garde contre ma partialité nationale et mes souvenirs , je ne pouvais rien trouver à applaudir dans ces pasquinades triviales, dans cette dignité empesée et cette sensibilité toute d'affectation. Je me disais qu'Alfieri avait bien raison lorsqu'il écrivait en tête des réflexions dont il a accompagné son premier recueil de tragédies : « *per far nascere teatro in Italia, vorrebbero esser, primo autori tragici e comici, poi attori, poi spettatori.* » Il me semble, d'après ce que j'ai vu ici , qu'aux auteurs près il en est encore de même.

Je crois devoir signaler un trait qui m'a frappé comme caractéristique : dans la belle scène du premier acte , M. Duval a scrupuleusement conservé un mot historique, mot sublime de situation et de simplicité. Mais le traducteur l'a trouvé trop faible et a voulu y mettre du sien pour produire plus d'effet. Voici, en conséquence, ce qu'il fait dire au prince fugitif : « C'est le descendant de l'illustre famille des Stuarts, c'est le fils de votre roi malheureux, l'héritier du trône de la Grande-Bretagne qui vous demande, vous supplie de lui donner, par charité, un morceau de pain. » Et l'acteur, fidèle à cette donnée de l'auteur, n'a pas manqué de débiter ces belles paroles avec tout le

naturel ignoble du plus ignoble mendiant, qui n'aurait pas mangé depuis deux jours. Non content de cela, il s'est mis à dévorer, avec une dégoûtante avidité, le repas que lady Athol s'empresse de lui faire servir. J'étais révolté, tandis que la salle applaudissait avec enthousiasme.

J'ai examiné les étalages des libraires pour reconnaître quelle est, en Italie, la tendance littéraire du moment, et pouvoir juger du degré de sévérité de la censure sarde. J'ai remarqué beaucoup de traductions d'ouvrages scientifiques, et quelques publications originales du même genre, ainsi que des traités de législation et de philosophie. Quelques-uns des ouvrages de Byron, tels que le Giaour, Childe-Harold, le Corsaire étaient également en vente; je n'ai pu m'assurer s'ils avaient subi des retranchemens. Quant à Walter Scott, il est traduit en entier. De toutes les publications récentes, celle qui a le plus attiré l'attention et fait le plus de bruit, tant dans le pays qu'à l'étranger, est, sans contredit, l'admirable livre de Silvio Pellico intitulé : *Mes prisons*; cet ouvrage, dont il a paru déjà quatre traductions en France ¹, est trop connu pour que j'aie besoin

1. J'en connais une cinquième en portefeuille et qui probablement y restera faute d'être arrivée assez tôt. Elle est

d'en parler. Mais on est moins au fait de l'impression qu'il a produite sur les lieux mêmes ; j'en dirai un mot.

Encore plein des émotions profondes que cette lecture si attachante m'avait causées, j'en parlai à un Piémontais, homme éclairé, et qui, bien que placé dans une haute position sociale, appartenait au parti des libéraux progressifs. « Je n'ai pas lu encore ce livre, me dit-il, mais on m'a assuré que l'auteur est vendu aux Jésuites. » Je tâchai de démontrer à mon interlocuteur que Pellico n'était pas homme à se vendre à qui que ce fût, le renvoyant, pour les preuves, à l'ouvrage même. Des royalistes-ultra avec lesquels je me trouvais, quelques jours après, me parlèrent de l'auteur dans un tout autresens : « C'est un jacobin déguisé, me dirent-ils, il n'en est que plus dangereux, et l'on ne conçoit pas que le gouvernement ait permis l'impression d'un pareil livre. » Quant à moi, je partage l'étonnement de ces bonnes gens, et je pense que le comité de censure a manqué de prévision en cette circonstance. Préoccupé uniquement de l'avantage que, sous le point de vue

pourtant faite avec conscience, et l'on peut ajouter *con amore*.

religieux, on pouvait attendre d'une publication pareille et des bons effets que devait produire l'exemple d'une résignation si parfaitement chrétienne, rassuré, en outre, par l'idée que ce livre d'un condamné politique ne renfermait pas une phrase qui eût trait à la politique et s'adressât aux partis, le gouvernement n'a pas vu qu'en autorisant l'impression il portait, au système autrichien, une atteinte dont lui-même ressentirait le contre-coup. Ce n'est pas impunément que, dans une monarchie absolue, alliée et voisine de l'Autriche, on peut laisser révéler l'arbitraire révoltant des jugemens par commission et les odieuses barbaries du *carcere duro*. Et, qu'on ne s'y trompe pas! *le Mie Prigioni*, ce livre, tout empreint d'impartialité et de grandeur d'âme, condamne d'autant plus sévèrement qu'il s'abstient d'accuser.

Ces jugemens, contradictoirement injurieux pour l'auteur, me semblent également dénués de fondement et sont le résultat du mécompte que la lecture de l'ouvrage a causé aux hommes passionnés des deux opinions contraires. Les uns se flattaient d'y trouver des déclamations contre la tyrannie, des tirades ronflantes en faveur de l'affranchissement; les autres espéraient y voir une rétractation politique et une sorte d'apologie du

pouvoir absolu ; il leur semblait impossible qu'un homme vraiment religieux ne fût pas un des leurs. Pellico n'a pu les désabuser , tant pis pour eux ! C'est un capucin , disent les premiers ; tant mieux pour les capucins ! En France , au reste , on a été plus équitable envers lui , et parmi les organes des diverses opinions aucun n'a révoqué en doute sa sincérité. On s'est rappelé ce mot d'un auteur judicieux : « Il y a , dans un libéral espagnol , de quoi faire deux de nos dévots Français.

J'aurais voulu voir cet homme si fortement trempé , qui a pu résister à tant de souffrances , au milieu desquelles son âme s'est épurée en même temps que son talent a grandi. Je n'avais , pour me présenter à lui , d'autres titres que mon admiration pour son génie et la haute estime que m'inspirait son caractère ; mais ce qu'on m'avait dit de ses manières simples et bienveillantes me rassurait sur ma démarche peut-être indiscrete : à mon grand regret , je ne le trouvai pas. Un de mes amis , le comte d'A*** , qui a eu l'occasion de le voir plusieurs fois dans l'intimité , m'a donné , sur lui , les détails suivans : Il est petit , grêle , et porte , sur ses traits amaigris , les traces de ses longues et atroces souffrances. Ses yeux , pleins de vie , sont d'une beauté et d'une expression remar-

quables. Son front très élevé annonce une de ces têtes fortement organisées que Gall aimait tant à rencontrer. Il parle peu, et semble, quand il y a du monde, craindre de se mettre en avant; cependant il prend volontiers part à la conversation, en petit comité, et le fait en homme supérieur et avec un grand charme. J'ai appris, d'une autre personne, qu'il était du commerce le plus facile et le plus attachant. Rendu enfin à une famille qu'il chérit et dont il est adoré, Pellico, à l'exemple de Manzoni, avec lequel il a plus d'un rapport, se tient renfermé dans le cercle de ses affections intimes et s'occupe exclusivement de travaux littéraires et philosophiques. Cet isolement volontaire dans lequel vivent des hommes d'une moralité si haute et d'une si grande portée intellectuelle me paraît être un des indices qui prouvent le mieux combien l'Italie est éloignée de son état normal.

Ce que Turin offre de plus intéressant, outre la très belle galerie de tableaux flamands que possède le roi, c'est le Musée Égyptien, acheté sous le dernier règne, pour la somme de trois cent mille francs. Notre savant et tant regrettable compatriote M. Champollion que j'eus le plaisir d'y rencontrer, lors de mon premier séjour ici, et qui

voulut bien m'y servir de cicérone, m'assura alors que c'était la collection de ce genre la plus complète et la plus variée qui existât : entouré de tous ces trésors qu'il étudiait du matin au soir, il y trouvait de nombreuses preuves à l'appui de son ingénieux système, à l'aide duquel il est parvenu à déchiffrer un grand nombre de ces caractères hiéroglyphiques qui ont fait pâlir les érudits depuis si long-temps. Il me montrait, avec un naïf enthousiasme, des chapelets entiers de ces scarabées-dieux sur le ventre desquels étaient gravés des signes qu'il m'expliquait. Il copiait des bœufs Apis qui offraient des particularités inconnues et me présentait le tableau de la béatitude d'un savant venu de deux cents lieues pour trouver la confirmation de ses importantes découvertes.

Les momies abondent dans cette collection ; il y en a de tous les rangs , de toutes les tailles , on peut dire aussi de tous les âges , tant elles sont bien conservées. On voit , au-dessus d'un socle , la tête de l'une d'elles posée , avec coquetterie , sur un coussinet en satin blanc , et recouverte d'une cloche de verre. On reconnaît très bien la forme du nez. Les oreilles , les cils , les moustaches sont encore intacts , et les lèvres entr'ouvertes laissent apercevoir une rangée complète de

dents du plus bel émail. La peau, adhérente aux os de la face, ressemble à du parchemin couleur de chocolat. A tout prendre, ce devait être, il y a quelques mille ans, un fort joli homme.

A l'époque de l'expédition d'Égypte, une momie était regardée comme une rareté; maintenant elles sont devenues communes : on a découvert les magasins, et la valeur que les Européens ont attachée à cet *article* en a fait, sur les lieux, l'objet d'un commerce régulier. Le prix courant d'une momie, bien conservée et achetée sur place, est d'une quinzaine de francs, et les paysans égyptiens en portent au marché du Caire et de Rosette comme ils y portent leur blé et leurs légumes. J'ai entendu conter qu'un vaisseau marchand ayant péri, corps et biens, dans la Baltique, il y a quelques années, une douzaine de momies qu'il avait à bord, bien empaquetées dans leurs caisses, échouèrent sur le rivage et furent trouvées par les paysans des environs, venus là pour s'approprier quelques débris du naufrage. Ces bonnes gens furent fort surpris et fort effrayés, à l'ouverture des caisses, d'y découvrir des cadavres, et s'empressèrent d'aller rapporter le fait à leur curé ou à leur pasteur, en lui demandant ce qu'ils avaient à faire. Celui-ci répondit qu'il fallait rendre à ces

corps les derniers devoirs, et se transporta aussitôt sur les lieux pour les enterrer avec tous les rites d'usage. Quelle bizarre destinée que celle de ces vieux pharaons exhumés, par la cupidité, de la poussière où ils dormaient depuis trois ou quatre mille ans, pour venir, du fond de l'Egypte, recevoir, dans un village de l'Allemagne, une seconde sépulture des mains d'un prêtre chrétien !

Turin n'est point une ville brillante ni animée, même en hiver. Bien qu'il s'y trouve des fortunes considérables, peu de maisons y font des frais dans le but de réunir la société ; aussi les fêtes et les soirées que donnent les ministres étrangers sont-elles, à peu près, les seules. Tout le beau monde y vient, puis chacun rentre se claquemurer dans son intérieur ou dans sa coterie. Est-ce au défaut de sociabilité ou à des calculs d'économie qu'on doit attribuer cette singularité, frappante dans une capitale, ou bien serait-ce aux habitudes retirées et presque bourgeoises de la cour ? c'est ce qu'on n'a pu me dire. Toujours est-il qu'il n'y a rien ici qui puisse attirer ni retenir un étranger. Les Piémontais sont en général spirituels et ont déjà quelque chose de la vivacité méridionale, ce qui ne les empêche pas d'être froids et difficiles à pénétrer. Les hommes de la

haute classe, destinés, pour la plupart, à vivre *noblement*, reçoivent une éducation assez superficielle, mais ils parlent de tout avec une sorte de facilité qui donne le change sur le peu de fond qu'ils ont ; il y a, bien entendu, des exceptions, et j'en ai rencontré plusieurs ¹. Quant aux gens du peuple, ils tiennent à la fois de nos Français du midi et de leurs voisins d'Italie. Leur patois baroque et dur ne serait, je crois, intelligible ni pour les uns ni pour les autres ; mais, comme disait ce vieux soldat : « Ces gens-là s'entendent dans leur baragouin, suffit ! » Les femmes ont l'organe criard et une loquacité fatigante, accompagnée d'une vivacité de gestes qui ne l'est pas moins. Elles se vêtissent avec une recherche qui n'exclut pas la malpropreté, et portent coquettement des bonnets sales, chargés de *gazillons* et de rubans fanés, qui ne rehaussent guère leurs attraits, peu dangereux pour le repos des voyageurs sentimentaux.

En entrant dans un café, je fus tout surpris d'y trouver des paysannes revenant du marché, avec

1. L'enseignement public a été récemment reconstitué d'après des vues toutes politiques, dit-on, et peu conformes à l'esprit du temps, en ce qu'il peut avoir de bon.

leurs paniers vides à leurs côtés, et prenant leur tasse de chocolat. Quand j'eus payé la mienne, je reconnus que c'était, tout bien compté, le déjeuner le plus économique qu'elles pussent faire. Le lendemain, je voulus voir un café plus *fashionable*, et j'allai, dans la rue du Pò, à celui qui est le rendez-vous des élégans. Il y en avait plusieurs lorsque j'y entrai, et je les voyais, après avoir payé, recevoir du premier garçon, de petits papiers portant des numéros. Je demandai ce que cela signifiait; l'on me montra, exposées sur une table, deux bécasses et une de ces truffes de Piémont si estimées, et dont la forme, la couleur et le goût diffèrent essentiellement des nôtres (c'est l'ail de l'aristocratie). Ces objets étaient en loterie, et l'heureux gagnant avait, pour vingt sous, ces deux morceaux dignes des dieux. Les habitans de Turin, assure-t-on, ne fuient pas ce genre d'apothéose.

Ces loteries de comestibles me paraîtraient assez innocentes, malheureusement elles ne sont pas les seules, et les mots de *banco di lotto reale* m'ont appris que ce pays avait, aussi lui, accueilli, ou conservé cette funeste invention qui, au moyen de je ne sais quelle escobarderie, a pénétré, dit-on, jusque dans les états de l'Église. La loterie et

les maisons de jeu sont les deux plaies les plus honteuses du corps social, et il est scandaleux de voir la cupidité des gouvernemens, exploiter ainsi, en l'encourageant, la cupidité des particuliers et s'enrichir de leurs dépouilles. Dans un temps, et surtout dans un pays où l'on affecte de proclamer hautement le retour aux principes, il serait à propos que les hommes, placés à la tête des affaires, songeassent enfin à réconcilier la morale avec l'art de gouverner, et s'occupassent à régénérer la société au lieu de chercher à s'appuyer sur ses vices. Je rappellerai ici, pour les piquer d'honneur, que la Convention avait aboli la loterie comme immorale.

Nombre de gens parlent de l'ancien régime sans l'avoir vu ; s'ils veulent s'en former une idée, ils n'ont qu'à venir observer ce qui se passe dans ce pays, où les choses ont été remises précisément sur le pied où elles étaient l'année d'avant la révolution. On raconte, à ce sujet, que Victor-Emmanuel reprenant possession de ses états, en 1814, se trouva, au début, fort empêché, ne sachant trop ce qu'il lui fallait rétablir de l'ancien ordre de choses, et conserver de l'ordre nouveau. Il consulta un vieux courtisan en qui il avait confiance, et celui-ci lui conseilla, pour sortir d'embarras,

de prendre tout bonnement l'almanach de la cour, publié dans l'année de l'invasion française et de *renouer la chaîne des temps* en le faisant réimprimer tel qu'il était avec le millésime de 1814. Le conseil parut bon et fut suivi. Charges de cour, privilèges, abus, tout fut restauré avec *palma-verde*¹, hormis les impôts qui restèrent ce qu'ils étaient sous la ruineuse domination de l'empire. On rejoignit, tant bien que mal, les débris du vieil édifice, et l'Autriche fournit les étais.

Les grades de l'armée, les postes importants de l'administration et de la magistrature, sont, ainsi que les plus éminentes dignités ecclésiastiques, le partage presque exclusif de la noblesse. Cependant, au maintien seul des prêtres qu'on rencontre dans les rues, on reconnaît que le clergé tient, concurremment avec elle, le haut du pavé, et jouit d'une grande influence politique. Le trône s'appuie sur l'autel, et l'on peut dire, eu égard à l'esprit des populations en général religieuses, que cet appui n'est pas aussi illusoire ici qu'il l'a été ailleurs. Il règne, dans la classe nombreuse des non-privilégiés, un vague mécontentement, cela est hors de doute; mais ce mécontentement ne va pas jusqu'à la ré-

1. Nom de cet almanach.

volte, et l'on a vu, en effet, que les masses ne se sont nullement associées aux tentatives de révolution militaire qui ont eu lieu dans le pays. Un exemple récent a prouvé, en outre, que les effets de la propagande française ne trouveraient pas plus d'appui de leur part. Presque tous les habitants du Piémont sont propriétaires et par conséquent attachés à l'ordre matériel. Ils n'ont point oublié l'invasion; ils savent apprécier, à sa valeur, la liberté apportée au bout des baïonnettes étrangères, et n'ignorent pas que les constitutions transplantées prennent rarement racine. Je me suis entretenu ici avec plusieurs libéraux éclairés et en position de pouvoir me fournir des données exactes sur l'opinion de la généralité de leurs compatriotes; tous m'ont assuré qu'ils n'attendaient rien de bon d'une intervention française ou d'un bouleversement, mais qu'ils espéraient beaucoup du temps et de la force des choses. Ces libéraux, que j'appelle progressifs pour les distinguer de ceux qui ne sont que révolutionnaires, sont nombreux en Piémont et comptent même des partisans dans les rangs de la noblesse. La seule chose qu'ils regrettent du système français est l'égalité devant la loi; j'ajouterai pourtant encore le Code Napoléon, immense bienfait qui a été partout apprécié.

Il faut convenir, pour être impartial, que les abus ne sont pas, dans ce pays, aussi nombreux et aussi crians qu'on pourrait se le figurer, d'après la latitude illimitée d'arbitraire laissée au gouvernement. Soit modération naturelle de la part des princes, soit qu'ils aient craint de déchaîner l'opinion en faisant tout ce qu'ils *pouvaient*, toujours est-il vrai que leur domination a été loin d'être aussi oppressive, aussi tracassière qu'elle aurait pu l'être, et que l'est, par exemple, la domination autrichienne en Italie. On jouit, à Turin, d'une liberté de fait dont la Lombardie et Milan n'offrent pas même l'ombre. Beaucoup de prérogatives monstrueuses, dont le roi est investi, restent sans emploi, comme une arme que l'on craint de tirer hors du fourreau. S'il a le droit exorbitant de casser un arrêt en matière civile, de mettre un débiteur noble à l'abri des poursuites de ses créanciers, il n'en use presque jamais. La législation absurde et inique, concernant les Juifs reste sans application, la loi qui dépouille les fils cadets au profit de leur aîné n'a d'effet qu'autant que le père est mort sans avoir testé; je me contente ici d'indiquer les cas les plus marquans.

Un des principaux griefs de nos libéraux contre le roi de Sardaigne est son éloignement pour la

France, et sa prédilection marquée pour le cabinet de Vienne. Mais il faut être juste, même envers les rois absolus ; or, je le demande en conscience, celui-ci peut-il, dans l'intérêt de sa conservation, agir autrement qu'il ne le fait, et renoncer à la protection efficace de l'Autriche, pour rechercher notre alliance, dangereuse pour lui en ce qu'elle ouvrirait brusquement la digue au torrent des idées françaises, dont il est impossible de calculer les premiers effets sur des populations non encore préparées à la liberté ? En admettant même que Charles-Albert y fût porté par son penchant, et fût disposé à mettre lui-même, de bonne grâce, des bornes à son autorité, ne lui faudrait-il pas une prudence et une fermeté plus qu'humaines pour savoir faire à temps les concessions utiles et éviter d'être entraîné aux concessions fatales ? Dans l'accomplissement de son œuvre, il rencontrerait, en outre, une vive opposition de la part de la noblesse et du clergé, car on sait aujourd'hui que le pouvoir absolu des rois n'est illimité qu'autant qu'il ne s'attaque pas aux intérêts des classes privilégiées. Que si même, à force d'habileté, ce prince parvenait à conjurer ces périls et à vaincre ces résistances, pense-t-on que l'Autriche verrait tranquillement des institutions libérales s'établir à sa

porte, et que, tremblante pour ses provinces d'Italie que la contagion de l'exemple gagnerait infailliblement, elle ne susciterait pas, au voisin échappé à son influence, des embarras de toutes sortes? Ce ne serait donc qu'à ses risques et périls que Charles-Albert tenterait de sortir d'un *statu quo* fort commode pour lui, après tout, et dont la durée lui est garantie par la solidarité qui lie sa cause à celle de l'Autriche. L'alliance de la France serait loin de lui offrir les mêmes motifs de sécurité; d'ailleurs il sera toujours temps pour lui d'y songer quand la puissance autrichienne commencera à chanceler en Italie. Mais, me dira-t-on, n'est-il pas un terme moyen entre les innovations dangereuses et les routines rétrogrades, entre l'établissement d'une constitution et le régime du bon plaisir? Je crains que non; tout se lie dans les deux systèmes: si le souverain abolit un privilège, réforme un abus, tous les autres sont ébranlés; si le peuple obtient une garantie, elle lui aidera à en obtenir une seconde dont les factions se serviront pour en arracher une troisième. Quand s'arrêteront ces exigences? Où sera la limite? La raison publique peut seule la poser, et elle ne s'acquiert qu'au prix d'une coûteuse expérience. L'exemple de l'excellent, de l'infortuné Louis XVI,

de l'homme le plus vraiment libéral qui ait jamais travaillé au bonheur de l'humanité, est bien propre à faire réfléchir les rois.

L'aigreur avec laquelle on invective quotidiennement ces pauvres despotes, dont quelques-uns sont les meilleures gens du monde, me fait souvent revenir à la mémoire ce que dit certain voyageur de je ne sais quel animal d'Afrique : « Il est très féroce, et se défend quand on veut le tuer. »

Le dernier roi n'aimait point l'armée, et il avait de bonnes raisons pour cela. Charles-Albert s'en occupe, au contraire, beaucoup, et passe fréquemment des revues. J'ai assisté à l'une d'elles qui m'a paru remarquable par l'ensemble et la précision des manœuvres. Les soldats sont parfaitement tenus, et ont bien l'air et la tournure militaires; on peut en dire autant des officiers. D'après ce qu'on a vu plus haut, on conçoit que l'esprit de ceux-ci est tout en faveur du gouvernement. Les simples soldats, tirés presque tous de la classe des paysans, n'ont pas d'opinions bien arrêtées, et, dans tous les cas, ne sont point hostiles au pouvoir; mais c'est dans le corps des sous-officiers qu'existent en permanence et que se développent des mécontentemens qui ont fait explosion plus d'une fois. Ces hommes appartiennent,

pour la plupart, à des familles bourgeoises; ils ont reçu une certaine éducation, et voient, avec un dépit jaloux, que tout espoir d'obtenir, même l'épaulette de sous-lieutenant, leur est désormais interdit; ils savent qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et voudraient voir renaître un ordre de choses où la carrière, libre pour tous, offrait, en perspective, à l'ardeur du soldat, les grades, la considération et la fortune. Cette circonstance explique comment, en 1820, la défection de l'armée, dans laquelle se trouvait, avec une foule d'officiers parvenus, une foule de sous-officiers qui voulaient parvenir, a été si prompte et si générale. On voit, en même temps, pourquoi, lors de la dernière conspiration, il y a eu si peu d'officiers, supérieurs ou autres, qui aient été compromis.

Un des Amédée a dit : « La maison de Savoie mangera l'Italie comme on mange un artichaut, feuille par feuille. » Les conjurés de 1820 ne voulaient autre chose que la faire manger, en un morceau, au roi Victor-Emmanuel; mais celui-ci, pour suivre jusqu'au bout la comparaison, trouva le morceau trop dur à digérer et le refusa. Le but de la révolution était de refouler les Autrichiens au-delà des Alpes, et de fonder enfin l'unité nationale en réunissant, sous le sceptre constitu-

tionnel d'un prince indigène, toute la Haute-Italie. Cette pensée était grande et patriotique, mais, en supposant qu'elle fût réalisable, elle n'avait pas été suffisamment mûrie, et les populations n'avaient pas encore eu le temps de s'y associer. La révolution de Naples, qui éclata à l'improviste, força les conjurés à en précipiter l'exécution avant qu'ils eussent réuni tous leurs moyens de succès. Ils n'aboutirent qu'à faire une simple insurrection militaire qui, isolée au milieu des masses, ne put se soutenir devant les forces supérieures dont disposait l'Autriche. On sait qu'un grand nombre de jeunes gens des premières familles du pays étaient à la tête de la conspiration; les motifs de la plupart d'entr'eux étaient purs et désintéressés, et je leur ai entendu rendre cette justice par des hommes d'honneur qui avaient combattu dans les rangs opposés. Cette assurance contribuera peut-être à adoucir, pour quelques-uns, l'amertume d'un exil qui, il est permis de l'espérer, pourra être abrégé, car il y a aussi de l'habileté à se départir, à temps, d'une rigueur inutile, et c'est souvent un bon calcul pour les rois que d'écouter la voix de la clémence.

Voici un fait curieux et peu connu que je tiens d'un magistrat placé, dans la hiérarchie judiciaire,

sur la ligne de nos conseillers à la cour de cassation : des cinq pays, différant entr'eux de mœurs, d'intérêts et de langages, qui forment, par aggrégation, les états du roi de Sardaigne, il n'en est que deux dans lesquels le revenu produise un excédant sur les dépenses; ce sont Gênes et le Piémont. La Savoie, le comté de Nice, la Sardaigne offrent, au contraire, un déficit qu'il faut que le gouvernement comble avec la plus-value que présentent les deux autres pays. Il envoie annuellement quatre cent mille francs à Nice, six cent mille à Chambéry, et près d'un million en Sardaigne. Ces possessions à titre onéreux seraient-elles susceptibles de devenir productives à l'aide d'un meilleur système d'administration? C'est ce que j'ignore au sujet des deux premières; quant à la Sardaigne, j'ai des données que j'ai lieu de croire exactes; elles m'ont été fournies par un grand propriétaire de l'île et par un magistrat qui y a résidé long-temps avec un caractère officiel. Le commerce d'exportation y manque des encouragemens nécessaires; l'agriculture y est totalement négligée, et la propriété territoriale surchargée de dîmes ruineuses. Le sol, d'une fertilité extrême, et qui produirait immensément en blé, en huiles et en vins, égaux à ceux d'Espagne,

reste, en grande partie, inculte, faute de bras et de capitaux. La journée de travail se paie jusqu'à trois francs, et les produits sont sans valeur. Toutes les terres sont entre les mains d'une centaine de familles, et le cultivateur du sol n'en est nulle part le propriétaire. Le droit de parcours et de vaine pâture, et quelques autres vieux abus, profondément enracinés, empêchent le possesseur de jouir de sa chose librement et comme il l'entend. La Sardaigne présente le spectacle curieux d'un pays arriéré de cinq ou six siècles du reste de l'Europe. C'est un échantillon du moyen-âge qui s'est conservé intact, tandis que tout se modifiait.

Une des principales branches de revenus est la pêche du thon qui appartient exclusivement à quatre ou cinq grandes familles. On en prend de quatre à six mille par an, dans une seule *madrague*, et quelquefois jusqu'à mille et douze cents dans la même journée, lorsque, toutefois, les requins ne font pas manquer la pêche en se mettant de la partie. Leur présence porte l'épouvante parmi les thons, réunis en bandes nombreuses, et les éloigne de leurs anses favorites pour le reste de la saison. Ces poissons se vendent, l'un dans l'autre, de vingt à trente francs, et les dépenses d'une grande madrague, telles que l'en-

retien des filets et des bateaux, le salaire des pêcheurs, s'élèvent annuellement à quarante mille francs environ.



Le Lac-Majeur. Le Simplon.

Statue colossale de saint Charles Borromée.—L'Isola-Bella.—Fariolo.
—Domo.—Pont de Crevola.—Gorge de Gondo.—Galleries creusées
dans le roc.—Village de Simplon.

JE traversai à la hâte les plaines brûlantes et monotones du Piémont et de la Lombardie; j'étais impatient de regagner les montagnes pour y respirer à l'aise. Les courses pédestres dans les Alpes sont ma spécialité à moi; je me trouve à l'étroit dans les villes; la vie d'auberge m'y est à charge; j'y deviens observateur, en désespoir de cause, et faute de pouvoir *flaner* au grand air et en belle vue. Pendant mon trajet de Turin à Milan, où il me fallait revenir pour prendre la route du Simplon, de même que dans celui de Milan à Gênes, la chaleur et la poussière m'avaient comme stupéfié, et je ne commençai à sortir de ma torpeur qu'en arrivant en vue des îles Borromées.

Le Lac-Majeur me plaît infiniment plus que ceux de Lugano et de Come qui, l'un et l'autre, sont trop encaissés, comme je l'ai observé. Les rives de celui-ci, au contraire, gracieusement ondulées, s'élèvent, en gradins, jusqu'aux hautes montagnes qui dominant le lac au nord et sont ombragées de massifs d'arbres, peuplées de hameaux et d'habitations qui en rendent l'aspect aussi riant que varié et pittoresque. J'ai remarqué surtout le joli château d'Angera qui, doré par les derniers rayons du soleil, couronnait une éminence dont les revers boisés offraient de ces belles teintes chaudes, particulières aux contrées du midi. On peut dire, de la vue du Lac-Majeur, que c'est un paysage de Suisse sous un ciel d'Italie.

Les amateurs de *curiosités* me sauraient mauvais gré de passer Arona sans les entretenir de la fameuse statue colossale de saint Charles Borromée, dont je n'ai pas cru devoir tenter l'escalade, aimant mieux m'en rapporter à ce que le *montreur* m'en a dit. D'après son récit, un homme de grande taille peut s'asseoir dans le nez du saint, aussi à l'aise que dans une bergère, et, debout sur la mâchoire inférieure du colosse; il peut à peine, en étendant le bras, toucher le sommet de sa tête, dans l'intérieur de laquelle dix personnes tiennent

commodément, et où l'on parvient au moyen d'une échelle pratiquée dans l'un des plis du rochet. Deux Anglais, m'a-t-on raconté, ont conçu l'ingénieuse idée de faire un déjeuner froid dans le bréviaire de saint Charles; mais le soleil, qui était très ardent, donnant d'aplomb sur le cuivre battu dont la statue est faite, faillit cuire, comme dans une tourtière, nos deux Bretons, qui furent forcés de quitter, à la hâte, leur déjeuner réchauffé, et de redescendre, tout honteux du mauvais succès de cette plaisanterie gastronomique.

Le comte Borromée devrait bien faire réparer ou démolir entièrement les constructions qui avoisinent la statue de son grand-oncle. Elles étaient, selon toute apparence, consacrées à quelque pieux usage, et accompagnaient dignement ce monument élevé à la mémoire d'un des plus vrais saints de la légende moderne; maintenant ces fabriques abandonnées accusent, par leur air de délabrement, la négligence des riches héritiers de ce prélat vénérable. Voici ce que nous en dit un de ses contemporains, qui assurément ne peut être accusé d'excès de crédulité. « Le cardinal Borromée, qui
« mourut dernièrement à Milan, au milieu de la
« desbauche, à quoy le convioit et sa noblesse et
« sa richesse, et l'air d'Italie et sa jeunesse, se

« mainteint en une forme de vie si austère, que
« la mesme robe qui lui servoit en esté, lui ser-
« voit en hyver; n'avoit, pour son coucher, que
« la paille; et les heures qui luy restoient des
« occupations de sa charge, il les passoit estudiant
« continuellement, planté sur ses genouils, ayant
« un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui
« estoit toute la provision de ses repas et tout le
« temps qu'il y employoit. » (Essais de Montaigne.)

Quelle délicieuse habitation que cette *Isola-Bella*! C'est un séjour enchanté; c'est le palais d'Armide! Cela a déjà été dit vingt fois, je le sais, et j'en suis fâché, car c'est la seule expression qui rende bien ma pensée. Ce majestueux bassin du lac, ces rives si variées et si riches, l'ensemble de ce paysage si poétique, cette île, avec ses terrasses plantées de cédrats, d'orangers et de citronniers en pleine terre; cette haute futaie de lauriers se mirant dans les eaux limpides qui baignent leurs racines; cette profusion de fleurs qui embaument l'air, de fruits d'or qui pendent aux arbres; enfin le climat voluptueux et l'admirable ciel d'Italie, tout agit à la fois sur les sens et l'imagination, et pour nous, pauvres habitans des régions tempérées, c'est une vraie féerie.

Chaque chose a son point de vue; l'*Isola-Bella*,

si on la regarde de la rive, n'offre plus qu'un pàté de maçonnerie pyramidal, où l'œil découvre encore plus de pierres de taille que de verdure, et qui nuit au paysage, bien plutôt qu'elle ne l'embellit. L'Isola-Madre est, par elle-même, d'un effet beaucoup plus pittoresque. L'intérieur du palais du comte Borromée, fort orné de dorures et meublé à l'antique est inhabité, et le noble propriétaire y vient chaque année passer seulement quelques semaines. Pour nous donner une idée de sa fortune, le concierge nous dit que, lorsqu'il se rendait à Rome à petites journées, il couchait, chaque soir, dans un de ses châteaux.

A Fariolo on quitte les bords du lac pour s'enfoncer dans les montagnes; notre cocher nous fit remarquer, en passant, la carrière d'où l'on a extrait l'immense quantité de marbre blanc veiné dont est construit le dôme de Milan; elle produit l'effet d'une grande écorchure, faite de haut en bas sur le flanc verdoyant de la montagne, et l'on s'étonne de ce qu'il en ait pu sortir une telle masse de matériaux. Après avoir suivi, pendant deux ou trois heures, les sinuosités de la fraîche et riante vallée d'Ossola, nous arrivâmes, au coucher du soleil, à Domo, jolie petite ville qui avait pris un air de fête et s'était mise en frais pour recevoir un cardinal du

pays. Des arcs de triomphe en feuillage, avec devises et vers, avaient été élevés en son honneur ; toute la population, endimanchée, et répandue en groupes nombreux sur la route, attendait son arrivée. J'ai joui de ces préparatifs beaucoup mieux sans doute que l'*eminenza* à l'intention de laquelle ils avaient été faits. Nous nous arrêtàmes à Domo-d'Ossola pour y passer la nuit, et nous y fûmes encore traités à l'italienne, bien qu'en Piémont, vermicelle cuit à l'eau ou infecté de fromage *ad libitum*, foie de veau en friture, vitres de papier, lits durs avec force punaises, rien n'y manquait.

C'est à peu de distance d'ici que commencent les ouvrages d'art de la route de Simplon, et j'ai admiré, à Crevola, un pont d'une seule arche, hardiment jeté sur un gouffre au fond duquel bouillonne un torrent qu'on ne peut apercevoir. Au reste, je dois dire que ces prodiges de l'industrie humaine, quelque étonnans qu'ils soient, m'ont relativement moins frappé que les travaux du même genre que j'avais vus en parcourant la vallée de la Reuss. Ils avaient le grand désavantage de venir après ceux-ci, et les premières impressions demeurent toujours les plus fortes. La galerie de l'Urner-Loch, près d'Andermatt, est, en petit, ce que sont celles du Simplon, et l'on se dit que

lorsqu'un ingénieur est venu à bout de percer , dans le roc vif, une voûte de deux cents pieds de long sur douze de large , un autre ingénieur peut, en employant le double de poudre et d'ouvriers, obtenir un résultat deux fois plus grand. Ce qu'il y a surtout de surprenant ici, à mon avis, c'est la rapidité avec laquelle les travaux ont été conduits; la route du Simplon, commencée en 1802, a été complètement terminée en 1806. Ce sont des ingénieurs français qui l'ont tracée et construite jusqu'aux confins du Valais qui formait alors , comme on sait, un de nos départemens. A partir de là, des ingénieurs italiens ont été chargés de la continuer jusqu'au Lac Majeur, et ceux-ci ont dû rencontrer bien plus de difficultés en raison de la nature des rochers et de leur escarpement. Cette entreprise gigantesque a coûté, en tout, dix-huit millions; si le calcul est exact, ce serait peu. Ce qu'on lit et ce qui se voit encore des fameuses voies romaines, n'approche certainement pas de ceci.

Le poète anglais Wordsworth, l'un des chefs de cette école des *lakistes* que Byron avait en aversion, remarqua, il y a quelques années, non loin de Crevola, une des colonnes de marbre destinées

à décorer l'arc de triomphe de Milan ; le conquérant était tombé , avant qu'elle n'eût eu le temps d'arriver , et elle gisait là oubliée sur le bord de cette route ouverte par l'homme dont la puissante volonté l'avait tirée de la carrière. Il y avait , dans l'histoire de ce bloc de marbre , quelque chose de profondément mélancolique , et , de plus , une pensée d'une haute philosophie. Le génie du poète s'en empara , et il a dû , à cette inspiration , l'un de ses plus beaux sonnets. Plus tard , un Genevois de ma connaissance rencontra cette même colonne se rendant à sa destination , au moyen d'une machine ingénieuse qui permettait à quelques hommes de faire mouvoir une masse aussi énorme , sans se donner beaucoup de peine. Elle voyageait à bien petites journées , ne parcourant que cinquante toises environ en vingt-quatre heures , et l'appareil qui la mettait en mouvement supportait une tente , sous laquelle vivaient les ouvriers voiturés avec elle.

C'est aussi à partir de Crevola que l'on trouve , de distance en distance , de vastes édifices , destinés jadis à loger les soldats qui parcouraient , par étapes , cette route militaire ; ils paraissent encore neufs et tombent pourtant en ruines. Ce contraste ,

joint à l'idée de leur inutilité actuelle, attriste l'œil du voyageur qu'il fait réfléchir; et il répète avec le poète :

« Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface ,
« N'imprima sur le sol une plus forte trace... »

on suit, tantôt dans le fond de la vallée, tantôt à mi-côte, le cours impétueux de la Veniola; on franchit plusieurs torrens, sur des ponts aussi hardis que légers, et l'on arrive à la gorge du Gondo qui est bien ce que j'ai vu de plus pittoresquement beau dans mon voyage, en ce sens que nulle part le peintre ne saurait trouver de si riches sujets d'études. Ce ne sont point, comme dans les autres défilés que j'ai décrits, des rochers nus, arides, d'un ton froid, tombant en débris ou arrondis par l'action des eaux et la rigueur des hivers, ce sont de belles masses hardies, anguleuses, revêtues de mousses et sur lesquelles pendent en festons, ou s'élèvent en bouquets des *fouillis* d'une fraîche et vigoureuse végétation. Cette gorge, qui se distingue par son caractère de grandeur sauvage, n'a rien d'affreux ni d'attristant comme celle du Pont-du-Diable. Dans un de ses recoins les plus frappans, une jeune et jolie anglaise, debout dans une

calèche, esquissait à la hâte ce qu'elle avait sous les yeux; elle ne gâtait rien à l'effet du site.

Dans cette partie de la route se trouvent les galeries creusées dans le roc; elles sont au nombre de dix; celle de Frissinone, ainsi appelée du nom d'un torrent qui y forme une belle chute, a près de sept cents pieds de longueur, et est percée dans un rocher de granit; l'élévation de la voûte est de trente pieds sur une largeur de trente-six. En franchissant ces sombres galeries, les voituriers sont dans l'usage de mettre leurs chevaux au trot, afin, disent-ils, d'éviter la chute des pierres que l'infiltration des eaux détache fréquemment de la voûte; il me semble que c'est là un assez mauvais calcul. Ils traversent, il est vrai, le passage dangereux en bien moins de temps, mais en rendant le bruit et l'ébranlement plus forts, ils multiplient les chances d'accidens. C'est au sortir d'une de ces galeries que mon ami, le comte Godefroy de Mullinen, vit son respectable père, balayé par une avalanche, disparaître sous la neige. Par bonheur il ne se trouvait que sur le bord de ce courant irrésistible, et le choc qui le renversa ne fut pas assez fort pour l'entraîner dans le torrent; il se dégagea lui-même de la neige accumulée sur lui et en fut quitte pour la peur, ainsi que son fils, qui,

au premier moment, l'avait cru perdu sans ressource, et avait eu toute l'horreur de cette désespérante certitude.

Nous nous arrêta mes, pour la dinée , au village de Simplon situé à peu de distance du point le plus élevé du passage , auquel on donne six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On retrouve ici , avec la race tudesque, les habitudes d'ordre et de propreté que le voisinage de la race italienne ne rend que plus précieuses, et nous y fîmes un diner fort bon, eu égard à la localité. Les environs du village sont sauvages et déserts; les sommets qui le dominant paraissent entièrement dépouillées; on a déjà dépassé la limite de la végétation. Des glaciers nombreux et de vastes espaces de neige qui ne fondent plus sont les seuls objets qui attirent l'attention du voyageur. Un peu au-delà on remarque , d'un côté de la route, l'ancien hospice, et de l'autre, les travaux commencés du nouvel établissement qui en est resté au rez-de-chaussée, et qui, une fois terminé , se fût trouvé digne de cette superbe route, à en juger par ce qu'on en voit, ainsi que par les fonds considérables assignés dans le temps à cette utile et grande entreprise. De distance en distance on rencontre des maisons de refuge où logent les gens chargés de l'entretien de la route et qui , en

cas de *tourmentes*, recueillent les voyageurs. De longues perches sont plantées à vingt pas l'une de l'autre pour guider ceux-ci, et les empêcher de se perdre, pendant l'hiver, au milieu de ces immenses solitudes couvertes d'une neige épaisse qui ne leur permettrait plus de s'orienter. L'usage de ces perches remonte à une époque fort reculée, et Ammien-Marcellin en parle comme étant déjà employées de temps immémorial.

Pendant la dernière heure de montée, j'avais eu une pluie fine, accompagnée de ces maudites nuées trainantes qui, dans les pays de montagnes, font le désespoir des voyageurs. Parvenu sur le point culminant du passage, à peine eus-je jeté un coup d'œil sur le versant opposé, et commencé à jouir du magnifique tableau qui s'offrait à mes regards, du côté du Valais, que ces nuées, qui avaient semblé me poursuivre, m'atteignirent, s'abaissèrent en épais replis autour de moi, et coupèrent court à mon admiration. Je ne pus qu'entrevoir rapidement le Haut-Valais et les cimes hardies des Alpes de l'Oberland, dont les neiges éblouissantes m'apparurent un instant au travers des vapeurs. Au-dessous de moi brillait, à une immense profondeur, la petite ville de Brigg éclairée par un rayon de soleil qui perçait la nue. Il

m'est encore arrivé ici d'être dupe d'une de ces illusions d'optique si fréquentes dans les montagnes; si je n'avais pas craint le retour de la pluie, j'aurais devancé la voiture pour descendre à pied jusqu'à Brigg, trajet que j'évaluais à une lieue et pour lequel il nous a fallu près de trois heures. La route se plie et se replie sur elle-même comme un serpent blessé; elle fait d'immenses détours, et la pente, ménagée avec art, n'est jamais de plus de deux pouces par toise; aussi n'a-t-on pas besoin d'enrayer; on descend au trot.

J'avais lu et entendu dire que cette route se dégradait de jour en jour et que, par des raisons politiques, le roi de Sardaigne avait intérêt à ce qu'elle devint impraticable; il n'en est rien; elle m'a paru parfaitement belle et j'ai reconnu qu'on se hâtait de réparer les dégats causés par la chute des avalanches et les éboulemens de rochers. J'ai seulement observé que les bornes en granit, régissant le long du précipice, étaient toutes brisées uniformément à leur sommet; et le voiturier m'apprit que les paysans les avaient dégradées de la sorte, afin d'en arracher les *tenons* de fer dans lesquels s'engageaient les pièces de bois qui formaient le garde-fou. « Du temps de *l'autre*, ajouta-t-il, ils n'auraient pas osé faire le moindre dégat;

« ils savaient bien qu'il leur en coûterait bon, et
« qu'on avait l'œil à tout ; c'est qu'on était sévère
« en diable alors ! mais à présent on n'y regarde
« plus de si près. » Je jetai machinalement les
yeux sur la profondeur du précipice, contre le-
quel l'instinct et l'humeur paisible de nos chevaux
étaient notre seule sauve-garde, et je ne pus m'em-
pêcher de penser que les gouvernemens paternels
avaient bien aussi leurs inconvéniens.

Canton du Valais.

Brigg.—Aspect général du Valais.—Sierre.—Vallées des Anniviers et de Visp.—Bains de Louesche.—La Gemmi.—Auberge de Schwarrenbach.—Le poète Wernher.—SION.—Les Crétins.—Caractère des deux populations bien distinctes du Haut et du Bas-Valais.—Gouvernement.—La Mazza.—Matthieu Schinner.—Les Diablerets.—Le Sanetch.—Commune d'Iserabloz.—Cascade de Pisse-Vache.—Abbaye de Saint-Maurice.—Légion Théhaine.

ARRIVÉ à Brigg, je reconnus pourquoi cette petite ville m'avait paru si resplendissante du haut du Simplon ; les maisons y sont couvertes d'une ardoise micacée qui brille comme de l'argent et le toit de plusieurs églises se compose, en outre, de plaques polies d'une pierre ollaire qui est d'un vert jaunâtre. Parmi tous les édifices, se distingue surtout l'établissement des Jésuites, fréquenté principalement par la jeunesse du pays. Les pères, espérant avoir une partie de la vogue de leurs confrères de Fribourg, et recevoir leur

trop plein , ont fait, depuis 1830 , agrandir considérablement leur collège qui peut contenir cinq cents pensionnaires. Leur espoir ne s'est pas complètement réalisé pour cela ; ils sont trop éloignés de la frontière de France .

La ville de Brigg offre, aux amateurs d'énigmes historiques , un mystère à dévoiler , mystère moins important que celui du Masque de fer , mais qui n'en est pas moins resté inexpliqué. Il y a quelques siècles que la famille d'un paysan , nomme Stockalper , parut , tout à coup , jouir d'une aisance qu'on ne lui connaissait pas. Cette aisance , au bout de très peu de temps , devint de la richesse et enfin de l'opulence sans que , dans le pays , on pût se rendre compte , d'une manière satisfaisante , de ce subit et prodigieux changement de fortune. Les uns l'attribuant à la découverte d'un inépuisable trésor , les autres à quelque héritage , à quelque heureuse spéculation , quelques-uns enfin à un pacte criminel avec le malin esprit. Quelque diverses que fussent les conjectures sur la source de cette richesse , les concitoyens de la famille Stockalper se réunirent tous pourtant en un seul et même sentiment , celui d'une haine envieuse contre les nouveaux enrichis. Cette disposition malveillante trouva bientôt une occasion de se

satisfaire. En butte à je ne sais quelle accusation, le chef de la famille fut condamné, par le peuple, à payer, à titre d'amende, une somme équivalente à la moitié de sa fortune, mais personne n'en connaissait le montant; il fallut donc s'en rapporter à lui. On le contraignit de déposer, sur le maître-autel de l'église, ses titres de propriétés, ses contrats, obligations, ainsi que tout son argent comptant, ses bijoux, et il dut alors jurer solennellement que tout ce qu'il possédait était là sur l'autel. L'histoire ajoute que, dans sa détresse, il s'était adressé aux révérends pères jésuites en qui il avait grande confiance, et qu'il en avait reçu le conseil de cacher, *sous* l'autel, ses titres les plus importants. Ce fut à l'aide de ce subterfuge, ajoute-t-on, qu'il échappa à une ruine imminente. Quoi qu'il soit, cette famille a conservé sa haute position dans le pays; l'aîné est baron; (je ne sais si c'est de la façon de l'empereur Napoléon ou de celle de l'Autriche), et je l'ai vu député en diète il y a quelques années.

L'aspect général du Valais est triste et assez uniforme; l'exposition, qui en est excellente, en ferait une véritable Terre Promise, si le Rhône et ses débordemens ne contrebalançaient cet avantage. Il faudrait, pour contenir les ravages de ce

fleuve destructeur, des travaux considérables qui dépassent de beaucoup les moyens d'un peuple pauvre, et entraîneraient, une fois faits, des réparations coûteuses. Il est de mode, en Suisse, et surtout dans les cantons de Vaud et de Genève, de déclamer contre la paresse et le défaut d'industrie des habitans du Valais; il y a là, si je ne m'abuse, préjugé de protestantisme, et l'on s'en prend à la religion catholique de ce qui est exclusivement le résultat nécessaire des circonstances locales. On compte aussi pour rien les suites ruineuses de la guerre qui a désolé ce malheureux pays, et l'effet énervant d'un climat humide et malsain qui en rend les habitans maladifs et ôte au principe vital une partie de son énergie ¹. Il serait plus vrai de dire que la religion dominante d'un pays n'influe que très secondairement sur sa prospérité, et les exemples abondent pour prouver cette assertion : dans l'Oberland, entièrement protestant, la mendicité est générale. Le canton de Schwytz, dont toute la population est catholique, offre, dans une moitié de son territoire, l'image de l'aisance, et dans l'autre celle de la misère; la rive droite et la rive gauche du Rhin sont,

1. Ceci s'applique surtout au Bas-Valais.

malgré la différence des religions, également riches, également bien cultivées; la Touraine, la Beauce, la Normandie sont catholiques, tout ainsi que la Champagne-Pouilleuse, les bruyères de la Bretagne et les landes de Bordeaux. Est-ce que l'on compte moins de fêtes *chômées* dans la Limagne que dans le Valais? Non; mais dans la première de ces contrées, il y a vingt pieds d'épaisseur d'une terre végétale qui produit tous les ans sans avoir besoin d'engrais, et des débouchés suffisants donnent, à cette abondance de produits, une valeur raisonnable. La nature du sol et les circonstances favorables ou défavorables dans lesquelles les pays se trouvent placés entrent donc pour tout dans ces différences, et la religion n'y est pour rien. En admettant même la supposition contraire, qu'en résulterait-il pour le protestantisme, si ce n'est cette conséquence : qu'il attacherait davantage l'homme à la terre?

Une grande portion de cette longue et relativement étroite vallée est envahie par des grèves stériles ou par de vastes marécages; des torrens fougueux débouchent des seize vallées latérales qui viennent aboutir au Rhône (on en compte treize au sud et trois seulement au nord); leurs lits, presque à sec à la fin de l'été, inondent, à

l'époque de la fonte des neiges, ou après de grandes pluies, des terrains immenses qu'ils couvrent au loin de gravier et de blocs roulés. Au nord, le revers des montagnes ne présente presque partout que le roc vif, dont une végétation rare et chétive fait encore ressortir la nudité. Cette chaîne de rochers arides, exposés aux feux du midi, échauffe, ainsi qu'un fourneau à reverbère, la contrée le long de laquelle elle règne, et y crée une température qui est, en été, celle du Sénégal. Aussi y voit-on mûrir les figues, les amandes, réussir le safran, le tabac, et, en général, toutes les productions des climats chauds ¹. On récolte, à Sierre, un vin qui, pour la force et le feu, se rapproche des vins d'Espagne. Ce qui manque surtout ici c'est la terre végétale, et le peu qui en reste encore, sur le flanc de ces roches escarpées, est entraîné, chaque printemps, par l'action des eaux, ou recouvert des débris stérilisants qu'elles charrient avec elles. Partout où la pente, moins rapide, ou bien quelque saillie du roc a permis au terrain de séjourner et de s'accumuler, le Valaisan y grimpe, y défriche, y sème, et, vers la

1. A l'ombre, pendant la canicule, le thermomètre de Réaumur s'élève à 24°.

fin de l'été, vous voyez, sur des points que vous jugeriez inaccessibles, jaunir de petites pièces de blé qui, de loin, ressemblent à des coupons de nankin. Ailleurs, pour arroser un pré de quelques arpens, suspendu sur le penchant de la montagne, le paysan va prendre, à une grande distance, souvent à plus d'une lieue, les eaux d'une source élevée qu'il conduit, en dépit des obstacles, au moyen de troncs de sapins creusés, jusqu'à son héritage, ou, pour mieux dire, sa conquête. J'ai vu beaucoup de ces aqueducs rustiques qui étonnent par leur hardiesse. Ils sont jetés sur des précipices, ou rampent le long d'une paroi verticale à laquelle ils sont fixés par des crampons de fer.

J'ai observé également un procédé aussi simple qu'ingénieux qu'emploient les habitans pour se procurer des fonds de terre, là où manque tout-à-fait la couche végétale. Ils forment, le long du Rhône, des encaissemens en pierres sèches, hauts de dix-huit pouces à deux pieds, et de l'étendue qu'ils veulent donner à leur champ; dans la partie supérieure, ils pratiquent une ouverture par laquelle arrivent, au moyen d'une saignée, les eaux limoneuses du fleuve qui, retenues dans cette enceinte, y déposent les parties terreuses et les *detritus* végétaux qu'elles y ont apportés. En répé-

tant l'opération cinq ou six fois, on obtient une pièce d'excellente terre. Cette méthode, connue dans la Tarentaise sous le nom de *colmate*¹, y est pratiquée en grand, et depuis le pied du Mont-Cenis jusque près de Chambéry, on voit que le niveau de la vallée a été artificiellement exhaussé par les dépôts de l'Isère. Dans ces dernières années, les travaux de ce genre se sont beaucoup multipliés dans le Valais, où ils contribueront à la fois à assainir et à enrichir le pays.

La petite ville de Sierre, où je couchai, est agréablement située dans la partie la plus fertile et la plus riante du canton. Ses vignobles sont renommés, et il s'exporte annuellement d'ici une quantité assez considérable de vins muscats; ils ne sont pas liquoreux et chauds comme ceux de Lunel et de Frontignan, mais ils m'ont paru plus parfumés de beaucoup; j'en fis déboucher une bouteille dont la chambre fut tout embaumée. Si les habitans employaient les procédés de fabrication en usage dans le midi, ils obtiendraient certainement des qualités, sinon supérieures, du moins égales aux nôtres. Mon hôte m'assura que son père, vigneron habile et dégustateur exercé,

1. Du mot *colmare*, combler.

comptait, dans le pays, vingt-huit sortes de vins bien distinctes, mais que, pour lui, il n'en connaissait guère qu'une quinzaine environ, dont son palais dégénéré pût apprécier les différences et déterminer les crus. Si le bonhomme n'est pas devenu aussi fin gourmet que son père, il m'a paru que ce n'était pas, du moins, faute de s'entretenir dans une constante pratique. D'après ce qu'il m'a dit et ce que j'ai vu, la culture de la vigne est assez arriérée, ce qui, du reste, s'expliquerait par le peu d'avantage qu'on trouve à perfectionner cette branche d'exploitation dans une contrée comme celle-ci qui n'offre point de débouchés pour ce genre de produits, le canton de Vaud, la Savoie, le Piémont et la Lombardie récoltant plus de vins qu'ils n'en peuvent consommer.

C'est vis-à-vis de Sierre que débouche la vallée des Anniviers (Einfischerthal), l'une des plus considérables et des plus intéressantes des vallées latérales de ce canton. La peuplade qui l'habite se compose, si l'on en croit l'assertion de quelques érudits, des descendants de ces terribles Huns, de cet « essaim sorti de la ruche du Nord » ¹ qui, après avoir désolé par le fer et le feu les Gaules et

1. Belle expression de sir William Temple.

l'Italie, et planté leurs tentes sur le sol envahi, se virent, à leur tour, refoulés par de nouveaux envahisseurs. On retrouve, dit-on, parmi leurs descendants, quelque chose des habitudes et des qualités propres aux anciens peuples du Nord. Ils ont conservé leur goût pour la vie nomade, et, à certaines époques de l'année, ils désertent en masse leurs villages, pour aller se fixer temporairement dans les régions plus élevées; leur curé émigre avec eux, et s'associe à leur existence errante. La plus grande simplicité de mœurs règne encore parmi eux, et il n'était pas rare, il y a un quart de siècle, de trouver dans les habitations, d'épais mardriers, ou plutôt des troncs équarris, dans lesquels étaient creusées plusieurs écuelles inamovibles qui servaient aux repas de la famille. Ce système d'auges perfectionné peut faire honneur à l'esprit d'économie de ces bonnes gens, qui devaient casser peu de vaisselle, mais je doute qu'il fût compatible avec le sentiment d'une propreté bien recherchée. Ils exercent religieusement les devoirs de l'hospitalité, et, lorsqu'un ami leur arrive, ils réunissent leurs parens et leurs voisins pour fêter sa venue. On ne voit point, chez eux, de cabarets. Dès qu'un jeune homme est marié, il commence aussitôt à amasser, petit à petit, la

provision de vin, de blé, de fromage qui doit servir à régaler sa famille et ses amis le jour de ses funérailles; occasion dans laquelle se déploie tout le luxe grossier qui soit connu dans ces vallées. En Écosse, et surtout en Irlande, on remarque ce même usage des repas funéraires, que n'accompagne pas, malheureusement, cette même prévoyance. On ne trouve parmi les habitans ni richesse ni pauvreté; les propriétaires les plus aisés n'entretiennent pas au-delà de douze vaches, et ceux qui le sont le moins en ont une ou deux. Si un jeune homme, maître de son bien, fait preuve d'inconduite et menace de dissiper son patrimoine, les notables assemblés lui nomment un tuteur sans l'avis duquel il ne peut disposer de rien; et, dans le cas où cette précaution resterait sans effet, on le contraint à quitter la vallée et à s'engager au service d'une puissance étrangère, dans l'espoir qu'il ne reviendra pas au pays, ou y reviendra corrigé. Il vaudrait la peine de s'arrêter quelques jours dans ces environs-ci, pour visiter cette vallée ainsi que celle de Visp, qui aboutit au Mont-Rosa et au Mont-Cervin. L'une et l'autre, m'a-t-on assuré, sont fort pittoresques. ¹

1. Dans la vallée de Visp s'est maintenue, dit-on, une

Je n'en avais pas le temps ; un itinéraire , quelque mûri qu'il soit , ne peut tout embrasser , et l'on est bien forcé de faire des sacrifices. Je voulais aller aux bains de Louesche , et à la Gemmi , et je me mis en route le lendemain , accompagné d'un jeune homme , avec lequel il y avait peu de choses à apprendre ; mais au moins il le sentait et se taisait. Aussitôt que je me fus assez élevé pour dominer la contrée , je me retournai afin d'en prendre un aperçu un peu général. Le fond de la vallée du Rhône offre un aspect assez riant et varié , malgré les grèves blanchissantes qui , apparaissant au travers des bouquets d'aunes , marquent le cours capricieux du fleuve. De loin en loin , on voit s'élever brusquement , du milieu de la vallée , des monticules , coniques pour la plupart , isolés et ne semblant se rattacher à aucun

coutume bizarre au sujet des débiteurs insolvables ou de mauvaise foi : passé un dernier délai qui leur est accordé , ils sont tenus de mettre bas leurs chausses , et de s'asseoir en cet état sur un bloc de granit qui se trouve au milieu de la grande place. Après avoir subi cette formalité humiliante en présence de toute la population , ils sont considérés comme libérés. Beaucoup de locataires de Sainte-Pélagie s'y soumettraient , je crois , volontiers , pour obtenir qu'on leur donnât congé avant la fin de leur bail.

système de *soulèvement* régulier. Il est difficile, à l'observateur qui n'est pas géologue, de s'expliquer leur nature et leur présence en pareil lieu. Sont-ce des fragmens énormes, des portions de montagnes qu'une violente commotion aurait détachés des Alpes et semés çà et là? Faut-il supposer plutôt que cette vallée ayant été labourée profondément par la puissante vague du déluge, (la grande *débacle* de M. de Saussure) son niveau se sera abaissé de toute la hauteur de ces singuliers monticules, restés là comme des *témoins*, comme ces buttes de terre que les terrassiers laissent debout derrière eux, pour indiquer l'épaisseur de la couche enlevée? Je soumets la question à de plus habiles, en signalant le fait aux curieux.

Le revers exposé au nord est fort escarpé, mais revêtu pourtant de magnifiques forêts de sapins, qui règnent jusqu'aux deux tiers de la hauteur des montagnes, dont le sommet offre comme à l'ordinaire, des pâturages alpestres. Ces forêts présentent l'aspect d'un sombre et immense rideau, interrompu par les trouées qu'y forment les vallées latérales de Tourtemagne et des Anniviers; les torrens qui en débouchent ont accumulé à leur issue, les débris qu'ils charrient, et élevé, avec les siècles, des talus qui viennent, par une pente douce,

mourir au niveau du Rhône. Vus d'un point élevé, ces attérissemens qui s'arrondissent en demi-cercle et sont couverts maintenant de végétation, produisent l'effet d'un immense éventail de verdure, dont le centre part de l'ouverture de la vallée et dont la circonférence aboutit au fleuve, auquel le torrent, dont ils sont l'ouvrage, arrive en ligne droite, poussant devant lui les blocs de rochers roulés, et déposant, sur ses bords, les débris d'un moindre volume ainsi que les terres végétales qu'il entraîne.

Le chemin des bains n'a rien de fort remarquable, si ce n'est que, près de Varen, il est suspendu le long d'un rocher absolument vertical, au-dessus d'un effrayant précipice, au fond duquel mugit l'impétueuse Dala. On passe sur des troncs d'arbres qu'on a besoin de croire solidement fixés dans le roc, et l'on a sur sa tête, pendant une dizaine de pas, un toit en planches placé là pour garantir les voyageurs, non pas de la pluie, mais bien d'une grêle de pierres, et de la chute des taureaux qui tombent parfois de là haut. On raconte, en effet, que deux de ces animaux se battant sur le bord du précipice, l'un d'eux y roula, heureusement il ne passait personne dessous.

Après trois heures de marche, j'arrivai au chétif

hameau des bains situé, ou, pour mieux dire, enseveli au fond d'un cul-de-sac que domine la paroi à pic de la Gemmi qui s'élève, ainsi qu'un mur immense : ici le soleil disparaît à quatre heures au mois d'août, et cette nuit anticipée ajoute encore à l'horreur de ce lieu. A l'exception du gouffre de Pfeffers, je ne connais pas de séjour plus affreusement triste que celui-ci, et il faut toute la célébrité des eaux de Louesche, pour attirer la foule des baigneurs qui y affluent chaque année. Car tout y est à l'avenant du site ; on est mal logé, mal nourri ; on n'a, pour se promener, qu'une triste terrasse, longue d'une centaine de pieds, et des sentiers difficiles, très fatigans en raison des descentes et montées continuelles. Pour ceci il n'y a rien à faire, la nature des localités s'y oppose. Mais, quant au reste, je m'étonne de ce qu'on n'ait pas tenté des améliorations qui auraient tourné au profit des entrepreneurs, en attirant un bien plus grand nombre de malades. Il faut l'être beaucoup pour se soumettre, pendant des semaines, au nombreuses privations et aux inconvéniens de toutes sortes qu'on trouve dans ces bains, qui sont les plus connus et les plus efficaces de la Suisse, en même temps qu'ils en sont les plus mal tenus. C'est, jusqu'à présent, la plus forte preuve que j'aie eue du

peu d'industrie des Valaisans. Il y aurait pourtant injustice à ne pas reconnaître que les bains de Louesche ont reçu des améliorations depuis le 12^e siècle; à cette époque, les ours et les loups mangeaient, de temps à autre, les baigneurs, et il fallut élever une palissade, pour les empêcher de venir troubler ainsi la cure. Les avalanches balayaient aussi, parfois, une auberge ou deux, avec tous les hôtes qu'elles contenaient; le cardinal Schinner fit construire, afin de prévenir de pareils accidens, un rempart de rochers haut de vingt pieds et épais de douze.

Je suis surpris de voir que les Français, qui abondent habituellement à Louesche, n'aient pas trouvé moyen d'y organiser quelques passe-temps; il n'existe point, à la vérité, de local commun où se puissent réunir les baigneurs, réduits alors à former, entr'eux, de petites coalitions partielles contre l'ennemi commun: je veux dire l'ennui qu'ils tâchent de mettre en fuite à l'aide d'une partie de boston ou de whist. Jadis, m'a assuré un voyageur, il n'en était pas ainsi; on s'amusait à Louesche, et l'on n'y guérissait pas moins bien. On y voyait, comme à toutes les eaux, des malades gais, ne demandant pas mieux que de s'y amuser, des amateurs bien portans qui venaient les aider;

des poètes de société dont on riait ou qui faisaient rire ; on se réunissait pour faire des parties de montagnes ; on se donnait des goûters dans le bain ; on y jouait avec des cartes d'étain aux jeux de commerce, le soir on dansait ;

« Cet heureux temps a fui comme un rêve enchanteur. »

Ce qui doit contribuer à l'ennui des eaux de Louesche, c'est la nécessité de passer, dans le bain, une grande partie de la journée ; savoir : trois ou quatre heures le matin, autant le soir. On se baigne en commun, et il est difficile qu'en sortant de l'eau on n'ait pas assez les uns des autres, et qu'on n'éprouve pas le besoin de se retirer un peu dans son intérieur, quelque triste, quelque peu confortable qu'il soit. Les toilettes de bain, celle du diner prennent encore un temps assez long ; on s'habille et se déshabille, de compte fait, dix fois, depuis le moment où l'on sort de son lit, jusqu'à celui où l'on y rentre.

Il m'eût fallu pour pénétrer dans la salle de bain où je ne connaissais personne à visiter, me revêtir de la chemise de laine des baigneurs et me plonger dans la piscine ; j'avoue que mon zèle de voyageur-observateur n'a pu aller jusque là. Ce

bain à la spartiate ne me tentait pas du tout, et j'ai été retenu par la répugnance que j'éprouvais à m'immerger dans ce bouillon de chair humaine, et à me trouver confondu, dans un même bassin, avec les divers échantillons des affections cutanées qui ne sont jolis à voir que dans le grand ouvrage du docteur Alibert. On vient cependant ici pour d'autres maladies : telles que les douleurs rhumatismales et les maux d'estomac; un Français, M. le baron de M....; m'a raconté fort plaisamment comme quoi, étant à Louesche pour la première fois, et en ignorant les us et coutumes, il avait commis une grande inconvenance, en entrant dans le bain tout debout, au lieu d'y descendre accroupi, comme c'est l'usage. Le murmure improbateur qui se fit entendre l'embarrassa; il voulut se retirer, mais, dans son trouble, il se jeta, se trompant de porte, dans le cabinet d'une dame qui se déshabillait; cette nouvelle bévue le déconcerta à tel point qu'il ne sut plus où se fourrer et aurait voulu être à dix pieds sous l'eau. Malgré un aussi malencontreux début, son caractère ouvert, son esprit gai et sa politesse bienveillante, ne tardèrent pas à le reconcilier avec ces tritons si pudibonds et ces néréïdes si promptes à s'effaroucher. C'est à son imagination inventive que les

baigneurs doivent le bienfait du *boa*, de ce long tuyau en toile à l'aide duquel on distribue l'eau chaude, à volonté, dans toutes les parties du carré.

J'ai été frappé du costume d'une Valaisanne que j'ai vue ici ; c'était une grande dame du pays, à en juger par la manière dont elle était entourée et traitée. La mode du jour avait envahi toute sa personne, jusqu'à la tête exclusivement ; elle portait une robe de gros de naples à longue taille, une large ceinture émaillée, un sautoir fort élégant, des souliers de prunelle bien faits et, par-dessus le tout, le petit chapeau valaisan, plaqué horizontalement sur sa tête comme une assiette, et autour de la circonférence duquel pendait une large dentelle noire qu'une connaisseuse évalua à vingt-cinq louis. Cette coiffure nationale contrastait singulièrement avec le reste de sa mise et les grands chapeaux de paille d'Italie des autres dames.

Lorsqu'on vous dit qu'un chemin, praticable pour les chevaux, franchit cette prodigieuse paroi perpendiculaire de la Gemmi, rompue par des crevasses qui forment comme d'immenses cannelures parallèles, vous êtes d'abord tenté de croire qu'on se moque de vous, mais, à force de regarder avec un bon lorgnon, vous finissez par distinguer

quelques lignes obliques , à peine perceptibles , et traçant, sur le flanc rembruni du rocher, des zig-zags blanchâtres. Vous les perdez de vue parfois , pour les voir reparaître un peu plus haut. Bientôt vous découvrez certains points noirs qui se meuvent , d'une manière presque insensible, sur ce plan vertical, et ressemblent à des mouches posées sur un mur. Peu à peu ces points gagnent du terrain , ils grossissent, deviennent , par degrés, plus distincts et vous apparaissent enfin ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire des chevaux avec leurs charges, précédés ou suivis de voyageurs. En maints endroits la trace du chemin qu'ils suivent vous échappe , et ils vous semblent suspendus sur l'abîme par une force magique. Depuis l'instant où vous les avez aperçus , jusqu'à celui où ils arriveront aux bains , il s'écoulera près de deux heures , et ce n'est que par ce long intervalle , ainsi que par l'extrême réduction de leurs proportions , qu'il vous est possible d'apprécier la hauteur de ce rempart gigantesque qui sépare le Valais du canton de Berne. La hardiesse de ce passage m'a infiniment plus frappé que les ouvrages de la route du Simplon et de celle du Saint-Gothard. De temps immémorial il existait ici un sentier , mais il a été élargi , et rendu praticable pour les bêtes de somme , par des ouvriers tyro-

liens qui n'apportèrent que leurs ciseaux et quelques quintaux de poudre, ce qui ne les aurait pas menés loin sans ce génie entreprenant et patient de l'homme, dont les obstacles ne font que développer davantage l'irrésistible puissance.

Le lendemain de mon arrivée, je pris un guide afin d'aller voir, de plus près, cet étonnant chemin, effrayant seulement pour les personnes qui, ayant le pied peu sûr, seraient, en outre, sujettes aux vertiges. On côtoie toujours le précipice, mais il est impossible d'y rouler, à moins qu'on ne s'aventure étourdiment sur le bord, où l'on pourrait faire un faux pas ou bien être saisi par un étourdissement qui vous coûterait la vie. Je ne pouvais assez admirer l'art ingénieux avec lequel les Tyroliens ont su tirer parti de la moindre saillie du rocher, pour y asseoir leurs rampes, dont les nombreuses sinuosités sont tracées avec une sagacité qui n'est égalée que par la persévérance qu'a exigée l'exécution de ce long et pénible travail. Dans quelques parties le chemin a été taillé en corniche dans le roc qui, formant un demi-arceau de voûte au-dessus de la tête du voyageur, surplombe de beaucoup sur l'abîme ouvert *sous* ses pieds. La largeur de la voie est presque toujours suffisante pour que deux chevaux chargés, venant

à se rencontrer , puissent passer sans danger. Sur l'un des points les plus effrayans , mon guide me raconta qu'il y avait bien , bien long-temps qu'un seigneur , vrai gibier de potence et de mélodrame , passant par ici , et désirant se défaire de sa chate-laine , sans doute afin de pouvoir convoler plus promptement , la poussa dans le précipice , et que la pauvre créature s'étant accrochée , en tombant , à des broussailles qui la tenaient suspendue sur l'abîme , le *barbare baron* eut la froide atrocité de tirer son épée et de couper les broussailles pour en finir.

Ce guide valaisan paraissait un excellent petit homme. Pauvre comme Job , mais plus gai que lui , il riait , racontait , puis chantait à gorge déployée , et avec une grande justesse , des airs suisses et des tyroliennes qui faisaient très bon effet , répétées par les échos de ces lieux sauvages. Dans quelques-unes de ses chansons , revenait un nom qui me prouvait que les événemens et le personnage qui ont remué l'Europe pendant les quinze premières années de ce siècle , n'étaient pas demeurés étrangers aux paisibles habitans de ces vallées , qui en avaient fait le sujet de leurs chants populaires. La gloire est pourtant quelque chose , et philosophes et poètes auront beau dire , ils n'en

dégoûteront que les gens incapables d'y aspirer comme de la comprendre. Ils y songent eux-mêmes tout en déclamant contre elle.

Dès qu'on a atteint le sommet de la Gemmi, on jouit d'une magnifique vue sur la seconde chaîne des Alpes, celle qui sépare le Valais du Piémont, et de laquelle s'élèvent le Mont-Rose, le Mont-Cervin, la Cima di Jazi, et le Monte-Moro, montagnes de dix à treize mille pieds d'élévation, en tout temps couvertes de neige; leurs formes sont hardies et pittoresques. Du côté opposé la vue s'étend sur une vaste solitude, où sont confusément entassés des rochers qui tombent en morceaux et dont les teintes sombres rembrunissent encore les eaux noirâtres et troubles du petit lac de Dauben, qu'alimente la fonte des neiges, et qui n'a aucun écoulement apparent, mais se décharge, à ce qu'on suppose, par une communication souterraine aboutissant dans la vallée d'Adelboden. Au-delà de ce désert nu, sauvage et sans grandeur, on voit s'abaisser d'étage en étage, la vallée plus riante de la Kauder, dominée par la cime majestueuse des Altels que revêt une neige d'une éblouissante pureté, et d'où descendent de très beaux glaciers.

Je m'arrêtai, pour dîner, à la petite auberge

de Schwarrenbach qui s'élève seule au milieu de cette nature désolée. C'est un mélancolique séjour, et le poète allemand Werner l'a fort convenablement choisi pour en faire le lieu de la scène de son épouvantable drame, intitulé le *Vingt-quatre février*. C'est, autant que je me rappelle, la première des productions de cette littérature cadavéreuse et convulsive qui, apportée en France, y a passablement prospéré, grâce au vertige dont le soleil de juillet a frappé les populations. Ce cynisme de mœurs, cet étalage d'atrocités révoltantes, qu'on a besoin de trouver invraisemblables, ont beau se revêtir du prestige du talent; ils ont beau être, pour quelques-uns, le résultat d'un système, tandis que pour plusieurs ils sont celui d'une spéculation, ils n'en font pas moins le procès et aux auteurs qui les exploitent, et au public qui y applaudit. Qu'on ne s'y trompe pas! il y a quelque chose de moralement mauvais au fond de ce besoin effréné, insatiable d'émotions violentes, et je ne crois pas que la *mission du poète* soit de lui fournir un nouvel aliment. On sait que Werner est mort fou, circonstance qui explique le dévergondage de son génie, et pourrait servir d'enseignement aux écrivains qui affectent de marcher sur ses traces et de le dépasser. J'y vois comme un

jugement de Dieu. Au reste, Werner était loin, lui aussi, d'être un homme ordinaire; son drame de *Luther* en fait foi.

En descendant la Gemmi pour retourner aux bains, je m'amusai beaucoup d'un incident qui eût fourni un excellent sujet au crayon spirituel de Charlet. Je trouvai, en route, un paysan et sa femme qui se rendaient à Louesche, pour s'y défaire d'un cochon gras qu'ils avaient juché à califourchon sur un mulet, afin qu'il arrivât plus frais pour la vente. Le cochon, qui goûtait peu cette façon d'aller, le témoignait par ses grognemens, ruait et se démenait de manière à donner à ses conducteurs de sérieuses inquiétudes dans cette descente difficile, où le mulet, assez peu solide sur ses pieds, pouvait perdre l'équilibre, par suite des contorsions de son cavalier, et trébucher au grand détriment de tous. Les pauvres gens étaient fort en peine; après s'être consultés un instant, ils s'avisèrent d'un double expédient qui leur réussit; la femme se remit en marche tirant, du côté opposé au précipice, le cochon qu'elle maintenait en équilibre, tandis que le mari, empoignant la queue du mulet, s'y cramponna en le retenant de toutes ses forces, pour prévenir les faux pas. Ces quatre figures de bêtes et de gens

étaient, par leurs diverses expressions, d'un comique achevé. L'impatiente pétulance du cochon, l'impassibilité résignée du mulet, l'air d'anxiété de la femme et du mari, auquel se mêlait, pour celui-ci, l'effet grotesque de ses efforts; tout cela formait un tableau des plus plaisans, qui contrastait, d'une manière originale, avec l'imposante grandeur du lieu de la scène.

J'allai me promener le soir sur le chemin d'Albinen, village situé sur la croupe d'une des montagnes qui dominent la vallée des bains. J'arrivai au pied de la première des sept ou huit échelles, par lesquelles on atteint le sommet d'une paroi complètement verticale; je voulus tenter l'escalade; d'abord elle me réussit assez bien, mais, parvenu au troisième étage où je voyais, au niveau de mon œil, la cime des sapins les plus élevés, je ne me sentis pas assez sûr de ma tête ni de mes jambes et redescendis modestement. Les paysannes d'Albinen viennent tous les jours par là, vendre, à Louesche, leurs œufs et leur lait, portant souvent leur fardeau sur la tête; le dimanche soir, leurs pères et leurs maris, remontent par cette même voie aérienne, ayant bien dîné aux bains, et bu autre chose que de l'eau minérale, et on ne parle pas d'accidens.

Je revins à Sierre, prendre la grande route; mon hôte, causeur infatigable, m'apprit que ce beau village était le berceau d'une des plus anciennes et des plus notables familles du Valais, je veux dire des Courten, qui, de père en fils, ont, depuis l'époque des capitulations, toujours commandé un des régimens suisses au service de France. Cette famille si nombreuse rappelait les clans écossais, et, lors de la révolution, le colonel du régiment comptait sous ses ordres vingt huit ou trente officiers portant son nom qui figure également avec honneur dans l'histoire du pays. C'est près de Sierre que les habitans du Haut-Valais ont remporté, en 1318, une victoire sanglante sur les Bernois, qui, sous la conduite des barons de Wissembourg et de Frutigen, étaient venus leur chercher quelque mauvaise querelle. Le lieu où se donna la bataille reçut, et a conservé le nom significatif de *Pré-aux-soupirs*.

La ville de Sion est la plus pittoresquement située de toutes celles du Valais. Elle s'élève sur une éminence, au pied de laquelle coule le Rhône, et fait un très bon effet de loin; le paysage qui l'entoure est plus riche, plus gracieux qu'on ne pourrait l'attendre de l'aspect général de la vallée, et les ruines du château de Tourbillon, ancienne ré-

sidence des évêques, ainsi que l'enceinte de Valeria, flanquée de tours, lui donnent un certain caractère de moyen-âge qui fait bien partout. Lorsqu'on arrive on éprouve du mécompte; les rues sont étroites, irrégulières; les maisons sont bâties sans goût, et l'on n'en est pas dédommagé par cet air de propreté et de bien-être qu'offre la population dans les autres parties de la Suisse. On voit déjà ici un grand nombre de crétins; ce canton est celui de tous où il s'en trouve le plus, et leur nombre augmente à mesure qu'on avance dans le Bas-Valais. Les goîtres sont aussi fort communs; ceux même des habitans qui n'en sont point affligés ont un teint jaune, blafard, des chairs bouffies, en un mot, un air de mauvaise santé qui fait peine à voir. Les médecins et les naturalistes se sont long-temps appliqués à rechercher les causes qui produisaient le crétinisme, cette infirmité d'autant plus déplorable qu'elle est plus dégradante. Il résulte, de ce que j'ai lu et entendu dire sur ce sujet, que les uns l'attribuent à la qualité malfaisante des eaux provenant de la fonte des neiges, à la saleté des habitans, et au peu de soin avec lequel ils élèvent leurs enfans; d'autres croient en voir l'origine dans les miasmes malsains qui s'exhalent d'un sol marécageux, ainsi que dans la

stagnation de l'air échauffé par un soleil brûlant et qu'aucune brise rafraîchissante ne vient renouveler. Quelques-uns enfin trouvent, dans toutes ces circonstances réunies, et dans un vice de constitution héréditaire parmi les habitans, la source de ce singulier état qui ravale l'homme au-dessous de la bête chez laquelle l'impulsion de l'instinct remplace du moins toujours le flambeau de l'intelligence. On ne semble même pas bien d'accord sur la question de savoir si ces infortunés naissent crétins, ou s'ils apportent seulement le germe de leur infirmité qui se développerait par la suite. Cependant un vieil auteur du pays, Simmler, dans sa *Valesia*, écrite en 1574, rapporte que la première parole d'encouragement que, de son temps, une sage-femme adressait à une accouchée était celle-ci : « Dieu soit béni ! l'enfant ne sera pas crétin ! » Il existerait donc certains indices auxquels la chose pourrait se reconnaître ? On a observé que ces malheureux étaient plus nombreux dans ceux des villages où l'ivrognerie était le vice dominant, et qu'on n'en rencontrait presque point dans les hautes vallées du canton, comme en général, dans tous les lieux situés à plus de six cents toises au-dessus du niveau de la mer. Le croisement des races, moyen qui agit si puissamment pour leur

régénération, n'a point, dans ce cas-ci, le même effet, et l'on croit, au contraire, avoir remarqué que les étrangers, les Savoyards, par exemple, qui se marient dans le Bas-Valais, ont, dans leurs familles, plus de crétins que les Valaisans de race pure. En somme, on aperçoit cependant, depuis quarante ans environ, une diminution sensible dans le nombre de ces êtres incomplets, tous plus ou moins à plaindre. On a détruit les bouquets de bois qui interceptaient la circulation de l'air, aux abords des villages; on a opéré des dessèchemens, et remplacé, autant qu'on l'a pu, pour les usages domestiques, l'eau prise à des sources élevées, à l'eau des torrens et des marais; les habitations sont devenues plus saines, mieux aérées; les enfans ont été tenus plus proprement, et ont reçu une nourriture plus salubre, répartie avec plus de régularité; tous ceux qui appartenaient à des parens un peu aisés ont été envoyés dans les vallées supérieures, ou dans les *mayens*¹ de la montagne pour y passer, pendant leurs premières années, la saison des chaleurs; telles sont, dit-on, les améliorations dont le concours a amené cet heureux résultat qu'on ne saurait contester. Un habile médecin

1. Terme synonyme de châlet.

affirme, en outre, que l'usage du café, devenu plus général, a dû y contribuer pour beaucoup.

C'est une grande erreur que de croire que les habitans du pays regardent, comme une bénédiction d'en haut, la présence d'un crétin dans leur famille. Ils s'imaginent voir en lui, a-t-on dit, une sorte de victime expiatoire chargée des péchés de toute une maison ; il n'en est rien , et les parens sont, au contraire, fort attristés de cette prétendue faveur du ciel. Mais ce n'en est pas moins , à leurs yeux, un devoir sacré que de rendre, par leurs soins affectueux, l'existence de ces pauvres créatures aussi tolérable que possible.

De nombreux témoignages accusent les Français d'avoir, pendant les guerres de la révolution, massacré beaucoup de ces malheureux , et je n'ai pas cherché à vérifier le fait dans la crainte d'avoir à échanger mes doutes contre une certitude pénible. L'âme se révolte en effet à la seule idée d'un soldat souillant son arme du sang d'un être sans défense ¹, incapable d'inspirer d'autre sentiment que celui de la pitié la plus profonde. Ah ! s'il était vrai que la guerre dénaturât les hommes à ce point ,

1. Les anciennes chroniques latines désignent les crétins par les termes suivans : *inermes*, *insontes*, *imbelles*.

le pire des maux qu'elle pût leur faire ne serait pas de les détruire !

M. de Saussure rapporte que se trouvant dans une auberge du Bas-Valais, et demandant à la fille de la maison, jeune et assez jolie personne, s'il n'y avait pas de crétins dans sa famille, elle lui répondit naïvement : « Eh ! mon Dieu, monsieur, je ne suis pas trop éveillée ! » Il me semble qu'on pourrait en dire autant de beaucoup de ses compatriotes. Le même voyageur rencontra ailleurs une jeune femme dont le goître, bien plissé et bien étalé sur sa poitrine et autour de son cou, ainsi qu'une fraise, ne faisait pas, dit-il, mauvais effet ; je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer d'exceptions de ce genre-là, mais j'ai observé que tous ceux des habitants qui étaient goitreux à l'excès portaient, sur leur figure, cette physionomie hébêtée qui accompagne le crétinisme.

Au reste, ce canton renferme deux populations bien distinctes : celle du Haut-Valais, qui finit à peu près à la hauteur de Sierre, est d'origine tudesque et bien plus homogène que l'autre ; elle en diffère essentiellement aussi par ses mœurs et ses habitudes. Ayant moins de contact avec les étrangers, étant moins accessible à cette demi-civilisation de grandes routes, elle a conservé son carac-

tère primitif, et l'empreinte de la médaille n'a point encore été usée par le frottement. Ces peuplades alpestres ont dû, à leur énergie à demi-sauvage, une supériorité marquée sur leurs voisines du Bas-Valais auxquelles elles ont aidé à secouer le joug de la Savoie; et ce sont elles qui ont pris le plus de part aux luttes glorieuses qui ont assuré l'indépendance du pays. Commandés par Pierre de Raron, ces montagnards intrépides battirent près de Visp, en 1388, le comte de Savoie venu, pour les réduire, à la tête de huit mille hommes; quinze cents Savoyards périrent au passage du Rhône. En 1475, la victoire de la Plata acheva de consolider l'œuvre de leur affranchissement. Aidés de leurs nouveaux alliés de Berne et de Soleure, les Valaisans défirent et taillèrent en pièces une armée de douze mille hommes composée de Savoyards et de Vaudois; trois cents chevaliers y furent tués. La maison de Savoie, à dater de cette époque, ne renouvela plus de tentatives inutiles. Il est à remarquer que quelques-unes des familles historiques du Haut-Valais, entr'autres celle des seigneurs de Thurn et de Gestelenburg, sont, d'après Jean de Muller, d'origine française.

La nature du gouvernement du Valais est démocratique, et les treize dixains, ou petites répu-

bliques fédératives, dont l'agrégation forme le canton, concourent, en nommant chacun un nombre égal de députés, à la direction des affaires publiques. L'évêque de Sion n'a conservé, de son ancienne suprématie, qui n'a jamais tourné au détriment des libertés du peuple, que le droit de nommer quatre membres du conseil. La somme totale des revenus du canton se monte à cent cinquante mille francs environ, résultant du produit du monopole établi sur le sel et le tabac, ainsi que des péages, des droits de patente, d'entrée et de transit. Il n'existe point d'impôt foncier. Les dépenses s'élèvent à peu près à cent vingt mille francs pour les frais d'administration. Le premier magistrat du pays reçoit cent dix louis, et les autres sont rétribués dans cette même proportion. C'est assurément là un gouvernement à bon marché, et il n'y a pas de maison de gros banquier à Paris dont l'entretien ne coûte davantage.

La langue française et la langue allemande se disputent depuis long-temps le droit de dominer officiellement dans cette partie du pays. Tant que des évêques, sortis de familles savoyardes, occupèrent le siège épiscopal de Sion, et y exercèrent, comme baillis de l'empire, une grande influence, le français y fut exclusivement en usage, mais, à

dater de Jost de Sillinen, premier évêque d'origine valaisanne, l'allemand domina jusqu'à l'époque de l'incorporation du Valais à l'empire, dont il fit partie sous le nom de département du Simplon. Aujourd'hui l'allemand, réintégré dans ses droits, est redevenu la langue la plus généralement usitée, et celle qui sert pour les actes publics; elle n'est pourtant pas comprise au-delà de Sion, et cette singularité est une preuve de plus de l'ancienne prééminence de la population de race allemande sur la race bourguignonne qui habite le Bas-Valais.

Plusieurs voyageurs ont parlé de cet antique et bizarre usage de la *Mazza* qui, entre les mains des meneurs d'un peuple mobile et irritable, devint fréquemment jadis un moyen de proscription, auquel les personnages les plus puissans du pays ne pouvaient pas toujours échapper. On apportait, en grande pompe, devant la maison du citoyen dont on désirait se débarrasser par l'exil, un pieu dont l'extrémité figurait une tête grossièrement sculptée. Un orateur faisait alors subir, à ce personnage allégorique destiné à représenter le peuple opprimé, un interrogatoire en forme : « Mazza, pourquoi es-tu triste? pourquoi viens-tu ici? » La *Mazza* ne disait mot; l'orateur poursuivait : « C'est

la peur qui t'empêche de parler; allons, courage! nous sommes prêts à te venir en aide. Réponds; de quoi as-tu à te plaindre? Est-ce de Châtillon, de Supersax, de Raron? » Et la *Mazza* s'obstinait à garder le silence, jusqu'à ce que le nom, en butte à la haine populaire, eût été prononcé; aussitôt un compère lui faisait incliner la tête, en signe d'assentiment, et chaque mécontent venait y enfoncer un clou; l'arrêt de proscription était porté et exécuté sur-le-champ. Le seigneur de Raron, qui entreprit de résister, vit ses terres ravagées, son château brûlé, et fut obligé de se soustraire, par la fuite, aux dangers qui menaçaient sa tête. Ce singulier genre d'ostracisme dont il était si facile d'abuser pour soulever les passions populaires, fut aboli, en 1557, à la sollicitation des dixains, par Jean Jordan, évêque de Sion.

Cette petite ville a donné naissance à un personnage historique qui, par ses talens et son caractère ambitieux, a été appelé à exercer, sur quelques-uns des événemens de son époque, une influence qui aurait pu être plus heureuse. Ce fut Matthieu Schinner qui, né de parens pauvres, réduit à vivre d'aumônes pendant la durée de ses études, devint successivement précepteur de George de Supersax, puis curé de village, doyen

de Valeria, enfin évêque de Sion, cardinal-légat du pape, et, plus tard, conseiller intime des empereurs Maximilien et Charles-Quint, par lesquels il fut employé avec succès dans diverses ambassades importantes. C'était, au reste, un esprit brouillon, passionné, politique assez médiocre, qui, par ses intrigues, fut la cause de la déconfiture de ses compatriotes à Marignan, où il combattit du moins avec bravoure. Il paraît que, gagné par l'empereur, ou mu par une haine personnelle contre François I^{er}, il réussit à brouiller les cartes au moment où la partie allait finir. Déjà la paix était signée, les Suisses retournaient chez eux. Par de faux avis, il réussit à les ramener en présence des Français, et à mettre aux mains les deux armées; on sait ce qui en advint. Les Suisses furent taillés en pièces, malgré des prodiges de valeur. On sait aussi que le vieux général Trivulce, parcourant ce champ de carnage sur lequel ils étaient tombés, tous frappés par devant, s'écria que c'était là un combat de géans ! Voici un récit curieux d'un témoin oculaire, Claude Rollin, capitaine neuchâtelois, dont *l'enseigne* périt presque en entier dans cette mémorable journée. Terrassé lui-même d'un coup de hache-d'armes, il se rendit prisonnier à Bayard qui vint à passer près

de là; le bon chevalier le reçut à rançon, et s'en fut devisant avec lui sur divers sujets, « déplorant la grande animosité des alliances d'Allemagne (des ligues suisses), à l'encontre du roy et des siens, parquoy estoit advenue icelle bataille, si furieuse que la semblable ne se vident oncques..... de vérité, bien savoit-on que certain cardinal avoit practiqué, par malin vouloir, icelle noise et mieux feroit avoir cure de son moustier que ordonner gens de guerre..... et sembloit le susdict brave chevalier avoir en singulière estime messieurs des ligues, voulant dire : Avec semblables gens ne fault estre en guerre. Tout esmerveillé estoit-il de la grande stature et corpulence de ceux-là trespassez, mille et mille, en la bataille; aussi de la belle ordonnance du restant, faisant charge à tout coup, et délaissant le champ de la bataille en portant a doz et bras, les canons; toutes les- quelles choses le dict capitaine Rollin, homme de bien, a raconté à M. le bailli de Lucerne, et, semblablement, a un chacun ¹. Par ainsi, ajoute le chroniqueur, a la grande vergougne d'un cardinal de la très sainte église catho-

1. Extrait de la chronique du chapitre de Neuchâtel.

« lique, d'un roy très chrestien, et d'aucuns des
« signes, se disant estre les défenseurs du saint-
« siège, les champs de Marignan ont esté maculés
« de tant de sang que dire assez ne se peut. Bien
« 40,000 d'une face, assavoir François en ma-
« jeure part, aussi Veniziens et lansquenets; de
« l'autre face seulement 14,000 ou 15,000 gens de
« pied, reliquat de l'armée des ligues suisses, au-
« cunes grandes bandes d'icelles estant ja despar-
« ties; tous lesquels vaillans fols se sont là brave-
« ment eschinés, deux jours durant, avec rage
« et fureur, comme vrais diables, contre Dieu,
« sens et raison, tout juste cinq jours après avoir
« juré, des deux parts, tant bonne et sainte paix. »

J'ai un faible pour les chroniqueurs, et le lecteur ne s'en est peut-être que trop aperçu; je trouve chacune de leurs pages empreinte d'une originalité naïve qui devient de plus en plus rare, et dont Lafontaine a offert le dernier modèle. On voit qu'ils n'écrivaient pas pour le public; ces hommes simples n'avaient d'autre but que d'épancher leurs sentimens intimes, de fixer leurs impressions, de transmettre le récit des événemens auxquels ils avaient assisté, ou qu'ils tenaient de témoins oculaires, et ne se souciaient nullement de faire du style; jamais ils ne sacrifiaient à cette pruderie

des convenances littéraires et autres, aux exigences de laquelle les auteurs de profession ne peuvent parvenir à se soustraire. Aussi rien ne sent le métier dans leur manière d'écrire; leur allure est libre, et chacun d'eux conserve son individualité propre; il n'existait pas alors, pour tout, des phrases toutes faites, à l'usage de tout le monde; chacun avait, en quelque sorte, à se créer ses formes de langage et à trouver ses expressions; c'est ce qui fait qu'elles étaient si souvent neuves, spontanées et pittoresques, et puis, à cette époque, ceux qui tenaient la plume, pour *coucher par écrit les faits et gestes* des contemporains, étaient, le plus souvent, ceux-là même qui avaient manié l'épée, dirigé les conseils des rois et conduit les négociations. Pour beaucoup la chronique tenait lieu de mémoires, à cela près que ces mémoires étaient écrits en robe de chambre, tandis qu'avant de s'asseoir pour rédiger les leurs, les hommes marquans de nos jours posent, comme Buffon, devant le miroir pour mettre la dernière main à leur toilette et se faire beaux. Cette prolixité même, que l'on reproche à ces écrivains sans art, n'est pas dénuée d'intérêt pour le lecteur attentif; il y pénètre la pensée secrète, les préoccupations de l'auteur; il y retrouve la trace des

idées et des passions dominantes de l'époque, et, ce qui est plus précieux, il y sent constamment la présence de l'homme dans sa naïveté primitive, de l'homme tel que la nature l'a fait et tel qu'il était avant que d'avoir passé par le moule uniforme de notre société moderne.

La ville de Sion a été fréquemment visitée par de cruelles calamités; deux fois dans le cours du dernier siècle, les inondations ont failli la détruire; en 1788, un affreux incendie consuma, en peu d'heures, cent vingt-six maisons, et, pour comble de maux, la guerre, qui ravagea le pays dix années après, eut pour théâtre la ville et ses environs; elle fut prise d'assaut et occupée successivement par les Français et les Autrichiens. Son adjonction à l'empire, qui eut lieu quelques années après, ne contribua pas à réparer tous ces désastres qui forment une contradiction mélancolique avec la devise de la ville, devise choisie dans des temps plus heureux ¹.

Sion est un ancien établissement des Romains; ils y avaient un camp fortifié qui leur servait à tenir en bride cette partie du pays. On a trouvé plu-

1. *Dominus dilexit Sion super tabernacula Jacob :*

Le Seigneur a aimé Sion plus que les tentes de Jacob.

sieurs inscriptions romaines , mais cela à une époque où l'on n'en faisait pas encore grand cas , puisque l'une d'elles a disparu sous le ciseau pour faire place à l'écusson d'un des évêques , qui voulut *utiliser* une aussi belle plaque de marbre , tandis qu'une autre fut encadrée dans le mur d'un édifice public , avec tant de négligence , qu'on mit en dedans le côté écrit , de sorte que , pour tourner le feuillet , il faudrait démolir le mur . Ce n'est pas , au reste , la seule bétise de ce genre sur laquelle on puisse s'égayer en Suisse ; à Otten , en Argovie , on en remarque une semblable .

Mon hôte vient de me conter qu'il y avait ici une vieille dame qui possédait et exploitait , depuis une quarantaine d'années , le secret d'un bouillon admirable pour guérir les maladies de poitrine . Soit que le hasard l'ait heureusement servie , soit que son remède ait en effet quelque vertu , il paraît constant qu'elle a guéri beaucoup de personnes . Sa réputation , qui s'est étendue de plus en plus , attire à Sion , chaque année , quatre-vingts ou cent bouillonistes (tel est le nom qu'on leur donne) qui viennent *faire la cure* , en prenant , tous les jours , pendant six semaines , une tasse de ce bouillon , dont la composition est res-

tée un mystère. La dame demande six francs par semaine, à la charge que le malade fournira un coq, dont la chair est le seul ingrédient connu qu'elle emploie. Ses patients sont, en outre, soumis à un régime sévère, et en réchappent le plus souvent, m'a-t-on assuré, quand toutefois ils ne sont pas parvenus au troisième degré de phthisie. Cette vénérable prêtresse d'Esculape vit, du reste, dans le meilleur accord possible avec les médecins du lieu, et ce n'est pas là le moins merveilleux de l'histoire.

Je ne veux pas quitter Sion sans indiquer aux voyageurs à pied non sujets aux vertiges, un passage de montagne des plus curieux qui, d'ici, les conduira, en une journée, à Bex; c'est celui des Diablerets. Après avoir longé, pendant deux heures, un des plus effrayans précipices que j'aie vus en Suisse, le sentier passe au travers des débris énormes que l'éboulement d'une des cimes des Diablerets a amoncelés dans une étroite vallée. Rien ne m'a paru plus frappant que l'image de ce chaos, auquel le laps d'un siècle et quart, qui s'est écoulé depuis l'événement, n'a presque apporté aucun changement sensible. Quelques arbres ont poussé, il est vrai, au milieu de ces ruines, mais le petit lac, formé par l'accumulation des débris,

est toujours trouble et fangeux; les troncs brisés des vieux sapins, gisant çà et là, blanchissent sur ses bords, et la longue traînée que la chute de ces masses prodigieuses a tracée du haut en bas de la montagne, est encore nue, aride, comme au premier jour. Depuis les Diablerets jusqu'au village de Grion, le chemin offre peu d'intérêt, mais, de ce dernier point, on a une vue magnifique sur la partie inférieure de la vallée du Rhône. Pour cette course on ne peut se dispenser de prendre un guide.

Il est un autre passage que j'ai également franchi et qui conduit de Sion à Gsteig, dans le canton de Berne, par le Sanetsch. Celui-ci est intéressant, surtout pour le botaniste, en ce qu'il lui présente, dans une course de cinq heures, les degrés successifs de l'échelle de la végétation, depuis le cactus-opuntia, ou figuier de Barbarie, qui croît dans les crevasses brûlantes des rochers de Sion, jusqu'aux saxifrages de la Laponie et du Spitzberg qu'il peut recueillir, avant que d'atteindre le point le plus élevé du passage auquel toute végétation cesse. C'est une singulière contrée que celle qui réunit, dans un si étroit rayon, les productions et les climats de la zone torride et du pôle! Après m'être élevé jusqu'à la ruine du château de Seya,

je remarquai , sur le bord du chemin , une petite chapelle qui porte le nom de Champdolin , autant que je puis me le rappeler , et , au sujet de laquelle , mon guide me raconta une particularité curieuse. Lorsqu'une fille est soupçonnée d'infanticide , on dépose le corps de son enfant sur l'autel pendant que le prêtre dit la messe , à laquelle la mère doit assister ; si elle est réellement coupable , le peuple est persuadé qu'à un certain moment de la cérémonie , le sang jaillira de la bouche de l'innocente victime , et ce témoignage accusateur est regardé comme irrécusable. Mon Valaisan ne parlant qu'un très mauvais allemand , il ne m'a pas été possible de m'assurer s'il m'entretenait d'une ancienne superstition , ou d'un usage encore en vigueur.

Je vais maintenant reprendre le cours de mon itinéraire , auquel je rattache , comme on aura pu s'en apercevoir , les observations faites pendant plusieurs voyages successifs ; je suis venu , par exemple , à Sion à trois reprises , et il n'est guères de villes ou de vallées en Suisse par lesquelles je n'aie passé deux et trois fois.

Plus on avance dans le Bas-Valais , plus le pays devient marécageux et stérile ; on n'y voit , presque partout , que des roseaux et des aunes. Les vil-

lages m'ont paru misérables, malpropres comme la population qui les habite, et dont tous les individus semblent tenir, plus ou moins, du crétin et du goîtreux. Les enfans surtout m'ont frappé par leur teint blafard, leurs traits bouffis et leur air maladif. Ces pauvres gens, afin de mettre leur petite provision de blé à l'abri de l'humidité de ce sol spongieux, élèvent les baraques en bois, qui leur servent de grenier, sur quatre piliers de deux à trois pieds de haut. Mais un fléau, non moins redoutable pour eux que l'humidité, les a mis dans la nécessité de renchérir sur cette première précaution. Il a fallu se garantir de la voracité des souris, et ils en sont venus à bout, en surmontant leurs pilotis de larges pierres plates, qui débordent tout autour, comme le chapeau d'un champignon. La gent *trotte-menu*, une fois arrivée à ce couronnement, s'y trouve arrêtée; c'est son *nec plus ultra*.

Il existe, sur la rive gauche du Rhône, entre Sion et Martigny, une commune d'Iserabloz, habitée par une population laborieuse, aisée et d'une telle innocence de mœurs, que la probité des paysans, aidée d'une simple *taille* en bois¹, leur tient

1. Petite buchette en partie double sur laquelle les boulangers marquent le pain qu'ils ont fourni.

lieu d'actes et de contrats dans leurs transactions particulières. Il n'y a pas encore bien long-temps, que, dans un procès, chose rare parmi eux, une des parties produisit, comme pièce de conviction, une porte d'étable sur laquelle étaient tracées, avec de la craie, des croix et autres figures arbitraires; cette porte parut au tribunal une preuve suffisante et détermina son arrêt.

Plusieurs voyageurs, M. Simond entr'autres, ont parlé avec détail de l'épouvantable désastre qui, en 1818, a désolé Martigny et ses environs. L'éboulement d'un glacier ayant obstrué le val de Bagne dans toute sa largeur, et barré le cours de la Dranse, il se forma un vaste lac. Cette digue de glace devint bientôt insuffisante pour soutenir le poids, toujours croissant, des eaux accumulées qui se précipitèrent, sur cette malheureuse vallée, poussant, ainsi que l'a observé un témoin oculaire, le ravage et le cahos devant elles. Rochers, débris de maisons, arbres déracinés, bestiaux morts, formaient, en avant de cette foudroyante colonne d'eau, comme une masse compacte, de laquelle s'échappait une poussière épaisse. Cette vague immense et dévastatrice déboucha, avec une impétuosité qui s'accélérait de seconde en seconde sur la ville de Martigny, où elle causa d'affreux dé-

gats; j'ai remarqué, en 1833, sur quelques maisons, un enduit d'un limon grisâtre qui, les couvrant à la hauteur de huit ou dix pieds, signale encore le passage du fléau. En outre, les magnifiques noyers dont la ville est entourée attestent, par leurs cicatrices, la violence du choc des rochers que cette avalanche d'eau roulait avec elle. Le dommage a été évalué à un million et demi de francs, et les souscriptions ouvertes, tant en Suisse qu'en Angleterre, ont produit à peu près un million, dont une partie a été judicieusement employée à des travaux ayant pour but de prévenir le retour d'un pareil désastre; on a percé dans le roc, un lit à la Dranse, dont l'écoulement est désormais assuré quoi qu'il arrive. Dans le cours du dernier siècle, une inondation eut lieu, produite aussi par la même cause; mais ses effets furent bien plus terribles encore; il ne resta à Martigny que trois maisons debout.

Ses environs rappellent plusieurs souvenirs historiques qui leur donnent de l'intérêt. La ville elle-même est d'une date très ancienne; les Romains y avaient un établissement militaire connu sous le nom d'*Octodurus*. Et c'est non loin d'ici, que, menacés par un soulèvement général du pays, ils se retranchèrent contre une nuée d'indigènes, qu'à

l'aide de leur discipline et de cette supériorité qui est assurée à la force organisée, ils finirent par tailler en pièces. Plus tard, les Sarrasins, dispersés par Charles Martel, refluèrent dans ces vallées, les mirent à feu et à sang, et se fortifièrent sur les hauteurs pour exploiter la route et lever des tributs. C'était alors qu'on pouvait voir en présence, dans le Bas-Valais, selon l'expression de Byron « le turban de l'infidèle et le panache du chevalier chrétien : *the paynim turban and the christian crest.* » La reine Berthe en délivra le pays, et c'est là probablement une partie du bien qu'elle faisait quand elle ne filait pas. Une vieille inscription, en vers latins, qui se trouve dans l'église du petit village de Saint-Pierre, près de Martigny, a conservé jusqu'à nous le souvenir de leurs ravages¹. Ce sont les débris de ces hordes qui ont peuplé, dit-on, les vallées alors désertes, de Bagne, de Visp et d'Herens.

On sait que l'empereur d'Allemagne, Henri IV, excommunié par le pape Grégoire VII, fut sommé de venir lui rendre compte de sa conduite, et ob-

1. Ismaelita cohors, Rhodani cum sparsa per agros
Igne, fame et ferro sæviret, tempore longo
Venit in hanc vallem Penninam....

tenir son absolution ; les circonstances étaient pressantes ; Henri se trouvait sans appui et le délai expirait ; il lui fallait se rendre auprès du pape, ou perdre l'empire ; il se soumit, au milieu d'un hiver rigoureux (1077) ; il partit, accompagné de l'impératrice , et franchit le Saint-Bernard avec toute sa suite. Le froid était cuisant ; on tua quelques bœufs, dont on s'était servi pour frayer, en montant, un passage au travers des neiges, et, de leurs cuirs encore chauds, on fit des espèces de traîneaux dans lesquels on emballa l'impératrice et ses dames d'honneur que l'on fit glisser sur ces pentes rapides. J'aime mieux le dernier passage qui a illustré le Saint-Bernard ; celui-là est plus digne d'un empereur. Alors, avec non moins d'efforts et de succès, on fit passer les canons qui devaient vaincre dans les plaines de Lombardie. Mille francs furent promis aux montagnards, pour le transport de chaque pièce de 24. Ils se partagèrent la besogne ; des troncs de sapins furent creusés de manière à recevoir les pièces, un nombre d'hommes suffisant s'attela à ces traîneaux improvisés, et l'artillerie arriva en bon état à la cité d'Aoste. Au reste, les pauvres Valaisans durent se contenter de ce qu'on leur avait payé d'avance, ce qui ne s'élevait pas au tiers de la somme pro-

mise; on leur donna sans doute, pour le reste, un bon à valoir sur les lauriers de Marengo. Il n'y a pas long-temps qu'on voyait encore entassés, sur la place de Martigny, ces troncs devenus historiques.

A une demi-lieue d'ici, et à vingt pas de la route, tombe la fameuse cascade de Pisse-Vache qui n'est pas au-dessous de sa réputation. On l'aperçoit assez long-temps avant que d'y arriver; craignant, en conséquence, que mon œil ne s'y accoutumât, et qu'une fois devant elle, je ne perdisse le charme puissant de la première impression, j'enfonçai bien mon chapeau, et fichant mes regards en terre, je marchai à grands pas, agité d'une impatiente curiosité que j'eus le bon esprit de contenir. Cette cascade est vraiment admirable de grandeur et d'élégance. Vue du pied du rocher du haut duquel elle se précipite, la colonne d'eau qui se courbe gracieusement en arc, a l'air de tomber du sein des nuages. Ces eaux écumeuses, déjà battues par un premier saut, se subdivisent, à leur point de départ, en une multitude de fusées, (rien n'en saurait donner une idée plus exacte) que l'œil suit dans leur chute et dans leur développement, au travers d'une gaze de vapeurs tourbillonnantes qui en rendent l'aspect tout-à-

fait fantastique et aérien. Au moment où je passai, un soleil brillant éclairait le paysage et faisait scintiller, de ses feux, cette nappe d'une blancheur éblouissante, dont la partie inférieure était enrichie des couleurs d'un iris ovale ou circulaire, qui s'effaçaient et reparaissaient au gré de la brise qui règne constamment aux abords de la cascade dont l'élévation totale est de trois cents pieds environ.

Comme je descendais pour rejoindre la voiture, tout plein encore de ce que je venais de voir, et me retournant presque à chaque pas, pour jeter un dernier regard sur cet admirable tableau, une voix suppliante m'arracha à mes impressions; je levai les yeux, et vis une pauvre femme portant, dans ses bras, le crétin le plus difforme que j'eusse encore aperçu. Cet aspect dégoûtant de ce que la nature humaine peut offrir de plus hideux, me désenchanta tout à coup: j'oubliai et la cascade et le prestige de féerie dont elle était environnée, et, après avoir donné quelques *batz* à cette malheureuse mère, je me hâtai de m'éloigner. Mais ce fut en vain; le souvenir du crétin me poursuivait: je voyais toujours sa tête énorme, couverte d'une forêt de cheveux gras et plats; ses traits, qui offraient tous les caractères de la virilité, tandis que ses membres grêles, son corps rachitique étaient

ceux d'un enfant ; son regard vague, éteint et l'expression hébétée de sa physionomie plus dépourvue d'intelligence que celle de la brute la plus stupide. Partout ailleurs une pareille rencontre m'eût bien moins désagréablement frappé ; mais il y avait ici un contraste profondément mélancolique : cette nature, fraîche, brillante, revêtue de toute sa pompe, semblait insulter à son roi dégradé, et rendre plus attristant encore le spectacle de son abjection.

L'abbaye de Saint-Maurice, ainsi appelée du nom du chef de la légion thébaine martyrisée dans les environs, est la plus ancienne de toutes celles fondées de ce côté-ci des Alpes ; elle date, si je ne me trompe, du 5^e siècle. Avant la révolution, elle était riche, puissante, et ses abbés exerçaient le droit de souveraineté sur la vallée de Bagne que lui avait abandonnée le comte de Savoie, Amédée III, en retour d'une certaine table d'argent, ornée de pierres précieuses, qu'il leur avait empruntée pour la mettre en gage et trouver l'argent nécessaire à son voyage de la Terre Sainte. Cette table était un cadeau de Charlemagne venu ici (et où n'est-il pas allé ?) au-devant du pape Etienne. Parmi les raretés que l'on montre aux étrangers, j'ai remarqué l'écuelle de bois, enchâs-

sée en argent , qui servait aux repas de Sigismond , roi des Lombards , lors de la pénitence publique qu'il subit à Saint - Maurice , en expiation du meurtre de son propre fils. Ce prince parricide ne se doutait guère , en mangeant sa soupe , qu'on ferait un jour une relique de son assiette. Il fut un des principaux bienfaiteurs de l'abbaye , qu'il dota si richement que , de son temps , elle contenait cinq cents moines ; aussi , en obtenant sa canonisation , ces bons religieux se montrèrent , peut-être , plus reconnaissans qu'équitables. On me pardonnera de citer un passage de notre excellent Philippe de Commines qui vient ici tout à point ; « et estoit ce duc Jean Galeas un grand
« et mauvais tyran , mais honorable. Toutefois
« son corps est aux Chartreux , à Pavie , plus haut
« que le grand autel , et me l'ont montré les
« Chartreux , au moins ses os , lesquels sentoient
« comme nature ordonne ; et un , natif de Bour-
« ges , me l'appella *sainct* , et je lui demandai , à
« l'oreille , pourquoi il l'appelloit *sainct* et qu'il
« pouvoit voir , peinctes , à l'entour de lui , les
« armes de plusieurs cités qu'il avoit usurpées ,
« où il n'avoit nul droit , et lui et son cheval
« estoient plus hauts que le maître-autel et taillés
« de pierre et son corps sous le pied dudit che-

« val. Il me répondit tout bas : nous appellons,
« en ce pays-ci, saints tous ceux qui nous font
« du bien, et il fit cette belle église des Char-
« treux, etc., etc. »

Pour mon compte, je n'ai pas grande foi aux saints de ces temps-là, à ces puissans de la terre, sur le front desquels l'auréole remplaçait la couronne. Que j'aime bien mieux ces pauvres et courageux confesseurs, qui, forts de leur zèle et du Dieu qui les envoyait, s'en allaient, une croix de bois à la main, prêcher l'évangile à des peuplades barbares, chez lesquelles il n'y avait rien à gagner que le martyre !

Celui de la légion thébaine, ou plutôt thébéenne, a été, au milieu du dernier siècle, l'objet d'une polémique historique et religieuse assez vive ; comme je n'ai lu ni la dissertation de Burnet qui nie l'événement, ni celles du savant Georges Hickes et du bénédictin dom Joseph de l'Isle qui en démontrent l'authenticité, je n'ai rien à en dire. Je me bornerai seulement à faire observer que la raison qu'allègue Voltaire pour démontrer l'impossibilité du fait, est une pauvre raison. S'il était venu sur les lieux, il aurait vu qu'il y avait place ici pour une légion, et pour beaucoup plus, car ce n'est que dans la ville même de Saint-Mau-

rice que la vallée se rétrécit subitement de manière à pouvoir se fermer avec une porte. A l'endroit où est le pont, de construction romaine, dit-on, il n'y a de place absolument que pour le Rhône et les deux routes¹.

Je ne veux pas quitter cette abbaye sans signaler aux curieux quelques autres reliques historiques qui sont conservées dans le trésor, savoir : la lance et l'anneau de saint Maurice, signes d'investiture des rois de Bourgogne, habituellement couronnés ici ; puis la crosse pontificale du duc Amédée de Savoie, fondateur de Ripaille, lequel sortit de sa retraite, moitié cénobitique, moitié épicurienne, pour être pape, sous le nom de Félix V. En résignant la papauté, il fit don, à l'église de Saint-Maurice, de cet insigne d'un pouvoir qu'il n'avait pas ambitionné. La crosse est en argent massif et d'un travail curieux. C'est de ce prince que Voltaire a dit, je ne sais trop pourquoi :

« Il prit, quitta, reprit le cilice et la haire. »

Je ne sache pas qu'il fût question, au prieuré de Ripaille, ni de l'un ni de l'autre de ces instrumens de mortification ; les moines-amateurs qui habi-

1. Celle du Chablais qui passe sur les rochers de Meillerie, et celle du canton de Vaud.

taient ce délicieux séjour, semblaient penser à toute autre chose.

On voit, dans l'église de l'abbaye, au-dessous de l'orgue, un tableau d'un effet fort original; il représente le martyre de la légion thébéenne. Tous ces soldats sont alignés, à genoux, les mains jointes, et prêts à recevoir le coup de la mort. Si l'on regarde le tableau du milieu de la nef, tout est dans l'ordre; mais si l'on appuie à gauche, voilà les nombreux personnages qui se penchent en avant de plus en plus, de manière à faire croire qu'ils vont tomber la face contre terre. Quand l'observateur passe à droite, c'est l'inverse; ils vont tous tomber sur le dos. Cela vient de ce que le tableau a été peint sur un plan qui est, non point vertical, mais bombé, et présentant une saillie semi-cylindrique. Probablement la peinture aura été faite après coup pour utiliser cette partie de la boiserie; on n'y peut pas supposer d'intention.

Canton de Vaud.

Route de Saint-Maurice à Bex.—Le lac Léman vu de Villeneuve.—Château de Chillon.—Tour de Saint-Triphon.—Château de Châtelard.—Vevay.—Fête des vigneron.—Lausanne. Gibbon.—Lavater.—Cathédrale.—Évêques.—Baillis.—Château de Wufflens.—Signal de Bougi.—Eglise d'Eaubonne.—Duquesne.

A une demi-lieue de Saint-Maurice, dans le lit même du Rhône, on a découvert, en 1831 ou 32, une source d'eau chaude qui, à en croire les gens du pays, pourrait susciter, aux bains de Louesche, une concurrence fâcheuse; ses propriétés sont les mêmes, assure-t-on, et sa température est encore plus élevée. La découverte de cette source est due à une circonstance singulière. Un paysan du village de Lavey, voulant retirer des hameçons qu'il avait mis dans le Rhône la veille, allait sautant de pierre en pierre, (les eaux étaient alors fort basses) il trébucha et se trouva, à sa grande surprise, dans l'eau chaude jusqu'à mi-jambe. L'aventure s'é-

bruita, et comme ce qui est trouvé dans le cours des fleuves appartient, en Suisse, aux gouvernements, en vertu des droits régaliens, celui du canton de Vaud intervint, fit analyser l'eau thermale, et exécuter les travaux nécessaires pour protéger et isoler la source. On construisit, en outre, un hangar avec quelques baignoires qui sont constamment occupées pendant l'été par les malades des environs. Ils y arrivent en foule, attirés par la renommée qu'ont déjà donnée à ces eaux plusieurs guérisons frappantes. On s'occupe à élever, sur les lieux, un établissement provisoire qui s'agrandira et deviendra définitif si le succès se soutient.

De Saint-Maurice à Bex, la vallée change de caractère; elle devient riante, riche, bien cultivée et s'élargit à mesure qu'on avance. Les montagnes latérales sont aussi plus pittoresques, plus imposantes; l'horizon s'agrandit, quand on a dépassé Bex, enfin, arrivé à Villeneuve, le voyageur découvre déjà une partie de ce lac Lemman qui, par son étendue et plus encore par l'aspect de ses rives, l'emporte, à mon avis, sur tous ceux de la Suisse; mais c'est du château de Chillon qu'on en jouit le mieux. De là, il vous apparaît dans toute sa magnificence; il est grand dans son ensemble, ravis-

sant dans ses détails; les contrastes qu'il réunit font ressortir ses beautés si variées, et lui donnent un caractère éminemment poétique. D'un côté, les collines riantes et peuplées du pays de Vaud se déroulent le long du Jorat, de l'autre, s'élèvent majestueusement les montagnes escarpées de la Savoie, et la dent du midi, dont la cime hardie et anguleuse est toujours couverte de neige. L'immense nappe bleue du lac, sillonnée en tous sens par de riches reflets rosés, violets et verts de mer, va se perdre dans un lointain vapoureux, tandis que la chaîne du Jura déploie, à l'horizon, une longue bande d'un azur plus foncé. Partout des groupes d'arbres magnifiques, différant entr'eux de formes et de teintes, ornent ces rivages si gracieusement découpés, et projettent leurs rameaux touffus sur ces eaux calmes et limpides. L'imagination s'arrête satisfaite devant ce tableau enchanteur, et ne peut rien rêver au-delà. J. J. Rousseau, l'amant passionné de la nature, a dû quelques-unes de ses plus belles pages à cette contrée inspiratrice, et je le conçois. L'homme qui peut rester froid à la vue de Clarens, de Vevay et des rochers de Meillerie, doit briser ses pinceaux, s'il est artiste, ou, s'il est écrivain, rallumer la lampe de l'abbé Trublet.

Le château de Chillon, avec ses tourelles et ses

toits en pointe, fait admirablement bien au milieu de ce paysage, et je ne m'étonne pas de ce qu'un des plus grands poètes de l'époque, ait si bien tiré parti, dans un de ses poèmes ¹, et du lieu, et de l'épisode intéressant qui s'y rattache; il y avait bien là de quoi émouvoir une âme d'artiste comme la sienne. La visite qu'il fit à ce lieu historique, m'a été racontée par un batelier de Genève, qui l'y a accompagné; après que le concierge eut débité à Byron l'histoire de Bonnivard détenu, pendant sept ans, dans le cachot souterrain du château, après qu'il lui eût montré le bout de chaîne scellé dans un des piliers, et le sentier que les pas du prisonnier avaient creusé dans le roc, à la longue, le poète resta deux ou trois heures dans cet obscur caveau, absorbé dans la méditation de son œuvre, et écrivant rapidement sur ses genoux. Ce ne fut qu'à grand'peine que les importunités du batelier purent l'en arracher. Comme c'était cet homme qui, dans ces fréquentes excursions nautiques, tenait ordinairement la bourse, Byron lui enjoignit de donner un napoléon au concierge, et de lui dire que c'était un lord et pair d'Angleterre qui lui faisait ce cadeau.

1. *Le Prisonnier de Chillon*, par Byron.

Le payeur eut beau observer que c'était beaucoup trop, qu'une pièce de cinq francs serait déjà plus que suffisante, le lord et pair d'Angleterre n'en voulut pas démordre, et insista surtout pour que la seconde partie de la commission fût faite. Avant que de quitter le caveau il traça, sur l'un des piliers, son nom, à l'aide d'un couteau; on l'y voit encore. Il y avait dans cet homme de génie, un singulier mélange de vanité puérile et de haute dignité morale. Au reste, sa générosité calculée ne lui a guères profité; le vieux concierge est mort, et la tradition du lord anglais est passée à ses successeurs singulièrement défigurée, car le gendarme vaudois, qui m'en a parlé le premier, confondait le poète et Bonnivard, le lord anglais et le prisonnier, de la façon la plus burlesque.

L'extérieur du château de Chillon est bien conservé; quant à l'intérieur il est assez délabré, mais cependant les principales pièces existent encore telles qu'elles étaient. Mon gendarme-cicerone ne pouvait comprendre l'insistance que je mettais à pénétrer dans l'une d'elles, que je supposais devoir être mieux conservée que les autres, et dont malheureusement il avait égaré la clef. « Mais, me disait-il, qu'est-ce monsieur verra-t-il? de vieux affaires et rien autre. » Ce mot de *vieux affaires*

piquait d'autant plus ma curiosité; je le pressais d'aller à la recherche de sa clef, et lui toujours de répéter « de vieux affaires, quoi ! rien que ça. » Je lui demandai aussi pourquoi on avait coupé, par le pied, un lierre séculaire qui tapissait pittoresquement, de ses festons de verdure, une belle paroi de rocher toute proche du château. « Ah ! dame, répondit-il, c'est que la vermine s'y était mise, et que nous ne pouvions pas conserver une poule. » Décidément les utilitaires ne sont pas poétiques.

Ce château fut, à l'époque de la révolution de 98, pris par les Vaudois, soulevés contre leurs seigneurs et maîtres, les patriciens de Berne. Cet exploit ne dut pas leur coûter grand'peine, si l'on en juge par ce que le voyageur Bordier a dit de cette petite forteresse :

« Gouvernement commode et beau
« Auquel suffit, pour toute garde,
« Un ours, avec sa mine hagarde,
« Peint sur la porte du château. »

Le chastel de Chilliong a été bâti, au 13^e siècle, par Pierre, comte de Savoie, que son habileté, son courage et son administration équitable et éclairée, firent surnommer, par ses contempo-

rains, *le petit Charlemagne*. Il l'assigna pour demeure à son frère Aymon, qui fonda Villeneuve, et y institua un hôtel-dieu richement doté « pour la sustentation des pauvres et pèlerins » qui affluaient alors sur cette route du Saint-Bernard, la plus fréquentée de toutes celles conduisant en Italie. Chaque semaine s'arrêtaient, à la *nouvelle ville*, de nombreuses caravanes de Bourguignons, de Flamands et même d'Anglais; ces voyageurs portaient pour la plupart le costume de pèlerin, regardé comme une sauve garde contre les exactions des chevaliers-détrouseurs qui infestaient ces montagnes. Ils ne dépouillaient pas toujours les gens, mais se contentaient de les escorter pour veiller à leur sûreté, moyennant une rétribution proportionnée à leur qualité; c'étaient surtout les marchands auxquels ils faisaient payer cher cette protection forcée. Le *droit d'escorte* était la source de fréquens démêlés entre ces brigands, chacun d'eux ne voulant pas souffrir que les voisins l'exercassent au-delà de certaines limites, et se faisant peu de scrupule d'empiéter sur eux dans l'occasion.

J'avais hâte de parler du lac et je m'aperçois que j'ai oublié un joli village, délicieusement situé, dont les amateurs de courses alpestres peuvent

faire, pendant quelques jours, le point central de leurs excursions. Ce village est Bex, où l'on trouve une des meilleures auberges de la Suisse, (l'Union) et un établissement thermal qui attire, chaque été, un assez grand nombre de Vaudois et de Genevois. On est tout étonné de voir, après que le bateau à vapeur à mouillé à Villeneuve, une longue voiture pareille à nos citadines, et qui porte le nom un peu prétentieux de la *Dame du Lac*, se remplir, au grand complet, de beaux messieurs et d'élégantes qui se rendent à Bex, soit pour prendre les eaux, soit pour faire une *cure* de raisins d'Aigle, petite ville justement renommée pour ses vignobles. Il y a autour de Bex de frais ombrages, d'admirables points de vue, des salines curieuses, et même pour MM. les savans, des antiquités romaines. La plus remarquable est la tour de Saint-Triphon, dont les ruines vénérables s'élèvent sur une colline qui n'est autre chose qu'un bloc de marbre noir de prodigieuses dimensions. On a découvert, sur ce point élevé, une inscription en l'honneur de Caius Caligula, ainsi qu'une pierre milliaire, la 17^e depuis Martigny, qui portait alors le nom de *Forum Claudii Vallensium*. La course de Bex à Grion, village dont j'ai parlé à l'occasion du curieux passage des

Diablerets, est pittoresque et intéressante ; les habitans de cette haute vallée ont chacun jusqu'à huit et dix habitations qu'ils occupent successivement pendant la saison de l'*alpage* ; c'est l'idéal de la vie nomade. La plupart des femmes portent des culottes.

En s'éloignant du château de Chillon, le voyageur a en perspective un autre vieux manoir qui s'élève d'une manière romantique, à mi-côte au-dessus de Vevay ; c'est le Chatelard, jadis la résidence de l'ancienne famille de Gingins et le siège d'une baronnie considérable. Cette simple tour carrée, imposante par sa masse et son élévation, a été bâtie sur l'emplacement d'une forteresse féodale bien plus considérable, à en juger par le passage suivant tiré d'une vieille chronique : « Lors-
« que le duc de Savoie, Charles III, s'en vinst en
« un banquet chez le sire de Gingins ; (en 1352)
« lors, à sa rencontre, issirent trois cents compa-
« gnons bien embastonnés (armés) et tous en belle
« ordonnance. » Cette habitation est aujourd'hui déserte et paraît fort délabrée.

Vevay est une jolie petite ville, placée le plus favorablement possible pour jouir à la fois de la vue du lac, se développant en entier aux yeux du spectateur, et de celle de l'entrée de la vallée du

Rhône qui, de ce point-ci, me semble avoir plus d'un rapport avec l'ouverture de celle de la Reuss, prise du lac des Quatre-Cantons. Ici, de même qu'à Altorf, vous avez de ces plans de montagnes qui se dégradent les uns derrière les autres, et vont, en se rapprochant de plus en plus, aboutir à un fond de perspective surmonté de cimes neigeuses. En face de vous s'élève la dent du midi, et les dents de Morcles et de Jaman bornent à votre gauche le paysage qui, du côté opposé, déploie à vos regards les rives abruptes de la Savoie dont les hautes montagnes et les arêtes de rochers, d'une forme sévère et imposante, contrastent heureusement avec les gracieux coteaux du canton de Vaud, ombragés de groupes d'arbres élégans qui rompent la monotonie des vignobles. Ces coteaux sont peuplés d'un nombre infini de villages et d'habitations; les premiers, fort laids de près, font, à distance, un excellent effet.

J'ai admiré le soin extrême, je dirai minutieux, avec lequel sont cultivées les vignes qui ont ici une très grande valeur; dans les meilleures expositions, le prix de l'arpent s'élève jusqu'à douze mille francs. Les terres sont soutenues par de nombreuses terrasses, qui, de loin, ont l'air des marches d'un immense escalier; on les fume abon-

damment, et il ne paraît pas que cette méthode, en augmentant la quantité, nuise beaucoup à la qualité. Dans les côtes les plus escarpées, afin d'éviter la perte de temps et les frais de transport, on foule le raisin sur place, et des tuyaux conduisent le vin nouveau dans des cuves placées au bas du vignoble. Ce vin est fort estimé; il s'en exporte, dans le reste de la Suisse, surtout dans le canton de Berne, une quantité considérable, malgré les droits élevés qui le frappent à la frontière. Avant la révolution, les sujets vaudois ne pouvaient vendre leurs vins qu'à leurs seigneurs, les bourgeois de Berne, et ce monopole tarissait, entre leurs mains, une des sources les plus productives de leurs revenus. Depuis qu'ils en sont délivrés, la culture de la vigne a pris un essor prodigieux.

Je suis arrivé à Vevay, quinze jours, malheureusement, après la fameuse fête des vigneron, qui se célèbre, tous les 15 ou 20 ans, avec le produit des intérêts accumulés d'une fondation *ad hoc*, remontant à une date fort ancienne. D'après ce que j'ai entendu dire aux Suisses et aux Français, venus à Vevay cette année, pour être témoins de cette fête locale plus que nationale, il paraît que ce n'est autre chose qu'une sorte de bal-

let mythologique, exécuté en plein air, par un personnel de huit cents acteurs. Cette foule de dieux, de déesses, de moissonneurs, de vignerons, etc., vêtus de costumes soignés, forme, avec la foule des spectateurs réunis autour de l'immense place de la ville, un fort beau coup d'œil. L'affluence était prodigieuse, et bien des curieux ont dû passer la nuit dans leurs voitures.

J'ai fait ici une école contre laquelle je veux prémunir ceux qui me liront : tout enchanté que j'étais du lac, je me gardais bien de m'enfermer dans une voiture, et je partis gaillardement à pied pour Lausanne. D'abord je trouvais des vignes à droite et à gauche de la route, elles étaient closes de murs; c'était près de la ville, et la chose me parut toute naturelle; je ne voyais rien et je cheminais toujours plein d'espoir, mais les murs succédaient aux murs, les vignes s'étendaient sans fin, et je continuais à ne voir absolument rien qu'une longue route poussiéreuse qui n'était pas droite, et dans laquelle un soleil d'août concentrait aplomb ses rayons; de prairies, d'ombrages et de vue, point de nouvelles; les premières usurperaient la place des vignes, les arbres nuiraient aux vignes, l'absence des murs exposerait les vignes. Ah! que je pestais de bon cœur contre la

prospérité du pays ! Nul moyen de trouver une voiture dans les sales et laids villages que la route traverse, et d'ailleurs, sur la foi de mon Ébel, j'espérais toujours arriver ; je crois que je mis près de quatre heures à faire ces quatre lieues ; c'était à en bouillir d'impatience et de chaud. Des vignerons charitables m'offrirent obligeamment de leurs délicieux raisins ; que Dieu les leur rende !

En arrivant à Lausanne, je crus tomber au milieu d'une colonie étrangère ; conversations anglaises dans les rues, tournures anglaises sur les promenades, livres anglais chez les libraires, tout ce que je voyais enfin, tout ce que j'entendais m'eût fait accroire que j'étais transporté au-delà du détroit, si un ciel du plus bel azur, un soleil brillant, une perspective admirable, n'eussent rendu une pareille illusion impossible. Les étrangers affluent ici ; c'est une ville de bonne chère et de plaisirs, où l'on vit à meilleur marché qu'à Genève. Les habitans y sont plus polis, sociables, et font preuve d'une hospitalité très propre à attirer et à retenir chez eux les voyageurs qui veulent planter le piquet pour quelques mois. Genève ne leur offre pas les mêmes facilités surtout en ce qui touche les relations sociales ; on ne s'y trouve bien que lorsqu'on est connu, et les Genevois se mon-

trent très froids pour ce qu'ils appellent « les oiseaux de passage. » Quant au mérite pittoresque, je ne balance pas à donner hautement la préférence à Lausanne bien qu'on n'y voie pas le Mont-Blanc. La promenade de Montbenon est tout ce que je connais de plus admirable en Suisse. Une heure avant le coucher du soleil, elle offre réunis tous les genres de beautés.

On sait que c'est à Lausanne que le célèbre Gibbon a composé son histoire de la *Décadence*. Lavater s'y trouvait à la même époque, et un voyageur anglais, lord H***, qui les y a vus ensemble, m'a raconté une scène plaisante dont il a été témoin. Pour en sentir tout le piquant, il est nécessaire de savoir que ces deux hommes différaient autant l'un de l'autre, au moral, qu'ils se ressemblaient peu physiquement. Lavater avait une de ces physionomies mobiles et expressives, des yeux pleins de feu, une parole rapide, animée, et accompagnée de gestes qui la rendaient singulièrement entraînante. C'était enfin un homme tout en dehors, et son caractère véhément et passionné semblait se faire jour au travers de toute sa personne. Tandis que Gibbon, au contraire, impassible, froid, réfléchi, avait, dans son maintien et ses manières, quelque chose de la raideur de son es-

prit systématique. Il ne s'échauffait point, n'était jamais ému et conservait, par là, un grand avantage sur son bouillant antagoniste, dans les fréquentes discussions auxquelles donnait lieu la divergence de leurs opinions politiques et religieuses; il le déconcertait par son flegme, ou le mettait hors de lui par ses sarcasmes : un soir, la conversation s'engagea entre eux sur les mesures coercitives que l'empereur d'Autriche, Joseph II, venait de prendre pour opérer la sécularisation des couvens de ses états; il les avait fait fermer, sans plus de façons. Lavater, quoique protestant, blâmait hautement ces actes, et, se laissant aller, par degrés, à toute la chaleur de son indignation généreuse, « Oui ! s'écria-t-il, ces
« injustes mesures, cette violation de la propriété,
« ces atteintes portées brutalement à la liberté de
« conscience sont faites pour révolter toute âme
« honnête et indépendante. Et il s'élèvera, n'en
« doutez pas, il s'élèvera, contre elles, des voix
« courageuses. Un homme se présentera quelque
« jour qui osera dire à l'empereur : Sire, vous dépouillez vos sujets dont vous avez juré d'être le
« père et le protecteur; vous portez le trouble
« dans leurs consciences alarmées, vous réglez
« en tyran ! et l'empereur courroucé le fera mettre

« à mort. Mais , après celui-ci , il en viendra un
« second qui lui adressera les mêmes reproches ,
« et ajoutera : croyez-vous , Sire ! justifier votre
« iniquité et faire taire la voix des opprimés , en
« dressant des échafauds ? Le sang innocent crie
« contre vous et vous condamne. Joseph ordon-
« nera que l'on traîne encore celui-ci au supplice.
« Enfin il en paraîtra un troisième , et c'est alors
« que l'empereur ouvrira les yeux ; alors il com-
« mencera à comprendre qu'il pourrait bien y
« avoir , au fond de l'âme d'un homme de bien ,
« une force capable de résister à toute la puis-
« sance des rois de la terre. » Gibbon qui , jus-
que là , avait écouté en silence , répond , avec une
imperturbable gravité , en frappant sur sa taba-
tière : « mon cher monsieur , j'aimerais mieux
« être le troisième. »

J'ai été à même de vérifier , ici , la justesse d'une
observation que j'avais déjà faite antérieurement
sur le peu d'union qui règne entre les différens
cantons de la confédération helvétique. Je veux
bien croire que , politique à part , les rivalités
cantonales se taisent quand l'intérêt général est en
jeu , et que ces Vaudois , ces Valaisans , ces Ber-
nois , etc. , redeviennent Suisses , alors que les cir-
constances l'exigent ; mais ils ne devraient pas ,

pour cela, se croire dispensés de pratiquer les préceptes de la charité chrétienne, dans la manière dont ils se traitent réciproquement. Questionnez le premier habitant venu de n'importe quel canton, vous êtes assuré d'avance d'entendre sortir de sa bouche l'éloge de son propre canton suivi de la critique de tous les autres. Les protestans se déchainent contre les catholiques *et vice versa*; les cantons agricoles envient les cantons manufacturiers, et la Suisse commerciale méprise la Suisse pastorale. Il y a, au fond de tous ces jugemens, une grande ignorance et une intolérance soit politique, soit religieuse qui est encore plus grande.

J'ai connu un personnage qui avait une belle figure et des prétentions, mais, par malheur, il était borgne. Dès qu'il s'apercevait que quelqu'un le regardait, il tournait aussitôt la tête de la façon la plus naturelle possible, en lui présentant son beau côté. Il était si bien exercé à ce petit manège, et son instinct le servait si à point, que je doute qu'on ait jamais pu le prendre sur le fait. Or, il en est ainsi des divers cantons; on ne peut s'en faire une idée exacte d'après ce que vous en disent leurs habitans, mais il serait injuste de les juger sur les rapports peu bienveillans de leurs voisins. C'est la fable des animaux comparaisant

tour-à-tour devant le trône de Jupiter qui les renvoie ,

« s'étant censurés tous ;

« Du reste , contens d'eux »

La cathédrale de Lausanne vaut la peine d'être vue ; elle renferme le tombeau en marbre d'Othon de Granson , qui succomba dans un jugement de Dieu , ayant pour adversaire Gérard d'Estavayer , par lequel il s'était vu accusé d'avoir empoisonné *le Comte rouge* , Amédée VII de Savoie. On y voit le chevalier armé de toutes pièces , mais ayant les mains coupées ; c'était en effet ainsi que , d'après l'usage du temps , on représentait ceux qui avaient péri en combat singulier. On lit , non loin de là , une épitaphe en mauvais vers latins , mentionnant la fin non moins tragique d'un évêque de Lausanne , nommé David , qui , chevauchant tout armé , rencontra je ne sais quel seigneur , son ennemi mortel ; ils se ruèrent aussitôt l'un sur l'autre avec une telle fureur , qu'ils tombèrent du même choc. L'évêque fut relevé sans vie. Les fidèles sont exhortés , par le poète , à prier « pour que le tartare ne dévore pas son âme , » puis suivent quelques vers dans lesquels il déplore l'attentat commis contre l'ordre sacré de l'Eglise.

Ces évêques ont joué un rôle important dans ce pays, à l'époque où il était sous la domination des rois de la Petite-Bourgogne et des comtes de Savoie; on voit, dans de nombreux documens, que, du 10^e au 13^e siècle, leur élection était dévolue au clergé et aux fidèles, tant ici qu'à Sion et à Genève. Il paraît que dans tout ce pays-ci c'était une pratique générale; le serment auquel l'évêque de Lausanne se trouvait tenu, il ne le prêtait qu'en sa qualité de vassal, pour la seigneurie temporelle qu'il cumulait avec sa dignité de prince de l'Eglise, et il en était ainsi alors pour presque tous les évêques.

Il existe une pièce assez curieuse d'un des anciens prélats, d'après laquelle on voit qu'ils exerçaient une sorte de haute police sur le pays, et que, chargés d'y maintenir la paix, ils s'acquittaient de ce devoir sans acception de personnes. C'est une excommunication lancée, au 10^e siècle, contre les barons et autres nobles, coupables du crime de *pervasion*, c'est-à-dire, de pillages commis à main-armée sur les routes. Elle est en latin, en voici la traduction : « Que vos yeux, qui ont con-
« voité, deviennent ténébreux! que vos mains,
« qui ont dérobé, se sèchent! que tous vos mem-
« bres, qui ont coopéré au mal, perdent leur

« force! que, travaillant sans cesse, vous ne trou-
« viez aucun repos, mais que vous soyez privés
« du fruit de votre travail! que la crainte et l'é-
« pouvante vous saisissent devant la face de l'en-
« nemi, soit qu'il vous poursuive ou ne vous pour-
« suive pas! que votre portion soit avec Judas,
« qui a trahi le Seigneur, dans une terre de mort
« et de ténèbres! jusqu'à ce que vos cœurs se con-
« vertissent et que vous fassiez entière satisfaction.
« Que ces malédictions s'attachent à vous, pour
« votre châtiment, aussi long-temps que vous per-
« sévèrerez dans le péché de *pervasion*. Amen!
« amen! amen! »

Cette excommunication n'eut pas grand résultat, car, un siècle et demi plus tard, le pape Innocent II insista, auprès d'un évêque de Lausanne, pour qu'il s'opposât à ce que les châteaux les plus mal famés fussent reconstruits. Le péché de *pervasion* n'en continua pas moins, pour cela, à être, pendant long-temps, le péché mignon de beaucoup de barons et de chevaliers, témoins les reproches qu'Érasme leur adressait encore au 16^e siècle, et la plaisante parodie de Rabelais sur le titre de gentilshommes, dont il a fait : *gens pille-hommes*.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ces zélés prélats, malgré toutes les peines qu'ils se donnaient, n'avançaient guère dans leur œuvre de réformation à l'égard de Lausanne. L'un d'eux déclare naïvement « qu'il n'a pu réussir à guérir « Babylone, ni à rendre la santé à l'*hémoroïsse*, « dans laquelle il n'y a rien de sain, depuis la « plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête, « et qui se plaint grièvement de douleurs au « ventre et au côté, sans espoir d'amendement; » ne pouvant ramener la paix dans cette *maison de fâcherie*, le bon évêque déclare qu'il va résigner ses fonctions. Saint-Bernard, venu à Lausanne peu de temps avant cette époque, n'en avait pas beaucoup meilleure opinion. Il se rattache, à sa visite ici, une particularité singulière. « Le saint « homme alloit, dit un de ses biographes, chevauchant, sur un âne, de Genève à Lausanne; « il mit tout un jour à faire cette course sur le « bord du lac Lemman, et ne vit point ce lac, ou « n'y fit pas attention. Sur le soir, ses compagnons de voyage lui en parlèrent, et lui, leur « demanda : où donc étoit ce beau lac ? dont « furent tous grandement esmerveillés. » On a rajeuni cette anecdote depuis; c'est un Anglais qu'on suppose avoir pris, à Genève, un char de

côté et fait tout le tour du lac (commençant par la rive suisse) en lui tournant le dos. Revenu au point de départ, il se plaignit d'avoir été trompé par son cocher qui ne lui avait pas fait voir le lac, ainsi qu'ils en étaient convenus.

L'histoire de ce pays, à l'époque où il était sous la domination de la maison de Savoie, est instructive et curieuse. Dans cette première période, on voit une sorte de système représentatif en vigueur dans la *patrie de Vaud*; ce sont des états-généraux composés des trois ordres, la noblesse, le clergé et les députés des bonnes villes (Moudon, Morge, Nyon et Yverdon). Ces représentans du pays délibéraient en commun, dans des *journées* qui *devaient* se tenir tous les ans à Moudon. La charte octroyée par les comtes de Savoie à cette ville, en 1384, et étendue plus tard à toute la patrie de Vaud généralement, énonçait et reconnaissait 1° le droit de députer aux assemblées; 2° celui de ne payer aucune imposition nouvelle non consentie par elles; 3° la déclaration portant que les bourgeois ne devaient la chevauchée (service militaire) que huit jours à leurs dépens, et cela seulement dans les évêchés de Lausanne, de Genève et de Sion; 4° que nul ne pouvait être distrait de ses juges ordinaires; 5° que nul ne pou-

vait être saisi dans l'enceinte de la ville, à moins que ce ne fût un brigand et un traître reconnu pour tel ¹; 6° que chaque ville jouissait du droit de s'administrer elle-même; 7° enfin que le prince était tenu, à son avènement, de jurer l'observation desdites franchises, de même que ses officiers lors de leur installation. Les sujets, de leur côté, juraient « sur les saints évangiles de Dieu, levant

1. Toutes les dispositions pénales de cette époque portaient un caractère presque exclusivement fiscal. « Celui qui, se querellant avec un autre, tire son couteau ou son épée, ou darde sa lance hors de sa maison de la longueur d'une coudée, il paiera au seigneur 60 sols et 30 à *celui contre lequel il les a tirés*.... Qui donnera un soufflet, paiera au seigneur 5 sols. Si quelqu'un nomme une autre personne *avoutrô* (je ne sais ce que ce mot signifie), punais ou ladre, et qu'il ne soit pas tel, il paiera au seigneur 10 sols, et 5 à celui qu'il a blâmé... Si quelque paillard ou p..... dit une parole déshonnête à un homme ou à une femme de bien et que ceux-ci lui baillent un soufflet, ils ne paieront aucune amende.... Le seigneur, toutefois qu'il verra que le pain n'est pas suffisant (de bon poids), il le pourra prendre et montrer aux bourgeois; et s'ils disent que le pain n'est pas suffisant, le seigneur le pourra prendre et donner aux pauvres. » J'ai cité cette dernière disposition comme faisant exception à cette règle presque générale, alors que tous les délits et toutes les infractions tournaient, en définitive, au profit du seigneur. Ici, comme partout, nos amendes sont un reste de cet ancien système.

« et dressant leurs doigts indices vers le ciel, et
« criant à voix haute et redoublée : vive Savoie !
« d'être bons loyaux et fidèles sujets et de garder,
« en tout, les droits et l'honneur du prince. »

Voilà certes qui est au mieux... sur le papier, mais, dans la pratique, les choses se passaient autrement. Un comte de Savoie, pour compléter la dot de sa fille, pour payer l'acquisition de la terre de Bourbon, ou tenter une expédition militaire, sommait ses bonnes villes de lui fournir de l'argent ou des hommes, qu'elles ne lui devaient pas dans le cas en question ; celles-ci réclamaient au nom de leurs privilèges et franchises et repoussaient ces exigences mal fondées. Le seigneur insistait ; il avait la force en main, les villes le savaient et offraient de transiger ; alors le seigneur, pour n'avoir pas à en venir à des extrémités dont les suites eussent pu être dangereuses, consentait à rabattre quelque chose de ses prétentions, et à se contenter d'une partie de ce qui ne lui était pas dû, donnant, en retour, une charte par laquelle il déclarait que c'était « de bon gré, par grâce
« spéciale et sans y être tenus, que ses bons et fi-
« dèles sujets lui ont accordé etc., etc., la chose
« ne devant porter ni pour le présent, ni pour
« l'avenir, aucune lésion ni préjudice à leurs fran-

« chises et libertés. » Les exemples de ce genre fourmillent dans l'intéressant recueil des *actes et documens* relatifs au pays de Vaud qu'a publiés un auteur judicieux et infatigable ¹.

Pourquoi, dans ce bon vieux temps si prôné, tant de garanties concédées, violées, puis confirmées et presque toujours illusoires? Pourquoi, je le répète, tant de villes fortifiées, de manoirs crénelés, si ce n'est parce qu'à cette époque d'anarchie, la force était tout et le droit n'était rien? La société offrait l'image d'un vaste champ de bataille, sur lequel campaient les parties belligérantes, constamment en présence. Malheur aux faibles, hors d'état de payer la protection des puissans, ou qui n'avaient pas su s'associer pour organiser en commun la résistance! Presque partout alors eût trouvé son application le mot profond du fabuliste : « Notre ennemi c'est notre maître. »

Les continuelles tentatives des ducs de Savoie contre Genève, alors alliée des Bernois, donnèrent, à ceux-ci, de fréquens sujets de plainte. En 1536, l'occasion leur parut favorable pour exploiter ces griefs à leur profit, et, sous prétexte de venger leurs *combourgeois* opprimés, ils envahirent le

1. M. le baron Grenu de Genève.

pays de Vaud qu'ils gardèrent. Leur déclaration de guerre envoyée au duc est curieuse; après avoir parlé de leurs efforts pour obtenir le redressement de certains griefs et torts faits à leurs alliés de Genève, « le tout, disent-ils, n'a voulu profiter; ains, au lieu de cela, avez plus oppressé « nosdits combourgeois de Genève qu'auparavant, dont sommes étés occasionnés de premièrement dire à vos ambassadeurs de vous mander, si ne vouliez laisser lesdits de Genève en repos, leur lâcher les vivres, faire vider les brigands de pigney, que serions occasionnés vous quitter vos alliances..... Tout n'a rien voulu profiter; ains de plus fort avez assiégé la cité de Genève tout entour, que personne n'en peut sortir ni entrer, et par famine, froid et force d'armes, les enfermez, en telle sorte et attente, que n'est plus en leur possible de le souffrir, et nous, pour le devoir qu'avons à eux, en vigueur de la combourgeoisie, contraints de les secourir; à ces causes, puisque droits et tous autres raisonnables offres envers vous n'ont point profité, nous quittons, par ces présentes, toutes alliances, vieilles et nouvelles, particulières et communes, trouvées et non trouvées; vous envoyons les lettres d'icelles par

« présent notre héraut de guerre, vous défiant
« par ycettes et déclarant la guerre contre vous
« et les vôtres, vous avertissant que, à l'*ayde*
« *de Dieu*, invadirons vous, vos gens, pays et
« châteaux, et emploirons tous nos efforts
« pour vous dommager et agrédier en corps et
« biens, et, par autant, notre honneur avoir bien
« pourvu. »

Le pays et les villes se soumirent sans résistance, sous la réserve qu'elles continueraient à jouir de leurs libertés, privilèges et franchises, tant ecclésiastiques que temporelles. Les Bernois, après avoir juré de les maintenir et de laisser les habitants de la comté de Vaud « en tel mode de vivre
« qu'ils soulaient être, » abolirent violemment le catholicisme, dans l'année même de la prise de possession, et convertirent le pays en masse au protestantisme, par les mêmes argumens. Des peines rigoureuses furent prononcées contre les récalcitrans, et l'on confondit, dans une même disposition pénale, les gens qui assistaient clandestinement à la messe avec ceux qui allaient « se
« conseiller vers les devins et savants aux arts du
« diable. » La sévérité puritaine, qui est le propre de toutes les sectes naissantes, acheva de faire durement sentir, aux populations de la patrie de

Vaud , le changement de domination. Des ordonnances rigoureuses furent portées contre le luxe des habillemens *tailladés*, contre les danses, les jeux de cartes; les chansons, même innocentes, furent interdites, en raison des persécutions qu'éprouvaient les chrétiens d'Orient de la part des Turcs. Les assemblées des États du pays, d'abord *permises* par les nouveaux maîtres de la *seigneurie* de Berne, furent, plus tard, entièrement prohibées, et, au commencement du 18^e siècle, le grand-conseil déclara ne vouloir reconnaître, des franchises et libertés des bonnes villes, que celles qui avaient été spécialement et nominativement confirmées par lui; or, un grand nombre n'étaient pas dans ce cas. Des baillis, nommés par le grand-conseil, et choisis exclusivement parmi les bourgeois de Berne, administraient ce pays sujet, réunissant, en leur personne, les divers genres d'attributions les plus incompatibles. Ces places étaient richement rétribuées, et le bailliage de Romain-Mortier rapportait annuellement au titulaire, à ce que m'a assuré un patricien bernois, plus de quarante mille francs. S'il faut en croire les Vaudois, sans doute aigris par une longue dépendance, ces proconsuls *au petit-pied* n'avaient pas besoin de rester long-temps en fonctions, pour rétablir

leurs affaires, et la sangsue, une fois rassasiée, cédait la place à une autre. Cependant, pour être impartial, il faut reconnaître que l'autorité était, en général, exercée d'une manière assez paternelle et assez équitable; mais le bourgeois-souverain ne pouvait jamais se défaire entièrement de ses airs de hauteur, ni du sentiment de sa supériorité sur le sujet vaudois, et l'on rapporte qu'un habitant notable de ce pays-ci, faisant ferrer à Berne son cheval que le maréchal encloua, en adressa de vifs reproches à l'artisan maladroit, et le menaça même de le poursuivre en dommages-intérêts, sur quoi celui-ci dit, sans s'émouvoir, à ceux qui l'entouraient : « ah bah ! qu'est-ce que ça me fait ? ce n'est qu'un sujet. »

On ne doit pas s'étonner si les Vaudois saisirent avidement l'occasion de se soustraire à un pareil ordre de choses, et de reconquérir leur indépendance. Notre première révolution leur en facilita les moyens; ils se soulevèrent à la voix d'un de leurs concitoyens, homme ardent, qui possédait l'art d'émouvoir les masses, et était doué surtout d'une volonté énergique et d'une infatigable persévérance ¹. Le général Menard reçut, du direc-

1. M. de la Harpe, général au service de Russie et ancien gouverneur de l'empereur Alexandre. C'est à lui que le can-

toire, l'ordre d'appuyer le mouvement, et le premier drapeau tricolore fut arboré à Montreux. On s'abuserait, au reste, étrangement si l'on se figurait que la révolution, qui s'opéra dans ce pays, ressemblât à la nôtre. Aucun excès n'en marqua le cours; les habitans ne demandaient qu'une chose : c'était d'être mis sur le pied d'égalité à l'égard de la population du canton de Berne; cette égalité qu'on ne voulut pas leur accorder, ils l'ont prise, et, sans ce refus impolitique, ils n'auraient jamais songé à la séparation. Dans le moment de la crise, ils se sont comportés généralement avec une modération digne d'éloges qui rappelle le caractère de l'ancienne révolution suisse. Les personnes et les propriétés ont été respectées; on s'est contenté d'expulser les baillis, et le nouveau canton a acheté son entière libération, en se reconnaissant débiteur de Berne, pour une somme de deux millions, dont une portion fut assignée au rachat des dîmes et droits féodaux, de ceux de lods et ventes, etc.

Il est à remarquer que la noblesse du pays, qui fut contraire au changement de domination de 1536, le fut également à la séparation de 98, et se ton de Vaud a dû de voir, en 1814, l'influence toute puissante de l'autocrate paralyser les tentatives de restauration du canton de Berne.

montra hostile au nouvel ordre de choses. Pour me servir d'une expression consacrée, elle émigra en masse à l'intérieur, et avant, comme après l'acte de médiation qui sanctionna l'existence du canton de Vaud, elle affecta de se tenir éloignée des affaires. Plus tard, elle essaya, mais en vain, d'y rentrer; elle se trouva comme étrangère au pays qui avait appris à se passer d'elle, et se vit constamment repoussée par les électeurs. Il y a, dans ce fait, une leçon dont l'aristocratie bernoise aurait dû faire son profit, lors de la dernière révolution. En politique, les boudeurs ont toujours tort, et c'est ce dont on commence à s'apercevoir, à Berne ainsi qu'ailleurs.

Ce canton, grâce à son émancipation, s'est élevé rapidement au plus haut degré de prospérité. Ses revenus publics atteignent la somme de douze cent mille francs, et sa population de cent cinquante mille âmes¹, se distingue par son active industrie et ses habitudes d'ordre. Le contingent du canton est un des plus beaux et des plus militaires de la Suisse; ses routes rivalisent avec celles de Berne, et ses établissemens d'utilité publique sont dans un état satisfaisant. La prison de Lausanne,

1. Deux mille deux cent quatorze par mille carré.

bâtie et organisée sur un plan nouveau , mérite d'être vue ainsi que l'hôpital. Si les intérêts matériels sont bien compris dans ce pays, on regrette d'avoir à ajouter qu'il n'en est pas ainsi des intérêts moraux, de la liberté de conscience, par exemple. Il y a quelques années, que le gouvernement a proposé et que le grand conseil a voté une loi contre les *momiers* (méthodistes) qui est un monument d'intolérance religieuse digne du 16^e siècle.

Quoique Lausanne compte plusieurs personnages distingués par leurs connaissances, on y trouve cependant moins de culture qu'à Genève, et la société s'y fait plutôt remarquer par son urbanité et son penchant pour le plaisir que par des goûts studieux. Les concerts, les bals, les comédies d'amateurs, se succèdent pendant l'hiver, et les premiers doivent y être bons, à en juger par mesdames B.... et G...., dont le talent de chant serait partout hors de ligne, bien que chacune d'elles ait un genre tout différent. C'est à Lausanne qu'a vécu et qu'est morte madame de Montolieu, auteur de plusieurs jolis romans, et peut-être est-ce le caractère de son talent qui a contribué à répandre ici ce goût presque exclusif pour les productions de ce genre. Un homme qui a tenté de

monter, à Lausanne, un grand établissement et auquel je demandai si, dans la classe moyenne, il y avait quelque velléité d'instruction, me répondit que si la classe supérieure ne lisait guères, l'autre ne lisait pas du tout. « A Genève, ajoutait-il, dès qu'un enfant du peuple a économisé quinze sous, il achète un volume de stéréotypes; ici, il court faire l'acquisition d'une pipe afin d'avoir l'air d'un homme; c'est pour lui comme la robe virile. »

Je ne veux pas négliger de mentionner un phénomène littéraire qui m'a beaucoup frappé, il y a quelques années. Une jeune personne d'une famille honorable, mais peu aisée, de la petite ville d'Aigle, a trouvé moyen, tout en se livrant aux occupations du ménage, auxquelles la lecture de quelques volumes de poésies faisait de temps à autre diversion, de développer en elle un talent poétique extrêmement remarquable. Il n'a manqué, à cette muse vaudoise, que des encouragemens et un plus vaste théâtre pour égaler nos femmes-poètes les plus célèbres. J'ai vu trois pièces de vers manuscrites de mademoiselle R****, l'une

1. Maintenant M^{me} O****. Elle a épousé un professeur de littérature de Neuchâtel.

sur Byron, qu'elle avait composée en étendant sa lessive, et qui se distinguait à la fois par l'élévation des pensées, la richesse des images et la beauté d'un grand nombre de vers. Une autre avait pour sujet la *Confirmation*, cérémonie qui est pour les protestans ce que la première communion est pour nous; celle-ci était ravissante de poésie, et de fraîcheur de jeunesse; on y reconnaissait l'impression profonde du sentiment religieux sur une âme encore toute pure et toute naïve. Le troisième morceau n'avait pas si bien réussi, c'est qu'il était de commande. L'auteur ayant fait de jolis vers sur madame de Staël, madame de Montolieu avait aussi voulu en avoir pour elle, et la pauvre jeune fille n'avait osé refuser, mais une fois à l'œuvre, elle avait trouvé que c'était

« Matière infertile et petite »;

alors elle s'était jetée sur Castor et Pollux, et bref, avait fait du galimatias double. Je regrette, de n'avoir plus, pour prouver la justesse de mes éloges, la copie que j'avais prise de quelques-uns des passages les plus saillans de ses poésies. Je ne me rappelle que ce seul vers, relatif à l'auteur de *Manfred*, de Harold, etc. :

« Et des fruits du génie il compose un poison. »

melle les y allaitent, et il s'y débite toujours une oraison funèbre dont est chargée une des parentes ou amies du défunt. Après l'enterrement, tous les assistans se réunissent dans sa maison, pour prendre part au chatamô ou chatamolt, nom que l'on donne au repas des funérailles. M. le pasteur Bridel, étymologiste intrépide, croit en trouver la racine dans deux verbes hébreux, dont l'un signifie *boire* et l'autre *mourir*; il en fait, en conséquence, le *vin de la mort*; cela est sans difficulté.

Tous les printemps, le vacher de la commune est nommé, pour la saison, à la pluralité des suffrages; à un certain jour de la grande foire, le scrutin est ouvert, et chaque électeur motive son vote. Beaucoup de candidats sont écartés comme étant *trop rudes aux bêtes*. La tradition d'un âge d'or qui, depuis long-temps, aurait disparu pour les pâtres des Alpes, règne généralement dans ces montagnes, et l'on y parle encore de certaines fées à la peau noire, à l'immense chevelure, aux pieds sans talons, bonnes personnes, au demeurant, qui rendaient aux bergers toutes sortes de services, dérogeant même quelquefois jusqu'à contracter avec eux des mariages clandestins. Cela dura jusqu'à ce qu'un jeune pâtre, dans un mouvement de vivacité conjugale, frotta la peau noire

de sa mystérieuse épouse avec son *debathiau* (battoir à fromage). Depuis onc on ne revit ces dames et ces demoiselles.

Finissons l'article de Lausanne par une anecdote assez gaie, dont on m'a garanti l'authenticité. J'ai dit que c'était dans cet Éden à juste prix qu'affluaient nos voisins d'outre-mer, qui ne manquent pas d'y apporter leurs singularités au grand contentement des rieurs. Il n'y a pas longtemps qu'à un bal brillant qui se donnait dans l'une des meilleures maisons de la ville, un Anglais, d'un certain âge, attirait tous les yeux par l'infatigable ardeur avec laquelle il dansait; walses, contredanses, galops, tout lui était bon, il n'en manquait pas. La maîtresse de la maison, faisant sa ronde, s'approche de lui, vers la fin du bal, et lui dit qu'elle voit avec plaisir qu'il a l'air de s'amuser à sa petite fête. « Oh ! moi, *po-int* du tout, » madame, répond l'Anglais, je ne m'amuse pas. « — Comment donc ? reprend la dame. Eh mais ! » c'est une mauvaise plaisanterie ; vous ne quittez pas la place, et nos plus intrépides danseuses sont forcées de vous céder la partie.—Oh oui ! » mais, madame, je ne danse pas pour m'amuser ; il est pour transpirer. Le docteur me l'a ordonné pour le rhoumatism. » Et là-dessus voilà

mon original qui repart pour continuer sa cure.

De Lausanne à Genève, il faudrait répéter, pour ainsi dire, à chaque point où l'on s'arrête, l'exclamation que Voltaire proposait d'écrire au bas de chacune des pages de Racine, afin d'avoir plus tôt fait; ainsi donc à Morges *admirable!* à Rolle, à Nyon *idem!* Cependant cette méthode étant par trop sommaire, pour un voyageur descriptif, je vais reprendre chacune de ces petites villes sous œuvre, pour en dire ce que je supposerai de nature à intéresser mes lecteurs. Je ne puis trop les engager, s'ils passent par ici, et pour peu qu'ils soient amateurs des monumens du moyen-âge, d'aller visiter, à trois quarts de lieue de Morges, le magnifique manoir féodal de Wufflens, qui surpasse tout ce que j'ai vu en Suisse dans ce genre, et est fait pour donner une haute idée de la puissance de ces fiers barons, de ces grands vassaux des rois de Bourgogne et des ducs de Savoie qui pouvaient presque marcher les égaux de leurs suzerains. Toute la poésie du moyen-âge semble respirer dans les fortes tours de cet édifice imposant par sa masse et la simplicité de sa construction; le vieux château, aujourd'hui abandonné, bien qu'il soit resté presque intact, consiste en une tour carrée, d'une grande élégance, malgré

ses gigantesques proportions, et flanquée, à ses angles, de quatre tours absolument pareilles, mais de dimensions moindres. Placées partout ailleurs, ces tourelles à créneaux saillans feraient, isolément, un effet fort respectable. Elles sont, ainsi que la tour centrale, plus larges à leur sommet qu'à leur base, et c'est cette circonstance qui leur donne tant de légèreté. L'escalier principal, encore entier, m'a conduit presque au sommet de l'édifice, à une élévation que j'estime être celle de sept ou huit étages; j'en avais encore deux à peu près au-dessus de ma tête, jusqu'au dernier couronnement auquel on ne peut plus parvenir. De cette hauteur qui donne le vertige, la vue plongeait, ainsi que dans un précipice, dans l'intérieur de la grande tour, dont plusieurs des planchers manquaient, et au dehors elle planait sur l'ensemble du lac, sur les Hautes-Alpes, le Mont-Blanc, immense et sublime tableau tout resplendissant de clarté.

Je suis resté près de deux heures à Wufflens; j'ai parcouru ces salles désertes, exploré ces sombres et étroits passages pratiqués dans l'épaisseur des murs; j'ai erré avec ravissement au milieu de ces majestueux débris d'une autre époque, qui offrent tant d'alimens à la rêverie, à la méditation,

et aussi au goût pour les beautés de la nature ; je ne pouvais m'en arracher. Ma course en ce lieu est une de celles qui m'ont laissé les souvenirs les plus vifs et les plus agréables. Ici les contrastes ne manquent pas non plus ; le caractère sévère et grandiose de l'antique manoir gagne au voisinage du modeste *châlet*, et l'image de la vie rude , agitée , dont le mouvement et le fracas animaient jadis cette enceinte devenue solitaire , fait mieux sentir encore le charme de l'existence douce et paisible que l'on mène aujourd'hui au pied de ses tours ; on s'en éloigne à regret , et l'on aimerait à y revenir.

J'aurais voulu avoir à raconter , au sujet de ce château , quelque bonne tradition , quelque histoire , bien tragique , bien empreinte du cachet de l'époque ; je n'ai malheureusement rien trouvé : car les *on dit* calomnieux qui ont couru , il y a quelques cinq cents ans , sur le compte d'un *syre* de Senarclan , fondateur présumé du château , ne méritent guère de créance , et ce n'est que faute de mieux que je me décide à les rapporter. Il n'avait fait construire d'abord , dit-on , que la tour du milieu , à l'époque où il s'était mis en ménage. La châtelaine devint grosse , et le noble chevalier désirait ardemment qu'elle lui donnât un héritier

de nom et d'armes ; mais voilà que la dame , au lieu d'un gros garçon , mit au monde une petite fille. Le *syre* de Senarclan n'entendait pas raillerie ; il se fâcha , attribua injustement toute la faute à sa femme , et jugea à propos de faire un exemple sur cette fille venue si mal à point. En conséquence , il éleva une des tours angulaires du château pour l'y enfermer sa vie durant. La malheureuse mère tâcha de mieux faire une seconde fois , et n'y réussit pas : nouvelle fille , nouvelle tour , et ainsi de suite jusqu'à la quatrième. Enfin , soit qu'elle s'y prit mieux , soit que le Ciel se lassât de faire tant de victimes innocentes , l'héritier si ardemment souhaité arriva , et le père enchanté ouvrit la porte aux pauvres recluses. Il paraît , au reste , que cet exemple de sévérité n'a pas été perdu , car la famille , l'une des plus anciennes du pays , s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Non loin de Rolle , il est un point qui mérite également d'être visité : c'est le signal de Bougi , d'où l'on a une vue générale sur le canton de Vaud , et le bassin du lac. Le célèbre voyageur Tavernier , qui avait parcouru assez de pays pour se connaître en beaux sites , affirmait que ce point de vue était , après celui de Constantinople , ce qu'il avait trouvé de plus remarquable. Il avait fait l'acquisition de

la seigneurie d'Eaubonne, près d'ici, et y passa ses dernières années. Quand Louis XIV lui demanda pourquoi il n'avait pas acheté plutôt une terre en France, il répondit : « Sire ! c'est que j'étais bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi. » La franchise de cette réponse ne dut pas avoir de succès en cour.

Dans la petite église d'Eaubonne, reposent les restes du fils de notre célèbre Duquesne, et c'est la conformité des noms qui aura induit en erreur un écrivain protestant, lorsqu'il a avancé que « la Hollande avait élevé un mausolée à Ruyter, et que la France avait refusé un peu de terre à son vainqueur. » Duquesne fut, en raison de ses services, excepté nominativement de la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Paris comblé d'honneurs. Louis XIV lui avait donné la magnifique terre de Bouchet, érigée pour lui en marquisat, sous le nom de Terre-Duquesne. Il avait su, en cette occasion, faire taire ses répugnances personnelles contre les protestans, et sa rancune contre l'illustre amiral qui ne craignit pas de résister à l'esprit de prosélytisme du *grand roi*, dont la mémoire, attaquable sur d'autres points, reste du moins, à l'abri de tout reproche en ce qui concerne notre gloire nationale.

Le joli château de Nyon que nous apercevons de loin , flanqué de ses élégantes tourelles, et couronnant , d'une manière si romantique, la petite ville qu'il a, depuis long-temps, cessé de menacer, a été habité, pendant quelques années, par l'ami de Jean Muller, par M. de Bonstetten, nommé bailli de ce district, au temps de la domination bernoise. Tout admirable que soit la vue du château, toute pittoresque qu'en soit la situation, il ne se plaisait guères dans cette résidence, et se plaignait amèrement, dans ses lettres à son ami Matthison, de ce qu'à Nyon il y avait sept confiseurs et pas un libraire!! Les antiquités de l'ancienne *Colonia equestris*, les inscriptions romaines, les médailles, etc., ne le consolaient que peu de cette absence de livres et de l'isolement auquel il était condamné. Toutes les fois qu'il ne parlait pas à ses administrés de confitures, il pouvait s'écrier, comme Ovide chez les Sarmates :

« Barbarus hic ego sum, etc. ¹ »

J'ignore s'il y serait beaucoup mieux compris aujourd'hui.

1. Je suis pour ces gens un barbare ; ils ne sauraient m'entendre.

J'ai parlé ailleurs de la faveur populaire dont jouit, en Suisse, le tir à la carabine ; le goût pour les exercices de ce genre n'est point une mode nouvelle, et on en retrouve des traces dans les vieux documens relatifs à l'histoire du pays. En 1528, les bourgeois de Nyon représentèrent, dans une pétition adressée au duc de Savoie, que « dé-
« sirant grandement apprendre et se exercer à
« certains jeux de traicts, honnestes et profitables,
« comme sont l'arc, l'arbalète et *coulouvrine*, pour
« avoir déduit et passe-temps louables et fruc-
« tueux, et fuir et déchasser oysiveté et paresse,
« marâtre de vertus et bonnes mœurs et mère de
« tous vices, afin aussi qu'en temps et lieu, ils soient
« plus prompts et expérimentés pour faire service à
« son excellence, et au pays, » ils sollicitaient humblement « le privilège concédé aux bourgeois d'Yverdun, en vertu duquel le Roi-du-papagai, (perroquet), c'est-à-dire, celui qui, ayant abattu l'oiseau, devenoit président de la société, étoit déclaré libre et quitte de tous péages, vendes, contributions, gabelles, et de toutes charges dans tous les domaines de Savoie, durant l'année de son règne tant seulement. » Les tireurs de Nyon terminaient leur supplique par ce passage : « L'argent des amendes encourues, pour violations aux règle-

mens et statuts de la société, devant être mis dans certaine boîte, pour être employé au service divin, auquel son excellence ne sera pas oubliée. » Ces sociétés existaient également dans la Suisse allemande, et l'on a conservé à Lucerne des statuts qui remontent à 1427, dans lesquels il est dit que tout bourgeois, voulant faire partie de celle de la ville, doit lui apporter, en don, un bocal d'argent du poids de huit onces, ou bien une somme de six florins; une nappe, une douzaine de serviettes, autant d'assiettes, et quatre mesures de bon vin. Certaines incongruités étaient sévèrement défendues, sous peine, au délinquant, d'avoir à livrer son soulier pour servir de but, à moins qu'il n'aimât mieux le racheter en payant une mesure de vin.



Canton de Genève.

Ville.—Embellissemens.—Gouvernement.—Esprit public.—Mœurs.—Langage.—Sociétés du dimanche.—Lac.—Pierre à Niton.—Prison pénitentiaire.—Ferney.—Voltaire.—Rousseau.—Théâtre.—Concerts.—Musée Rath.—Le peintre Hornung.—Ses œuvres.—Bateau à vapeur.—Chasse de la Grèbe.—M^{me} de Stael.—Lord Byron.—Anecdote.—Armoiries et devise de la ville.—Calvin.—Son portrait.—Théodore de Bèze.—Momiers.

QUAND on vous parle de la laideur de Genève, on vous fait de l'histoire ancienne. Depuis quelques années, en effet, les abords de la ville, du côté du lac et de la route de France, se sont singulièrement embellis; ces horribles et sales bicoques qui déshonoraient la rive du Rhône, et dont les immondices souillaient la limpidité de ses eaux d'un si beau bleu, ont disparu pour faire place à un large quai¹ que borde un rang de belles maisons, interrompues, d'espace en espace, par des rues spacieuses. Un pont,

1. Le premier projet de ce quai date de 1584.

en fil de fer, réunit les deux rives, et aboutit, d'un côté, à l'immense hôtel des Bergues. Ces dômes, formés par la saillie des toits qui posaient sur des piliers grêles et d'une élévation prodigieuse, ont disparu des rues, auxquelles ils ôtaient l'air et la lumière. Tout est devenu plus propre, plus comfortable, plus symétrique, dans le bas de la ville qui en était la partie honteuse, et rappelait cette hideuse queue de poisson qu'Horace rattache au buste d'une belle femme; car on ne niera pas que les quartiers hauts ne soient beaux. L'entrée de Genève, par la porte de Savoie, est celle d'une grande ville, et ces vastes hôtels, qui règnent le long des terrasses, feraient partout un effet imposant. En revanche, il faut l'avouer, l'intérieur de la *cité* n'a pas gagné, et ne le pouvait pas. C'est là que, selon l'expression d'un spirituel Genevois, les maisons, étroites, resserrées, ont dû pousser en hauteur, faute d'espace. Ces ruelles sombres et tortueuses, ces misérables échoppes, ces boîtes, dans lesquelles se claquemure, avec ses aiguilles, son fil et ses lacets, une pauvre mercière qui ne peut plus se retourner, dès qu'il entre un chaland dans sa boutique; cet étalage d'objets déjà vendus plusieurs fois et qui sont encore à revendre; cette population babillarde, fourmillante, peu soignée

dans son extérieur, peu prévenante d'aspect et qui laisse percer, au travers des trous du manteau, je ne sais quelle ayidité de lucre, tout cela, j'en conviens, est de nature à affecter désagréablement l'étranger, mais, dans toutes les villes populeuses, il trouvera quelque chose d'analogue, et n'y rencontrera pas des compensations du genre de celles qu'offre Genève qui, en définitive, est un des foyers de la civilisation européenne, dont sont loin d'approcher celles de nos grandes villes de France que je connais. Ce n'est, en effet, qu'à Paris, à Édimbourg et à Londres qu'on pourrait trouver une réunion telle que celle que présentait, naguères, le salon de M. de Sismondi; réunion composée des hommes les plus distingués, dans tous les genres, et dont plusieurs jouissaient d'une célébrité européenne. Là, se donnaient rendez-vous MM. Decandolle, Dumont, Rossi, de Châteaueux, Simond, Bonstetten, Maurice, Prevost et les Pictet, dans la famille desquels l'esprit et les connaissances semblent être héréditaires ¹.

1. La mort a éclairci les rangs; parmi les victimes d'élite qu'elle a récemment frappées, est un des hommes que j'ai le plus aimés; je veux dire M. Simond, dont les hautes facultés et les talens éminens semblaient s'éclipser devant ses qualités si attachantes; âme noble, chaleureuse, vraie surtout, qui

Ce qu'il y a de remarquable à Genève c'est que les idées civilisatrices y ont pénétré dans la masse de la population; il y règne un véritable esprit public qui se porte vers tout ce qui est louable et utile; ici le gouvernement, le plus vraiment libéral que je connaisse en Europe, a compris toute l'étendue de sa mission, et s'est efforcé de l'accomplir en travaillant à éclairer, à améliorer ce petit peuple, à lui procurer tout le bien-être possible, et à lui assurer toute la liberté compatible avec le maintien de l'ordre. On peut dire ici du gouvernement qu'il est bien réellement l'expression de la volonté générale, et qu'il tend sans relâche à réaliser les vœux et à satisfaire les besoins de la société. Aussi tous les citoyens le secondent activement dans cette tâche. On voit que la patrie est autre chose qu'un vain mot, dans cet état de quatre lieues de tour et de cinquante mille habitants. Et c'est un chef-d'œuvre d'habileté, et une preuve frappante de bon esprit que d'avoir su en faire

unissait, à l'énergie la plus mâle, cette affectueuse sensibilité, apanage ordinaire des femmes. La perte de M. Simond, déplorée à Genève qu'il avait adoptée pour patrie, m'a fait amèrement sentir toute la justesse de ces vers du poète :

« Fleuves, rochers, déserts, solitude si chère,
« Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ! »

une, avec si peu d'étoffe. Un de nos honorables députés, M. Mauguin, a beaucoup choqué les Genevois, en cherchant à leur prouver que leurs intérêts devaient leur faire désirer leur réunion à la France, et que la marche des événemens tendait à amener prochainement pour eux la réalisation de cet âge d'or; comme ils en avaient déjà goûté, ses argumens ne les ont pas convaincus. Si Genève redevenait chef-lieu d'un département français, cet esprit public, dont j'ai parlé, disparaîtrait, et, avec lui, on perdrait ses heureux résultats. On les retrouve à chaque pas ici. De nombreux établissemens, concourant au bien général, sont fondés et soutenus par des cotisations volontaires, des legs et des dons patriotiques; des monumens publics s'élèvent, grâce à la générosité des particuliers; une charité éclairée et active vient au secours des malheureux, répand, dans les classes inférieures, les bienfaits d'une éducation appropriée à leurs besoins, encourage l'industrie et l'amour du travail. Chacun s'efforce de se rendre utile, d'une manière quelconque, à la communauté, et l'on a vu jusqu'à de pauvres ouvriers envoyer ou rapporter, des pays lointains, des objets curieux, des animaux rares, pour en faire hommage au muséum d'histoire naturelle.

Enfin les Genevois semblent tendre , par de constants efforts , vers ce but de perfection indéfinie qui n'est qu'un rêve peut-être , mais du moins un rêve heureux par ses résultats , et de nature à relever la dignité de l'homme. Ils aiment le mouvement , non pour le plaisir de se remuer , disent-ils , mais pour avancer. Grâce à cette louable émulation , les institutions utiles se multiplient et s'améliorent , les abus disparaissent , et la prospérité publique s'accroît. Une circonstance récente a prouvé les progrès rassurans que l'esprit d'ordre et de conservation a faits depuis quelques années à Genève , où il existe , comme partout , de ces élémens de trouble qui ne peuvent être efficacement comprimés qu'à l'aide de la raison publique.

La forme du gouvernement est toute démocratique , bien que l'exercice du pouvoir soit le plus souvent confié à des citoyens , dont les noms plus que les opinions , appartiennent à l'ancienne aristocratie. Ils ne l'exercent que sous le contrôle de leurs concitoyens dont le suffrage le leur a délégué pour un temps assez limité. Le grand conseil qui , en outre de ses attributions législatives , nomme les syndics et les membres du petit conseil , chargés du pouvoir exécutif , est le produit de l'élection directe , à laquelle prend part tout

Genevois payant , si je ne me trompe , une douzaine de francs d'imposition. Le règlement rédigé par M. Dumont pour les délibérations de cette assemblée des représentans du pays est un chef-d'œuvre de bon sens, d'habileté et de prévision, et c'est à lui que j'ai entendu attribuer une partie des heureux résultats qu'a produits ici le système représentatif appliqué dans toute sa sincérité. Les formes nombreuses auxquelles est assujétie toute proposition ; les débats successifs par lesquels elle passe ; le mode qui règle la mise aux voix ; tout contribue à prémunir l'assemblée contre les votes d'entraînement et de surprise, et à assurer , à chacun des membres , avec l'entière indépendance de son suffrage , la faculté de ne se prononcer qu'en parfaite connaissance de cause. Ce règlement , m'a dit dans le temps M. Dumont, ne saurait nous convenir ; la vivacité française ne pourrait s'y plier , et , dans une machine aussi vaste et aussi compliquée que la nôtre , il entraînerait une trop grande perte de temps.

En effet ce peuple-ci n'a de français que son langage , qui encore ne l'est pas toujours ¹ ; il est

1. En voici un exemple officiel : On dit et l'on écrit ici : le magistrat , le contingent , etc., etc., *de la* république et *canton* de Genève.

méditatif, spirituel, mais dépourvu d'imagination et de sensibilité. La preuve en est que Genève n'a fourni au monde littéraire qu'un seul poète, ou, pour parler plus correctement, un homme susceptible de le devenir, dans toute l'étendue de l'expression ; on voit que c'est de J.-J. Rousseau que je veux parler ; celui-là est poète , a dit Horace, qui, semblable à un magicien, me serre le cœur par ses fictions, m'irrite, m'apaise et m'agite de vaines terreurs. Les Genevois que j'ai connus ici ou rencontrés ailleurs, m'ont paru, généralement, des hommes plus ou moins distingués par leur esprit naturel et leur instruction. Leur entretien est substantiel et souvent agréable ; ils s'expriment correctement, et avec choix, mais ont, parfois, le défaut de s'écouter, de trop phraser leur conversation. Ils causent, pour ainsi dire, avec points et virgules, ce qui est fatigant dans le discours familier. Quant aux Genevoises, sauf les exceptions, elles se ressemblent presque toutes, sont toujours bien et jamais mieux. J'ai entendu assurer qu'elles étaient instruites, je n'en sais rien, car il n'est pas de chose plus difficile que d'avoir une conversation suivie avec une femme, dans ce pays-ci. M. de Bonstetten attribuait cela à la crainte de se faire remarquer, de se compromettre, et les dames de

Genève lui faisaient, disait-il, l'effet de jeunes pensionnaires qui, vêtues d'une robe bien blanche, et tenant à la main une tasse de chocolat toute pleine, s'écrieraient dès qu'elles verraient un homme s'approcher d'elles : « ah ! monsieur, prenez garde, vous allez gâter ma belle robe ! » Cette image est assez juste. Pour moi, j'attribuerais cette uniformité apparente à l'ancien et singulier usage des *sociétés du dimanche*, qui partage, en autant de coteries, toutes les jeunes filles et les femmes appartenant aux classes aisées et élevées de la population, lesquelles se trouvent, par là, condamnées à passer leur vie entière *parquées*, au nombre de quinze ou vingt, en raison des rapports d'âge et de position. Voici ce que m'en disait un Genevois, homme d'esprit : « Cet usage a
« un fort mauvais effet sur l'esprit de nos dames,
« circonscrites dans un cercle trop étroit ; elles
« ne commencent à se développer moralement
« que vers 40 ans, sont aimables à 60, et meurent
« de vieillesse au moment où elles vont devenir
« charmantes. » Une femme d'un esprit naïf et original me disait, en me parlant de ces liaisons de coteries : « Nous avons ici trois sortes d'amies : les premières que nous aimons bien, les
« secondes dont nous ne nous soucions guères,

« et les troisièmes que nous ne pouvons pas souffrir. Cependant nos Genevoises, quoique peu agréables, en général, sont des femmes de mérite; ce qui leur nuit, c'est qu'elles en ont trop. La passion des devoirs et de *l'utile* ne rend pas amusant, et finirait presque par vous dégoûter de la *braverie*. »

Ces Suisses de nouvelle formation sont évidemment l'objet de la jalousie des autres cantons, qui affectent de les trouver trop mondains et trop civilisés, et les regardent, avec Jean de Muller, comme : « tombés des nues dans la confédération »; en cela ils ont tort; plus avancés qu'eux en politique, en administration, en civilisation enfin, les Genevois n'ont usé de cette supériorité que dans l'intérêt de la commune patrie; il y a peu de cantons qui, dans les momens de crise que la Suisse a eu à passer, se soient montrés animés d'un esprit plus fédéral, plus conciliant, et aient donné des preuves d'un patriotisme plus éclairé ¹. Les Genevois ne sont plus ce peuple brouillon, remuant dont les démêlés ridicules excitaient jadis la malicieuse gaité de Voltaire. La lutte des *Raufes* (homme de la

1. Il est juste d'ajouter que le canton de Vaud et celui des Grisons ont leur part dans cet éloge.

faction populaire) et des goujons (partisans de l'aristocratie) ne figurent plus aujourd'hui, que pour mémoire, dans l'histoire de la république, qui n'en est plus au temps où les bourgeois, soulevés contre les magistrats qu'ils soupçonnaient de porter atteinte à leurs droits, dirigeaient, contre la force armée, à défaut de canons, les pompes à incendie, faisant jaillir, sur leurs adversaires, des torrens d'eau bouillante.

Il y a pourtant encore à Genève des gens qui crient à l'aristocratie. C'est qu'ils confondent à dessein peut-être, les mœurs et les habitudes aristocratiques de la société, avec l'ancien esprit aristocratique qui dirigeait jadis le gouvernement. L'étranger, en effet, est tout surpris de trouver dans cet état républicain, à côté de l'égalité politique, qui n'est point une chimère, ces préjugés nobiliaires, cette manie de distinctions, qui semblent le propre d'une monarchie. Les deux faits se concilient fort bien dans la pratique, parce que, d'une part, le pouvoir ne s'exerce point au profit d'une caste, mais selon les intérêts et les idées de tous, et que, de l'autre, l'aristocratie n'étant point fermée, chacun peut arriver par son industrie, ou ses talens, soit à en faire partie, soit à y élever ses enfans. Tout ce que l'opinion exige, pour cette

sorte d'adoption , ce sont des services rendus à l'état, puis des manières de bonne compagnie et des habitudes honorables. La richesse ne suffit pas pour ouvrir à un *homme nouveau*, les maisons du bourg-de-four, qui est le faubourg Saint-Germain de Genève , mais son fils , se vouant à la carrière des charges publiques , débute dans les humbles fonctions d'auditeur , (commissaire de police) où il aura , pour collègues, les jeunes gens des premières familles de la ville. S'il se fait connaître par sa capacité , et estimer par son caractère , le suffrage de ses concitoyens en fera un député, et rien n'empêchera qu'il ne devienne un jour premier syndic, et ne prenne rang parmi les personnages les plus influens et les plus considérés de la république. La naissance seule ne mène jamais là. Il est à remarquer que l'une des professions les plus honorées à Genève, est celle de l'enseignement public; un professeur peut y arriver à tout. Les fonctions de tout genre y sont très-peu rétribuées, et beaucoup même s'exercent gratuitement. Je crois que le premier syndic , qui est, en même temps, président du grand-conseil , ne reçoit guère au-delà de cent louis.

De la promenade Saint-Antoine , située dans les quartiers hauts, l'on jouit d'un admirable coup

d'œil sur le lac et ses rives si riantes, si diversement pittoresques. Je voudrais seulement que la ville ne fit point partie du paysage ; elle le gâte. Il ne faudrait ici que des toits et des fabriques à l'italienne, et en petit nombre encore ; de loin en loin, un joli hameau et quelques cabanes de pêcheurs épars sur le rivage. On n'aime point à voir, au milieu de ces grandes et belles scènes de la nature, des ruelles sombres et enfumées, des barriques à sept étages, et une population nombreuse entassée sur un étroit espace. D'ailleurs les mœurs, les habitudes, les occupations des gens des villes, forment avec de pareils sites un contraste peu poétique. Leur souvenir vous poursuit jusque dans les vagues régions de l'imagination et de la rêverie, pour vous ravalier, du monde idéal au monde matériel, en vous présentant tout ce que la civilisation a de plus prosaïque. On est tenté de s'écrier avec Byron :

« There is too much of man here !... »¹.

Les sciences et l'industrie ont leur prix, sans doute, mais elles peuvent quelquefois paraître déplacées, et, à coup sur, l'éloquent et ingénieux auteur des

1. Il y a ici trop de l'homme.

Études de la nature eût été lui-même fort en peine pour découvrir des *harmonies* entre la pile galvanique d'un savant professeur, et le Mont-Blanc s'embrasant aux derniers rayons du soleil ; entre le magasin de colifichets et d'horlogerie de M. Baute et le romantique bassin du lac.

Il faut avouer que les Romains se connaissaient bien mal en fait de pittoresque ! Pline le naturaliste, Pomponius-Mela et Ammien-Marcellin traitent le lac fort cavalièrement, et le désignent par le mot de *marais*. Lucain, peu chiche d'épithètes ordinairement, n'en trouve pas d'autre à lui donner que celle de *profond*, et Ausone l'appelle *père du Rhône*. Ni les uns ni les autres ne se sont occupés d'un phénomène tout particulier qu'il présente assez fréquemment ; ce sont des crues subites, nommées *seiches*, qui le font monter de plusieurs pieds en quelques heures, et ne peuvent s'expliquer que par les effets de l'électricité, attendu que c'est souvent par un temps calme qu'elles ont lieu, et que la fonte des neiges ne pourrait jamais produire un effet aussi grand, quoiqu'elle élève notablement, en été, le niveau du lac. On a calculé que, dans les trois mois de juin, juillet et août, il s'en écoule huit fois autant d'eau que dans les trois mois de l'hiver.

Ce gros bloc de granit que l'on voit, depuis la promenade, s'élever au-dessus des eaux, porte le nom de Pierre à Niton. Les étymologistes en concluent qu'il était jadis consacré à Neptune. Au reste, on a déterré ici plusieurs antiquités assez curieuses, telles que des statues très frustes, et des inscriptions romaines à demi-effacées, de l'interprétation desquelles il résulte, dit-on, que Genève était anciennement sous l'invocation d'Apollon. MM. les antiquaires se trompent sans doute; ils auront mal lu : qu'ils mettent leurs lunettes, et ils reconnaîtront qu'ils ont pris le fils de Maïa pour le fils de Latone. C'est à lui que les Genevois des temps passés adressaient cette prière courte, mais énergique : « Dieu, protecteur des
« comptoirs ! nous ne te demandons pas des ri-
« chesses; dis-nous seulement où il y en a. » Au fait, si l'habileté des Genevois à tirer parti de tout ne date pas de l'époque des Romains, elle n'en est pas moins fort ancienne. Nous voyons que le nettoyage des rues, par exemple, est affirmé depuis 1400; les adjudicataires furent tenus d'enlever les immondices deux fois par semaine, « de façon qu'on y gagna deux choses, dit un vieux document : il n'y eut plus autant de puanteur dans la ville, et on tira, en outre, un bon fermage de toutes

ces ordures. » Puisque j'en suis sur ce chapitre, il est juste de citer l'apologie que me faisait de ses compatriotes, M. Adolphe B***, l'un de mes amis.

« On nous dit parcimonieux; nous ne sommes
« que prévoyans, et cela par nécessité : pour la
« plupart nous spéculons sur les fonds étrangers,
« et l'incertitude de ce genre d'affaires nous met
« dans la nécessité d'avoir en réserve une portion
« de nos revenus, pour faire face aux pertes éven-
« tuelles. » La première révolution de France a coûté, aux capitalistes genevois, quinze millions de rente !! La catastrophe de juillet leur a fait essuyer également des pertes considérables. Lors de cette première débâcle financière, les patriciens de Genève en étaient réduits à un tel point de gêne, que, dans les *soirées*, m'a dit M. Dumont, il n'y avait d'autres rafraîchissemens que l'eau sucrée; chacun apportait son sucre, et la dame de la maison fournissait l'eau et une mouillette de pain. Mais le persévérant Genevois, semblable au nautonnier d'Horace, radoube sa barque fracassée, et se lance de nouveau sur la mer orageuse des spéculations, afin de s'indemniser de ses *sinistres*; il y réussit presque toujours. Les soirées de Genève ne ressemblent plus à ce qu'elles étaient à la fin du dernier siècle; il faut avoir assisté aux fêtes que

donne, à sa magnifique *villa* de Pregny, M. S***, et à celles qui ont lieu à la ville, chez M. F***, pour se faire une idée du luxe et de l'élégance de bon goût que déploient les riches Genevois dans ces grandes occasions. Ce sont des *routs* où toute la bonne compagnie de Genève se réunit, et où l'on voit assister, par députations, toute la haute aristocratie de l'Europe.

J'ai visité la prison pénitentiaire, élevée depuis une dizaine d'années, sur le modèle de celles des États-Unis d'Amérique. On sait que ce système nouveau repose sur le principe que la peine doit tourner à l'amélioration du coupable, et tendre à faire de lui, autant que possible, un membre utile de la société qui a dû, dans l'intérêt de tous, le priver de sa liberté. C'est là une idée éminemment morale et philanthropique, qui rappelle ces belles paroles de l'Évangile : « Je n'achèverai pas
« de rompre le roseau à demi-brisé, ni d'éteindre
« la lampe qui fume encore. » Mais il ne paraît pas qu'ici du moins elle ait été complètement réalisée. A Genève, les opinions, parmi les hommes compétens, sont fort partagées au sujet des résultats qu'on a obtenus de ce premier essai tenté en Europe. Peut-être n'y a-t-on pas atteint précisément le degré de sévérité nécessaire pour que la

peine punisse suffisamment et inspire une terreur salubre. On assure, en effet, que le pénitencier renferme, pour récidive, plusieurs condamnés qui y ont déjà fait antérieurement un séjour plus ou moins long. Ils passent la nuit, un à un, dans des cellules solitaires; c'est déjà là un grand point pour les soustraire à cet enseignement mutuel de vice et de crime qui, dans nos prisons, achève de pervertir les malheureux qu'on y entasse; mais ils travaillent en commun le jour, et, quoique le silence leur soit rigoureusement imposé, il suffit peut-être de la facilité qu'ils ont de se voir et d'être ensemble pour entraver l'œuvre de régénération morale qui est le but de l'institution. Je ne saurais trop recommander à ceux qui s'intéressent aux questions d'utilité sociale, de lire l'excellent ouvrage publié récemment par deux jeunes gens consciencieux et éclairés, qui ont été étudier sur les lieux l'esprit et les effets du système pénitentiaire. Chargés officiellement de cette mission, MM. de Tocqueville et de Beaumont ont pu obtenir, de la part du gouvernement américain, tous les renseignemens et toutes les facilités désirables. Ils ont pénétré partout, causé tête-à-tête avec les prisonniers, questionné les directeurs des divers établissemens, examiné et comparé les divers sys-

tèmes, et consigné, dans leur travail, leurs observations, les faits nombreux et intéressans qu'ils ont recueillis, ainsi que les conséquences qu'ils en tirent; c'est un sujet traité à fond. Les deux conclusions principales de ces messieurs me semblent pouvoir se résumer ainsi : premièrement la réclusion solitaire avec l'obligation du travail, et la lecture de la Bible pour tout délassement, est à la fois, pour les condamnés, le châtiment le plus efficace et le moyen de réforme le plus sûr. Secondement le système appliqué de la sorte, s'il ne réforme pas radicalement le coupable, s'il n'en fait pas un être moral, lui donne du moins, le plus souvent, des habitudes d'ordre et de travail qui le transforment en citoyen paisible et utile à la société.

J'ai fait ici la connaissance d'un Anglais, homme plein d'esprit, d'instruction, mais fort caustique. Il avait passé deux étés à parcourir la Suisse, dans tous les sens, et portait, sur le caractère de ses habitans, un jugement sévère, dont il n'exceptait que les petits cantons, selon lui, moins gangrenés que les autres. Je soupçonne que la vivacité de ses préventions pouvait bien venir un peu de ce qu'il avait eu la mauvaise fortune de trouver souvent « *the accommodations very bad, and the*

« *charges very immoderate.* » Il se déchainait surtout contre les Genevois, me citant, à l'appui de ses griefs, les pensions de quinze, vingt et trente louis par mois, qu'avaient dû payer quelques-uns de ses compatriotes; il terminait sa diatribe par cette hyperbole comique de Champfort : « Si je voyais un Genevois se jeter par la fenêtre, je courrais bien vite m'y jeter après lui, persuadé qu'il y aurait quelque chose à y gagner. » Cet homme m'amusait; il ne ménageait pas Genève sur l'article du bel esprit, et trouvait fort ridicule la prétention qu'ont les habitans de se croire exclusivement de l'académie *du beau langage*. Enfin! jugez-en vous-même, monsieur, ajoutait-il avec une chaleur comique, avant de venir ici, j'avais déjà passé une année à Paris, pour acquérir l'habitude de parler votre langue, que j'entends à peu près comme l'anglais (et il la parlait facilement); eh bien! cela n'empêcha pas mes hôtes genevois de vouloir recommencer mon éducation sur nouveaux frais. S'il m'arrivait, par exemple, de dire que tel objet me coûtait quatre-vingt-dix francs. — Pardon! c'est *nonante* qu'il faut dire, observaient-ils aussitôt. N'est-ce pas comme cinquante, soixante? — Bon! je profiterai de votre avis. — Ah! prononcez *avisse*, de grâce!

la dernière syllabe du mot s'écrit comme une vis , et doit donc se prononcer de même. — C'est sans réplique. Je suis convaincu , je n'en dirai pas davantage. — Permettez ! cette dernière locution n'est pas correcte , je n'en dirai pas *de plus* : voilà comme il faut parler. — Allons, décidément, vous me faites faire là un cours de français de Genève. — Comment ! un *cours*, dites donc un *course*, car..... — Oh ! pour le coup, m'écriai-je, en prenant mon chapeau, voici qui est par trop allo-broge ¹. J'ajouterai, à ces exemples, une phrase éminemment genevoise que j'ai entendue, dans les quartiers bas, dans la rue *darnier le Rhône* (derrière). Elle contient trois ou quatre locutions nationales, et c'est une vraie bonne fortune pour un étranger. Comme je passais, une com-mère s'est écriée, en voyant un enfant : « Eh ! *adieu* petit ! pourquoi que tu n'es *rien* venu *ces jours* ? Comment *va-t-y* ? c'est tout *drolle* de te revoir. Le *Glossaire genevois* de M. Gaudy, ouvrage spirituel et instructif, contient une foule de locutions non moins comiques.

Je suis allé à Ferney, et n'en ai pas rapporté le

1. On sait que les Genevois aborigènes descendent de ce peuple.

plus petit morceau des rideaux du patriarche que le zèle des pèlerins a mis en lambeaux ! C'est que j'ai peu de foi aux reliques du saint du lieu ; je l'avoue, je n'aime point Voltaire, tout grand écrivain qu'il est. Son caractère me désenchante ; il eut de l'encens et des sifflets pour tous et un chacun de ses contemporains, faisant, tour-à-tour, fumer l'un, et retentir les autres au gré de ses caprices, de son intérêt et de ses passions haineuses. Homme sans dignité, sans conscience, dénué de sensibilité réelle comme de vraie poésie, toutes choses dont le talent le plus flexible et l'esprit le plus fin ne sauraient tenir lieu. Boswell raconte, dans sa *Vie* de Johnson, peu connue en France, que, dans sa visite au seigneur de Ferney, il débuta, assez maladroitement, par lui parler de certaines observations du célèbre docteur, sur la tendance du *Dictionnaire philosophique*, et sur quelques-unes des erreurs d'ignorance et de mauvaise foi qui y fourmillent. Voltaire impatienté l'interrompit, en lâchant, contre l'autocrate du Parnasse anglais, l'apostrophe peu respectueuse de *superstitious dog* ! Sentant sa bévue, Boswell se hâta d'ajouter : « Le docteur affirme que le « roi de Prusse vous doit le peu de talent poé-
« tique qu'il possède, et qu'il fait, au reste, des

exécute avec ensemble les ouvertures et les symphonies. Un élève du Conservatoire, M. Domange, chanteur plein de goût et musicien consommé, dirige la partie vocale, et est secondé par quelques amateurs d'un beau talent. Eh bien ! en dépit de tout cela, on sent qu'on n'est pas au milieu d'une population musicale ; les exécutans, comme le public, laissent toujours quelque chose à désirer ; l'élan y manque, et il en est ainsi aux exercices de la société du *chant national*, malgré les résultats satisfaisans obtenus dans l'année qui s'est écoulée depuis sa fondation ; ces chants, bien choisis et exécutés par un grand nombre d'amateurs des deux sexes avec assez de précision, me laissaient froid ; ce n'étaient plus là ces voix mâles, vibrantes, au timbre mordant, que j'avais entendues à Zurich ; ce n'était plus cet ensemble parfait, cette unanimité du sentiment musical. Cela ne valait pas mieux que ce qu'on ferait en France, partout ailleurs qu'à Paris ; On voit qu'ici, comme chez nous, la musique est affaire de mode et non pas instinct national comme chez la race allemande.

Un des monumens publics de Genève devant lequel je m'arrête avec le plus de plaisir est le musée Rath, bâti avec des fonds légués par un

Genevois , qui est mort général au service de Russie. Les élégantes proportions de cet édifice , la pureté du style et le fini de l'exécution compensent ce qui lui manque sous le rapport de la masse. J'en aime aussi l'intérieur , que j'ai visité à l'occasion d'une exposition récente. Ce musée possède quelques bons tableaux des anciens maîtres , tels que deux paysages de Salvator-Rosa , et un portrait de Cervantes admirable , par Velasquèz. MM. Tronchin , Favre , de Sellon , etc. , y envoient , à tour de rôle , les plus beaux morceaux de leurs riches collections. Parmi les artistes vivans , j'en ai remarqué trois ou quatre , dont le talent sort de la ligne commune. En tête , je nommerai M. Hornung , peintre d'histoire. On voit ici un tableau de lui , représentant la mort de Calvin ; le sujet est bien étudié et compris avec esprit ; l'expression des physionomies de ces nombreux personnages , groupés autour du lit du réformateur , ou , pour mieux dire , du législateur mourant , cette expression , dis-je , est variée , naturelle , et l'intérêt que chacun d'eux prend à l'action est bien gradué. La tête de Calvin , faite d'après un portrait fidèle , a déjà quelque chose de ce calme solennel que la mort imprime sur le front de l'être qu'elle va frapper. Ce tableau , auquel on pourrait peut-être

reprocher quelques défauts de composition, présente, pour les Genevois, un intérêt d'actualité que l'on comprendra, quand on saura que le peintre a fait poser, pour ses figures, les personnages les plus marquans parmi ses contemporains; toutes les têtes sont autant de portraits; par exemple, ce syndic à la barbe majestueuse, est M. Dumont, l'ami et l'interprète du célèbre Bentham.

J'ai vu, dans l'atelier de M. Hornung, un petit tableau de chevalet, de devant lequel je ne pouvais m'arracher. Il représente une femme âgée, une paysanne, assise sur le mur d'un cimetière et le regard attaché sur une fosse nouvellement faite. A ses côtés est une petite fille de cinq ou six ans, qui n'a pas l'air de se douter pourquoi son aïeule l'a amenée là. Il règne, sur les traits de cette femme, un calme qui fait frémir; ses yeux sont fixes, arides et comme brûlés par les larmes qu'elle a versées, et dont la source paraît tarie; on ne saurait se méprendre au caractère de cette impassibilité toute extérieure; la résignation n'y est pour rien; c'est cet abattement qui succède aux premiers paroxismes du désespoir; c'est la morne stupeur où vous jette une douleur poignante, sans mesure, à laquelle tout soulagement est refusé, jusqu'à celui

des larmes. Cette femme, qui laisse tomber machinalement son bras sur le cou de l'enfant qu'elle ne voit pas, absorbée qu'elle est dans la contemplation d'une perte accablante, irréparable, cette femme ne peut être qu'une mère : *noluit consolari!!* voilà pour la pensée; quant à l'exécution, à la partie du métier, elle ne laisse rien à désirer; les chairs, les extrémités, la couleur, tout est consciencieusement étudié, et dénote l'œuvre d'une science profonde et d'une patiente intelligence. Pour le fini des détails, la délicatesse de la touche, ce tableau ne le cède en rien aux meilleures productions de l'école de Lyon. Le peintre a soigneusement écarté tout ce qui eût pu distraire l'œil et l'attention; on ne voit, avec les deux figures, qu'un coin d'un ciel d'automne, une petite partie du cimetière, et les contreforts mousseux et dégradés d'une église de campagne. Enfin, cette composition, simple, naïve, profondément sentie et pathétique au plus haut degré, est du petit nombre de celles qui vous vont à l'âme et vous saisissent presque à l'égal d'une réalité déchirante. Mais le chef-d'œuvre du peintre est encore, à mon sens, le portrait qu'il a fait de M. Simond, dont il était l'ami; fasciné par la toute-puissante magie de l'art, l'observateur, devant cette toile,

croit à l'évocation de ceux qui ne sont plus; c'est une résurrection.

J'ajouterai que M. Hornung est plus qu'un grand artiste; c'est un homme excellent. Comme je le sais par expérience, il me permettra de le lui apprendre.

Les scènes d'intérieur de M. Gros-Claude sont l'ouvrage d'un pinceau spirituel et exercé; il y a du Teniers dans sa manière. Je dirai, pour employer une expression connue, qu'il prend souvent *la nature sur le fait*, et j'ajouterai qu'il ne la fait jamais *poser*.

On voit de suite, aux paysages de M. Diday, qu'il aime *son lac* et l'a étudié sous tous ses aspects, à toutes les heures du jour. Ses eaux ont de la fraîcheur, de la transparence et du mouvement, ses ciels lumineux ont de la profondeur, et ses arbres ne sont pas trop verts. Ce peintre ne prodigue pas les effets de lumière, et en fait un usage judicieux. Ses tableaux, qui se distinguent par un sentiment vrai, annoncent qu'il s'est heureusement inspiré de la poésie de cette magnifique nature, qu'il avait sous les yeux constamment; ce n'est point, en effet, dans l'atelier qu'on apprend à faire de la peinture comme celle-là.

M. Guigon a exposé, pour son coup d'essai, ou

à peu près, une vue du lac prise de Villeneuve, au coucher du soleil. Ce tableau a de l'effet, trop peut-être ; il fait mal aux yeux. Si ce jeune artiste n'abuse pas de la facilité qu'il a de faire *chaud*, s'il a la patience de peindre beaucoup d'études sur place, il s'élèvera très haut sans nul doute ; il peut dire hardiment : « et moi aussi je suis peintre ! »

Encore un mot pendant que j'en suis sur ce chapitre ; j'ai eu la bonne fortune de tomber sur une petite brochure de vingt pages, ayant pour titre *Menus propos d'un peintre genevois*, et pour sujet un dîner d'artistes où sont amenées naturellement des considérations générales sur les arts. Ce peintre-là est écrivain ; je n'ai rien lu de mieux pensé, ni de mieux dit, sur cette matière ; c'est plein de sens, pétillant d'esprit, écrit avec une verve entraînante, et empreint d'un cachet éminemment original. Je dois prévenir l'auteur des *Menus propos* qu'il y a un de ses compatriotes qui lui joue le mauvais tour d'emprunter son titre, pour publier des observations sur les tableaux nouveaux, etc., etc. Ce n'est pas que celui-ci n'ait aussi, lui, de l'esprit et du goût, mais il tombe à tout instant dans la *manière*, et sue à faire de l'originalité, à grand renfort de vieilles formes. Qu'il y prenne

garde ! notre inimitable imitateur , Paul-Louis Courier , est un modèle dangereux à suivre.

Mais le beau bateau à vapeur le *Léman* , qui se balance avec grâce sur son ancre , vomit déjà ses noirs tourbillons de fumée ; il va partir , et je suis à mon poste , car , pour bien connaître le lac , il faut l'avoir parcouru dans toute son étendue , depuis Genève jusqu'à Villeneuve. Déjà le second coup de cloche s'est fait entendre ; la foule des curieux obstrue le quai ; les voyageurs , qu'on reconnaît aisément à leur air affairé , ont peine à s'ouvrir un chemin pour surveiller l'embarquement de leurs bagages ; ils stimulent la marche du portefaix insouciant. Les adieux , les recommandations , les commissions verbales se croisent , se confondent ; le pont est couvert de monde ; on voit encore circuler librement , de la rive au bateau , et *vice versa* , les parens et les amis des partans , auxquels se mêlent les oisifs ; le troisième et dernier coup de cloche a retenti , et les hommes de l'équipage travaillent à lever l'ancre ; alors la confusion et le mouvement redoublent ; il est curieux de voir l'anxiété des gens qui craignent de ne pouvoir partir , et l'inquiétude de ceux qui tremblent d'être emmenés malgré eux. Tous se précipitent , en sens contraire , sur les planches qui servent de passage ,

les uns pour atteindre le bateau, les autres pour s'en échapper. Mais c'en est fait ! le patron a donné le signal, la vapeur captive se met à l'œuvre en sifflant, les roues battent l'eau d'un mouvement qui s'accélère à chaque seconde, et le *Léman* commence à se mouvoir avec une majestueuse lenteur ; voilà qu'à l'instant même des retardataires arrivent tout essoufflés ; ils font des signes, appellent, conjurent le patron d'attendre ; l'un s'écrie que sa femme est à bord ! l'autre demande qu'on lui rende au moins sa malle ; mais la vapeur est inexorable. Les malheureux se jettent dans un battelet, pour tenter les chances de l'abordage : vain espoir ! il est trop tard ; la puissante machine les gagne de vitesse, le bateau vole et les laisse en proie aux risées des spectateurs sans pitié.

Nous voici sortis du port ; le temps est magnifique ; le soleil brille du plus pur éclat, au milieu d'un ciel dont aucun nuage ne ternit l'azur. Assis sur le cabestan, je rêve et j'observe. Déjà la ville fuit à nos yeux ; une légère vapeur plane sur le paysage, mais n'empêche pas de distinguer les objets ; le Mont-Blanc qui s'élève dans sa gloire, est éblouissant de lumière ; les arêtes déchirées et pittoresques des Bornans, l'élégante pyramide du Mole, la cime arrondie du Buet, revêtue d'une

calotte de neige, forment comme la cour du monarque des Alpes. Les rives du lac semblent passer rapidement devant nous, mais bien que nous marchions à raison de trois lieues à l'heure, nous avons tout le temps d'en admirer les beautés à notre aise. La somptueuse *villa Bartoloni* et son promontoire ombragé de sapins, les coteaux de Prégny, que couronne l'élégante habitation de M. S^{***}, ceux de Cologny qu'habita Byron, toutes ces campagnes, si différentes d'aspect, entourées de pelouses, ou ombragées de massifs, viennent, tour-à-tour, défilér sous nos yeux, pour se perdre bientôt dans le lointain ; la chaîne uniforme et aride du Jura leur sert de fond et fait ressortir la fraîcheur de la végétation qui les encadre. Cette partie du lac est éminemment riante et gracieuse, quoique la rive savoyarde n'égale pas l'autre en variété ni en intérêt ; elle est beaucoup moins vivante et offre des lignes moins ondulées. En passant devant Nyon, où des batelets nous attendent, la machine s'arrête, et le mouvement du bateau devenu plus lent, facilite l'opération du transbordement, tant pour les voyageurs qui nous quittent, que pour ceux qui nous arrivent. Le *Léman* reprend son essor, gagne un peu au large, et le timonier met le cap sur la petite ville de Rolle, où nous

devons également toucher. Sur le lac, uni comme une glace, on suit, à perte de vue, les deux sillons divergens que le rapide mouvement de nos roues a creusés dans les eaux; ils forment un angle immense, très peu ouvert, dont la pointe aboutit à *l'avant* du bateau, et rident la surface azurée de cet immense bassin. Je remarque une certaine agitation à l'autre extrémité du pont; le patron a pris sa carabine, et tous les yeux se fixent vers le point qu'il ajuste. On distingue sur le lac un oiseau gris-blanc de la grosseur d'un canard, c'est une grèbe; le coup part, la balle fait jaillir l'eau à quelques pouces de sa tête, et l'oiseau plonge pour reparaitre hors de portée. Cette chasse, amusante mais pénible, avait jadis beaucoup d'attrait pour les jeunes gens de Genève, et le plumage de la grèbe était estimé des dames à l'égal des plus belles fourrures.

Dès qu'on a atteint Lausanne, la vue du lac change entièrement de caractère; elle devient de plus en plus imposante et grandiose à mesure qu'on approche davantage de Vevey. Les sévères beautés que déploie la rive de Savoie, à partir de Thonon, sont tempérées par l'aspect riant et gracieux des coteaux du canton de Vaud. Lorsque le soleil du soir, glissant obliquement sur Lausanne et sur les hauteurs

du Jorat , vient à éclairer en plein les cimes ardues de ces majestueuses montagnes qui dominent Evian et Saint-Gingoulph , lorsqu'il marque leurs vives arêtes de ses liserés d'or , et inonde de ses teintes chaudes et moelleuses les rives de Chillon et de Villeneuve , oh ! alors , c'est le moment pour le poète et pour le peintre de venir s'inspirer de ce tableau , dont l'ineffable magie échappe à toute description.

Je couchai à Villeneuve pour profiter, le lendemain, du retour du bateau et revenir à Genève. Ce ne fut pas le plus beau de mon excursion; le temps avait changé dans la nuit; un vent violent s'était élevé, et il nous était contraire. Le ciel, couvert de nuages plombés, répandait un triste reflet sur la contrée, noircissait les eaux du lac soulevées en vagues assez fortes; en un mot, tout ce prestige dont j'avais été fasciné la veille avait disparu. La société peu agréable, que nous avions recrutée, n'était pas de nature à me dédommager de ce contre-temps. Un gros monsieur, qui avait entendu parler du *Prisonnier de Chillon*, et n'en conservait qu'une idée un peu confuse, s'étonnait de ce que Bolivar avait pu réussir à s'évader de là¹. Une Anglaise, moins excusable, qui n'igno-

1. Je crois avoir dit que c'est la captivité de Bonnivard qui a fourni à Byron le sujet de son poème.

rait pourtant pas que le nom du célèbre poète se rattachait, d'une façon quelconque, à ce château, demandait si c'était la *lord Byron's place*? et une dame de Paris s'écriait que ce paysage était vraiment délicieux et avait l'air d'être brodé en chenille!! Le lac étant très houleux, tout le monde en ressentait des effets plus ou moins graves; le pont, encombré de figures souffrantes plus pitteuses les unes que les autres, ressemblait à un hôpital, et il fallait avoir le cœur armé du *robur et æs triplex*, pour ne pas succomber à la contagion du mauvais exemple. Il y avait, entre autres, un certain personnage qui nous divertissait beaucoup par les précautions qu'il prenait pour y échapper. Son air d'anxiété était à peindre; il se hâtait de changer de place dès qu'il voyait ses voisins céder à la fatale influence du roulis, et, aussitôt qu'il apercevait, sur les nouveaux visages qui l'entouraient, les symptômes avant-coureurs de la catastrophe, il s'éloignait précipitamment, son flacon de sels sous le nez. Ce manège, qu'il répéta à plusieurs reprises, ne le sauva pourtant pas. Le mal ayant bientôt gagné de proche en proche, le pauvre homme ne sut plus où se réfugier, et fut enfin contraint de payer, comme les autres, son

tribut long-temps différé ; la chose eut lieu au grand contentement de tous.

J'avais assez du lac et du bateau, et je me suis fait débarquer à Coppet, voulant avoir vu, au moins, le séjour qu'a habité une femme justement célèbre, qui a offert, à notre siècle, un phénomène littéraire d'autant plus remarquable, qu'il avait été jusque là sans exemple. On devine déjà que je veux parler de l'auteur de *Corinne*. Unissant à l'étendue des conceptions, et à l'originalité des idées ce rare bonheur d'expression qui n'est le partage que des grands écrivains, madame de Staël, sans rien perdre de la grâce et de la sensibilité qui caractérisent son sexe, s'est montrée forte de tous les avantages du nôtre. Politique, morale, critique littéraire, beaux-arts, sa pensée puissante a tout embrassé. Son style, passionné dans *Delphine*, brûlant, dans *Corinne*, d'un généreux enthousiasme, est toujours plein de choses, prend toutes les formes, et s'adapte à tous les sujets. Il est ingénieux, pittoresque et coloré dans son livre de *l'Allemagne*, mâle et concis dans ses *Considérations*. Madame de Staël joint, à ce coup d'œil perçant et profond qui saisit une grande idée dans son ensemble, et en fait le tour, pour

ainsi dire , cette persévérance et cette sagacité non moins rares à l'aide desquelles l'esprit en démêle tous les détails, et en déduit toutes les conséquences. Poète et philosophe , elle nous charme , tour-à-tour , par les prestiges de sa brillante imagination , et nous étonne par la vigueur de sa dialectique pressante. Beaucoup d'autres personnes de son sexe ont eu du talent ; elle seule me paraît avoir eu du génie. Elle est un des phares qui ont illuminé notre 19^e siècle dans ses mauvais jours.

Ce n'est pas sans raison que l'on a reproché aux Genevois de trop aimer à parler d'eux , de leurs parens , amis et concitoyens. Le *moi*, et tout ce qui s'y rattache , occupe un peu trop de place dans ce qu'ils disent , comme dans ce qu'ils écrivent , et deux choses excellentes en elles-mêmes , savoir l'esprit de famille et le patriotisme , deviennent quelquefois fastidieuses par l'abus qu'ils en font. La famille de M. Necker était surtout connue pour avoir singulièrement perfectionné cette méthode d'encensement mutuel , et ses membres , quelque respectables qu'ils fussent , d'ailleurs , par leurs vertus ou leurs talens , ont souvent prêté à rire , par là , à des gens qui étaient loin de les valoir. Il est une foule de petits détails d'intérieur , dans ce culte

d'admiration, qui ne sont point bons à être mis sous les yeux des indifférens, et produisent un effet tout autre que celui qu'on s'en était promis en les rendant publics. Cette réflexion m'est suggérée par l'anecdote suivante, échappée, je ne sais comment, à la plume amie de M^{me} Necker-Saussure ¹, dans la biographie de sa noble parente.

Un jour, M. Necker faillit verser dangereusement, par l'imprudence de son cocher. Madame de Staël apprend le péril auquel il vient d'échapper, et sa tendresse filiale s'en alarme; son imagination se monte, par l'effet d'une de ces illusions que les âmes passionnées peuvent seules connaître; elle substitue à la possibilité d'un grand malheur, l'affreuse réalité elle-même avec ses plus

1. C'est à M.^r Necker-Saussure que nous devons le traité de *l'Education progressive*, ouvrage admirable que recommandent également le talent profond d'observation qui s'y révèle, la haute philosophie religieuse dont il est empreint, et l'esprit de véritable philanthropie qui respire en chacune de ses pages. Dans ce livre, justement couronné par l'académie, le mérite du style n'est pas ce qu'il y a de moins remarquable. Il est toujours clair, pur, élégant, souvent plein d'une douce chaleur, et semble exhaler je ne sais quel parfum de vertu et de parfaite bonté qui fait qu'on s'attache à l'auteur en lisant seulement son ouvrage.

déchirantes circonstances. Dans cet instant d'exaltation, elle fait venir l'homme dont l'imprudence eût pu causer un tel malheur. « Richel, lui dit-elle d'une voix dans laquelle le ton de la menace se mêlait à l'accent d'une émotion profonde, savez-vous que j'ai de l'esprit? » Surpris et embarrassé d'une question aussi inattendue, le pauvre diable répond en balbutiant : « Certainement..... madame la baronne..... — Mais, reprend vivement madame de Staël, beaucoup d'esprit, Richel, prodigieusement d'esprit! — Madame sait bien..... assurément..... je ne suis pas pour démentir madame..... — Eh! bien, poursuit sa maîtresse, avec une véhémence toujours croissante, apprenez que tout cet esprit eût été mis en usage pour vous perdre à jamais, si vous aviez eu le malheur de verser mon père..... sortez! » Et Richel sortit, la tête basse, s'émerveillant peut-être, sous sa houpelande de cocher, de ce que tant d'esprit ne pût pas toujours sauver du danger de paraître ridicule.

Un des habitués les plus spirituels de Coppet, feu M. Pictet-Diodati, dont madame de Staël disait que, si on secouait sa cravatte, il en tomberait de bien jolies choses ¹, m'a raconté un trait

1. Il avait l'habitude de parler bas et dans sa cravatte.

plaisant relatif à Pestalozzi, qui était venu passer quelque temps chez cette femme célèbre. Elle avait alors, à son château, plusieurs hôtes également distingués, Benjamin-Constant, Schlegel, et tous ces messieurs et elle-même avaient plusieurs fois cherché, mais en vain, d'entamer, avec Pestalozzi, une discussion sur l'éducation, et à le forcer de leur exposer son système et de répondre à leurs objections; mais l'obstiné vieillard leur échappait toujours, au moment où ils croyaient le tenir. Son cerveau semblait fermé aux idées d'autrui, et, soit que les siennes ne fussent point encore assez nettes, assez coordonnées, assez mûries pour être développées avec avantage, soit qu'il ne se sentit pas de force à les soutenir dans la discussion, il évitait toujours le combat. Une conspiration s'organisa dans le but de le contraindre enfin à l'accepter. Madame de Staël et tous ses hôtes s'étaient donné le mot: voilà qu'un beau soir, après le dîner, tandis que Pestalozzi rêvait, appuyé sur la cheminée, on resserra insensiblement le cercle autour de lui, et, aussitôt que la maîtresse de la maison vit que le champ clos était formé de façon à ce qu'il lui fût impossible de s'enfuir, elle l'attaqua brusquement par une objection lâchée à brûle-pourpoint. Pestalozzi éperdu voit le piège, il balbutie, et jette un œil

épouvanté sur cette enceinte de chaises, hérissée de bras et de jambes qu'il désespère de franchir ; on le presse d'argumens croisés ; son trouble augmente, l'hilarité causée par cette scène originale est à son comble ; lui, cependant, avise une brèche dans ce rempart vivant, aussitôt il s'élance, escadale les genoux de madame R***, et s'enfuit au milieu des éclats de rire.

L'enceinte du château de Coppet est aujourd'hui déserte et silencieuse ; la mort l'a dépeuplée. Je me suis promené dans le parc, où il y a de beaux arbres, mais dont l'aspect est également mélancolique. A tout prendre, ce doit être un triste séjour ; une partie de la petite ville de Coppet masque la vue du lac, et l'on s'aperçoit que le château a été bâti à une époque où l'on tenait peu aux agrémens de ce genre.

Dans une note d'un de ses poèmes, relative à sa visite à Coppet, Byron parle de madame de Staël avec un ton de fatuité dédaigneuse que rien ne saurait justifier. Sous le rapport du génie, elle le valait bien, et valait infiniment mieux sous celui du caractère ; elle a été aimée et regrettée de toutes les personnes qui l'ont connue, et il n'en a pas été ainsi de Byron, dont le cœur sec, l'esprit caustique et capricieux, et la morgue hautaine n'étaient pas

faits pour attirer. Il est facile de voir, en effet, d'après ses Mémoires, qu'il n'a jamais aimé personne, et on le lui a bien rendu. Ceci soit dit sans porter atteinte à sa juste célébrité littéraire, car je ne l'en regarde pas moins comme formant, avec l'auteur des *Méditations*, et l'auteur de *Faust*, le triumvirat poétique de notre époque.

Byron a habité, pendant six mois, la maison Diodati à Cologny : le propriétaire m'a raconté qu'il était absent de Genève pendant ce temps, et que, lorsqu'il y revint, après le départ de l'illustre poète, il apprit de sa mère, qu'elle avait brûlé une foule de papiers, à moitié écrits et tout raturés, dont le *mylord anglais* avait laissé sa chambre jonchée.... C'étaient les brouillons du 3^e chant de *Childe Harold*, de *Manfred* et du *prisonnier de Chillon*!! Je laisse à penser si M. Diodati, amateur éclairé des beaux vers, et ami de M. de Lamar-tine, dut être inconsolable de cette perte. Le poète menait là une véritable vie de garçon; il avait, avec lui, Shelley, auteur de quelques poèmes estimés, et Lewis, connu par son fameux roman du *Moine*; je ne compte pas un certain Polidori, sorte de médecin *factotum*, qui faisait, par exemple, les honneurs de la maison quand le noble lord oubliait qu'il avait invité du monde à

diner. C'est ce qui lui arriva à l'égard du professeur Pictet et de M. de Bonstetten, peu habitués à se voir traités si cavalièrement. Le professeur Rossi y allait assez souvent, et, un soir que Byron le pressait beaucoup de rester à coucher, et qu'il s'y refusait, il lui dit d'un ton de dépit, en lui montrant Genève : « Vous tenez donc bien à retourner ce soir dans cette *caverne* d'honnêtes gens ! » Une autre fois, comme le poète passait la soirée à Genève, et racontait son voyage de Grèce à un groupe de notabilités réunies autour de lui, M. de Bonstetten, naturellement distrait, prenant le nom de Tripolizza pour celui de Tripoli, mit en avant une malencontreuse observation qui n'allait pas du tout à la chose. « Alors Byron, m'a dit M. Rossi, « lança à l'interrupteur un regard qu'accompagnait un sourire de dédain si insultant, que « j'en fus choqué, ainsi que ceux qui s'en aperçurent ; il y avait, en ce moment, quelque chose d'amer et de diabolique dans l'expression de cet homme. Heureusement le pauvre vieux « Bonstetten n'y fit pas attention. »

L'étranger est surpris de voir figurer, dans les armoiries d'une ville regardée, à bon droit, comme le boulevard du protestantisme, la clef de saint Pierre, qui, d'après ce que j'ai lu quelque part,

a été accordée aux habitans par le pape Martin V, en reconnaissance du bon accueil qu'ils lui firent, à son retour du concile de Constance. Ils ont conservé cet emblème d'une autorité qu'ils ont méconnue, et la vanité du bourgeois du *communier* l'a emporté, en cette occasion, sur le fanatisme du sectaire; c'est qu'on n'avait pas alors la stupide manie de vouloir rompre la chaîne qui rattache les temps passés au temps présent. Une circonstance non moins singulière, c'est que la devise de la ville : *post tenebras lux*, avait été adoptée, par un des évêques, long-temps avant qu'il fût question de la réforme.

Quand on parle de la ville de Calvin, c'est moins encore dans le sens religieux que dans le sens politique qu'il faut entendre cette expression. Ce fut Calvin, en effet, qui donna des lois à Genève, y organisa le pouvoir, et fit un petit état de ce qui n'était auparavant qu'une *commune*. Chez lui, le prédicant disparaît complètement dans le personnage politique, et il a dû, à sa supériorité, comme homme d'état, plutôt qu'à sa prétendue mission, comme homme de Dieu, la haute et durable influence qu'il a exercée à Genève. Il a su imprimer son cachet à son œuvre, et les siècles n'en ont pas encore effacé complètement l'em-

preinte profonde. J'ai vu son portrait à la bibliothèque ; c'est une belle figure, d'un caractère grave et sévère. Ce large front, ce regard perçant et calme annoncent bien une tête pensante qui dirige une volonté forte. C'est à cette volonté réfléchie, inexorable, que fut sacrifié Servet ; du moins je penche à le croire. Son exécution me semble avoir été, de la part de Calvin, une mesure politique, et non pas un acte de fanatisme ou de vengeance personnelle. Le réformateur s'embarassa peu de se mettre, par là, en contradiction avec lui-même, mais voulut, à tout prix, conserver l'unité dans la secte naissante.

Ce qui frappe surtout, lorsqu'on étudie les origines de cette petite république, c'est l'habileté avec laquelle ses habitants, une fois devenus maîtres chez eux, ont su faire face de toutes parts aux nombreux ennemis de leur liberté ¹. Ils ne né-

1. Ils maintenaient hardiment leurs droits envers et contre tous, comme on le voit par ce fragment des registres du conseil, «lequel donna avis des emportemens du sieur de « Gastines, intendant de Bresse, contre ceux de Genève, « disant qu'ils étoient de petits rois, et que quand on entroit « en leur ville, il y avoit toujours quelque petit crapaud « qui vous présentoit la poincte d'une hallebarde à la panse, « demandant le péage, qu'autrement, il vous tueroit ; qu'à

gligent aucuns moyens ; on les voit conférant gratis le droit de bourgeoisie à tous ceux qu'ils espèrent pouvoir employer utilement pour le service de la chose publique. Ici, c'est une maison que le gouvernement, n'étant pas en fonds, donne à un sieur de Verey « pour avoir chassé les *bar-*
« *bares* de Versoix. » Là, ce sont dix écus offerts à un citoyen vainqueur « des brigands et *Mameluks* de Peney ¹ ; plus loin, des lettres de noblesse accordées à un négociateur qui a mené à bien quelque affaire importante ; ailleurs, c'est une pièce de vaisselle envoyée, avec le vin d'honneur, à l'ambassadeur d'un prince étranger. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, de ce que les bourgeois, ayant vu de près Calvin, « qui, lorsqu'il vint chez
« eux, n'avait pas de souliers », aient reconnu, de suite, tout le parti qu'ils en pouvaient tirer dans l'intérêt de la *seigneurie*. Le réformateur se vit,

« passer cinq ou six pieds de terre à Genève, il y avait plus
« de danger qu'à traverser tout le royaume de France, et
« que, pour la mort-Dieu, il nous rangerait bien, et
« que nous consignerions nos marchandises sur les terres du
« roi, ou que nous créverions. »

1. Château qui était le refuge des partisans armés de l'évêque.

dès-lors, choyé, *cocolé*¹ comme un directeur de nonnes. Le conseil lui envoyait tantôt un habit neuf, tantôt un tonneau de vin vieux; une autre fois il lui interdisait d'exposer, en allant soigner les pestiférés, une vie si précieuse à la république. Qu'il me soit permis de citer, à cette occasion, un fait peu honorable pour les apôtres de cette religion *réformée*; je l'ai tiré d'un relevé des registres du conseil : « Les *spectables* ministres se présentent au conseil, avouent qu'il seroit de leur devoir d'aller consoler les pestiférés, mais qu'aucun d'eux n'a assez de courage pour le faire, priant le conseil de leur pardonner leur foiblesse, Dieu ne leur ayant pas donné la grâce de vaincre et d'affronter le péril, avec l'intrépidité nécessaire. » (Juin, 1543). Les hommes que Jésus-Christ *envoyés* n'ont pas agi de la sorte. Il est juste d'ajouter que Théodore de Bèze se dévoua, sans balancer, à cette mission périlleuse. Il fut le seul, avec un autre ministre dont je regrette de ne pouvoir citer le nom. Après Calvin, de Beze, « ce beau chandelier dans la maison de Dieu, » était celui, de tout le consistoire, qui exerçait le plus d'influence, et il en était redevable à l'élévation

2. Locution toute genevoise.

de son caractère, ainsi qu'à son parfait désintéressement.

Il est à remarquer qu'après la mort de ces deux hommes célèbres, la *vénérable classe* essaya vainement de se saisir de leur héritage, et de se substituer à eux dans la haute direction des affaires de la république. Mais les bourgeois, jaloux de leur indépendance, ne se sentirent pas d'humeur à souffrir ces prétentions; ils n'avaient pas entendu fonder une théocratie, et, en toute occasion, le gouvernement restreignit sévèrement, dans leurs attributions, purement religieuses, ceux des ministres qui tentèrent de les outrepasser. « Ces esprits frétilans », comme les qualifiait de Bèze, renouvelèrent leurs tentatives pendant assez longtemps encore, mais toujours sans succès, et il n'y a peut-être pas de pays où l'Église soit plus complètement séparée de l'État, qu'elle ne l'a été et ne l'est encore à Genève.

Il ne paraît pas, au reste, que la réforme ait porté de grands fruits, sous le rapport de l'amélioration des mœurs et de la diffusion des lumières. J'en vois la preuve dans les sévères remontrances, adressées continuellement au magistrat, par la *vénérable classe*, et dans les exemples sévères qu'on croit devoir faire fréquemment *in ter-*

rorem. Le gouvernement accrédite, en s'y associant, les plus grossières superstitions, et exerce, d'office, à la sollicitation des *spectables* ministres, des poursuites rigoureuses contre les sorciers et ceux qui vendent ou achètent des esprits familiers; on voit le conseil donner ordre de fondre un millier de balles de plomb « vu que celles de fonte
« sont sans effet sur le corps de ceux qui sont
« charmés, dont il y a bon nombre dans les
« troupes de Savoie. ' » Ce qui, à cette époque, paraît non moins digne d'attention, c'est l'insistance que met l'aristocratie, déjà puissante, à maintenir la distinction des rangs. Les ordonnances somptuaires se multiplient à cet effet, et, malgré les exhortations des ministres, restent le plus souvent sans résultat. Défense aux femmes de se faire appeler *madame*, quand elles n'y ont pas droit; défense de porter le *poinctal*, coiffure doublée de velours qui était réservée aux dames nobles; d'avoir, aux festins de noce, au-delà d'un certain nombre de tables, proportionné à la qua-

1. Le lecteur ne s'attend pas, j'espère, à ce que je reproduise ici la description de l'*escalade*, entreprise honteuse, tentée en pleine paix, et qui eut l'issue qu'elle méritait. Le duc de Savoie la caractérisa en disant à d'Albigny : « Vous avez fait là une belle cacade ! »

lité des époux, qui sont divisés en trois catégories, etc., etc. D'après cela on voit que l'esprit de caste, encore vivant à Genève, remonte à l'origine de la république; constamment attaqué par ceux qu'il frappait d'exclusion, il a essayé de se retrancher dans les lois, dont l'esprit des temps modernes a réussi à le débusquer, puis il s'est réfugié dans les habitudes de société où tout porte à croire qu'il aura de la peine à se perpétuer en présence d'institutions essentiellement démocratiques. Si même il ne s'efface pas à la longue, qu'importe? Il ne saurait désormais inspirer aux Genevois de craintes fondées, et ne peut plus donner que des ridicules.

Ce chapitre, quoique bien long, ne serait pas complet, si je n'y disais un mot des *moniers*, ou méthodistes, et des progrès qu'ils ont faits à Genève. Lors de l'apparition de cette secte, importée en 1818, je crois, par quelques riches Anglais qui, dit-on, appuyaient, de moyens purement humains, l'œuvre de leur prosélytisme, le gouvernement n'intervint que pour protéger les dissidens contre les violences populaires, et fit preuve, en cela, d'une sage tolérance, ou, si l'on veut, d'un grand respect pour la liberté de conscience. On crut que le meilleur moyen, pour faire tomber ces

nouveautés , était de ne point s'en occuper officiellement et de s'abstenir de persécutions , mais ce calcul ne fut point justifié par l'événement. Les *nomiers* , dont le faible troupeau se bornait , dans l'origine , à quelques familles de la classe inférieure et moyenne , ayant pour pasteur un homme d'un médiocre talent , se sont recrutés dans les rangs de la haute société ; ils sont actuellement nombreux , considérés , et ont une belle et spacieuse chapelle dans les *quartiers-hauts*. Quelques-uns des ministres et des prédicateurs les plus éloquens de Genève ont penché secrètement , ou se sont ouvertement déclarés pour la nouvelle doctrine qui , disent-ils , n'est , après tout , que celle de Calvin ramenée à sa pureté primitive. Bref , ils ont réformé la réforme , et accusé leurs adversaires de socinianisme et de déisme , sanctionnant ainsi , par leur témoignage , les reproches adressés dans le temps , à la vénérable compagnie , par Dalemberth. Ces protestans régénérés se distinguent par une grande austérité de mœurs , non moins que par l'ardeur de leur prosélytisme , et prennent au sérieux le christianisme , entendu à leur manière.

Savoie.

Bonneville.—Vallée de Maglan.—Saint-Martin.—Bains de Saint-Gervais.—Prieuré.—Lac de Chède.—Chamonix.—Le Montanvert.—Le Mont B'anc.—Le Brevent.—Les Bossons.—La Tête-Noire. Montreux.—La dent de Jaman.

LA route, de Genève à Bonneville, offre peu d'intérêt; c'est dans cette dernière ville qu'on s'arrête pour diner, et, bien qu'elle soit la capitale du Faucigny, l'étranger, une fois levé de table, n'a rien de mieux à y faire qu'à aller stimuler le zèle de son cocher. Pendant que ses chevaux achèvent leur avoine, il peut prendre les devans, et aller voir la colonne élevée au roi Charles-Félix, pour avoir *ordonné* le diguement de l'Arve, opération qu'il a laissée, presque en entier, à faire à ses successeurs. L'argent qu'a coûté ce monument eût été plus judicieusement employé à avancer les travaux, dont on voit au moins des échantillons des deux côtés du pont, ainsi que sur la route de Saint-Martin à Sallen-

ches. Casaubon raconte , au sujet des inondations de l'Arve , que ce torrent , grossi par la fonte des neiges en 1572 , fit rebrousser chemin au Rhône , à la suite de quoi , les moulins de Genève tournèrent , quelques heures , en sens contraire.

A la fin d'un assez mauvais diner , on nous a servi ici un fromage , nommé *chantemerles* , très réputé dans le pays , et qui est venu tout à point pour me donner l'occasion d'utiliser une anecdote plaisante que j'ai lue dans le Glossaire genevois. En 1462 , le duc Louis de Savoie , pour se soustraire aux violences de Philippe , son fils , se retira au couvent des cordeliers de Rive , et la duchesse , sa femme , Anne de Chypre , de la famille des Lusignan , « étant bien aise , dit Spon , de mettre à couvert quelques finances , » fit acheter un grand nombre de *chantemerles* , dont elle ôta le dedans , pour y cacher des pièces d'or , et les envoyer dans son pays. Cet or n'arriva point à Chypre , car le duc Philippe , qui accusait sa mère d'avoir des amans qu'elle enrichissait , ayant eu vent de cet envoi , courut à la poursuite des mulets , les atteignit près de Fribourg , et s'empara de tous ces *chantemerles* si richement farcis , qui rappellent ce chocolat précieux , que les jésuites d'Amérique envoyaient à leurs confrères d'Espagne.

Les habitans de ce pays regardent comme une injure le nom de Savoyard , auquel ils ont substitué, au mépris des lois de l'étymologie, celui de *Savoisien*. Ils ont tort ; leur premier, leur véritable nom a été assez illustré pour qu'ils n'aient pas à en rougir ; en effet , le nombre des hommes marquans auxquels la Savoie a donné naissance , est considérable. Brogny , cardinal de Viviers et conseiller de Sixte-Quint, Fichet, docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, Saint-Réal, Vaugelas, Berthollet, Bouvard, Berger étaient savoyards , et, naguères encore, on comptait, dans le Chablais et le Faucigny , ving-sept officiers-généraux sortis, pour la plupart, du régiment des Allobroges , et ayant fait leur carrière pendant les guerres de la révolution et de l'empire. A une époque reculée , le Faucigny appartenait à la France, et fut cédé, aux comtes de Savoie, en échange de ce que ceux-ci possédaient en Dauphiné. Ce fut, disent les historiens, le troc de Glaucus et de Diomède, ce que la Savoie acquit, valant dix fois mieux que ce qu'elle céda. Les princes de cette maison se montrèrent presque toujours habiles à agrandir leurs possessions, et ce n'était pas sans raison que le cardinal d'Ossat les appelait les *louveteaux de Savoie*.

Un des points les plus curieux de cette route est le défilé à l'entrée duquel est bâtie la petite ville de Cluse. Ce défilé, ainsi que la délicieuse vallée de Maglan qui y fait suite, a été décrit par une plume avec laquelle il serait dangereux de vouloir entrer en concurrence ¹. Je n'en dirai rien, me bornant à mentionner certaines parois de rochers d'une élévation prodigieuse, offrant une multitude de couches très minces, superposées horizontalement et alignées avec une telle régularité, qu'elles ressemblent à la tranche d'un livre mal relié, ou à de la pâtisserie feuilletée. A dix pas plus loin, la stratification de la même paroi est complètement bouleversée. Les couches tourmentées se replient parallèlement dans tous les sens, sans se briser, à peu près comme les veines de l'acajou ronceux. Comment les géologues rendent-ils raison de cette différence? Par quelle singulière circonstance la force qui a agi si puissamment sur ces couches encore flexibles qu'elle a pétries, pour ainsi dire, et repétries, a-t-elle été sans effet à quatre toises de là, où on les voit dans leur position primitive?

En passant devant le nant d'Arpenas, filet d'eau

1. Celle de M. Nodier.

qui tombe de plusieurs centaines de pieds, et fait l'effet d'un pot-à-l'eau, versé d'un huitième étage, on trouve de petits artilleurs *savoisiens* qui, pour vos dix sols, vous saluent d'une salve de leurs canons de poche dont les détonations produisent un roulement imposant, grâce à plusieurs échos qui se répondent. J'étais entassé, moi sixième, dans une diligence au complet, remplie de Parisiens plus familiarisés avec la nature de l'opéra qu'avec celle des Alpes; le temps me paraissait long. Arrivés au village de Saint-Martin, nous vîmes, sur une terrasse et à la fenêtre du grenier de l'auberge, des chamois et un bouquetin qui nous regardaient d'un œil fixe et effaré; ils ne s'enfuirent pourtant pas à notre approche, étant empaillés. L'aubergiste nous invita poliment à venir les examiner de plus près, mais nous préférâmes l'hôtel de Sallenches, mieux placé, nous avait-on dit, pour jouir de la vue du Mont-Blanc. Souvent, dans notre impatience, nous avions mis la tête à la portière; c'était à qui le découvrirait le premier. En franchissant le pont, un même cri sort à la fois de toutes les bouches, comme le mot *terre* ! quand on a été long-temps prisonnier entre le ciel et l'eau. « Voilà le Mont-Blanc ! pour le coup c'est lui ! » aussitôt nous nous précipitons

tous , pèle-mêle hors de la voiture , pour nous livrer , à notre aise , à l'enthousiasme , vrai ou simulé , que cette vue nous inspire. « Le roi des montagnes
« élevait dans les nuages son front resplendissant
« d'un diadème de neiges éternelles. Les glaciers
« lui servaient de ceinture ; assis sur son trône de
« rochers , il tenait suspendue l'avalanche foudroyante , et étendait son sceptre de glace sur
« les cimes respectueuses des monts d'alentour ¹. »

Je lui ai fait grâce volontiers du manteau de vapeurs dont l'a revêtu le génie du poète : l'incognito poussé trop loin ne lui va pas. Quelques nuages légers flottaient seulement sur ses flancs , et se teignaient des plus riches couleurs. Ce spectacle était d'une inexprimable magnificence , et je n'ai pu m'en arracher que lorsque les derniers rayons du soleil eurent cessé de dorer cette cime majestueuse , dont les nuances pourprées , s'éteignant graduellement , finirent par disparaître tout-à-fait pour faire place au blanc le plus mat.

Si les voyageurs en ont le temps , ils feront bien de visiter les bains de Saint-Gervais , qui sont sur la route de Chamouny. L'établissement thermal est situé au fond d'une gorge romantique et sau-

1. Extrait de Byron, ou à peu près.

vage, dont les constructions occupent toute la largeur; un torrent rapide, alimenté par la fonte des neiges d'un des revers du Mont-Blanc, forme, derrière la maison, une fort belle cascade, et entretient, dans cet étroit vallon, une fraîcheur délicieuse. Pour passer les jours brûlans de la canicule, Saint-Gervais est certainement à préférer à tout autre séjour, quand on veut faire une halte au milieu de ces contrées alpestres. Les environs offrent un grand nombre d'excursions intéressantes et de points de vue magnifiques¹. On trouve, en outre, aux bains, une partie de la belle société de Genève, et l'on y passe son temps assez gaiement. Mais il serait à désirer, dans l'intérêt du propriétaire, comme dans celui de ses hôtes, qu'il eût été chercher ses idées et ses plans, aux bains de Schinznach, à cet établissement modèle, au lieu de s'obstiner à les tirer de son propre fond. Au reste, ces eaux, sulfureuses et très chaudes, ont de l'efficacité, et sont d'année en année plus fréquentées. Les premiers médecins de Genève et de Lyon y envoient, avec succès, beaucoup de leurs malades.

1. L'ascension du Mont-Joli et celle du Prarion sont en première ligne. On part également d'ici pour faire le tour du



Courtin, del.

Lith. de Ligny.

Au-dessus du village de Chède, dont on aperçoit en passant la jolie cascade, on rencontre un tout petit bassin rempli d'une eau limpide qui dort entre des rives sinueuses, verdoyantes et ombragées de beaux arbres. C'est bien le plus joli lac en miniature qu'il soit possible de voir, et plus d'un propriétaire le paierait fort cher, s'il pouvait le transporter dans son parc. Il offre, en outre, une particularité frappante; c'est que l'imposante cime du Mont-Blanc s'y réfléchit tout entière, avec ses moindres détails de forme et de couleur. Ce contraste de la plus haute des montagnes de l'ancien monde, qui se reproduit dans le plus imperceptible de ses lacs, est d'un effet étrange. On dirait, (qu'on me pardonne cette comparaison un peu recherchée), on dirait le Jupiter olympien, se mirant dans un miroir de poche.

Les ondes cristallines et fraîches de ce petit lac, sont exploitées par la jeunesse du village, avec une industrie qui n'est pas tout-à-fait irréprochable, ainsi qu'on le verra par l'exemple suivant : Un enfant de dix à douze ans m'offrit sur une assiette un verre tout plein de cette eau appétissante. Je

Mont-Blanc, course qui présente un extrême intérêt. Des femmes l'ont faite.

n'avais pas soif, et je remerciai, mais le petit bonhomme était décidé à avoir mon argent de manière ou d'autre, et, en marchant sur mes talons pour me réitérer son offre, il eut soin de mettre à portée de mon bras son verre plein que le mouvement du balancier ne tarda pas à renverser. Aussitôt ce fourbe en herbe me dit d'un air résolu : « Vous allez au moins me payer mon verre ! » Mais comme j'avais la conscience que l'accident était calculé, je repoussai ses prétentions, et lui fis une belle morale sur la scélératesse de cette combinaison machiavélique; il la reçut de manière à me prouver qu'il n'en était pas à son premier verre cassé.

De Chède à Servoz on passe sur les débris d'un ancien éboulement. Le sol, composé de schistes et d'ardoises en décomposition, est encore si peu *tassé*, que le chemin descend d'année en année, et qu'il faut toujours le refaire, mais plus haut qu'il n'était précédemment. Près du Nant-Noir, j'ai compté jusqu'à cinq anciennes voies disposées les unes au-dessus des autres, et successivement abandonnées. On crut avoir remarqué, lors de la chute d'une des aiguilles de Varens (1751), quelques phénomènes volcaniques; mais cette opinion, qui s'est reproduite à l'occasion de tous les accidens de

ce genre, a été reconnue inadmissible ; l'erreur provenait, dans ce cas, ainsi que dans les autres, des tourbillons de poussière qui s'élèvent, et que les observateurs superficiels prennent pour de la fumée, puis, en outre, des lueurs que jettent les pyrites enflammées, et qui jaillissent du choc de ces masses énormes, entraînées par un mouvement si rapide.

A peine arrivé à Chamouny, j'étais déjà en route pour le Montanvert accompagné de mon guide, Michel Paccard, que je puis recommander aux voyageurs comme un homme honnête, adroit, intelligent et rempli d'attention pour les dames. Nous rencontrâmes, chemin faisant, des Anglaises qui retournaient au village, les unes portées sur des fauteuils par deux hommes, les autres s'appuyant ou plutôt se suspendant sur deux bâtons, que les guides, marchant devant et derrière elles, maintenaient dans une position horizontale. Parvenu à la maisonnette, j'embrassai, tout à coup, d'un regard, cette mer de glace tant célébrée; elle a produit sur moi une impression profonde, à laquelle les descriptions inexactes, incomplètes que j'avais lues (et peut-être mal lues), ne m'avaient nullement préparé. Mais il est nécessaire de la voir de près; il faut descendre au milieu de ses vagues

immobiles, si l'on veut parvenir à s'en faire une idée juste. Vue de loin, sa surface vous paraît simplement fendillée et raboteuse. D'énormes blocs de granit sont entassés confusément sur les bords du glacier, qui les soulève et les repousse, comme les revers d'un immense sillon. Quelques-uns d'entr'eux avancent avec lui et, pour ainsi dire, suspendus sur ses sommités, qui se sont fondues peu à peu et amincies en cônes, au-dessous du rocher qu'elles supportent, ainsi qu'un chapiteau. Des crevasses, plus ou moins larges, traversent, en tous sens, ce chaos de glace où elles forment des gouffres de plus de mille pieds de profondeur, dont les parois, d'une extrême pureté, réfléchissent ces belles nuances d'azur et de vert de mer qu'on ne peut se lasser d'admirer. La mer de glace offre, dans toute sa longueur, une veine sombre qui la partage en deux moitiés; si on l'examine de près, on voit qu'elle a reçu cette teinte foncée des débris et *detritus*, des rochers qui forment l'un des revers de la vallée; ceux de l'autre revers, moins friables, ne ternissent point la pureté de la glace, qui s'accumule à leur base. Le Dru, l'Aiguille verte, les aiguilles de Charmoz, les grandes et petites Jorasses et plusieurs autres pics granitiques, s'élancent du milieu de ces éternels frimas

et de ces neiges amoncelées, formant comme l'imposante colonnade de ce palais de l'hiver. Ils contribuent beaucoup à l'effet de la mer de glace, et ce sont eux qui donnent ce caractère grandiose à la vue générale du Montanvert, tant par leurs gigantesques proportions, que par la hardiesse de leurs formes.

J'ai pris, pour descendre, le sentier très difficile de *la Félia*, qui n'est autre chose qu'un *couloir* d'avalanches, dangereux seulement au printemps. Il aboutit à la source de l'Arveyron, qu'on signale comme curieuse. Malheureusement la voûte de glace, de dessous laquelle débouche le torrent, s'était écroulée depuis peu de jours, et je n'en ai trouvé que les débris à demi-fondus. Il y a des temps où, en s'évidant, elle s'élève et s'élargit de manière à former un ceintre imposant par ses dimensions. Mais le moment où elle mérite surtout d'être vue, est celui où elle menace ruine. Je partage, au reste, tout-à-fait l'opinion de M. de Châteaubriand, sur le peu d'effet et la saleté du Glacier-des-bois, qui, selon lui, a l'air d'une carrière de plâtre. « Les neiges mêlées à la poussière du granit m'ont paru, ajoute-t-il, semblables à de la cendre, et les couches de glace appuyées sur le roc ressemblent à de gros verres à bouteille. »

J'en suis fâché pour les *causes finales*, que je ne puis m'empêcher d'aimer, parce que nous leur devons les pages consolantes d'un séduisant, et quelquefois sublime rêveur, de Bernardin de Saint-Pierre; mais je ne saurais croire, en conscience, que la chaîne des Alpes, avec ses glaciers et ses neiges éternelles, ait été placée là, tout exprès, pour servir de réservoir au Rhin et au Rhône. La nature, ou la Providence, si l'on admettait une semblable hypothèse, eût traité en marâtre les contrées où elle n'a pas placé de pareils réservoirs, dont, après tout, les fleuves peuvent se passer, puisqu'il en existe, en Europe et ailleurs, de considérables, dont l'existence est indépendante de ces causes. En rapportant ainsi tout à lui, l'homme s' imagine rehausser son importance, tandis qu'il ne fait, le plus souvent, que ravalier la dignité du Créateur à des détails mesquins, par trop au-dessous d'elle.

Je suis revenu dîner à l'excellent hôtel de *l'Union* où j'ai eu, pour commensaux, des élégans des deux sexes, qui s'étaient arrachés aux délices du boulevard de Gand, et aux sorbets de Tortoni, pour venir errer au milieu des *cathédrales de la nature*, et se désaltérer aux canaux *calcaires* de nouvelle invention. J'avais, à mes côtés, un jeune

Anglo-Indien, avec lequel j'étais venu de Salenches, et qui, peu habitué aux courses de montagnes, était tellement sujet aux vertiges, et avait le pied si peu sûr, qu'en descendant de la cascade de Chède, j'avais dû lui offrir mon bras. Je lui demandai comment il s'était tiré de la course de la mer de glace. « Oh ! la mer de glace, me répondit-il, je l'ai vue avec un grand plaisir et sans me donner beaucoup de la peine. » Je pensai qu'il s'y était fait porter, mais il me détrompa, en me disant qu'il l'avait vue dans la maison voisine, sur un plan en relief parfaitement exact. Ceci n'est point un conte; foi de voyageur !

Après le diner, je suis allé visiter aussi ce cabinet de curiosités, et j'ai eu grand plaisir à y voir deux chamois vivans qui avaient un petit, conçu et né en état de captivité. La femelle et son faon, extrêmement familiers, mangeaient dans la main, mais le mâle, qui avait été pris déjà grand, ne se laissait pas approcher. Dans le grenier qui leur servait de demeure, on avait fixé, à la hauteur de sept ou huit pieds, des planches superposées en étages, et cet animal s'y élançait d'un seul bond, passant de l'une à l'autre avec une agilité prodigieuse. Il retombait d'aplomb, les quatre pieds réunis, sur un étroit espace, et restait là, ferme

comme un roc , en jetant sur nous un regard sauvage et méfiant. Le chamois est bien loin d'avoir les proportions élégantes et légères du chevreuil ; son corps est plus ramassé , ses jambes sont plus grosses et relativement plus courtes ; sa *physionomie* est moins fine et sa démarche moins gracieuse. Il tient davantage de la chèvre , mais n'a point cet air de nourrice qui la caractérise , et l'on reconnaît , à l'instant , en lui , le farouche enfant des Alpes auquel la domesticité n'a pas imprimé son cachet dégradant.

C'est un spectacle d'une inconcevable magie que celui que présente la vallée de Chamouny , par un beau clair de lune , et je ne puis mieux faire comprendre l'impression qu'il a produite sur moi , qu'en renvoyant le lecteur à l'admirable description , que la plume de M. de Châteaubriand a tracée d'une de ces belles nuits d'été des savannes de l'Amérique. Cette impression vague et profonde tient peut-être à ce qu'un pareil tableau réveille en nous l'idée de l'immensité , unie à celle d'un repos éternel. A mesure que l'obscurité augmente , le Mont-Blanc semble se rapprocher , et grandir dans des proportions colossales. Au-dessus de sa base ténébreuse , et des rochers dont ses flancs sont hérissés , s'élèvent les neiges pâlisantes de sa cou-

pole, qui semble ne plus tenir à la terre. Lorsque la lune, sortant du sein des nuages, vient à répandre sa clarté blafarde sur cette masse imposante, mais un peu confuse, alors toutes les lignes deviennent plus précises, les formes se détachent, et les cimes pittoresques de ces nombreuses aiguilles, se dessinant hardiment sur le bleu foncé du ciel, projettent au loin leurs ombres fantastiques sur la vallée. Les pyramides d'albâtre du glacier des Bossons brillent au milieu de la sombre verdure des sapins qui les encadre, tandis que les arêtes sourcilleuses du Brevent contrastent, par leurs sombres teintes, avec la triple cime du Mont-Blanc, inondée d'une lumière argentée qui rend encore plus vif l'éclat scintillant des étoiles. Que l'on joigne à cela le calme mystérieux de la nuit, son silence solennel qui n'est troublé que par le bruit sourd et monotone de l'Arve, et l'on aura une faible idée de ce que ne peut rendre une plume aussi inhabile que la mienne.

Le soir j'ai feuilleté le registre in-folio, où les étrangers sont tenus d'inscrire leurs noms, et dans lequel on m'avait fait espérer que je trouverais de jolis dessins, des caricatures plaisantes et quelques bonnes pièces de vers. Je n'y ai vu qu'un croquis assez piquant de M. Daguerre, ainsi que deux ou

trois petites scènes comiques reproduites avec esprit; l'une d'elles représentait un curieux désappointé, cherchant le Mont-Blanc dans les nuages, et renversant, à cet effet, la tête de telle sorte que l'observateur, placé derrière ce personnage, apercevait son nez ressortant comme un bec dans la direction de son nadir. Dans un autre, c'était un badaud de Londres, un *cockney*, tout béant d'admiration en présence du colosse des Alpes et s'écriant : « *All white in august*¹!! » On reconnaissait que beaucoup de feuilles avaient été arrachées du livre; il est à croire, en effet, que, lorsqu'il s'y trouve quelques *pochades*, faites de main de maître, elles n'y restent pas long-temps, et que des amateurs peu scrupuleux ne tardent guère à s'en emparer, en vertu du principe que ce qui n'appartient à personne, appartient à tout le monde. L'inspection de ce livre m'a convaincu que nous étions, par goût, le peuple le moins voyageur de l'Europe; il est vrai que, depuis ces trois dernières années, nous avons émigré en masse pour conspirer au milieu des Alpes, dans les établissemens de bains, sur les grandes routes, etc., mais, antérieurement à cette époque, on trouve un très petit

1. Quoi ! tout blanc au mois d'août !

nombre de noms français dans cette foule de noms anglais, russes et allemands. Ce concours de voyageurs, qui se succèdent sans relâche pendant trois mois de l'année, occupe, à Chamouny, quarante guides, et soixante-dix mulets qui partent, à tour de rôle, en suivant l'ordre des numéros. Si l'étranger désigne un guide, hors du tour, il ne peut l'avoir qu'en dédommageant celui qui se trouve supplanté. Paccard m'a assuré qu'avant cet arrangement, lui et dix ou douze des guides les plus connus, étant presque constamment employés, gagnaient, par an, y compris le louage de leur mulet, environ douze cents francs chacun. Mais il faut que tout le monde vive, le monopole, en conséquence, a été aboli, et maintenant chaque homme, inscrit au tableau, ne gagne plus que douze ou quinze louis par saison.

On parle encore aujourd'hui ici du courage et de la force musculaire qu'ont déployés deux Écos-saises, madame C**** et sa fille, il y a une dizaine d'années. Elles ont, les premières de leur sexe, franchi le col du Géant, pour se rendre à Cour-mayeur, et suivi, dans toute sa longueur, la mer de glace afin de visiter le *Jardin*, rocher couvert de végétation et de fleurs, qui forme comme une

oasis au milieu de ces solitudes glacées ; elles sont montées au sommet du Buë qui est, après la cime du Mont-Blanc, le point le plus difficile à atteindre de toute cette chaîne. Ces différentes courses sont de dix ou douze heures, et une grande partie du chemin se fait sur la neige et la glace, au travers des crevasses et le long des précipices. Une femme du pays a eu la gloire, assure-t-on, de parvenir au sommet du Mont-Blanc ; c'est Marie Coutet. Elle avait suivi des guides qui faisaient l'ascension pour leur instruction ou leur plaisir, et ne comptait nullement aller jusqu'au bout ; pourtant, moitié par bravade, moitié par curiosité, elle continua à marcher avec eux, jusqu'à ce que, prête à atteindre la dernière cime, les forces lui manquèrent ; ce que voyant ses compagnons, ils la chargèrent, tour-à-tour, sur leurs épaules, et la portèrent là où jamais femme n'avait mis et ne mettra le pied. Depuis lors on la désigne sous le nom de *Marie du Mont-Blanc*.

Quoique, depuis M. de Saussure, cette ascension ait été fréquemment tentée avec succès, elle n'est cependant pas encore devenue une chose assez commune, pour que le voyageur qui l'a effectuée puisse être regardé comme un *homme de*

tous les jours ¹. De 1787 à 1827, dix-huit voyageurs, y compris M. de Saussure, ont atteint la cime du Mont-Blanc; neuf d'entr'eux étaient Anglais, et dans le nombre on ne compte pas un seul Français. Une des dernières relations que j'aie lues, et je dois ajouter l'une des plus intéressantes, est celle de deux Anglais, le capitaine Markham Sherwill, et le docteur Clarke, qui, partis de Chamonuny, le 25 d'août 1825, à sept heures du matin, atteignirent la cime du Mont-Blanc le lendemain, à trois heures après midi, et furent de retour au village le jour suivant, à deux heures. Après tout, dit le capitaine Sherwill, en finissant, je ne conseillerai à personne de tenter une ascension qui ne peut amener aucun résultat assez important pour contrebalancer les dangers que court le voyageur, et qu'il fait courir aux guides qui l'accompagnent. On est obligé d'en prendre six pour chaque personne, et on les paie à raison de douze francs par jour, ce qui, avec les vivres et autres objets de première nécessité qu'il faut emporter, rend encore cette expédition assez coûteuse. Paccard et un autre guide m'ont assuré qu'il était im-

1. Traduction littérale d'une bonne expression anglaise : *an every-day man*.

possible de garantir la vie sauve à ceux qui l'entreprenaient, en raison des cas imprévus; l'un des plus dangereux, ce sont, disaient-ils, les *écrevasses* recouvertes de neige; M. de *Chaussure* y aurait été infailliblement englouti, sans le sang-froid intrépide d'un de ses guides. On sait que trois de ceux qui accompagnèrent le docteur Hamel, en 1820, périrent entraînés par une avalanche. Cet essai malheureux ne découragea pourtant pas deux Anglais, MM. Clissold et Jackson, qui tentèrent l'ascension, le premier en 1822, et le second l'été d'après. Ils atteignirent le sommet sans accident. On raconte que, revenus à Genève, ces messieurs y furent, comme de raison, l'objet de la curiosité générale. Les savans s'empressèrent autour d'eux, pour savoir quelles observations ils avaient recueillies.—« Aucune. »—Et les questionneurs de demeurer ébahis. « Eh quoi ! pas la moindre remarque météorologique ? Mais vous aviez, tout au moins un baromètre ?—Non ; à quoi bon ?—Pourquoi donc alors avez-vous tenté cette ascension au péril de votre vie ?—Simplement pour chercher des émotions et pouvoir dire que nous avons été là haut. » Voilà qui est bien anglais ! pensèrent les Genevois, en s'éloignant ; ces pédans de Genève sont drôles avec leur ba-

romètre , se dirent les chercheurs d'émotions.

Je n'ai point à raconter de prouesses de ce genre, m'étant borné à monter sur le Brevent. Cette course, l'une des plus intéressantes qu'offre la vallée, est sans aucun danger, et n'a de pénible que la portion du trajet qui commence au chalet Pliampraz et finit au sommet du passage nommé *la Cheminée*. Jusqu'au chalet, vous gravissez en zig-zag, dans un couloir d'avalanches rapide, dépouillé et couvert de pierres roulantes, puis vous franchissez, à l'aide d'un sentier raide et raboteux, quelques étages de rochers presque verticaux, et vous vous trouvez sur un plateau assez vaste d'où vous jouissez déjà d'une vue étendue sur le Mont-Blanc et la vallée; beaucoup de curieux s'en contentent et ne vont pas plus haut. J'y rencontrai des dames françaises, qui y étaient montées à dos de mulet; elles me souhaitèrent un bon voyage, souhait qui n'était pas superflu, en raison des difficultés que j'eus à surmonter dans cette dernière partie de ma course. La neige ramollie, d'abord peu épaisse, le devint bientôt à tel point que nous y enfoncions, parfois, jusqu'à la ceinture; nous en avions, presque toujours, au-dessus du genou. Quand je posais le pied, elle semblait m'offrir une certaine résistance; mais lorsque tout le poids du

corps venait à porter sur ce fond peu solide, il cédait tout à coup, et je disparaissais jusqu'à la ceinture. Alors il fallait faire, pour se tirer de là, de nouveaux efforts à peu près aussi infructueux. Qu'on joigne à cet obstacle la raideur de la pente, qui était à peu près de quarante-cinq degrés, et l'on aura une idée des difficultés de notre ascension. Le guide n'avancait pas plus vite que moi; l'un et l'autre nous piétinions sur place, et mîmes plus de deux heures à parcourir un trajet qu'on fait habituellement en trois quarts d'heure. Après avoir escaladé la *Cheminée*, qui n'est point aussi effrayante, ni aussi pénible qu'on le dit, nous trouvâmes une neige ferme qui craquait sous nos pas, et, en vingt minutes, nous atteignîmes la cime du Brevent, observatoire de six mille cinq cents pieds d'élévation, qui domine toute la vallée de Chamouny, et vous permet de contempler le Mont-Blanc face à face. Vous n'êtes qu'à la moitié de sa hauteur, il est vrai, mais la distance le rabaisse presque au niveau de votre œil. Le soleil était radieux; il n'y avait, dans le ciel, qu'un seul petit nuage léger, qui reposait sur la dernière cime du Mont-Blanc, et en laissait, par intervalles, distinguer le contour. Il changeait, à chaque instant, d'aspect, tantôt formant comme une ai-

grette sur la tête chenue du monarque des Alpes, tantôt la coiffant ainsi qu'une calotte, ou la barrant d'une bande diaphane; mais il ne bougeait pas de là, et l'on eût dit qu'une attraction puissante l'y fixait, en dépit du vent qui en altérait les formes. Mon guide en était fort impatienté, et aurait voulu que, pour l'honneur de son Mont-Blanc, ce nuage importun fût balayé dans l'espace. Quant à moi, j'y tenais peu; il faisait si bon là haut! le soleil me pénétrait d'une douce chaleur, il n'y avait point de vent; l'air était léger et pur; mon regard plongeait dans la vallée, depuis le col de Balme jusqu'au Prarion; il planait sur toutes les sommités d'alentour et sur le Mont-Blanc qui, vu d'ici, reprenait sur elles la supériorité qu'elles semblent lui contester, lorsqu'on les compare avec lui depuis le village. De ses flancs descendaient, en flots immobiles, les glaciers des Bossons, des bois, d'Argentière, se prolongeant entre des arêtes granitiques, pittoresquement dentelées, qui semblent comme les arcs-boutans de cette montagne colossale. Un ciel pur et lumineux ajoutait à l'effet de cette scène sublime; l'œil était ébloui de l'éclat des neiges, et l'âme, profondément émue d'un spectacle si nouveau, contemplé d'une telle hauteur,

éprouvait une sorte de vertige qui n'était pas sans charme ¹.

Je restai là deux heures, confortablement assis sur quelques touffes de gazon, et y prenant un léger repas, dans lequel nous bûmes à la glace. Mon guide ne me pressait point de descendre; il tenait à l'honneur de me faire voir, à découvert, cette dernière cime qu'il m'annonçait devoir nous apparaître à chaque instant, mais l'obstination du nuage susdit lassa enfin la sienne, et nous quitâmes, à mon grand regret, notre station aérienne, pour redescendre sur la terre. Du Brevent on peut, sans repasser par Chamouny, atteindre le sommet du Buet, et aller coucher à Valorsnie; mais c'est une course terrible qui demande une force herculéenne, et que jamais les guides ne vous proposent les premiers. Cependant M. H**** de R...t, de Neuchâtel, dont j'ai eu l'occasion de mettre à l'épreuve l'obligeance et le jarret infatigable, a effectué les deux ascensions dans la

1. Voici de beaux vers de Byron; on croirait qu'il les a faits sur le Brevent :

« Soaring Snow-clad, through thy native sky,
« In the wild pomp of mountain majesty,
« I gaze beneath thy cloudy canopy,
« In silent joy to think I gaze on thee. »

même journée. Il marcha presque constamment , sur ces pentes rapides, depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

Il est vrai qu'en descendant on va plus vite et avec moins de peine, on se laisse glisser sur la neige; mais la première épreuve que je fis de cette manière d'aller, faillit ne me pas réussir. Que mon lecteur se rassure ! Je courais risque seulement de m'enfoncer une côte ou deux, ou bien de me fouler un membre; il n'y avait point ici de précipice qui ouvrit, pour m'engloutir ses incommensurables profondeurs; mais deux petits rochers à fleur de terre m'attendaient, au bas d'une glissade d'une soixantaine de pieds, sur laquelle je descendais bien plus vite que je n'aurais voulu. J'en fis, en passant, l'observation au guide, homme vigoureux et d'un grand sang-froid; il m'empoigna à temps, m'arrêta, mais, ébranlé lui-même par le contre-coup, il tomba par dessus moi, fit deux ou trois tours sur lui-même, et réussit pourtant à se retenir. La leçon me profita; je ne tentai plus cette méthode expéditive, que là où lui-même m'en donna l'exemple. C'est un plaisir que de descendre de la sorte; je m'asseyais sur la trace que mon homme avait faite, et me laissais aller; mais dès que je m'apercevais que j'allais trop vite, je m'é-

tendais aussitôt sur le dos, tout de mon long, et, multipliant ainsi la résistance, je ralentissais l'impulsion. Il me suffisait de me remettre sur mon séant, pour l'accélérer de nouveau. Voici à quoi se sont bornées mes aventures..... mais je me trompe; il en est une qui glacera d'effroi les âmes sensibles, et fera palpiter les amateurs d'émotions. Arrivés au couloir d'avalanches dans lequel serpente le sentier, mon guide, qui marchait à quelques pas en avant, se jeta brusquement de côté en levant les bras au ciel, et en s'écriant, d'une voix altérée : « Ah ! mon Dieu ! » ses traits de vieux soldat portaient tous les signes de la plus vive terreur. « Rangez-vous, cria-t-il de nouveau, rangez-vous ! c'est un rocher. » Je levai les yeux dans la direction des siens, et vis, en effet, une grosse masse qui arrivait sur nous en bondissant. Incertain sur ce que j'avais à faire, je regardai mon homme, dont les muscles faciaux, contractés par l'effroi, se relâchèrent soudain, quand il reconnut sa méprise. « C'est un sac de fourrage ! » me dit-il, et nous éclatâmes de rire l'un et l'autre. J'y eus moins de mérite que le guide, car, ne pouvant mesurer toute l'étendue d'un danger nouveau pour moi, et dont lui avait sur-le-champ compris la gravité, je n'avais eu ni le temps ni

l'esprit d'avoir peur. Ce danger est terrible; souvent il suffit d'une pierre grosse comme les deux poings, qui descend de ces hautes sommités, pour tuer un homme. Dans sa prodigieuse vélocité, elle vous emporterait la tête ainsi qu'un boulet, et il est toujours difficile de l'éviter, en raison de ses ricochets, dont la direction change à chaque nouveau bond. Les gros rochers sont, de beaucoup, les plus dangereux, non-seulement à cause de leur volume, mais parce qu'ils entraînent une grêle de pierres à laquelle il devient presque impossible d'échapper.

C'est pourtant le chantre Bourrit qui, avec son style boursofflé, et les transports de son admiration trop souvent niaise ou extravagante, a le plus puissamment contribué à mettre à la mode le Mont-Blanc et la vallée de Chamouny découverte, il y a une soixantaine d'années, par deux voyageurs anglais, MM. Pococke et Windham qui, les premiers, osèrent s'y aventurer armés jusqu'aux dents. Leur entrevue avec les *naturels du pays* rappelle, aux grains de verre près, la manière dont s'établirent les premiers rapports, entre Cook et les insulaires de la mer du Sud. Ces visiteurs inspirèrent, aux habitans, par leur appareil guerrier, la crainte et la méfiance qu'ils éprou-

vaient eux-mêmes ; le curé s'avança vers eux comme parlementaire , et les rassura , en leur offrant , en bon français , de venir déjeuner à la cure. Plus tard , le célèbre de Saussure fit , de cette vallée , le théâtre de ses explorations géologiques , mais ses travaux , et l'ouvrage qu'il publia , n'intéressaient guère que les savans , et ne furent connus que d'eux. Il fallait un descripteur , un homme à phrases , et la Providence , qui veillait sur ces montagnards , leur envoya Bourrit. Son nom est ici en vénération , et les aubergistes , dont il a été le bienfaiteur , se faisaient un honneur et un devoir de lui prouver leur reconnaissance , en l'hébergeant , pour ainsi dire , gratis , pendant les séjours qu'il venait faire tous les ans dans cette vallée , dont il était le cicerone en chef. Lorsqu'il arrivait des voyageurs de grande distinction , ou des personnes qui lui étaient recommandées , il s'empressait de leur en faire les honneurs , avec un air d'importance amusant ; on eût dit que la vallée de Chamouny et le Mont-Blanc étaient sa propriété. Il accompagnait les étrangers partout , et , ayant fait une étude approfondie de l'art de bien voir , il les dirigeait dans leurs plaisirs , avec une obligeance quelquefois tyrannique. En allant au Montanvert , par exemple , il imposait tout à coup

silence à la bande qu'il guidait, de peur que le retentissement des voix ne fit rouler des pierres; du haut de certaine pente excessivement rapide. Sur le point d'arriver en vue de la mer de glace, il vous prescrivait de marcher à reculons, pour vous réserver tout l'effet du premier coup d'œil. Après vous avoir fait admirer un point de vue sous ses différens aspects, « imitez-moi ! » s'écriait-il : et aussitôt le bonhomme faisait volte-face, puis, baissant la tête, il contemplait la nature entre ses deux jambes écartées qui servaient de cadre au paysage. A tout cela, il mettait une gravité extrême, et eût trouvé fort mauvais qu'on se fût permis d'en rire.

Le glacier des Bossons mérite qu'on lui consacre une course à part. Il faut le traverser, ce qui est facile, et examiner de près ses prismes de glace, les plus beaux et les plus purs que je connaisse en Suisse; l'extrémité inférieure du glacier en est hérissée. On ne pourrait, sans danger, y pénétrer, ces pyramides s'écroulant d'un instant à l'autre, soit en entier, soit en partie; mais du haut de la moraine la plus récente, on jouit parfaitement du coup d'œil, et l'on se fait une juste idée de l'élévation de ces cônes de glace, que j'estime avoir quarante ou cinquante pieds; de leur base à leur pointe:

Quand le soleil donne dessus, ils sont brillants comme l'albâtre le plus pur. On distingue parfaitement ici trois moraines, c'est-à-dire trois de ces renflemens du sol, soulevé ou accumulé par le glacier. La plus nouvelle de toutes est entièrement nue, et ne se compose que de gravier et de rochers confusément entassés; la seconde, plus anciennement abandonnée, est déjà tapissée de gazon et recouverte de quelques touffes de broussailles; la troisième enfin, qui date d'une époque beaucoup plus reculée, est occupée par un bois de sapins déjà grands, et dont plusieurs paraissent vieux. C'est à gauche du glacier que cette distinction est surtout sensible¹; elle m'a prouvé que le glacier s'était successivement retiré à trois époques différentes.

Qui s'attendrait à trouver les Romains sur le chemin du Mont-Blanc? Ils y sont pourtant venus, à en croire d'ingénieux étymologistes, qui font dériver le nom de Chamouny de *campus munitus* (champ fortifié), j'aime mieux, quant à moi, l'explication du curé, qui le fait venir, tout uniment, de *champ-mouni* (le champ du meunier). Un autre

1. Je veux dire sur le rebord opposé au village de Chamouny.

savant en *us*, un docteur de Sorbonne, a également découvert l'étymologie du nom de Vetraz, village des environs ; c'est évidemment, selon lui, la corruption de *vetera castra* (les vieux camps). Après tout, que ces bons Savoyards descendent des légionnaires romains ou des envahisseurs Burgoudes, peu importe ; c'est une honnête race d'hommes. Ils sont laborieux, intelligens, moraux, et plus éclairés que bien des bourgeois de Genève, qui les regardent en pitié du fond de leurs boutiques. Ils m'ont paru vraiment religieux et fort dévoués à leurs princes, et ce n'est point dans ces vallées que les gens qui rêvent un bouleversement doivent venir chercher des auxiliaires.

Je ne conseillerai le passage du col de Balme qu'aux voyageurs qui auront eu mauvais temps ici, ou n'auront pas bien joui du Mont-Blanc et de l'ensemble de la vallée ; la vue de cette station les en dédommagera. S'il n'en est pas ainsi, on fera bien mieux de prendre le chemin de la Tête-Noire, infiniment plus pittoresque et moins pénible ¹. D'Argentière à Valorsnie, le sentier n'a point d'intérêt ; il traverse une solitude dépouillée, hérissée

1. Je les connais l'un et l'autre, étant venu trois fois à Chamouny.

de rochers sans grandeur et sans caractère ; mais , après avoir dépassé les Montets , la végétation reprend , et le chemin , qui suit quelque temps le torrent , pour s'élever ensuite à mi-côte , vous offre une succession non interrompue de beautés sévères et d'émotions nouvelles , jusqu'au hameau de Trient . C'est surtout en descendant à Chamouny , que j'ai trouvé ce passage admirable . Depuis les rochers de la Tête-Noire , cette gorge sauvage , revêtue de forêts de sapins déjà dans l'ombre , s'ouvrait , pour laisser apparaître les aiguilles granitiques du Mont-Blanc , et une partie de sa cime qu'illuminait le soleil à son déclin . C'est certainement un des tableaux les plus poétiques et les plus imposans que la nature des Alpes m'aient encore offerts .

Quand on a atteint le sommet de la Forclaz , la vue , jusqu'alors resserrée dans une vallée étroite , s'étend et plane sans obstacle sur un immense horizon , embrassant tout le Valais et la double chaîne des Alpes , qui se réunit à la Furca et dont les deux revers parallèles forment cette longue et étroite vallée du Rhône , dans laquelle , pour me servir d'une expression du capitaine Sherwill , le fleuve fait l'effet d'un fil d'argent serpentant sur un tapis verd . J'apercevais , sur ces hautes som-

mités et entre ces pics innombrables, une multitude ou plutôt une succession non interrompue de glaciers, qui m'a rendu croyable une assertion que j'ai vue quelque part : savoir que l'on compte du Mont-Blanc aux frontières du Tyrol, quatre-cents glaciers occupant une superficie de cent vingt milles carrés ! J'aime peu les vues à vol d'oiseau, sauf le cas où, comme celle-ci, elles vous mettent à même de vous graver, dans la tête, la configuration et l'aspect de tout un pays et de tout un système de montagnes.

Bourrit, en parlant du val d'Antremont peu éloigné d'ici, assure que le terrain y est tellement léger qu'on y laboure avec des chèvres, dressées à ce genre de travail. Cette assertion m'avait paru si étrange, que j'en parlai à Paccard, en lui exprimant mes doutes : « Je ne puis pas, monsieur, vous dire positivement ce qui en est, me répondit-il, n'étant jamais allé de ces côtés-là, mais je me souviens bien avoir entendu conter, à mon grand-père, qu'il y a, par ici, dans les environs, des endroits où l'on met les cochons à la char-rue. » Pour concilier ces deux graves autorités, je ne vois rien de mieux que d'atteler la chèvre de Bourrit, et le cochon de Paccard à la même char-

rue, et d'en faire hommage au comité central d'agriculture. Le val de Bagne offre une particularité remarquable et mieux constatée; c'est que la lettre *l* est bannie de son alphabet. Les habitans disent *o muhet* pour *le mulet*. Dans une autre localité, c'est le *d* dont l'usage est proscrit.

Revenus à Martigny, où l'on nous a servi, pour diner, toute une couvée de poulets à la coque, nous avons pris une voiture pour refaire le chemin que nous connaissions déjà. Je me suis arrêté de nouveau une demi-heure à la cascade de Pisse-Vache, dont j'ai joui plus complètement que la première fois; l'affreux crétin n'y était plus. Tout bien considéré, ce qui manque à cette belle chute, c'est l'accessoire d'une fraîche végétation; rien ne va mieux à ces eaux écumeuses et scintillantes que le contraste de la verdure. Ici le rocher est entièrement nu, d'un ton de couleur froid et terne. Le nom de cette cascade a du moins le mérite, s'il n'est ni poétique ni de bon goût, de présenter une image assez fidèle; et c'est là tout ce que le naïf inventeur en voulait; il a bien rencontré, puisque ce nom a fait fortune. Dans le val de Giffre, les habitans ont baptisé, d'après ce même principe, une des cascades remarquables du pays, qu'ils

nomment *la jolie Pissette* : ces bonnes gens n'y ont point entendu malice; ils ont trouvé un point de comparaison et s'en sont servis.

Voulant passer, le lendemain, la dent de Jaman, d'où la vue s'étend sur tout le lac de Genève, je vins coucher ce soir-là à Montreux, grand et beau village, magnifiquement situé à mi-côte, au-dessus du château de Chillon, et non loin de Clarens. C'est la Provence de cette partie de la Suisse; l'exposition en est si heureuse et le climat si doux, qu'on peut voir, dans plusieurs jardins, des figuiers, des lauriers et des grenadiers en pleine terre; il y existait même, il y a peu de temps, un olivier qui, à la vérité, ne portait pas de fruits. Pendant un hiver que j'ai passé à Genève, où nous avons eu deux pieds de neige, on n'en a eu, à Montreux, que deux ou trois pouces, qui ont fondu dans les vingt-quatre heures. Aussi les médecins de cette ville et de Lausanne y envoient, pour l'hiver, ceux de leurs malades dont la poitrine est attaquée ou menacée. Le *creux du Valais* et le fond du lac, vus d'ici, font un admirable effet qui se modifie à chaque heure de la journée, c'est à ne pas s'en lasser, et j'en ai vécu, pour ainsi dire, pendant huit jours passés à Montreux, il y a quelques années. Le soir, j'allais voir M. le pasteur

Bridel, homme d'esprit, qui connaît à fond tout ce qui a rapport à la Suisse et à son histoire. Je lui dois beaucoup; outre ce que j'ai appris dans sa conversation, j'ai puisé, dans son *Conservateur*, plusieurs faits curieux.

Un de mes vieux amis m'a conté que passant à Montreux, en 1790, il fut vivement choqué de voir, sur la place du marché, une pauvre fille enfermée dans une cage tournant sur un pivot, et en butte aux risées et aux ignobles projectiles des polissons du village. Elle était là pour avoir justifié la vérité d'un mot célèbre de Shakspeare ¹. Cette punition dégradante était généralement employée en Suisse, à cette époque, et ce pilori du bon vieux temps y portait le nom de *trulle*. J'en ai encore vu un, il y a peu d'années, à l'entrée du pont de Dietikon, près de Zurich, et j'ai lu qu'il en existait jadis un à Genève, sur la place du Molard, « pour enfermer les ivrognes. » On faisait alors bon marché de la dignité de l'homme, ce que nul ne songeait à trouver mauvais. Lorsqu'un individu, par exemple, condamné à une amende pour un délit correctionnel, ne pouvait, ou ne voulait

1. « Woman ! thy name is frailty ! » *Oh femme ! ton nom est fragilité.*

payer, il était « contrainct, disent les vieux documents, courir nu par la ville. » Cédant à mon penchant connu pour les vieilleries, je ne puis m'empêcher de citer encore un fragment curieux du *Coutumier*, manuscrit du pays de Vaud. « Si
« quelques hommes ou femmes à marier viennent
« à commettre crime, pour lesquels ils soient ad-
« jugés à mort, ycelle adjudication nonobstant,
« s'i vient une fille ou un garçon, selon le sexe de
« la conjonction, qui n'auroit été marié, requérir
« à la justice le condamné, pour l'avoir en ma-
« riage, il lui sera délivré, sans prendre mort, et
« abandonné en liberté et franchises, en restituant
« à la justice les coustes supportées, etc. »

Le chemin qui mène, par le *plan de Jaman*, dans le canton de Fribourg et le Simmenthal, est agréable et peu pénible, à l'exception d'un certain bois où le sentier, grossièrement pavé, forme des zig-zags nombreux et rapides. La matinée était brumeuse; je marchais dans les nuages, jouissant peu, mais espérant beaucoup. Il était près de midi, et c'est l'heure à laquelle le temps se lève, ou s'établit au mauvais pour le reste du jour. Lorsque j'atteignis le sommet du passage, le soleil, vainqueur des brouillards, brillait du plus pur éclat; je me retourne enchanté, et, au lieu du lac, je vois

une mer de vapeurs floconneuses , d'un blanc nacré, qui se confondaient, d'un côté, avec le ciel, et d'où s'élevaient, de l'autre, ainsi que des rescifs, les montagnes abruptes de la Savoie, dont la base plongeait dans les brouillards. Ce spectacle était d'un effet singulier, et avait de la grandeur. J'attendis assez long-temps un changement de décoration qui enfin arriva; peu à peu les nuages se dilatèrent, s'élevèrent, et mon œil put embrasser, sans obstacle, l'ensemble de ce vaste panorama, dont les détails disparaissent en raison de l'élévation et de la distance; c'est un peu une carte géographique. M. Raoul-Rochette a donné une excellente description de ce point de vue renommé; elle est écrite de main de maître, et, de plus, parfaitement exacte, mérite assez rare. Je ne la referai point, et me bornerai à citer l'exclamation d'un pâtre de Gessenay, venu pour voir le lac Léman. « Dieu me préserve, s'écria-t-il, en l'apercevant tout à coup du *plan* de Jaman, Dieu me « préserve d'aller dans un pays où le ciel vient de « tomber ! » C'est à peu près la même impression qu'éprouvait, à cette vue, une paysanne fribourgeoise qui dit : « Il m'a semblé qu'il y avait deux ciels; l'un en haut et l'autre en bas. » Au-dessus de la dent de Jaman est le sommet de la chaux de

Naye, d'où l'on voit le lac de Neuchâtel et la chaîne des Alpes, depuis le Saint-Bernard au Titlitz ; « les trente-deux vents y tiennent foire, » disent les gens du pays.

Ce passage est exposé, au printemps, à de fréquentes avalanches, et a, sous ce rapport, une mauvaise réputation qui date de loin. M. Bridel, en m'en parlant, me cita l'autorité du géographe de Charles-Quint, Gérard Mercator, dans la *Cosmographie* duquel on voit : « Combien grand et « espouvantable est le précipice du mont Mus-
« truac (Montreux), duquel tombent et se per-
« dent, chaque année, plusieurs bêtes de somme,
« et des hommes mesmes ! » Nous n'y eûmes d'autre aventure que la chute d'une petite pierre, qui passa près de nous, en ronflant et faisant des ricochets perfides. Notre guide fribourgeois s'en montra bien plus effrayé que nous, en ce qu'il s'attendait à en voir descendre de plus grosses. D'abord il soupçonna que ce pouvait être une espièglerie de quelque pâtre, mais, n'apercevant personne sur ces hautes sommités, il trouva plus simple de s'en prendre à l'esprit malin.

Canton de Berne.

Gessenay. — Les fromages. — Zwëysimmen. — Thôune. — L'Oberland. — Interlaken. — Lauterbronne. — Le Staubbach. — Le Grindelwald. — La Jungfrau. — Le Reinchenbach. — Meyringhem. — Le Grimsel. — Brientz. — Le Giesbach. — Berne.

DE recommande aux paysagistes cette partie de la route qui s'étend de Montbovon à la Tine; elles s'élève à mi-côte dans un défilé couronné des plus magnifiques ombrages, et au fond duquel bouillonnent les eaux limpides de la Sarine. Éclairé par le soleil du matin, ce site est d'un effet ravissant; c'est un tableau tout composé, d'un caractère agreste, mystérieux, plein de fraîcheur et de repos. Je m'étonne de ce que cette route, qui mène de Vevay dans l'Oberland bernois, en passant par Bulle, ne soit pas plus fréquentée des voyageurs; elle est excellente, sauf un espace de trois lieues, entre Gessenay et Zweysimmen, qui n'est point encore

fait, mais est cependant praticable pour les voitures. Quand on atteint ce premier village, on est sur le territoire de Berne, et l'on s'en aperçoit à l'air d'aisance qui se fait remarquer dans les habitations, construites en bois et avec recherche. Chaque maison, outre sa galerie, a encore un petit balcon orné de fleurs. Le pignon forme la façade, sur laquelle sont percées les fenêtres que protège la saillie considérable du toit, qui s'arrondit quelquefois en ceintre. J'en ai compté jusqu'à trente-six sur le pignon d'une maison. Lorsqu'il vient à passer un étranger, ou que quelque événement réveille la curiosité publique, voilà une multitude de têtes qui sortent de toutes ces ouvertures; cela forme un coup d'œil singulier, et fait penser aux poulets qu'on met en mue. C'est surtout dans le Simmenthal que j'ai admiré le plus de ces palais rustiques; on dirait la résidence royale du bon Alcinoüs. Chaque habitation de ce genre est entourée d'enclos cultivés avec soin, et dans lesquels la rose et le dalia ne dédaignent pas d'orner les carrés de choux et de navets. On aime à voir les paysans s'occuper de la culture des fleurs; cela prouve qu'ils ont du loisir, et que le matériel de la vie ne les absorbe pas au point de les empêcher de songer à ses jouissances. Le goût des peins

tures à fresque a même pénétré jusqu'ici, et j'ai vu, sur la façade d'une des maisons de Zweysimmen, le combat de Goliath et de David. L'artiste, afin de donner au géant une expression plus terrible, a imaginé de lui peindre sur son profil, un œil de face, ce qui est d'un grand effet.

La fabrication des fromages est la principale industrie, ou, pour parler plus exactement, la seule de cette contrée, d'un caractère éminemment pastoral et alpestre. M. de Bonstetten croit voir l'étymologie de son nom, *Saanenland*, dans un vieux mot allemand, encore en usage dans le nord, et qui signifie *crème*. Il a été jadis bailli dans ce district, et c'est par là qu'il a commencé sa carrière administrative : son début dans les fonctions publiques fut marqué par une circonstance plaisante. La veille ou l'avant-veille de son départ pour son bailliage, un vieux conseiller de sa connaissance le fit prier de ne pas manquer de passer chez lui. M. de Bonstetten, ne doutant point que ce patricien influent n'eût à lui faire quelque communication officielle, ou peut-être quelques instructions bienveillantes à lui fournir, se hâta de se rendre à son invitation. Lorsqu'ils furent seuls, le vieux conseiller lui dit gravement : « J'ai un conseil à vous
« donner : j'ai été, dans mon temps, bailli à Ges-

« senay, et je vous dirai qu'il arrive assez souvent
« que les administrés, qui vous doivent, au nou-
« vel an, un grand fromage, vous en apportent
« deux petits. Ne tolérez pas cet abus, car j'ai ob-
« servé que les gros sont bien meilleurs, et, en
« outre, se gardent mieux. » Je ne sais si M. de
Bonstetten répondit :

« Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute, »

mais je puis dire, qu'il prenait grand plaisir à ra-
conter l'anecdote, avec quelques autres du même
genre. Aussi n'était-il point aimé à Berne, qu'il
n'aimait guères. Sans doute c'était par erreur que
la nature avait fait naître dans le nord, cet *homme
du midi*. Il y a quarante ans, on eût à peine trouvé
une seule charrue, dans ces vallées du Simmen-
thal et de Gessenay, riches, l'une et l'autre, en
excellens pâturages. Les habitans y ont, tous, deux
domiciles; l'un où ils résident pendant l'hiver,
l'autre, plus élevé, dans lequel ils se transportent,
au commencement de la belle saison, avec leur
bétail. Il arrive parfois que, lorsque les vaches sont
montées sur les *alpes* les plus hautes, un abaisse-
ment subit de la température a lieu, à la suite
d'un violent orage; alors une neige abondante
blanchit momentanément les montagnes. C'est un

instant de crise pour le bétail et les pâtres. Les vaches épouvantées, ne pouvant plus s'orienter pour redescendre, se serrent les unes contre les autres au point de s'étouffer, ou bien, en courant çà et là, dans leur effroi, elles se précipitent du haut des rochers. On a vu, en ces occasions, des troupeaux de deux ou trois cents vaches, affamées par les neiges, revenir dans la vallée, d'elles-mêmes et conduites par leur seul instinct. Les fourrages, mis en réserve pour l'hiver, se trouvant épuisés, on a été, plus d'une fois dans la nécessité, dit-on, de les nourrir avec leur propre lait, ressource qui, je pense, ne pouvait pas long-temps suffire.

Toute cette portion du pays appartenait jadis à l'ancienne et puissante famille des comtes de Gruyères qui, l'ayant engagée, pour des sommes considérables, à des créanciers qu'elle se trouva dans l'impossibilité de satisfaire, eut la douleur de voir le gage passer entre les mains des Bernois et des Fribourgeois, auxquels les créanciers l'abandonnèrent, moyennant le remboursement immédiat des sommes qui leur étaient dues. Ces arrangements étaient alors assez communs, et souvent les bourgeois des villes, enrichis par leur esprit d'ordre et d'économie, ont su faire tourner habilement à leur profit les habitudes de faste et de

prodigalité de leurs nobles voisins. Cette petite cour des comtes de Gruyères était brillante; c'était le rendez-vous de tous les chevaliers et barons du pays, et l'on nous a conservé le récit de ses fêtes. Le fou du comte Pierre, Girard Chalamala, y remplissait le rôle principal. Tantôt il égayait l'illustre assemblée par ses bouffonneries, tantôt il donnait à son maître, sous la forme d'une facétie, de salutaires leçons¹; d'autres fois il racontait, de même que les bardes écossais, les faits relatifs à l'histoire de *la comté de Gruyères*, et les exploits de ses intrépides défenseurs. Il disait comme quoi, *ceux* de Berne et de Fribourg avaient été taillés en pièces, à Villars-sous-Mont, par les pâtres de ces vallées, que conduisaient Clarimboz et Ulrich Berner *au bras de fer*; comme quoi ces deux vaillans hommes d'armes s'étaient battus si long-temps et avec un tel acharnement, qu'il avait fallu employer l'eau chaude pour détacher leur main de la poignée de leur bonne épée, que le sang de l'ennemi y avait collée en se coagulant. Il ajoutait qu'en cette occasion, les

1. Comme lorsqu'il lui dit, par exemple, que « l'ours de Berne faisait cuire la *grue* dans un chaudron », cette allusion prophétique sur les *armes* de Berne et celles du comte se vérifia.

femmes de Gruyères, bien avisées, chassèrent, vers les Bernois, à l'entrée de la nuit, toutes leurs chèvres, après leur avoir attaché, à chacune, une torche de résine flamboyante entre les cornes, et décidèrent, par ce stratagème, la déroute des ennemis.

L'histoire de la comtesse Marguerite, telle que la chronique la raconte, est naïve et a bien la couleur du temps; elle ferait à merveille dans une ballade ou un fabliau, et je la recommande à mon spirituel et ingénieux ami M. Emile Deschamps. Cette jeune et jolie châtelaine, mariée depuis plusieurs années, se désolait, avec son noble époux, le comte de Gruyères, de n'avoir pas d'enfans. Prières, vœux, pèlerinages, rien n'y faisait. Un soir que, toute dolente, elle était entrée dans une petite chapelle pour y chercher de la résignation et de l'espoir, un pauvre homme, Jean-le-boiteux, vient s'agenouiller non loin d'elle. Il l'entend soupirer, prier avec ferveur, et, trompé par l'obscurité du lieu, il ne doute pas que cette femme ne soit aussi, elle, une mendiante. Il tire, alors, de sa pannetière, le pain et le fromage qu'il a reçus en aumône, et les partage charitablement avec elle, en lui disant : « que Dieu vous vienne en ayde ! » La comtesse, regardant ce cadeau, et les paroles qui l'accompagnaient, comme d'un heureux

présage, accepte, sans se faire connaître. Revenue au château, elle paraît toute radieuse au souper, et donne ordre de servir, devant le comte et ses hôtes, deux plats d'argent recouverts, dans lesquels elle avait fait mettre le pain et le fromage du mendiant ; elle raconte alors son aventure, puis distribue, à chacun des convives, une portion de cette offrande qui, dit-elle, doit lui porter bonheur. Le jeune et beau page, Rolet de Gruning, eut aussi, lui, sa part, qu'il reçut en baisant la main de sa bienfaitrice, et le vieux chapelain, Joseph Ruffieux, dit, en mangeant la sienne, qu'il avait aussi le pressentiment que le souhait de Jean-le-boiteux s'accomplirait. On but gaiement à la réalisation de cette prédiction ; neuf mois après, la comtesse mit au monde un fils beau comme le jour.

Lorsque ce petit pays fut passé sous la domination bernoise, à son grand regret, il subit le sort qu'avait eu la *patrie de Vaud* ; il fut administré par des baillis bernois, et tous les habitans eurent à devenir protestans, par ordre du grand conseil. Le nouveau culte, imposé par la force, ne s'annonça pas sous des auspices propres à lui concilier les esprits, parmi ces populations fières et indépendantes. Le protestantisme portait, à cette époque, un caractère d'exagération fanatique,

bien éloigné de cet esprit de tolérance qu'il a affecté depuis partout où il n'a pas été le plus fort. Le rigorisme des autorités bernoises menaça de la corde, du fer et du feu, ces pauvres pâtres qui, jusqu'alors, s'étaient livrés sans contrainte à leurs innocens divertissemens. La danse et, avec elle, la gaité, fut bannie de ces vallées; la représentation des *Mystères* tirés des Écritures, y fut interdite sous des peines sévères; des gens se virent condamnés à l'amende, pour avoir fait venir, du Valais, une bande de musiciens, dans le but de fêter des amis; il fut défendu de rester au cabaret après le soleil couché, et d'y dépenser plus de cinq sous, le tout parce que « des signes avaient paru « dans le ciel, pronostiquant la fin du monde », et qu'une montagne s'était écroulée dans un canton voisin. On supprima les fêtes de villages, et des délits de diverse nature furent punis par des peines hors de proportion avec leur gravité, qu'exagérait un fanatisme rigide et sanguinaire. Un homme, par exemple, fut mis à mort pour avoir, moyennant six écus, autorisé sa femme à exercer l'hospitalité, envers un étranger, à la manière des dames laponnes. Ces malheureux montagnards étaient tellement exaspérés contre la doctrine nouvelle qui sanctionnait ces rigueurs, qu'un berger

déclara publiquement qu'il donnerait sa meilleure vache, pour que la messe fût rétablie. Ils conservaient, en outre toujours, une vive affection pour leurs anciens maîtres, et, lorsque le dernier comte de Gruyères mourut, et que la famille se trouva éteinte, ils se montrèrent « désolés d'une désolation par trop grande »¹, dit naïvement un chroniqueur.

Il n'existe peut-être pas de pays où il se fasse une consommation de café relativement plus grande que dans ces vallées. On en importe annuellement pour une somme qui m'a paru incroyable, et il a été remarqué que l'usage de cette boisson, porté à l'excès, date de la prohibition de la vente des spiritueux prononcée en 1735. Dans les réunions de famille, dans les fêtes qui suivent la récolte des foins, le café se fait par chaudières, qu'on achève de remplir de crème, et dans lesquelles s'engloutissent plusieurs pains de sucre à la fois. On raconte qu'un amateur, invité à prendre le café chez un ami, passa chez lui, avala huit tasses de ce breuvage favori, et repartit en toute hâte, s'excusant, auprès de l'amphitryon, de ce qu'il lui était impossible d'accepter son invitation pour ce jour-là. Souvent les repas de nocces se pro-

1. « *Desolati desolatione nimis magnâ.* »

longent pendant toute une semaine ; la nappe est mise en permanence, et le chaudron de café rempli aussitôt que vidé. Aussi la prodigalité des habitants de ce pays est-elle passée en proverbe : « Si
« les gens du Gessenay et ceux de l'Ober-Hasli
« avaient été économes, les premiers attache-
« raient leurs vaches avec des chaînes d'or, et les
« seconds avec des chaînes d'argent. » Leurs voisins de Frutigen ne leur ressemblaient pas sous ce rapport, et les paysans de cette vallée, dit une chronique, jurèrent de ne pas manger de viande pendant sept années, afin de pouvoir acheter, des barons de Thurn, leurs seigneurs, l'exemption de tout impôt.

Le Simmenthal renferme de belles choses, dont on profite en passant, mais qu'on n'y vient pas chercher, faute de les connaître. Les *Sept-Fontaines*, près d'Anderlenk, méritent d'être vues, et quelques voyageurs pénètrent de temps à autre jusqu'ici sur la foi de leur Ebel ¹. J'ai visité ces vallées latérales, qui sont d'un caractère sauvage et tout-à-fait alpestre. Ce n'était pas sans étonne-

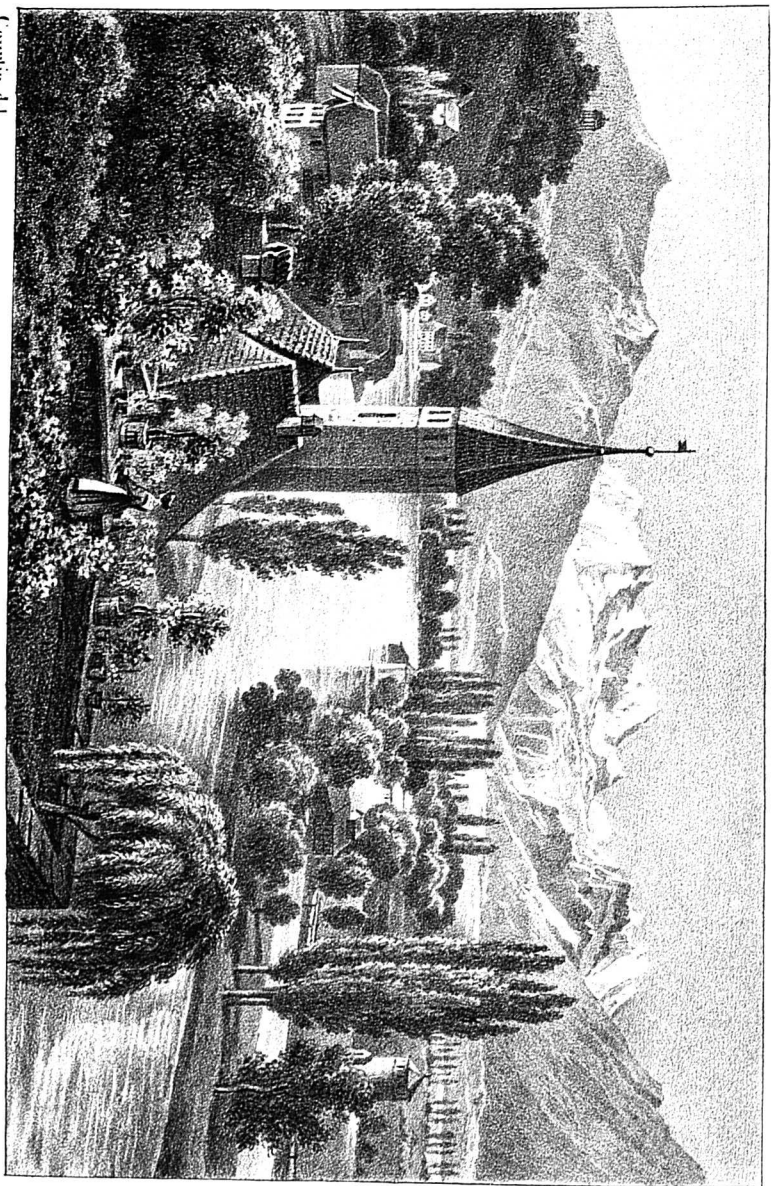
1. Une bonne diligence parcourt trois fois par semaine la route de Thoune à Zweysimmen *et vice versa*. De là à Wevay, on prend un char.

ment que j'entendais parler français dans les villages les plus reculés. La raison en est qu'avant la dernière révolution, il n'y avait pas un seul de ces pâtres qui n'eût servi en France, de l'âge de vingt ans à vingt-cinq. Nulle part, en Suisse, le métier des armes n'était plus populaire; chacun, ici, tenait à honneur d'avoir fait son temps. Malgré cette circonstance, les habitans ont conservé toute la simplicité pastorale; la venue d'un étranger ne peut les faire déroger à leurs habitudes, et c'est le seul endroit de la Suisse où l'on m'ait fait dîner à onze heures. Mon repas, qui n'était pas très bon, avait du moins le mérite d'être original; on me servit un *bouilli* flanqué de quatre poires cuites, et le beurre frais, accessoire obligé des pommes de terre en robe de chambre, arriva coquettement couronné de fleurs.

Lorsque le voyageur débouche du Simmenthal par le défilé si pittoresque qui tourne la base du Stockhorn, il est frappé, à la fois, de tout ce que le lac de Thoun et les environs offrent d'enchantement. Il se trouve sur les confins de l'Oberland, de cet abrégé de la Suisse, qui renferme, dans un espace resserré, les beautés de différens genres qu'on va chercher dans les vingt-deux cantons. Ici la nature lui présente tous les

caractères, s'embellit de tous les contrastes, depuis les sauvages horreurs du Grimsel jusqu'au bassin gracieux de la vallée d'Interlaken; depuis les affreux glaciers, descendant des flancs dépouillés du Schreckhorn, jusqu'à l'élégante cascade du Giesbach, qui se perd sous des touffes de verdure.

Thoune est une jolie petite ville, délicieusement située, et que rend très vivante ce continuel concours de voyageurs qui se dirigent vers l'Oberland, ou en reviennent. Si vous arrivez là en homme un peu novice sur le chapitre des excursions alpestres, le sommelier de l'hôtel du Freyhof, que son coup d'œil exercé trompe rarement, s'empare de vous; il vous accroche, sur les épaules, un petitsac de voyage nommé *torniste*, que rend imperméable la peau de chien marin dont il est recouvert; il vous passe en sautoir la bouteille clissée, contenant le kirschwasser destiné à corriger la crudité de l'eau des montagnes; vous met à la main le long bâton ferré, que surmonte une corne de chamois, et, vous armant voyageur, il crie, comme le héraut des anciens tournois: « laissez aller! » (non sans ajouter: « *largesses!* ») Aussitôt, voilà tous ces nouveaux *Saussure* qui, poussés par leur curiosité et leur humeur aventureuse, partent, dans toutes les directions, pour explorer des régions déjà re-



Courtesy, Del.

Lith. de J. J. G.

battues, affrontent la cupidité écorchante des aubergistes, bravant les mauvais diners, les lits durs, et s'exposant, en l'honneur de la nature, à gagner des courbatures glorieuses.

Lorsqu'on se rend, en bateau, de Thoune à Unterseen, on jouit d'une vue admirable par sa grandeur, non moins que par la diversité des objets. Les montagnes qui encadrent le bassin du lac, du côté de Leisigen et de Neuhaus, se distinguent par l'escarpement de leurs flancs et l'aspérité de leurs contours. Elles sont sillonnées, de haut en bas, de nombreuses nervures, qui, revêtues de forêts, dans leur partie inférieure, et adoucies, plus haut, par une couche de gazon d'un joli vert, y multiplient, à l'infini, les accidens d'ombre et de lumière. On ne peut pas dire, de leurs sommets, que ce soient des pelouses, mais ce ne sont pas non plus des rocs sourcilleux. Deux gradins de ces montagnes osseuses s'élèvent en étages, et forment comme le corps avancé des Hautes-Alpes, qu'on voit dominer majestueusement dans le fond du tableau. La Blumelis-Alp, la Jungfrau, les deux Eiger, le Schreckhorn, étonnent l'œil par la hardiesse de leurs lignes anguleuses, tranchant nettement sur le ciel, et l'éblouissent par l'éclatante pureté de leurs neiges, qui brillent jusque

dans la région des nuages, tandis que la verdoyante pyramide du Niesen et la cime bizarrement dentelée du Stockhorn se réfléchissent dans les eaux transparentes du lac, dont les rives sont ombragées des plus beaux arbres et parsemées de villages et d'habitations isolées. Si vous vous retournez, c'est un autre aspect ; la contrée change de caractère, tout y est gracieux et reposé. Thoune vous apparaît sortant du sein des eaux et de la verdure, et formant le centre d'un paysage aussi riant que varié, sur lequel la vue erre avec délices. A droite, s'élève le château, dont les tourelles légères se dessinent sur le ciel, et, par delà, plusieurs plans de collines, pittoresques à la manière de celles de Claude-Lorrain, vont, en s'abaissant par degrés, se confondre dans un lointain vaporeux.

Le château, qui fait le plus bel ornement de ce ravissant paysage, fut, au 14^e siècle, le théâtre d'un fratricide. Hartmann, comte de Kybourg, qui y faisait sa résidence, y périt de la main de son frère Eberard, et son corps, tout sanglant, fut précipité du haut des tours. A cette vue, le peuple s'ameuta exaspéré, et cerna le château, qu'il menaça de réduire en cendres. Les parens et les amis du comte se réunirent pour tirer vengeance de sa

mort. Mais « la fortune, toujours du parti des grands crimes, » favorisa le meurtrier : il mit dans ses intérêts la ville de Berne, dont il obtint la bourgeoisie, à la condition que, s'il mourait sans enfans, la seigneurie de Thoune serait dévolue à la république naissante. Moyennant cet arrangement, il put jouir en paix, sa vie durant, du fruit de son crime. Il n'eut pas d'héritiers, et les Bernois ne tardèrent pas à recueillir le prix du marché. On se montrait alors peu scrupuleux sur les moyens de s'arrondir, et tout prouve que la politique des intérêts n'est pas chose nouvelle.

Pendant la traversée, je m'amusai à faire causer mes bateliers. L'un d'eux, vieillard sensé, en me parlant de l'excellente route nouvellement ouverte dans le Simmenthal, me dit, entre autres choses :
« Oh ! si nos gracieux seigneurs du petit-conseil
« avaient employé autrefois l'argent du canton à
« un pareil usage, ils auraient fait deux bonnes
« choses d'un coup : le pays en vaudrait mieux
« aujourd'hui, et puis nous n'aurions pas eu les
« Français sur les bras ; car c'est tout cet argent
« amassé depuis tant d'années, dans leurs grands
« coffres de Berne, qui nous a attiré l'ennemi dans
« le pays. Il a pillé ce trésor qui ne nous servait
« à rien, et puis le paysan a été, par dessus le

« marché, vexé, maltraité, ruiné. Voilà des économies qui nous ont fait là un beau profit ! » Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en parlant de la sorte cet homme faisait de l'histoire. Il est bien avéré aujourd'hui que la connaissance qu'avait le directoire de l'existence des trente millions enfouis dans les caves de l'hôtel-de-ville, à Berne, a été un des principaux motifs de l'envahissement de la Suisse. On savait, en outre, à Paris, que l'arsenal renfermait un matériel immense, dont on avait également besoin. Les millions et les fusils, transportés sur-le-champ à Paris, furent employés, à ce qu'affirment plusieurs écrivains dignes de foi, à l'expédition d'Égypte, et l'on voit encore aujourd'hui, sur les bords du Nil, des pièces de monnaie frappées à l'effigie de l'ours de Berne.

En prenant terre à Neuhaus, on s'aperçoit qu'on entre dans la Suisse à la mode, dans la belle nature du beau monde. Des chars nombreux sont là qui attendent les nouveaux débarqués ; une foule de gens s'empressent autour d'eux : désirez-vous un guide ? vous faut-il des chevaux pour faire la tournée de l'Oberland par les montagnes, ou bien un char pour pénétrer dans ses vallées ? Mais vous voulez vous donner le temps de la réflexion, et, si vous êtes seul, vous montez dans l'*omnibus* qui

part pour Interlaken. Il n'y a guère que les novices, en effet, qui s'arrêtent à Unterseen, village triste et noir, dont l'auberge serait pourtant admirablement située, si ce n'était ce rang de baraques enfumées qui s'interpose entre elle et la Jungfrau. Mais nous avons soif de verdure et d'ombrages, nous autres amateurs, et les magnifiques noyers d'Interlaken, ses pelouses veloutées et ses pensions *comfortables* nous appellent. A peine avons-nous franchi le pont et tourné l'angle de la rue mal pavée d'Aarmuhle, que nous roulons rapidement et sans cahots dans cette belle, cette incomparable allée, que bordent des noyers séculaires, entre lesquels resplendent, éblouissantes, les neiges de la Jungfrau, et dont les immenses coupoles nous enveloppent de fraîcheur et d'ombre; des chars s'y croisent en tous sens; des voyageurs arrivent, repartent; de nombreux promeneurs, des fashionables des deux sexes, en élégant négligé, *flanent* sur les côtés de la route, cherchant à distinguer, parmi les nouveaux venus, des figures de connaissance. Nous passons devant des maisons d'une propreté recherchée, à plusieurs étages, et dont chacune a sa galerie vitrée, ses fleurs, ses bancs placés près de la porte; ce sont les diverses pensions. Par les fenêtres entr'ouvertes

des appartemens, meublés avec une simplicité qui n'exclut point le bien-être, nous apercevons de ces tailles sveltes et gracieuses qui nous rappellent la patrie. Les airs nouveaux de Rossini et d'Auber, qu'accompagnent les sons du piano, arrivent, de toutes parts, à notre oreille; nous entendons parler de don Miguel, du juste-milieu, des élections générales, etc., etc.; en un mot, nous retrouvons au milieu de ces montagnes et de cette nature agreste, la civilisation raffinée de nos grandes villes, avec leurs idées, leurs travers et leurs mœurs; contraste piquant, et qui, pour l'observateur, n'est pas sans intérêt. L'*omnibus* s'est arrêté devant l'hôtel; une des maîtresses de la maison, M^{lle} *Marianne*, dont le costume bernois fait valoir la tournure lestée et dégagée, vient nous recevoir d'un air de politesse et d'empressement qui n'a rien de commun avec l'accueil bourru qu'on vous faisait ici, il y a une dizaine d'années, alors que ces montagnards n'avaient point encore appris à vivre. Parlant à quatre en styles différens, comme on l'a dit de César, elle répond en anglais aux interminables objections du *gentleman*, s'engage ensuite, avec l'artiste parisien, sur la vétilleuse exigence de l'insulaire, riposte, par une plaisanterie, au compliment recherché que l'étu-

diant prussien lui adresse en beau langage, puis gourmande, dans son rauque patois suisse, la lenteur des servantes. Enfin, cette active et obligeante fille ne vous quitte point qu'elle ne vous ait vu, non pas pendu, mais convenablement installé.

Les voyageurs qui auraient besoin d'un bon guide, et seraient bien aises, en outre, de reposer leurs yeux sur la plus honnête face de Suisse qui fut oncques, peuvent demander Jean-Jacob-Michel d'Unterseen. Il sait toutes ses montagnes de l'Oberland sur le bout du doigt, ne vous fait pas grâce du nom de la moindre corne (*horn*), du plus petit ruisseau et du plus obscur glacier. Il entremêle ses explications topographiques de remarques historiques, politiques et morales, qui y jettent beaucoup d'agrément. De plus, il est d'une fidélité à toute épreuve, toujours de bonne humeur, et sait assez de français pour sa consommation et celle des étrangers. A tous ces titres, il en joint un autre non moins puissant ; il est pauvre et a une nombreuse famille.

Michel commença ses fonctions auprès de ma personne, en me conduisant sur un tertre, d'où l'on jouit d'une charmante vue sur les lacs de Brientz et de Thoune, ainsi que sur la délicieuse vallée d'Interlaken. « Point de glaciers pourtant ! »

mais on en est dédommagé par un site riant et frais, par des eaux limpides et le majestueux Niesen, du sommet verdoyant duquel Jésus-Christ, disent les gens du pays, est monté au ciel. L'imagination la plus poétique ne saurait certes lui donner un plus beau marchepied. Sur ce tertre, le point le plus heureusement placé des environs d'Interlaken, M. Seiler, qui est le marquis de Carabas de la contrée, vient de faire bâtir une maison pour la louer aux étrangers. Non loin d'ici, au-dessous des ruines de l'antique manoir d'Unspunnen, est un petit pré, à mi-côte, d'où l'on domine tout ce bassin, le lac de Brientz et l'ouverture de la vallée d'Oberhasli. M^{me} la duchesse de R^{ussie}, séduite par la position pittoresque de ce coin de terre, a voulu l'acheter. On lui a fait payer sa fantaisie champêtre quinze mille francs, autant qu'il m'en souvient, et elle s'est bornée, jusqu'à présent, à faire construire, sur ce terrain, un banc, en signe de prise de possession. C'est acheter un peu cher le plaisir de s'asseoir chez soi, en très belle vue.

Interlaken est le point central où se réunissent les voyageurs qui veulent parcourir, ou ont parcouru l'Oberland. C'est pour eux comme une étape forcée, un lieu de halte. Beaucoup d'étran-

gers se fixent , en outre , ici pour un mois et plus , séduits par ce site enchanteur , ainsi que par la facilité que leur offrent , pour un établissement temporaire , de nombreuses pensions où l'on est bien , et à bon marché. Il en coûte journellement 5 francs par personne ; pour ce prix modique , on a deux repas , le thé le soir et une chambre commode. De plus , il est rare que parmi la société nombreuse et choisie qui se réunit en ce lieu , de tous les points de l'Europe , il ne se rencontre pas quelques-unes de vos connaissances. Il est vrai que , si vous ne faites que passer , vous ne pouvez vous en assurer qu'en courant les pensions et les auberges pour consulter les registres , car il n'y a pas de lieu de réunion. Avant la révolution de 1830 , le salon de M. le bailli de Steiger servait de rendez-vous aux voyageurs sociables. Lui et madame de Steiger faisaient les honneurs d'Interlaken avec la plus obligeante politesse , et le savoir-vivre le plus exquis. Il est à croire qu'ils ne seront pas remplacés de long-temps.

Il y a quelques années que j'ai vu ici l'un des habitués les plus assidus de ce beau séjour ; je veux parler de Baggesen , poète allemand distingué , homme doué de beaucoup d'esprit et d'une originalité véritable ; c'est lui qui , jeune encore , se

précipita, la tête la première, dans la chute de Schafhouse. Cette anecdote, dont j'avais douté, me sembla fort croyable, lorsque j'eus fait sa connaissance. Malgré son âge avancé (il avait alors près de 80 ans), il était toujours l'un des adorateurs les plus passionnés de la Jungfrau, devant laquelle il venait, tous les ans, passer ici deux mois en contemplation. Il a chanté, avec succès, dans un poème intitulé *la Parthénéïde*, ce sévère objet de ses amours pudiques, et a fait preuve, en cette occasion, d'une imagination féconde, ingénieuse, ainsi que d'un talent descriptif très remarquable. Il suppose, dans son poème, que deux amans, ayant pour guide l'amour, auquel rien n'est impossible, tentent d'escalader la cime de la Jungfrau, d'où s'efforcent de les repousser les dieux de l'Olympe, indignés d'un tel excès d'audace. Parmi ceux-ci, le poète a introduit un nouveau dieu de son invention, le dieu du vertige, dont il trace le portrait d'une manière fort heureuse. Cette fiction a quelque chose d'ingénieux, mais peut-être eût-on pu chicaner l'auteur sur le rôle qu'il fait jouer à ce dieu intrus, qui m'a l'air de devoir être toujours du parti de l'amour.

L'étranger ne se doute guère, en contemplant cette ravissante contrée, cette terre fertile, revê-

tue partout d'un luxe de végétation tel qu'on ne le voit nulle part, qu'elle peut à peine fournir aux besoins de la population toujours croissante qui l'habite. Ce n'est pourtant que la vérité, et l'on peut ajouter que si la misère augmente à l'avenir, dans les mêmes proportions, il est probable que ce paradis terrestre finira, avant peu, par ne plus avoir que des mendiants pour habitants. La commune d'Aarmuhle, l'une des plus aisées de ce bailliage, comptait, il y a dix ans, cent vingt ménages, dont trente-un ne possédaient pas un seul pouce du sol, et cultivaient, pour vivre de pommes de terre, de petites portions des terrains communaux qui leur étaient allouées pour un temps ; sur les autres ménages, dix-sept n'entretenaient qu'une chèvre ou deux, et n'avaient qu'un *juchart* en terre arable ou en pré ¹. Vingt-huit ne pouvaient nourrir qu'une vache ; seize en avaient deux, et un seul propriétaire, le plus riche de tous, en tenait neuf. Le dernier gouvernement a tenté en vain d'introduire, dans ces vallées, diverses branches d'industrie, afin d'y créer

1. Ce fait, qui m'a été attesté alors par un des hommes les mieux informés du pays, ne peut qu'avoir empiré depuis.

2. Le *juchart* a 40 mille pieds carrés.

quelques ressources pour les habitans pauvres ; mais il n'a pu y réussir , et ses efforts ont échoué contre l'indolence et les habitudes routinières de ces montagnards. M. de Steiger était pourtant parvenu à mettre un peu en faveur, dans son bailiage, la fabrication des blondes ; grâce à ses soins persévérans et à l'habileté de quelques bonnes ouvrières qu'il avait fait venir, il comptait cinquante ou soixante femmes en état de gagner leur vie par ce genre de travail. Au reste, le goût de l'émigration, que l'exemple de quelques colons heureux a propagé dans la classe indigente, contribuera peut-être à retarder l'accroissement du mal. Il est à remarquer que tous ceux des habitans qui sont passés en Amérique, ayant une famille de plusieurs enfans et exerçant un métier quelconque, ont fait fortune, c'est-à-dire se sont trouvés, au bout de peu d'années, au-dessus du besoin et possédant quelque chose, tandis que ceux au contraire qui n'étaient que cultivateurs, ont mené une vie misérable, trouvant à peine le moyen de gagner, par leur travail, le pain de la journée.

En quittant Interlaken pour me rendre à Lauterbronne, je remarquai, sur un rocher, une inscription portant que ce lieu a été, au moyen-âge, ensanglanté par un fratricide. L'intérêt arma

deux frères l'un contre l'autre ; l'un d'eux succomba dans cette lutte impie , et le meurtrier , chassé du pays , mourut sur une terre étrangère. C'est une idée que je n'approuve pas que celle d'aller exhumer de pareils faits pour les livrer à la curiosité des voyageurs. En général , je trouve que les Suisses spéculent trop sur les souvenirs et les beautés qu'offre leur pays , et ce concours de curieux qui affluent chez eux me semble avoir été , jusqu'ici , plus à l'avantage de leur bourse que de leur caractère national. La saison des voyages est , à dire vrai , un temps de récolte pour les habitants qui n'en ont guère d'un autre genre , et il est , après tout , naturel qu'ils s'efforcent d'en tirer le plus de parti possible. « La saison est assez « bonne ; les étrangers ont passablement *donné* « cette année ; l'ouvrage ne va pas mal. » Voilà ce qu'on entend dire ici partout. La plus grande partie de l'argent que dépensent les étrangers reste , à la vérité , aux aubergistes , aux voituriers et aux guides ; mais il en arrive toujours quelque chose , par ricochet , entre les mains du pauvre. Le voyageur semble une proie qui entre dans le domaine public ; il voit déboucher , de tous les coins , grands et petits qui le guettent au passage et l'assaillent armés d'une assiette pleine de poires

vertes ou de méchantes prunes, ou bien encore de petits cristaux et d'autres *spécimen* curieux du règne minéral. Ailleurs, c'est l'irrésistible verre de lait frais ou l'appétissant bouquet de fraises. J'aime à croire, au reste, en dépit de la calomnie, que ces jeunes filles se bornent à vendre leurs fraises seulement. Dans des hameaux, j'ai vu des enfans qui, se trouvant pris par nous au dépourvu, et n'ayant rien à offrir, cueillaient, à la hâte, une fleur sur leur fenêtre et nous poursuivaient dans l'espoir de l'échanger avec avantage contre un *batz*. C'est un singulier pays ! on ne peut y voyager sans avoir constamment une main dans sa poche et l'autre à son chapeau.

Le chemin qui s'élève, par une pente douce, en suivant le cours impétueux de la *Lutschine-Blanche*, est excellent. Il a été réparé en entier dans l'année qui vient de s'écouler. En 1831, il fut emporté en diverses parties, par les inondations qui alors désolèrent l'Oberland ; j'en vis les ravages encore tout récents, quelques semaines seulement après qu'ils avaient eu lieu, et ce n'est qu'en traversant ces blocs de rocher confusément accumulés, ces ponts à demi-rompus, en voyant ces chemins minés, ces habitations renversées, ces vastes espaces couverts d'un gravier stérilisant que

je pus me faire une idée exacte de l'irrésistible violence de ces torrens des montagnes, alors qu'ils sont grossis par des pluies extraordinaires ou prolongées. C'est surtout sur cette route-ci que leurs effets destructeurs m'ont le plus vivement frappé.

Avant de pénétrer dans la vallée de Lauterbronne, on passe au pied d'un rocher immense, appelé le *Hunnen flue* (rocher des Huns), nom qui lui vient, dit-on, de l'invasion de ces hordes barbares. Il est coupé absolument à pic, et se compose d'une multitude de couches minces, superposées horizontalement, avec une si parfaite régularité, que, de loin, on croit y voir un ouvrage élevé par la main des géans. Je ne prétends point contester, à ce rocher, son étymologie respectable; on retrouve, en effet, en Suisse, plusieurs traces du passage des Huns. Muller dit, à ce sujet, que, dans les traditions de sa patrie, tous les ravages sont attribués à Attila, toutes les vieilles tours à César, et toutes les institutions religieuses à Charlemagne.

Ce n'est que lorsqu'on est arrivé à la hauteur de l'auberge, qu'on aperçoit la chute du *Staubbach* (ruisseau de poussière); j'y ai couru tout d'abord. C'est bien, en fait de cascade, tout ce que l'on peut rêver de plus gracieux, à la fois, et de moins

imposant. Le Staubbach semble se dérouler lentement, ainsi qu'une écharpe de gaze, le long d'une paroi verticale de huit cents pieds d'élévation, et les amateurs du style romantique pourraient le comparer à l'ombre vaporeuse d'une naïade qui craint de tomber, ou bien à la ceinture flottante des vierges de Morven. Après avoir examiné cette chute d'un peu loin, je suis monté sur un petit tertre conique, formé en entier des graviers qu'elle a accumulés au pied du rocher. Au-dessus de ma tête, et à une grande hauteur, je vois se balancer un léger nuage qui semble se perdre dans les airs, mais retombe en pluie fine pour inonder l'observateur. C'est un filet d'eau presque imperceptible détourné du jet principal. Celui-ci, parvenu à la moitié de sa chute, forme comme une colonne de poussière, dont les tourbillons diaphanes se jouent sur le flanc du rocher qui, toujours ruisselant, étincelle, ainsi que de l'argent poli, aux rayons du soleil. Sur cette masse d'humides vapeurs, sans cesse refoulées, changeant sans cesse d'aspect, se déploie un iris mobile, dont la forme et les nuances varient, d'un instant à l'autre, au gré d'une brise capricieuse. Ces couleurs brillantes, fugitives, le mouvement de ces eaux, ou plutôt de ce fleuve de nuages, sont d'un effet qui ne sau-

rait se décrire. La cascade du Staubbach ne peut être comparée à aucune autre; elle appartient au genre aérien, vaporeux (soit dit sans jeu de mot), et est éminemment originale et élégante. Le caractère imposant du paysage dont elle fait partie, lui nuit, selon les uns, mais, en y réfléchissant, je me sens porté à croire, au contraire, qu'il contribue à la faire valoir. En effet, si la chute du Niagara se trouvait dans un pareil site, ce serait d'une grandeur et d'une majesté écrasantes, et l'on perdrait le charme résultant des contrastes. Je n'ai point encore vu de vallée du genre de celle-ci; elle est resserrée entre un double mur de rochers complètement à pic, dont la hauteur moyenne est de mille à douze cents pieds, et vient aboutir à un immense rempart de glaces amoncelées, qui descendent des flancs du *Mœnch* et du *Gletscherhorn*. Bien au-dessus de ces terrasses gigantesques, s'élève la cime de la Jungfrau, incomparablement plus pittoresque, plus hardie que ne l'est celle du Mont-Blanc, et surtout plus heureusement encadrée, soit qu'on la contemple de Lauterbronne, ou qu'on la voie d'Interlaken. Ici les accessoires sont admirables, grandioses et dignes en tout de l'objet principal du tableau, dont l'ensemble est sublime.

Ce petit village portait jadis le nom de *Sanctus Andreas ad fontes limpidos*, ce qui est la traduction latine de son nom actuel, lequel est on ne peut mieux trouvé. La vallée de Lauterbrounne compte, en effet, vingt ruisseaux limpides, tombant en cascades, et dont la réunion forme la Lutschine-Blanche; parmi toutes ces chutes, celle du *Schmaddribach*, qui est tout au fond de cette *impasse*, a été fort vantée, et plusieurs voyageurs la préférèrent même à celle du Staubbach. Je voulais être à même d'en faire la comparaison, mais, quand on m'eut appris qu'il y avait pour quatre heures de marche, de l'auberge à ces deux ou trois filets d'eau que, de loin, je voyais blanchir sur la masse rembrunie des rochers qui barraient la vallée, j'ajournai mon expédition. Avant que de retourner à l'hôtel, j'allai visiter une cascade singulière, qui n'a pas de nom, et mériterait celui d'Invisible que je propose aux touristes. On l'entend tonner, sans la voir, dans les entrailles d'un rocher d'une prodigieuse élévation, au travers duquel l'impétueux torrent s'est scié un passage à la longue. Ce n'est qu'à trente ou quarante pieds du sol, qu'on le voit jaillir tout écumant du gouffre étroit et ténébreux qui le cachait aux regards. Les gens de la vallée assurent qu'en hiver ces cascades offrent un spec-

tacle fort extraordinaire , quand le froid les saisit , et transforme ces eaux écumeuses en brillantes stalactites de glace. On dirait alors autant de pilastres de cristal , élevés le long de cette immense paroi , et se colorant des plus riches reflets prismatiques. Assurément l'imagination d'un poète aurait peine à rêver une plus splendide décoration , pour le péristyle du palais de l'hiver ! Lorsque ces colonnades de glace viennent à s'écrouler à l'époque de la fonte , leur chute est également d'un effet très curieux. L'abondance des eaux courantes entretient , dans cette vallée , une fraîcheur remarquable ; la végétation y est vigoureuse , et les prairies conservent , jusqu'à la mauvaise saison , leur verdure du printemps. Ces rochers en terrasses , ces talus rapides sont ombragés des plus magnifiques arbres. Mais la misère des habitans , leurs chétives demeures , leurs enfans déguenillés , qui vous demandent l'aumône , forment un affligeant contraste avec l'aspect de ces lieux , dont les stériles beautés ne peuvent écarter , des populations qui y vivent , les horreurs du besoin. La nature , ainsi que les hommes , tapisse quelquefois sur la rue.

Une mendiante adressa , à mes sentimens charitables , un de ces appels qui semblent devoir rencontrer difficilement un refus. C'était une jeune

femme, pâle, défaite, portant, dans ses bras, un tout petit enfant, dont les traits amaigris annonçaient qu'il avait souffert de la misère de sa mère. Celle-ci tendit vers moi, d'un air timide, un des coins du tablier de son enfant qui, de sa petite main, jouait avec l'autre, et semblait s'associer, par là, à cet acte suppliant; puis elle posa le doigt sur sa bouche décolorée, comme pour me dire qu'il avait faim, et, d'un second geste, non moins expressif, elle me fit comprendre que la maladie et la misère l'avaient mise elle-même hors d'état de pourvoir aux besoins de son nourrisson. Cette pantomime, éloquente et vraie comme la nature, m'émut cent fois plus que les démonstrations étudiées de nos mendiants civilisés. Des troncs suspendus dans le lieu le plus apparent des auberges, sollicitent la charité de l'étranger; nulle part, en Suisse, ses aumônes ne sauraient être mieux placées.

Au reste, cet appauvrissement progressif des populations n'est point une chose nouvelle. La misère était déjà grande en Suisse, dès le 16^e siècle, et le goût des émigrations s'y propagea à tel point, qu'il fallut que le gouvernement de Berne intervint pour l'arrêter par des mesures rigoureuses. Au 17^e siècle, des lois, calquées sur les lois an-

glaises, furent portées pour subvenir aux besoins de la classe indigente. La mendicité fut prohibée, et une chasse générale aux mendiants eut lieu, à la fois, dans toute l'étendue de la Suisse. Il fut ordonné, aux villes et aux communes, d'entretenir leurs pauvres, au moyen de dons volontaires d'abord, et, si ces offrandes se trouvaient insuffisantes, les bourgeois riches et aisés étaient tenus d'y suppléer, au prorata de leur fortune, ce qui équivalait, comme on voit, à la taxe des pauvres, à ce cancer qui ronge la société en Angleterre. C'est une vérité devenue banale, que plus les dispositions prises pour secourir les indigens auront d'efficacité, plus elles contribueront activement, par cela même, à accroître le nombre de ceux qui vivent de la substance d'autrui. Il faudrait attaquer le mal dans sa source, et un économiste de ce pays, avec lequel j'ai eu l'occasion de causer là-dessus, m'a dit qu'il ne voyait qu'un moyen d'atteindre ce but en Suisse. Il propose, à cet effet, d'abolir l'ancien usage, en vertu duquel tout nouveau ménage a droit à une certaine portion des terrains communaux, qui lui est allouée pour un temps. C'est, dit-il, une prime d'encouragement donnée aux mariages précoces entre indigens. Si on la supprimait, et qu'on appellât, indistinctement, au par-

tage des fonds communaux, tous les individus mariés ou non mariés, qui auraient atteint l'âge de vingt-cinq ans, on ne verrait plus autant de pauvres se mariant pour avoir de quoi vivre, et surchargeant la commune de nombreux enfans, auxquels ils n'ont rien à laisser pour subsister, que leur dangereux exemple. On compte, dans le canton de Berne, environ vingt mille indigens recevant les secours de la charité publique; c'est le septième de la population totale! Il y a déjà vingt-cinq ans qu'en Angleterre un huitième des habitans était dans ce même cas, et, depuis lors, la misère publique a dû s'accroître encore.

Il est hors de doute que le morcellement indéfini de la propriété est, avec l'accroissement de la population, la cause principale des progrès que fait ici la mendicité. Le bien d'un père de famille se partage également entre tous ses enfans, dont chacun met, à garder sa portion, ou sa parcelle, une telle opiniâtreté, que les achats et transactions à l'amiable, entre cohéritiers, sont fort rares. On m'en a cité des exemples bizarres. Un chariot, appartenant à quatre frères qui refusaient de s'arranger, a dû être scié en quatre morceaux, pour que chacun d'eux emportât chez lui sa roue avec son quart du train. La récolte de tel arbre fruitier

se divise quelquefois entre dix, vingt co-partageans, et le propriétaire de la charmante habitation d'Iseltwald, sur le lac de Brientz, le comte de S***, m'a assuré qu'il avait eu, l'année dernière, vingt noix pour sa part dans la propriété indivise d'un magnifique noyer.

Un des vitraux de la petite église de Lauterbronne mérite d'être vu ; il est relatif à l'ancienne et puissante famille des comtes de Strattling, tige des rois de la Petite-Bourgogne. Ils avaient une petite partie de leurs propriétés sur les bords du lac de Thoune où ils faisaient leur résidence. L'une des plus vieilles légendes du pays les fait descendre, en droite ligne, de Ptolémée le mathématicien, devenu chrétien pour avoir vu, à la chasse, comme saint Hubert, une croix entre les bois d'un cerf. Il prit, après sa conversion, le nom de Théodoric, et vint combattre, en champ-clos, un chevalier français, pour soutenir les droits du duc de Bourgogne, alors en guerre avec le roi de France ; il fut vainqueur, et le duc l'en récompensa en lui donnant de vastes possessions dans ces contrées, où il fonda plusieurs couvens. A sa mort, dit le moine légendaire, ses iniquités et ses bonnes œuvres ayant été mises dans les deux plateaux d'une balance, le diable se cramponna mé-

chamment à celui qui contenait les péchés, afin de le faire pencher en sa faveur, mais l'archange saint Michel, en considération des mérites du défunt, donna de son épée sur les griffes du diable, le força de lâcher prise, et, par cette intervention armée, sauva l'âme du pieux fondateur. La peinture sur verre dont il est question représente cet épisode de l'histoire de Stratlling.

Il est entré à l'auberge, pendant le diner, un voyageur polonais, accompagné d'un chien qui portait le bagage de son maître, dans deux petits sacs de cuir, fixés à une sellette que deux sangles maintenaient en place. Bien que cet animal fût de la plus haute taille, sa charge, qui n'excédait guère une quinzaine de livres, paraissait l'incommoder beaucoup. A la descente, elle se portait en avant, ce qui l'obligeait, pour n'être pas entraîné, à se laisser glisser sur ses pattes de derrière qui en étaient toutes pelées. En outre, sa barbe grisonnante, et son air triste et fatigué prouvaient assez que ce genre de fonctions ne convenait guère à sa nature de chien. Lui et son maître en étaient, si j'ai bonne mémoire, à leur quatre centième lieue. J'ai nommé le chien avant l'homme, par la raison qu'il avait ici le beau rôle, celui de victime résignée d'une bizarrerie cruelle.

On trouve en Suisse peu de sentiers aussi raides et aussi pénibles que celui qui mène de Lauterbronne sur la Wengeralp; il est pourtant praticable pour les chevaux, et tous les jours de jolies voyageuses, assises sur une selle anglaise, gravissent les zig-zags qui semblent se succéder sans fin sur cette pente rapide. Parvenu à une certaine hauteur, je m'assis à l'ombre de quelques arbres magnifiques, pour jeter un coup d'œil sur la vallée que je venais de quitter. De l'élévation où j'étais, elle faisait l'effet d'une tranchée profonde et étroite, ouverte au travers de ces prodigieuses masses de rochers. Les deux parois, de hauteur égale et de formation pareille, jadis contiguës, ont-elles été violemment écartées? ou bien la portion des couches calcaires qui les séparait a-t-elle été entraînée, où s'est-elle enfoncée par l'effet de quelque grand bouleversement? C'est ce qu'il m'est impossible de dire. Quoi qu'il en soit, l'effet de cet abîme verdoyant, dont un beau soleil d'août éclaire le fond et celle des parois qui me fait face, est d'un effet frappant et singulier. Le Staubbach qui se balance, chassé par un coup de vent, me remet en mémoire une image poétique de Byron, consignée dans les notes fugitives qu'il a prises lors de son voyage en Suisse. Il y compare

ce jet de vapeurs flottantes à la queue du cheval pâle sur lequel chevauche l'ange de la mort ¹.

La meilleure station , pour bien voir la Jungfrau , est la Wengeralp ; là on est aux premières loges, et l'on croit pouvoir toucher de la main sa cime d'argent mat ² ; elle ne vous apparaît pas , il est vrai , avec ses proportions colossales , comme lorsque vous la contemplez de Lauterbronne ou d'Interlaken , mais pourtant son aspect ne laisse pas que d'être imposant , surtout lorsque la réflexion rectifie , à l'aide de quelques points de comparaison , les illusions d'optique dont vous êtes dupe au premier coup d'œil. Son sommet se creuse en un immense amphithéâtre qu'hérissent des glaciers sillonnés de profondes crevasses , et du milieu desquels s'élèvent des arêtes de rochers qui convergent vers la cime principale. Celle-ci , gracieusement arrondie , est revêtue d'une neige dont rien n'altère l'éclatante pureté , et sur la surface de laquelle le froid de la nuit a formé une légère croûte de glace qui resplendit , dès que le soleil approche du midi. La Jungfrau est certai-

1. Voyez *l'Apocalypse*.

2. Un de ses sommets porte ; en effet , le nom de *Silberhorn* : corne d'argent.

nement une des plus belles montagnes de la chaîne des Alpes, tant pour sa coupe éminemment pittoresque, et les vastes développemens de sa base, que pour le caractère de grandeur de ses accessoires. Appuyée sur le Mœnch, et flanquée par les deux Eiger, elle s'élève, fière du nom qu'elle porte, et que pendant long-temps, on n'a pu parvenir à lui faire perdre. Elle est protégée, sur le versant du Valais, par le glacier d'Aletsch, qui a plus de dix lieues de longueur, et se lie à ceux de l'Aar. De ce côté-ci, son abord est défendu par des parois d'une hauteur prodigieuse, et tellement escarpées, que la neige ne s'y peut arrêter. C'est le long de ces parois immenses que gronde fréquemment la foudre des avalanches, dont les neiges s'accumulent en talus, ou tracent de longues traînées blanches dans l'affreuse et étroite vallée du Trummelthal. Le temps était magnifique. Il ne me fallait que trois heures pour descendre au Grindelwald; rien ne me pressait, et je résolus, en conséquence, de rester là, mollement étendu sur le gazon, pour attendre le bon plaisir de l'avalanche. Il en roulait assez souvent sur le revers opposé; j'entendais le retentissement de leur chute comme le bruit d'un orage lointain, et c'était tout. De ces épaisses couches de neige et

de glace qui surplombaient sur l'abîme , se détachaient bien, de temps à autre, quelques écaillures, quelques parcelles; alors un craquement sec attirait mon attention, et en cherchant bien , j'apercevais un léger nuage , puis un filet d'une blancheur éblouissante glissait sur la base grisâtre du rocher, pour former plus bas une jolie cascade. « *Eine lavine!* » (une avalanche!) s'écriait Michel; soit; mais que cela était loin de répondre à mon attente! J'étais tout mécontent du peu de grandeur de ce phénomène tant prôné , et, dans ma mauvaise humeur , je venais d'écrire, sur mes tablettes, que ce n'était autre chose que la chute du Staubbach, plus le roulement du tonnerre..... Tout à coup une forte détonation se fait entendre; du point le plus élevé de cette prodigieuse paroi verticale, je vois se détacher, et se précipiter, avec le fracas de la foudre , une énorme masse de neige qui, divisée par les saillies du roc , poursuit sa chute au milieu d'un nuage qui la voile sans la cacher. Il m'est impossible de rendre l'impression que produit la grandeur et la nouveauté d'un pareil spectacle. Des tourbillons d'une neige éblouissante se déroulent majestueusement sur le flanc rembruni du rocher , tandis que la masse de l'avalanche semble descendre plutôt que tomber,

dans la vallée, avec une lenteur qui n'est qu'apparente, et donne l'idée de l'élévation de sa chute, ainsi que de la distance à laquelle est placé l'observateur. Des détonations, comparables aux décharges d'une nombreuse artillerie, se succèdent, et leurs roulemens, prolongés par les échos, ont remplacé le silence solennel qui règne dans ces vastes solitudes. Assise sur son trône inébranlable, la Jungfrau élève dans l'azur son front virginal, et ajoute, par le calme imposant dont elle offre la frappante image, à l'effet de la scène pleine de mouvement, de fracas, d'intérêt qui se passe à ses pieds. Mais ce fracas, ce mouvement, ils ont cessé tout à coup, et cette grande, cette sévère nature des Alpes est rentrée dans son silence et dans son repos.

L'ascension de la Jungfrau, plusieurs fois tentée en vain, a été heureusement effectuée, en 1812, par deux frères, MM. Mayer d'Arau. La réussite de cette expédition leur a été vivement contestée, dans le temps, et leur relation a trouvé plus d'un incrédule. En 1830 ou 31, ils ont renouvelé l'entreprise, et ont pris leurs mesures, cette fois, pour arriver sur la cime de la Jungfrau, au su et vu de tous les habitans d'Interlaken. Un de nos compatriotes, M. le marquis de L^{'''}, les a suivis, à l'aide

d'une lunette , pendant la dernière partie de leur ascension. Ces messieurs, accompagnés de plusieurs guides, avaient dû faire un immense détour, et passer par les glaciers de l'Aar. Ceux qui se sentiront l'intrépidité et la force nécessaires pour tenter l'aventure, trouveront, dans la salle à manger de l'auberge d'Interlaken, la *carte routière*, publiée par ces hardis explorateurs, que les obstacles et les dangers de toutes sortes n'ont pu décourager.

Parvenu sur le point culminant de la petite Scheideck , je n'ai pu qu'entrevoir l'aspect général de la vallée du Grindelwald, dont les glaciers et les aiguilles colossales ont successivement disparu sous un brouillard épais. Mais j'avais de quoi prendre mon parti sur ce contre-temps ; la magnifique avalanche dont je venais d'être témoin , m'avait si profondément , si vivement frappé, que j'éprouvais le besoin de me recueillir pour savourer à mon aise les souvenirs qu'elle m'avait laissés. Les gourmands assurent que , lorsqu'on dine trop vite , on n'a pas le temps de sentir ce que l'on mange ; il en est, je crois, de même , pour les jouissances d'une tout autre nature ; il ne faut pas les accumuler trop précipitamment si l'on veut les goûter en vrai gourmet.

L'honnête Michel , remarquant que je ne disais plus mot, crut que je m'ennuyais de ne rien voir à dix pas devant moi. Il m'avait surpris écoutant , avec intérêt , les chants nationaux de ces vallées , et le bonhomme , pour m'amuser , s'égosillait à chanter faux , très faux , avec une voix et une méthode qui eussent pu faire croire qu'il était élève de ces bestiaux , confiés jadis à sa garde. Mais il paraissait tellement convaincu qu'il chantait bien , et si heureux de me faire plaisir , qu'il y eût eu de l'ingratitude à le détromper , en lui imposant silence. Si la nature n'en avait pas fait un chanteur , en revanche , il excellait à pousser le cri des pâtres suisses , cri perçant et sauvage , participant à la fois d'un hurlement , qui n'a pas l'air de sortir d'un gosier humain , et des éclats d'un rire aigu et forcé. Des bergers lui répondaient par le même cri , d'une distance de plus d'une demi-lieue , et cette espèce de lutte me donna l'occasion de remarquer un singulier genre d'écho , dont j'avais déjà été frappé , au milieu des rochers de Gemmi. Le cri n'était point reproduit dans son entier et dans ses modulations diverses , mais un de ses sons les plus aigus , se prolongeait , se répétait en s'adoucissant par degrés ; on eût dit les vibrations harmonieuses d'un diapazon immense.

Les auteurs ont écrit de fort belles choses sur le cor des Alpes ; Byron lui-même en parle en termes très honorables. Quant à moi, dussé-je passer pour le moins romantique des voyageurs, je me vois forcé d'avouer que mes oreilles ont été cruellement offensées de ses sons rauques et discordans. Peut-être cette sorte d'instrument demande-t-elle à être entendue d'une demi-lieue ; il serait possible alors que je l'écoutasse avec plaisir, pour peu que l'imagination me paralysât le tympan. Mais, de près, il me serait impossible de me livrer aux *vagues rêveries* d'usage, en prêtant l'oreille à des intonations aussi scandaleusement fausses. Deux cors des Alpes m'ont régélé, je ne sais plus où, d'une espèce de tyrolienne en parties ; je ne saurais encore m'empêcher de rire et de frissonner, en y songeant ; on eût dit un duo entre un taureau passionné et une vache sensible. Quant aux tintemens de la clochette des troupeaux, c'est tout une autre chose. Je trouve que rien ne convient mieux, à cette nature alpestre et à ces contrées solitaires, ce son mélodieux ayant quelque chose de mélancolique et de doux qui est tout-à-fait en harmonie avec les émotions qu'inspire l'aspect des montagnes.

A quelques vingt pas, nous vîmes apparaître,

au travers du brouillard, des corps opaques, dont nous ne pouvions discerner les formes, et qui, en approchant, devinrent graduellement plus distincts; c'était une caravane de voyageurs à cheval. L'effet des vapeurs condensées grandissait leurs proportions de telle sorte, qu'à la distance de quinze pas, on eût dit une caravane de géans. Ils étaient au nombre de sept dont trois dames. L'un de ces messieurs, en passant près de moi, me dit : « Voilà un fameux brouillard, monsieur! nous « n'avons rien de mieux que cela à Paris. » Je leur souhaitai une belle Jungfrau, et un rayon de soleil pour la descente de Lauterbroune; des rires d'incrédulité accueillirent mon souhait gouguenard, et nous nous séparâmes fort gaîment.

Le lendemain le ciel était clair, et je pus voir, à mon aise, cette belle vallée du Grindelwald qui n'a rien de commun avec celles que j'ai visitées jusqu'ici. Ce qui la distingue de la vallée de Chamonuny, avec laquelle on la compare quelquefois, ce sont les formes plus hardies, les revers plus escarpés de ses montagnes, dont les beautés sévères tranchent si fortement avec le riant caractère de la contrée environnante. La neige, ne pouvant se fixer sur les pans de ces gigantesques rochers taillés à pic, s'amoncèle dans les gorges qui les sé-

parent, ou argente partiellement les parties les moins abruptes de leurs cimes. Il résulte de là qu'on ne voit point ici, comme à Chamouny, de ces immenses plaines de neige non interrompues, du milieu desquelles s'élèvent, semblables à des flèches gothiques, de nombreuses et élégantes aiguilles. Mais, en revanche, le Grindelwald présente plus de variété et réunit plus de contrastes. Moins nue et moins triste que sa rivale, où l'on ne voit que des sapins et des aunes, cette vallée-ci déploie tout le luxe de la végétation la plus fraîche, jusqu'au pied même de ces pics menaçans, dépouillés, que blanchissent d'éternels frimas. Il y a quelque chose d'imposant et de calme dans l'ensemble du Mont-Blanc, mais l'horrible magnificence que la nature étale ici, à côté de ses tableaux les plus gracieux, me semble encore mériter la préférence. Les montagnes latérales qui forment la vallée, descendent, en pente douce, jusqu'au lit de la Lutschine-Noire, et s'arrondissent en coteaux ombragés d'arbres et parsemés de maisons, entre lesquelles se déroulent de vertes pelouses. Le hameau du Grindelwald vous apparaît, à moitié caché par des massifs pittoresques ; de ce côté tout est frais, riant et animé. Si vous vous retournez, la scène change ; vous vous trouvez transporté, sans

transition , au milieu de l'affreux séjour de l'hiver. C'est là qu'il règne sans partage, sur une nature muette et glacée , et qu'il vous présente la mort , dans son imposante immobilité , auprès de ce que le printemps et la vie ont de plus enchanteur. Les deux Wetterhorn, le Mettemberg, le Schreckhorn , l'Eiger s'élancent audacieusement du sein de la verdure ; entre ces monts gigantesques règnent des gorges étroites et profondes, où les neiges, entassées par les avalanches, ont formé ces vastes glaciers qui descendent jusque dans la vallée qu'ils menacent d'envahir.

Le glacier supérieur l'emporte de beaucoup sur l'autre , qui est sale et ne présente point de grands effets. Il n'offre pas , il est vrai , de ces pyramides, d'une blancheur si éclatante et d'une coupe si hardie , qui distinguent les Bossons, mais il est remarquable par les ondulations de sa surface, sillonnée de crevasses magnifiques , et coupée de vallées , dans les détours desquelles je me suis engagé, précédé par le sapeur du glacier, vieux pâtre qui , la hache à la main , me frayait un chemin sur ce terrain glissant. A chaque coup qu'il donnait , des milliers de diamans roulaient à mes pieds. Parvenus à une ouverture qui pénétrait profondément dans l'épaisseur de la glace , mor-

homme me fait signe de me baisser ; je le suis en rampant , je me relève , et me voilà , muet d'admiration , devant le plus étonnant spectacle qui ait jamais frappé mes yeux. Une grotte spacieuse s'ouvrait autour de moi ; fantastiquement taillée dans un rocher de saphir , elle offrait les nuances les plus riches et les plus diverses , depuis le bleu lapis , jusqu'à l'azur le plus clair ; çà et là se fondaient quelques teintes d'un beau vert émeraude , pâissant , par degrés , jusqu'à la blancheur du plus pur cristal. La voûte de glace , plus ou moins transparente selon son épaisseur , admettait tout juste assez de clarté pour qu'on pût jouir complètement de ce coup d'œil magique , dont ce demi-jour mystérieux augmentait singulièrement l'effet. On eût dit le péristyle du palais des fées , ou bien la grotte de cristal des néréides.

J'ai examiné avec attention les *moraines* de date récente , de même que celles d'une formation plus ancienne , et me suis assuré que le fait de l'accroissement progressif des glaciers , en général , est tout au moins très problématique. L'esprit de système s'était hâté de s'en emparer , pour en tirer une preuve en faveur de l'hypothèse (d'ailleurs fait plausible) du refroidissement graduel de notre globe. En admettant que , sur certains

points, et à une époque donnée, ce fait de l'avancement des glaciers ait été suffisamment constaté, je pense qu'on s'est trop hâté de le généraliser, et qu'on n'a pas eu égard à telles circonstances, qui réduisaient de beaucoup l'importance qu'on lui a donnée. Je pencherais à croire que l'assertion contraire est plus près de la vérité. En effet, j'ai remarqué, ici comme aux Bossons, une moraine qui doit remonter à une époque très reculée, puisqu'elle est entièrement recouverte de végétation et ombragée de gros arbres. Quoi qu'il en soit, il me paraît impossible d'assigner des règles fixes à ce phénomène de l'accroissement et de la diminution des glaciers, et les voyageurs qui ont répété, d'après le témoignage de quelques guides, qu'ils avançaient périodiquement pendant sept années, puis reculaient pendant le même espace de temps, pour avancer de nouveau, ont contribué à accréditer une erreur populaire. Les glaciers subissent l'influence des variations de température qui ont lieu pendant les différentes saisons ; si, par exemple, un hiver dans lequel il sera tombé fort peu de neige, est suivi d'un été très sec et très chaud, qui fondra rapidement celle de l'avant-dernier hiver, les glaciers ne peuvent manquer

alors *d'avoir le nez en l'air*¹, c'est-à-dire de se retirer. Que si, en revanche, l'hiver et l'été ont été froids et pluvieux, le contraire arrivera nécessairement, et ils auront *le nez en terre*. Dans le cas enfin où chaque saison sera ce qu'elle doit être, l'équilibre entre l'accumulation des neiges, dans les hautes régions des Alpes, et leur fonte, dans les régions basses, étant maintenus, les glaciers resteront stationnaires. L'assertion des guides me paraît donc inadmissible. On ne saurait trop se méfier de l'absolu en toutes choses; rien n'est si près de l'absurde.

On voit encore, sur le registre de l'hôtel, la signature de l'infortuné M. Mouron, pasteur d'Yverdun, qui, en 1821, a péri d'une manière si affreuse, dans le glacier supérieur du Grindelwald. Voici, sur ce triste événement, quelques détails que je crois de nature à intéresser le lecteur.

Les glaciers de cette partie des Alpes, sont dangereux et peu fréquentés. M. Mouron, accompagné d'un bon guide, entreprit d'y faire une excursion, et de pénétrer aussi avant qu'il lui serait possible. Arrivé sur le bord d'un *puits*, d'un dé

1. Expression des gens du pays.

ces abîmes ouverts dans l'épaisseur du glacier, et dans lesquels se perdent les ruisseaux qui les ont creusés, le voyageur s'arrêta pour les examiner à loisir. Son guide le quitta un instant, afin d'aller chercher une grosse pierre, qu'il voulait faire rouler dans le gouffre, pour mettre M. Mouron à même d'en apprécier la profondeur; mais, lorsqu'il revint, il ne le trouva plus. Il l'appela à plusieurs reprises, visita avec soin les environs, et, justement effrayé de ne point le découvrir, il courut, en toute hâte, au village, raconter ce qui venait d'arriver, et chercher du secours. Aussitôt un grand nombre d'habitans se rendent sur les lieux, munis d'échelles, de perches, etc. Un aubergiste du Grindelwald, Christian Burgener, homme intrépide, se fit descendre dans l'abîme, suspendu à une corde; mais à peine fut-il parvenu à quelques toises au-dessous de l'ouverture, qu'étourdi par le filet d'eau glacée qui lui tombait en douche sur la tête, il fut forcé de se faire remonter. Il fallut, en conséquence, travailler à détourner le cours de ce ruisseau, et le mauvais temps survenant, on se vit contraint de suspendre les recherches, qu'on ne put reprendre que plusieurs jours après. Cependant les parens et les amis de M. Mouron s'étaient rendus sur le théâtre de

ce déplorable événement, où la curiosité avait aussi réuni toute la population de la vallée. De graves soupçons pesaient sur le guide, qui attendait, avec anxiété, le résultat des recherches. Le courageux Burgener descendit de nouveau, et s'écria qu'il apercevait, sur une saillie de la glace, le bâton du malheureux voyageur; bientôt après il découvrit son cadavre, qu'on se mit en devoir de hisser dehors, au moyen d'une corde qu'il lui attacha au pied. Les parens et les amis éplorés entouraient l'ouverture du gouffre; le pauvre guide, pâle et tremblant, comme un homme qui attend sa justification du hasard, respirait à peine. En effet, la bourse et la montre de M. Mouron pouvaient être tombées dans la rapidité de la chute, et leur absence eût renforcé les soupçons. Déjà le corps commençait à paraître d'une manière indistincte; quelqu'un s'écria qu'il était dépouillé!.... Un mouvement d'horreur se répandit parmi les assistans, le guide s'évanouit, atterré par cette charge accablante. On s'empressa de le faire revenir; il ne manquait aucun des effets précieux, et les vêtemens, déchirés en lambeaux, avaient seuls causé l'erreur. L'inspection du corps, fracturé en maints endroits, donna du moins, à la famille et aux amis, la douloureuse consolation d'apprendre

que la mort avait dû suivre immédiatement la chute, et que les angoisses du désespoir n'avaient pas rendu plus affreux les derniers momens de l'infortuné voyageur.

Il faut pourtant que ces glaciers n'aient pas toujours été aussi impraticables, ou bien que les anciens habitans du pays aient été doués d'une disposition plus aventureuse que les habitans actuels. On assure, en effet, que, dans l'avant-dernier siècle, trois Bernois protestans, qui, retenus prisonniers en Valais, se voyaient contraints d'aller à la messe, s'évadèrent afin de se soustraire à ces persécutions, et prirent, pour revenir dans leur canton, ce périlleux chemin. Ces intrépides confesseurs du prêche arrivèrent, sans accident, au Grindelwald, au travers de mille obstacles et de mille dangers, après avoir passé une nuit sur le glacier. Assez peu de temps avant ou après cet événement, deux ouvriers valaisans qui travaillaient à Lauterbroune, eurent la fantaisie d'aller entendre la messe chez eux un dimanche, et franchirent heureusement les affreux glaciers qui terminent cette étroite vallée. Le lendemain ils revinrent par le même chemin. Ces immenses et redoutables mers de glace furent traversées, dans l'espace d'un quart de siècle, par des hommes

dont les uns tentèrent cette audacieuse entreprise pour ne pas aller à la messe, et d'autres pour y aller.

J'ai eu, au Grindelwald, pendant mon souper, un concert vocal qui m'a dédommagé des beuglemens du cor des Alpes. Quatre jeunes filles, dont la plus âgée pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans, sont venues, sous les fenêtres de la salle à manger, nous chanter leurs jolis airs nationaux, soit à deux, soit à trois parties, quelquefois même à quatre. C'était charmant d'ensemble, de justesse et de couleur locale. Désirant écrire quelques-unes de ces chansons, je fis monter les virtuoses, mais leur chant, délicieux en plein air, n'était plus le même dans une chambre. Je priai la *prima donna* de me dire son air sans accompagnement; elle n'était pas exercée aux *solos*, et, en conséquence, chantait faux et sans mesure, de sorte qu'il me fut assez difficile d'attraper, à la volée, quelques-uns de ses plus jolis chants. Pendant que je griffonnais sur mes *portées*, un de nos compagnons de voyage écrivait, de son côté, les paroles en allemand-suisse, dont le sens, un peu graveleux, m'a donné beaucoup à penser sur les mœurs patriarcales de ces vallées.

Celle-ci est singulièrement fertile, sans en être

plus riche ; toutes les propriétés étant hypothéquées aux Bernois, pour une dette de 700,000 francs, contractée depuis des siècles, et dont les habitants, appauvris par les intérêts élevés qu'ils ont eu à payer depuis long-temps, ne seront, sans doute, jamais en état de s'acquitter. Une de leurs principales sources de produit a perdu, en outre, beaucoup de son importance, et une personne, bien informée de tout ce qui a rapport à l'Oberland, m'a assuré que le Grindelwald ne nourrissait pas aujourd'hui la moitié du bétail qu'il entretenait il y a cinquante ans. Le climat, assez doux, eu égard à la situation de cette vallée, y seconde la bonté du sol. On cueille des fraises jusques sur le bord des glaciers, et j'ai remarqué de superbes récoltes d'orge, non encore mûr, il est vrai, au commencement de septembre, mais dont les épis donnaient, en moyenne, de vingt-quatre à trente grains. De longues plattes-bandes de pois, épais et chargés de gousses, offraient encore des fleurs à la même époque, et l'on venait d'arracher le chanvre et le lin qui m'ont paru fort beaux. Un grand nombre de cerisiers, plantés autour des habitations, produisent en abondance de ces petites cerises noires, juteuses et parfumées, dont on distille de bon kirschwasser. Il faut cependant que ces

produits aient bien peu de valeur, ou que la propriété soit prodigieusement divisée, car les habitants ont l'air misérable, et le sont en effet. Leurs maisons ne présentent point cet aspect d'aisance et de bien-être qui ailleurs m'a frappé, et les enfans, qui y fourmillent, ont le teint hâve et maladif, indice trop sûr de la pauvreté de leurs parens. Ce spectacle attriste au milieu de toute cette abondance apparente.

Il y a ici quelques chasseurs de chamois, avec lesquels j'ai pris plaisir à causer. Cette vie errante, aventureuse, paraît avoir un grand charme pour eux; peut-être est-ce en raison, comme je l'ai dit plus haut, des dangers qu'ils y courent, et des émotions continuelles et variées dont cette chasse est pour eux la source. Ils m'ont fait connaître plusieurs des ruses qu'ils emploient pour mettre en défaut la vigilance et la finesse des sens de ces animaux. Quelquefois le chasseur fiche, dans la glace, son bâton surmonté de son bonnet, afin de distraire l'attention des chamois, dont il cherche à tourner la position, en faisant de longs circuits, où chaque pas exposerait la vie de tout homme qui ne serait pas habitué à ces courses périlleuses. D'autres fois il se place, à quatre pattes, au milieu d'un troupeau de chèvres, après s'être attaché sur

le dos un petit sac rempli de sel. Il avance de la sorte inaperçu, et entouré des chèvres qui lèchent ce sel dont elles sont très friandes; lorsqu'il se croit à portée, c'est-à-dire lorsqu'il peut distinguer la cambrure des cornes de sa victime, il s'accroupit, saisit sa carabine qu'il traînait derrière lui, tire et manque rarement son coup. S'il n'a fait que blesser l'animal, il lui faut lutter corps à corps avec lui, pour s'en rendre maître, et, sur ces pentes rapides, sur ces glaciers crevassés, la prodigieuse force musculaire du chamois lui fait souvent courir de grands dangers. Souvent il arrive que le chasseur et sa proie roulent ensemble au fond d'un précipice, où l'un et l'autre servent de pâture au redoutable lœmmergeyer. Il y a plusieurs années, qu'un de ces chasseurs tomba dans une profonde crevasse, avec le quartier de rocher sur lequel il était, et qui, ébranlé par l'explosion de la carabine, se détacha tout à coup. Le malheureux se cassa un bras dans sa chute; mais son sang-froid ne l'abandonna pas; ayant rencontré, par un hasard heureux, un de ces ruisseaux qui forment l'écoulement des glaciers, il en suivit le cours, en se traînant péniblement sur le ventre, et, après deux heures d'efforts, il réussit, nouvel Aristodème, à sortir de ce gouffre ténébreux qui devait

être son tombeau. Ce qui est non moins surprenant, c'est que, dès qu'il fut guéri, il reprit son occupation favorite, comme s'il ne lui fût rien arrivé. Lorsque le chasseur a tué un chamois; il boit son sang encore chaud, autant pour soutenir ses forces, que pour se prémunir contre le vertige, le sang de cet animal étant regardé comme un excellent spécifique en pareil cas; puis il lui ôte les entrailles, et le charge sur ses épaules, ou il le maintient en passant sa tête entre les quatre jambes fortement liées ensemble. C'est alors qu'embarrassé de ce fardeau gênant, il lui faut redoubler d'audace et d'adresse, pour descendre le long de ces corniches effrayantes, et au travers des gouffres que les glaciers ouvrent sous ses pas. On m'a répété ici que la valeur d'un chamois n'excédait guères vingt-cinq francs, et qu'un chasseur, à la fois adroit et heureux, ne peut pas espérer en tuer plus de douze ou quinze dans son année. M. le professeur Wyss, de Berne, qui a fait un travail intéressant sur l'Oberland, qu'il connaît à fond, assure que les habitans de cette vallée, très superstitieux de leur naturel, ont foi aux jours néfastes, ainsi qu'au fatalisme. Une pareille remarque rendrait raison de l'audace de ces chasseurs. L'un d'eux disait froidement : « Mon grand-père s'est tué à la

chasse; mon père s'y est cassé la cuisse; il y a à parier qu'il m'en arrivera autant, mais, que voulez-vous? c'est mon plaisir, et puis mon heure n'arrivera jamais que quand il plaira à Dieu. »

J'avais entendu, dans la nuit, comme un violent coup de tonnerre, et m'étais étonné qu'il n'y en eût eu qu'un seul. Le lendemain j'eus l'explication de cette singularité, en passant la grande Scheideck. Au-dessus du glacier supérieur, au pied du Wetterhorn, nous vîmes un talus de neige d'une blancheur éclatante, s'arrondissant en immense évantail; c'était l'avalanche que j'avais entendue gronder. Elle avait dû être magnifique, à en juger par l'énorme masse de neige qui s'était accumulée à la base du rocher. Un peu plus loin, il en tomba une qui différait entièrement de celle que j'avais vue la veille; une détonation, puis un léger nuage, planant au-dessus d'un des ravins du Wetterhorn, m'annoncèrent sa chute. Après quelques secondes, je vis paraître un torrent de neige, qui, débouchant de l'étroit ravin, se déploya avec majesté sur le flanc de la montagne. C'était comme une large cascade, dont l'éblouissante blancheur tranchait sur cette paroi de rochers d'un gris terne; ce qui m'a encore frappé ici, c'est la lenteur apparente de la chute;

je courus sur une éminence pour observer l'effet de ce phénomène dans une gorge étroite et profonde, et, à l'aide d'une bonne lunette anglaise, je reconnus, à ma grande surprise, que ce que j'avais pris pour de la neige réduite en poussière, n'était autre chose que des fragmens de glace, de forme cubique pour la plupart, et d'un volume assez considérable. Il y en avait au pied du rocher une longue trainée qui se distinguait, par son extrême pureté, des avalanches d'une date antérieure.

Au sommet de ces deux cols de la grande et de la petite Scheideck, on trouve des châlets pourvus de tout ce qui est nécessaire pour sustenter et rafraîchir les voyageurs. On nous a servi ici de cette crème *riche* et savoureuse des Alpes, véritable ambroisie de cet Olympe, et dont on peut dire :

« La vache Io donna le lait. »

Si l'on est surpris par la tourmente, on peut, à la rigueur, passer la nuit dans ces châlets, où l'on trouve un lit ou deux ; on est exposé, à la vérité, à voir toute blanche, le lendemain matin, la grossière couverture de laine qu'on a sur le corps, une neige d'une extrême ténuité, s'introduisant, chas-

sée par le vent, au travers des troncs de sapins, dont sont construites ces frêles habitations.

C'est à partir de ce chalet que commence *la route* qu'on vient d'ouvrir pour monter à la cime du Faulhorn, point intéressant nouvellement découvert, et qui commence à jouir d'une vogue méritée. On l'a déjà qualifié de *Rigi de l'Oberland*; c'est dire que de cette cime isolée qui s'élève à huit mille quatre cents pieds, on domine toute cette partie de la Suisse. La vue plonge d'un côté, jusqu'au lac de Zoug, et, par-delà le Jura, jusqu'aux montagnes de la Forêt-Noire; tandis que de l'autre, elle suit, dans toute sa longueur, la chaîne des Hautes-Alpes, à commencer par le Mont-Blanc, pour finir aux plus hautes sommités du Tyrol. Il faut, pour bien jouir de cet immense panorama, un temps parfaitement beau; il était incertain, et je dus passer outre. Un Anglais, qui m'a donné ces détails, a été retenu, pendant trois jours, par la neige, à l'auberge du Faulhorn, et ce n'est qu'à la fin de cette rude quarantaine qu'il en a été dédommagé par ce coup d'œil magnifique. L'auberge, m'a-t-il dit, est aussi bonne qu'on peut la désirer à une pareille élévation; on y arrive commodément à cheval, et des dames y passent souvent la nuit.

Les sapins que l'on rencontre, après avoir franchi le haut de ce col, se distinguent par un singulier genre de décoration; ce sont de longues mousses parasites qui pendent à leurs branches inférieures, comme autant de barbes blanchâtres. Les pauvres arbres en sont tous défigurés, et cet accessoire ajoute encore à leur aspect mélancolique. Le chemin boueux, inégal, rendu plus difficile par les racines noueuses de ces sapins séculaires, est dénué d'intérêt jusqu'au moment où l'on aperçoit, au fond d'un vallon retiré, la jolie maison des bains de Rosenlavi. Il faut se hâter d'y commander son déjeuner, ou son *luncheon*, et monter, pendant qu'on le prépare, au glacier qui, pour la pureté et la transparence, l'emporte sur la plupart de ceux que j'ai vus. L'été dernier, on pénétrait dans une spacieuse caverne de glace, offrant les plus magnifiques reflets. Aucun corps étranger, aucune particule terreuse n'en altérerait la blancheur ou la limpidité cristalline, circonstance qui provient de l'extrême dureté des rochers de marbre gris entre lesquels descend ce beau glacier. En revenant à l'auberge, dont l'aspect riant et propre, et les persiennes peintes en vert semblent vous saluer de loin, vous trouvez, sur la table, les côtelettes fumantes, la pomme de terre

farineuse, *the laughing potatoe*, l'assiette de beurre frais ornée de fleurs, et puis des fraises, des framboises parfumées. Vous pouvez même terminer gaiement la séance en sablant, au pied du Wetterhorn, le champagne frappé de glace. Mais le soleil baisse, il faut gagner Meyringhen; retournez-vous souvent pour regarder en arrière, et, lorsque vous serez arrivé au dernier escarpement, faites une pause. Devant, derrière vous sont deux des plus admirables points de vue que présente l'Oberland. A vos pieds s'étend cette fraîche et riante vallée d'Oberhasli, avec ses cascades écumeuses et ses rochers disposés en terrasses, que tapissent de belles pelouses veloutées, ou que de majestueuses forêts couronnent. De la profonde et ténébreuse crevasse du Kirchet, vous voyez s'échapper les eaux captives de l'Aar, dont le cours sinueux se détache, comme un ruban d'argent, sur le fond de la vallée, dominée par les grandes lignes, et les croupes verdoyantes du Brunig. De l'autre côté, c'est la cime imposante du Wetterhorn, de ce pic gigantesque, aux formes si hardies, qui se dessine sur le pur azur du ciel, et y colore ses neiges éblouissantes des feux du soleil couchant. Il occupe, à lui seul, tout le fond d'une gorge étroite et sauvage, dont les revers escarpés sont couverts de

sombres sapins. Cette masse lumineuse qui, ainsi qu'un phare immense, s'élève du sein des ombres du soir, cette apparition fantastique et grandiose produit, sur le voyageur étonné, un effet qui ne saurait se décrire; toute la poésie des Alpes est là; on la sent, mais on ne peut la rendre.

La cascade de Reichenbach, sur laquelle j'ai voulu prendre un à-compte en descendant, m'a paru d'une beauté remarquable. La colonne d'eau, non moins considérable que celle de Pisse-Vache, ne s'arrondit pas, comme celle-ci, en courbe gracieuse, mais se verse perpendiculairement du haut d'une paroi semi-circulaire, sur laquelle se déploient ses gerbes écumantes. Il ne manque, pour compléter l'effet de cette chute célèbre, que le contraste de la verdure. Si la crête de ces rochers sauvages était ombragée de quelques beaux groupes d'arbres, aux branches pendantes et touffues, au lieu d'être hérissée de maigres broussailles, le Reichenbach ne laisserait rien à désirer à l'amateur du goût le plus difficile. La cascade inférieure possède cet avantage; aussi, bien qu'elle soit moins élevée, je n'hésite pas à lui donner la préférence. Elle se précipite, toute bouillonnante, entre des masses de rochers pittoresquement bri-

sés, que revêt une riche végétation, et ses eaux, reçues dans un premier bassin, s'en élancent de nouveau, pour retomber une dernière fois en large nappe d'écume. Entre ces deux chutes principales, j'en ai encore examiné plusieurs autres dont l'une, encadrée par l'arche d'un vieux pont, sur lequel se balancent quelques touffes d'arbrisseaux, est d'un effet piquant. L'action continue de ces eaux jaillissantes a poli le marbre noir-veiné qui leur sert de lit, comme pourrait le faire la main du marbrier. La nuit approchait, et je me hâtai de gagner l'excellente auberge du Sauvage.

Je ne puis voir sans un sentiment de reconnaissance, les Anglais voyageant en Suisse. — Mais, dira-t-on, ils sont insociables, égoïstes; — d'accord. — Ils couvrent souvent une complète nullité sous les dehors de la gravité la plus digne; — j'en conviens. — Ils affectent, en outre, une certaine morgue de bon ton qui ne sied pas à l'homme réellement bien élevé; — c'est encore vrai. Mais oubliez-vous donc que c'est à la vétilleuse exigence du voyageur anglais, que nous devons les bonnes auberges? Ils font pour nous les logemens. Si, dans ces vallées reculées, nous trouvons de bons lits, une table bien servie; si les sommeliers sont empressés, attentifs, rendons en

grâce à la susceptibilité de l'insulaire, sur l'article des *comforts*. Il ne fait pas grâce à l'aubergiste de la moindre négligence, et peut lui garder une implacable rancune au sujet d'un œuf suspect, ou d'un *compte*, dans lequel ses prévisions se trouveront dépassées d'un franc. Chaque Anglais inscrit consciencieusement, sur le livre des voyageurs, le blâme ou l'éloge qu'a mérité son dernier gîte; et les aubergistes avec lesquels ils arrêtent ordinairement leurs prix d'avance, sont placés sous l'influence d'une salubre terreur, qui les maintient dans la bonne voie, c'est-à-dire dans celle des *accommodations very good*; quant aux *charges very moderate*, les résultats obtenus jusqu'ici ne sont pas aussi satisfaisans, et l'on voyage plus chèrement dans ce pays qu'en aucun autre, ce qui provient de ce qu'on n'y voyage que pendant trois ou quatre mois de l'année.

Les paysannes de l'Oberhasli, que j'avais entendu beaucoup vanter, n'ont pas répondu à mon attente; mais, peut-être, leur costume est-il pour quelque chose dans l'impression peu agréable qu'elles m'ont laissée. Des deux côtés d'un corset noir, bordé en velours, partent des manches courtes et tellement larges, que l'une d'elles suffirait presque à faire une chemise, à tout homme

d'une corpulence ordinaire. Par-dessus ces manches si démesurément bouffantes, s'élève une tête affublée, bien plutôt que coiffée, d'un mouchoir le plus souvent rouge, et noué, sur la nuque, avec une négligence qui pourrait être plus élégante. Ce mouchoir descend jusque sur les sourcils, cache entièrement le front ainsi que les cheveux, et, par sa couleur éclatante, fait paraître pâle ou terreuse la figure de ces nymphes bernoises, qui ont l'air de sortir de leur lit

« Dans le simple appareil
« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. »

En outre, elles portent un second mouchoir plié en carré long et tiré, à quatre épingles, sur la poitrine, de manière à présenter une surface plane, là où la nature a eu évidemment toute autre chose en vue. Par-derrière, le buste de ces filles n'offre à l'œil que cette énorme paire de manches, séparées par la bande étroite qui forme le dos du corsage. En regardant d'un peu plus près, on voit que ces manches, très fines et d'une grande blancheur, tiennent à une chemise faite d'une toile grossière. Le jupon, qui est court et ample, s'attache presque au-dessous des bras, et

contribue à ôter à la taille toute forme humaine. Au reste, les jeunes filles de cette vallée ne sont point effarouchées de l'aspect des étrangers, qu'elles attaquent de plaisanteries dont l'ignorance où j'étais de leur dialecte ne m'a pas permis de sentir tout le sel. On assure que les habitans de l'Oberhasli se distinguent, du reste des Bernois, par leur esprit naturel et leur caractère enjoué. M. le professeur Wyss leur reproche une extrême nonchalance et un penchant marqué pour leurs aises. Les filles, dit-il, s'en vont traire leurs vaches avec un parapluie et des gants. Je n'ai pu vérifier le fait, mais j'ai bien ri, la première fois que j'ai vu les pâtres se livrer à cette occupation, pour laquelle ils se servent d'un petit tabouret circulaire à un pied, semblable à celui des paveurs, mais fixé, au moyen d'une courroie, à la partie pour laquelle il est fait, de telle sorte qu'ils l'emportent avec eux, en passant d'une vache à l'autre, sans le déplacer. C'est éminemment ridicule; ce pied unique produit, d'un peu loin, l'effet d'une queue, sur laquelle ces gens semblent s'asseoir en équilibre, ce qui n'a rien de gracieux ni d'Arcadien.

Je suis allé revoir le Reichenbach, à neuf heures du matin. La cascade, son entourage, tout était brillant de soleil et de fraîcheur. Le soleil est,

à un beau paysage, ce qu'est le sourire à une belle figure; il l'anime et lui donne la vie. Des groupes de voyageurs gravissaient l'éminence, sur laquelle est située la maisonnette, destinée à vous mettre à l'abri des tourbillons de poussière humide, dont le Reichenbach inonde ses admirateurs. Des femmes élégantes s'y faisaient porter dans des fauteuils, et cette caravane ajoutait à l'intérêt du site, qui, embelli par le contraste des ombres et de la lumière, se jouant sur les eaux écumeuses, était d'un charme inexprimable.

La succession non interrompue des points de vue, tour-à-tour rians, sévères ou sublimes que présente l'Oberland, finit par épuiser l'admiration, et fait naître, à sa place, non pas la satiété, mais un sentiment de contentement calme, dont on jouit comme de l'air qu'on respire, sans presque s'en apercevoir. Les ébahissemens continuels me sont suspects chez les voyageurs, et il faut se tenir en garde contre ces gens tout bouffis de métaphores qui, puisant la couleur locale dans leur encrier, décrivent, puis décrivent encore, enfilant les périodes et entassant, pour faire de l'effet,

« Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa. »

Que n'imitent-ils donc la nature? Elle a, aussi

elle, ses momens de repos et, parfois même, sa monotonie, qui contribue à rendre plus vive l'impression de ses beautés.

Par un heureux hasard, j'arrivai à Meyringhen la veille du jour où devait avoir lieu, sur le Brunig, la réunion annuelle des lutteurs du Hasli et de l'Unterwald. Cette lutte, suivie d'une fête champêtre, attire, des deux cantons, une foule de spectateurs, auxquels se joignent les étrangers qui se trouvent dans le voisinage, ou se rendent ici, tout exprès, d'Interlaken. Il y vient aussi des musiciens, des gens vendant des comestibles, de petits merciers avec leur étalage; c'est comme une foire. On gravit, pendant deux heures et demie, un sentier assez rapide, qui nous eût offert de belles échappées sur la vallée, sans les flocons de vapeurs qui s'y alongeaient en bandes parallèles et qui, au dire des paysans avec lesquels je cheminais, ne nous pronostiquaient rien de bon. Il y avait encore peu de monde sur l'*alpe* du Brunig, lorsque nous y arrivâmes, et j'entrai dans le principal chalet, pour y déjeuner et y passer mon temps, jusqu'au moment où les jeux s'ouvriraient.

L'abord n'en était rien moins que propre; on y pénétrait par une étable servant d'antichambre, dans laquelle étaient couchés cinq ou six veaux, qui

ruminaient paisiblement, et contemplaient, avec une impassibilité philosophique, les nombreux visiteurs passant et repassant au milieu d'eux. Parvenu dans la pièce principale, le premier objet qui attira mon attention fut un énorme chaudron, bouillant sur un grand feu, et contenant le lait du jour destiné à faire le fromage. Sur une tablette, qui régnait le long d'un des pans de cette chambre, étaient disposés de larges vases en bois, de forme plate et circulaire, remplis de lait doux, de crème épaisse ou liquide, ainsi que de petit-lait de différentes sortes. Au-dessus de ces vases on voyait rangés des fromages de première et seconde *formation*. Dès la porte, je distinguai, au travers d'une atmosphère épaisse de fumée, une quinzaine de paysans et paysannes, groupés dans diverses attitudes. Cinq ou six d'entr'eux étaient assis sur des escabeaux, autour d'un billot tenant lieu de table, et supportant un large baquet plein de lait chaud, dans lequel nageaient des tranches de pain blanc. Chacun des convives puisait à cette vaste gamelle. Quand nous entrâmes, on nous céda, non la place d'honneur, ce qui eût dérangé tout le monde, mais celle qui était la plus voisine de la porte. Les pâtres du chalet, au nombre de trois, après nous avoir adressé un salut cordial, et un *Will-*

kommen, que leur physionomie ouverte ne démentait point, nous invitèrent à prendre part au festin, en nous offrant, à chacun, l'un de ces ustensiles en bois qui, par leur forme, tiennent à la fois de l'écuelle et de la cuiller. J'avais faim, et ne voulant pas, en outre, choquer ces bonnes gens, sur lesquels j'avais jeté un coup d'œil dont le résultat était fait pour me rassurer, je me suis mis à pêcher, sans façons, de ces petites tranches de pain, que j'arrosai par de fréquentes libations d'un lait délicieux. Ce repas me sembla exquis, et pourtant ce n'était que de la soupe au lait ! Si elle m'eût été servie dans une auberge, sur une belle nappe blanche, dans une soupière en faïence, à forme grecque et avec une cuiller d'argent, il est à croire que je n'y eusse pas goûté. Mais cet intérieur de chalet, l'hospitalité cordiale de ces montagnards, la figure honnête des convives, qui s'étaient assis à ce banquet champêtre, sans même qu'on les y eût invités, tout cela lui prêtait un mérite *moral*, dont l'art des *Véry* n'eût pu approcher. Ces gens me regardaient faire en ouvrant de grands yeux, comme s'ils eussent été surpris de voir un *monsieur* manger comme eux, et avec eux. Dès qu'il se présentait un nouvel arrivant, les regards bienveillans de nos hôtes se tournaient vers lui, pour l'inviter

à prendre sa part de tous ces biens, et celui-ci acceptait, avec cette simplicité qu'il eût mise lui-même à offrir, s'il se fût trouvé chez lui ; aucun ne se faisait prier. Les uns attaquaient les fromages, d'autres plongeaient leurs cuillers-écuelles dans ces vases de crème et de lait, capables d'inspirer, à tout amateur, ce tendre intérêt que notre ami Sancho portait aux grandes marmites des noces de Gamache. Un voyageur donna beaucoup à rire à l'assistance, en puisant dans un baquet de petit-lait, mis en réserve.... pour les cochons, qui en avaient déjà tâté, à en juger par l'hilarité générale. En quittant mes hôtes, il me fut impossible de leur faire rien accepter, et le seul moyen que j'eus, pour ne pas être trop en reste avec eux, ce fut de leur laisser la bouteille de vin vieux de Neuchâtel, dont je m'étais pourvu.

Vers onze heures, je me rendis sur l'emplacement où a lieu la lutte, et qui est très convenablement choisi. C'est un petit bassin presque circulaire, que tapisse un gazon fin et serré, et dont les revers, formant un amphithéâtre naturel, peuvent donner place à une foule considérable de spectateurs. Ils étaient peu nombreux cette fois-ci ; le temps incertain avait retenu beaucoup de curieux, et plusieurs des athlètes les plus renommés

des environs se trouvaient absents pour diverses causes. Les habitans de l'Unterwald occupaient l'un des côtés de l'amphithéâtre, et ceux de la vallée d'Oberhasli étaient rangés sur le revers opposé. La séance s'ouvrit par deux des plus jeunes lutteurs appartenant aux deux différens cantons. C'étaient des enfans d'environ quinze ans. Ils passèrent, par-dessus leurs pantalons, des caleçons d'une toile extrêmement forte, se tendirent la main en signe de bonne amitié, et, mettant chacun un genou en terre, ils se saisirent, à la hauteur des cuisses, par ces caleçons qui leur offraient une forte prise; alors, tête contre tête, épaule contre épaule, ils commencèrent à se pousser, à se tirailler dans tous les sens, cherchant mutuellement à se surprendre, à se faire perdre l'équilibre, à s'enlever de terre, pirouettant, se relevant avec une vigueur et une prestesse qui n'eussent pas été déplacées aux jeux isthmiques. Pour être vainqueur dans cette sorte de lutte, il faut avoir renversé trois fois son homme sur le dos; en conséquence, lorsqu'un des lutteurs se voit sur le point d'être terrassé, il rassemble tout ce qu'il a de force et de souplesse, afin de tomber sur le ventre ou sur le côté, et de rendre ainsi le coup nul. Les deux jeunes athlètes roulaient souvent

l'un sur l'autre, dans les postures les plus grotesques, puis se relevaient sans lâcher prise. L'un d'eux, ayant réussi à enlever par les deux anses, son adversaire qu'il tenait la tête en bas, ne savait plus trop comment faire pour compléter cette demi-victoire; après un instant d'hésitation, il le soutint, en équilibre, d'une main, et, lui appliquant, de l'autre, un grand coup sur la nuque, il lui fit faire la culbute et l'étendit par terre. Aussitôt qu'il y avait un des lutteurs de vaincu, le parti vainqueur faisait retentir l'air de ses acclamations, et le canton qui avait eu le dessous envoyait un second champion, plus fort ou plus habile que le premier, pour venger l'honneur du pays. La lutte devint par là d'autant plus intéressante à mesure qu'elle se prolongea davantage. Pour remporter le grand prix, il fallait avoir triomphé successivement de trois adversaires, en les terrassant chacun trois fois. Ce fut un jeune pâtre du Hasli, à peine âgé de vingt ans, qui eut cette gloire, et resta maître de l'arène, au grand dépit des Unterwaldois, qui lui avaient détaché, l'un après l'autre, leurs plus habiles lutteurs. Lorsque leur homme était défait, on les voyait se réunir en groupe, pour se concerter sur le choix de celui qui serait appelé à le remplacer, et il était

curieux d'observer la physionomie de ces montagnards, pendant cette délibération, dont le résultat importait si fort à l'orgueil national. Tandis qu'on se livrait à ces pourparlers assez prolongés, le vainqueur épuisé, haletant, baigné de sueur, se reposait de sa victoire, étendu sur le gazon, et se préparait à une dernière épreuve, de laquelle dépendait sa gloire ou sa honte. Son nouvel adversaire s'avancait, frais et dispos, se revêtait du caleçon, puis la lutte recommençait avec des chances diverses; elle était d'un puissant intérêt. Le troisième Unterwaldois, envoyé contre le Bernois jusqu'alors invaincu, était un homme de trente ans, petit, grêle, mais dont les membres nerveux et la démarche agile décelaient une force musculaire peu commune, à laquelle se joignaient une grande souplesse, et, disait-on, une habileté consommée dans ce genre d'exercice. Son antagoniste y opposait les avantages d'un corps trapu, difficile à ébranler, et une lenteur calculée, une puissance d'inertie, d'où sortaient brusquement, et à propos, des efforts prodigieux, auxquels l'adroite agilité de l'Unterwaldois pouvait à peine résister. Enfin, après des succès long-temps balancés, qui excitaient, au plus haut degré, l'intérêt de tous les spectateurs, ce dernier succomba;

il toucha, une troisième fois, la terre de son dos. Alors les applaudissemens, les bruyans hourras des gens du Hasli proclamèrent sa défaite et le triomphe définitif de leur jeune champion.

Ce spectacle qui attache et émeut vivement, me frappa surtout, par ce qu'il offrait d'honorable pour le caractère de ces paysans suisses. Dans une pareille lutte, où l'amour-propre était si fortement en jeu, on n'apercevait rien qui indiquât cette animosité, où cet esprit de rancune qu'il serait si naturel d'y supposer. Ces hommes simples triomphaient sans arrogance, de même qu'ils se reconnaissaient vaincus sans honte, et il était aisé de voir que la poignée de main qu'ils se donnaient, en commençant, n'était pas purement une chose de forme ; ils auraient pu se la donner, à la fin, tout aussi cordiale. On fit, selon l'usage, en faveur du vainqueur, une quête qui fut assez productive, et qu'il se hâta d'aller partager avec son antagoniste.

En sortant de la verdoyante et gracieuse vallée de Meyringhen, et après avoir franchi cette colline rocheuse du Kirchet, au travers de laquelle l'Aar s'est forcé le passage, on trouve une petite vallée d'un aspect plus sévère, quoiqu'elle soit ornée de beaux arbres, et offre un assez grand

nombre d'habitations, elle tranche cependant, d'une manière frappante, avec le site calme et riant qu'on vient de quitter, et dispose l'âme, ainsi que les yeux aux scènes qui vont suivre. Le sentier s'élève, à mi-côte, au-dessus du cours impétueux de l'Aar, dont le sourd mugissement interrompt seul le silence de ces lieux déserts. A chaque pas, la vallée prend un caractère plus sombre, plus sauvage. Quelques bouquets de mélèzes et de sapins garnissent encore le revers des montagnes; mais la végétation, qui va en s'appauvrissant à mesure qu'on avance, finit bientôt par disparaître entièrement. D'immenses rochers élèvent jusqu'au ciel leurs cimes dépouillées; de leurs flancs, déchirés par des crevasses, se détachent d'énormes débris qui s'amoncellent à leur pied et encombrant le fond de la vallée. De profonds ravins, qu'ont creusés les torrens et les avalanches, sillonnent ces gigantesques masses dont ils rompent l'uniformité. Le sentier, devenu plus pénible, passe sur des blocs de granit d'une centaine de pieds de long qui, polis par le frottement, offrent une surface glissante comme la glace. Quelques pins rabougris, courbés par l'instinct ou par la violence des ouragans, rampent, çà et là, sur ce sol bouleversé, qu'ils parent de

leur triste verdure. Après m'être arrêté un instant à l'hospice, j'atteignis enfin le sommet du Grimsel. Mais comment essayer de rendre le sublime caractère de grandeur et de désolation qu'offrent ces affreuses et incommensurables solitudes ? J'ai sous les yeux le chaos dans toute son horreur et dans toute son âpre nudité. Ce ne sont plus des rochers, ce sont des monts tout entiers qui, dans leur menaçante décrépitude, semblent prêts à s'affaisser sous leur propre poids, et à combler, de leurs débris confusément entassés, les gorges arides qui les séparent. Ici tout porte les traces de quelque une de ces terribles révolutions de notre globe ; tout y rappelle cette grande et belle image d'un de nos poètes :

« Sur les mondes détruits, le temps dort immobile. »

En vain l'âme oppressée cherche, au milieu de cette scène de destruction, quelque émotion douce et consolante ; en vain on voudrait échapper, à l'aide de l'imagination, aux impressions pénibles dont on se sent affecté ; le souvenir même des riantes contrées que l'on vient de parcourir n'apparaît plus que comme un rêve. Autour de vous règnent au loin le silence, l'immobilité et la mort.

Les Hautes-Alpes, revêtues de leurs éternels frimas, semblent élever, entre vous et le monde animé, une infranchissable barrière. De tous côtés vous voyez se découper, sur le bleu foncé du ciel, une multitude de pics menaçans, et, bien au-dessus de cet horizon bizarrement dentelé et tacheté de plaques de neiges, le trône de l'hiver, le colossal Finsteraarhorn, élance encore sa cime audacieuse ¹.

Je poursuivis ma route vers le glacier du Rhône. La vallée, dans laquelle il se prolonge, et que domine la cime échancrée de la Furca, est d'un aspect âpre et désert, mais du moins la vue peut s'y étendre, et l'on s'imagine y respirer plus à l'aise. Elle n'est pas, non plus, complètement dépouillée de végétation; quelques sapins isolés y élèvent leurs tiges pyramidales, dont la sombre verdure récrée l'œil, faute de mieux, et de nombreuses touffes de rhododendron, ou rose des Alpes, tapissent les bords du sentier. Je cheminais, précédé du guide, cherchant des yeux ce fameux passage de la Mayenwand, dont on m'avait, plus d'une fois, dépeint le danger, et je n'apercevais rien qui

1. C'est la plus élevée des Alpes, après celle du Mont-Blanc; elle a 13,450 pieds de haut.

me parût de nature à attirer , à cette descente , sa mauvaise réputation. Le sentier coupait obliquement le revers d'une montagne fort escarpée , il est vrai , mais tapissée d'un gazon fin et serré , sur lequel je ne découvrais pas un seul rocher à pic , ni rien de ce qui épouvante l'imagination , dans l'idée qu'on se fait communément d'un précipice. Ceci pourtant en était bien un , et des plus dangereux. Ayant jeté un regard sur cette pente si raide , fuyant sous mes pieds , et sur laquelle un faux pas , un éblouissement vous coûterait la vie , je me sentis troublé un instant ; je n'y étais nullement préparé. Heureusement que , fermant la marche , je n'avais plus à craindre que pour moi seul ; je m'arrêtai quelques secondes , en détournant les yeux , pour me remettre ; puis , franchissant , d'un pas ferme et rapide , le court trajet qui me restait à parcourir , je me trouvai bientôt hors du danger. A mon retour , ce fut avec plus de répugnance que je repassai par ce mauvais pas. J'avais la conscience du péril , et m'étais convaincu que , si le pied venait à vous manquer , rien ne pouvait vous sauver. Vous rouleriez infailliblement jusqu'au Rhône sur ce tapis velouté , et sans autre mal que d'arriver là-bas , à quelques milliers de pieds , suffoqué par la vélocité toujours croissante

de cette *dégringolade*. Un voyageur digne de foi m'a dit avoir rencontré une chèvre sur cet étroit sentier de la Mayenwand. Aussi altière et non moins entêtée que celles de la fable, elle s'obstina à ne pas rebrousser chemin, et, comme un engagement corps à corps eût été fort dangereux en pareille circonstance, le bipède, doué de raison, jugea à propos de filer doux devant le récalcitrant quadrupède. S'accrochant donc au gazon de son mieux, il céda à la chèvre les honneurs du pas.

Le glacier du Rhône ne gagne point à être vu de près; formé d'une glace plus compacte, plus homogène que ceux du Grindelwald et de Chamonuny, descendant en outre sur une pente moins escarpée et moins inégale, il n'offre pas les mouvemens ondulés, les magnifiques pyramides et les crevasses profondes de ceux-ci, mais il l'emporte sur eux, tant par son éclatante blancheur, que par son étendue, il se déroule des flancs du Galenstok jusque dans la vallée de Gherenthal, et n'est que le prolongement d'une mer de glace qui règne, depuis le Sustenhorn jusqu'ici, et dont les bras, s'étendant sur les hautes vallées de Gaden et de Triften, couvrent un espace d'au moins vingt-cinq lieues de tour. Le Rhône, nommé par les Valaisans, Rotten (du latin *Rho-*

danus) ressemble, au sortir de son berceau, à tous ces torrens obscurs que j'ai vus ailleurs, et n'a pas même les honneurs d'une voûte de glace. Je n'ai été aucunement tenté de boire de ses eaux limonneuses, mais je me suis désaltéré à deux petites fontaines limpides que les habitans du pays regardent comme les véritables sources du fleuve, ce qui sort du glacier n'étant, disent-ils, qu'un ruisseau de circonstance qui tarit en hiver, tandis que ces deux sources sont, en tout temps, également abondantes. Les anciens, peu forts en géographie, croyaient, avec leurs poètes, que le Rhône sortait « des portes de la nuit éternelle. » J'ai remarqué encore ici une fort ancienne moraine, couverte d'herbe et distante de huit cents pas du glacier; fait qui vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut au sujet du mouvement rétrograde de ces amas de glaces.

Le guide me proposa de pousser mon excursion jusqu'à Obergesteln, qui, d'après lui, doit être le premier endroit du monde pour les pieds d'ours à la Sainte-Menehould, et les potages à la marmotte. Un homme de bouche n'eût pas négligé une pareille occasion d'étendre le cercle de ses connaissances; quant à moi, il ne me vint pas à l'idée d'en profiter; si j'avais eu du temps de reste, j'au-

rais mieux aimé l'employer à visiter, dans le voisinage, ce plateau, sur lequel s'élèvent deux croix en pierre, avec ces inscriptions si peu fastueuses : « Ici Berthold, duc de Zœhring, *avoué* de l'archiduc d'Autriche, a perdu la bataille en 1211. » Et plus loin : « Ici les gens de Berne ont perdu la bataille en 1419. » Dans cette dernière affaire, ce fut un berger valaisan qui, revêtu d'une peau d'ours, en guise de cuirasse, battit, à la tête de ses valeureux compatriotes, les Bernois et leurs alliés. Comme Épaminondas, il tomba glorieusement sur le lieu de son triomphe.

Cette partie du Haut-Valais qui a conservé une grande simplicité de mœurs est de deux siècles en arrière sur l'autre; on n'y voit point de cabarets. A l'époque où le pays était département français, l'administration voulut établir des auberges, sous prétexte d'utilité publique, mais les habitants d'une commune considérable s'y opposèrent, et dirent aux autorités : « A quoi bon ces maisons ? nos pères nous ont enseigné à exercer les devoirs de l'hospitalité, et ce n'est pas à vous à chercher à nous faire oublier ce vertueux usage. »

En suivant le chemin qui mène, par la Furca, au Saint-Gothard, on remarque quelquefois sur la neige des plaques rougeâtres plus ou moins

larges ; je ne sais comment les savans expliquent ce phénomène , dont les gens du pays rendent compte , en disant : Que ce sont les âmes des muletiers infidèles qui , ayant bu le vin qu'ils étaient chargés de transporter , sont condamnés , après leur mort , à faire leur temps de purgatoire sous la neige qu'ils ont rougie des suites de leur crime. Une tradition du pays porte que le juif-errant , ce patron de la gent voyageuse , passant une première fois au Grimsel , y trouva des vignes productives ; lors de son second passage , la contrée ne produisait plus que du blé et du foin ; enfin , la dernière fois qu'il y vint , il y vit les choses dans l'état où elles sont aujourd'hui.

Un épais brouillard , survenu pendant la nuit que je passai à l'hospice du Grimsel , où l'on est très bien , eu égard aux localités , m'empêcha d'aller voir les glaciers de l'Aar , qu'on m'avait signalés comme étant au nombre des plus remarquables de la Suisse. Je repris , en conséquence , pour retourner à Meyringhen , le chemin par lequel j'étais venu , et refis tristement ce trajet battu par la pluie , et par un vent si violent , qu'en passant les ponts sans parapets , ainsi que certaines portions du sentier taillées en corniche , il fallut nous tenir fortement les uns aux autres , et ramper , presque à

quatre pattes, pour éviter d'être renversés dans le torrent. En quittant l'hospice, nous fûmes suivis, pendant long-temps, par un nombreux troupeau de chèvres, qui, faisant tinter leurs clochettes, s'arrêtaient dès que nous nous arrêtions, et se remettaient à nous suivre quand nous recommençons à marcher, nous contemplant avec leur physionomie fantasque, et de cet air curieux de gens qui n'ont rien vu. Peut-être, comme la chatte de Montaigne, faisaient-elles leurs observations sur moi, tandis qu'elles me fournissaient la matière de cette note. Ces chèvres sont fort jolies, sveltes et d'une belle couleur fauve, coupée de raies noires; quelques-unes sont marquées de taches blanches et si régulières, qu'on les croirait peintes. Le guide m'en désigna plusieurs provenant de l'accouplement d'un chamois avec une chèvre. Cette race de métis, qui est fort estimée, se reconnaît aisément à la légèreté de ses formes, ainsi qu'à sa couleur. Il y a une dizaine d'années qu'un bouquetin mâle, que l'on conservait à Berne dans les fossés, a été déporté, en raison de son naturel intraitable et des méfaits qui en avaient été la suite, dans les solitudes glacées du Grimsel, où on l'a associé au troupeau de l'hospice. J'ignore s'il s'y est montré aussi peu scrupuleux que les chamois, en

matière de mésalliance, et s'il a laissé de sa race.

Près du chalet de la Handeck, l'Aar forme une chute d'une grande beauté et d'un caractère tout particulier. Ses eaux, divisées par un bloc de granit, à leur point de départ, tombent, en deux magnifiques jets, dans un gouffre étroit et profond, couronné de grands sapins, tandis qu'un second torrent vient s'élancer, à angle droit, dans le même abîme. Rien n'égale l'effet de cette triple cascade; le point où les trois gerbes se réunissent, pour achever de tomber ensemble, offre des accidens de formes, d'ombre et de lumière dont il est difficile de se faire une idée. Le furieux choc de ces eaux rivales, qui se précipitent en sens opposés, le fracas de leur chute retentissante, la blancheur de leur écume, refoulée contre les sombres parois du rocher, le nuage de vapeur qui, tourbillonnant au-dessus de ce carybde, voile la mélancolique verdure des sapins et des mélèzes, tout cela est aussi peu aisé à imaginer qu'à décrire. J'ai entendu nombre de voyageurs mettre la chute de la Handeck au-dessus de toutes celles de la Suisse.

A mesure qu'on s'éloigne du Grimsel, on se sent renaître; la nature reprend graduellement de la fraîcheur et de la vie, et c'est avec un

charme indéfinissable que , du haut de la colline du Kirchet , on plane , tout à coup , sur l'ensemble de cette riante vallée de Meyringhen , qu'on voit fuir devant soi , entre deux lignes de montagnes dont l'aspect est aussi varié que pittoresque. De ces terrasses de rochers , que revêtent des pelouses d'un vert tendre , s'élancent de nombreux ruisseaux qui , descendus des sommités supérieures , sont tous prédestinés aux honneurs de la cascade. De Meyringhen à Brientz j'en ai compté jusqu'à dix. Le fond de cette vallée est arrosé par l'Aar qui , retenue dans un lit assez profond , ne désole pas , ainsi que le Rhône et le Rhin , la contrée qu'elle traverse. Je n'y ai point aperçu , en effet , de ces eaux stagnantes que les roseaux et les joncs recouvrent de leur stérile verdure , ni de ces arides plages dont les graviers blanchissans fatiguent et attristent la vue. Ici tout paraît frais et fertile. Il n'est point indifférent de descendre ou de remonter cette belle vallée ; en venant de Brientz on la voit bien plus à son avantage , surtout si elle est éclairée par le soleil du matin.

Il y a , dans le village de Brientz , un paysan doué d'un talent et d'un goût remarquables pour les ciselures en bois. Le duc de Saxe-Gotha , lui trouvant des dispositions naturelles , lui fit cadeau , il y a

plusieurs années , de la collection des vases , ornemens et arabesques de Raphaël. Cette libéralité n'aurait pu être mieux placée. Inspiré par de pareils modèles , l'ouvrier est devenu artiste ; ses corbeilles à fruits , ses boîtes à ouvrage , ses vases , ses candelabres ont eu la vogue , et il expédie de nombreux envois en Allemagne , en Angleterre et jusqu'en Russie. Tous ces objets sont d'une grande élégance et travaillés avec une délicatesse extrême ; le *divin Alcimédon* , célébré par Virgile , ne faisait pas mieux. Ce genre d'industrie s'est propagé dans tout l'Oberland , mais le bon faiseur reste toujours Fischer de Brientz. Pour les figures d'hommes et d'animaux , il n'y réussit pas , faute d'études spéciales , et , sous ce rapport , il ne peut être mis en parallèle avec l'habile sculpteur Abhard de Sarnen qui n'était aussi , lui , qu'un paysan .

Les chanteuses de Brientz ont un peu perdu de leur réputation ; le personnel de la troupe s'est renouvelé depuis quelques années , et n'a pas gagné au change ; mais je les ai entendues , dans le bon temps , lors de mon premier voyage dans l'Oberland ¹. En faisant une promenade sur ce délicieux lac , je les avais prises dans le bateau ; elles étaient au nombre de cinq , et ,

1. J'y suis venu trois fois.

pendant plus d'une heure, elles m'ont chanté, en parties, leurs charmans airs populaires, que nous confondons tous, mal à propos, sous le nom de *ranz-des-vaches*. Les voix de ces jeunes filles, entendues séparément, eussent été criardes, surtout dans une chambre, mais elles chantaient avec un tel ensemble, une si parfaite justesse, leurs airs avaient tant de caractère, ils étaient si bien appropriés au local du concert, et empruntaient tant de charme de ces eaux limpides, de ce ravissant paysage et du bruit cadencé des rames, que j'en étais ému jusqu'aux larmes. Une des chanteuses avait une voix claire, argentine et tellement élevée, qu'au lieu d'accompagner le chant à la tierce au-dessous, elle prenait la sixte supérieure avec une étonnante sûreté d'intonation. Ces sons d'harmonica, planant ou voltigeant ainsi au-dessus de la mélodie, produisaient l'effet le plus piquant et le plus agréable.

Il existe deux sortes de musique bien différentes, l'une simple et sans art, telle que la nature l'enseigne à tout être complètement organisé ; l'autre artificielle, pour ainsi dire, dont le but est de peindre avec des sons, et de remuer profondément toute âme susceptible d'émotions, en renforçant le langage de la passion de son accent pénétrant et énergique.

Ces deux genres , totalement distincts , ont chacun leur mérite à part ; et les filles de Brientz , qui ne seraient pas supportables à entendre dans des morceaux d'opéra , excellent dans l'exécution de leurs airs nationaux qui vous vont à l'âme par un autre chemin. Cette fameuse bouquetière d'Athènes qui , par l'art ingénieux et le goût exquis avec lequel elle composait et nuançait ses bouquets , excitait l'admiration de Zeuxis lui-même , eût été incapable de faire un tableau ; il en est de même de ces filles , leurs chants ne peignent rien. Mais ils flattent l'oreille , et concordent admirablement avec les émotions douces que fait naître l'aspect de ces beaux lieux ; ils sont en place.

Le souper fini , quatre nouveaux venus , parmi lesquels se trouvaient deux compatriotes , voulurent aussi entendre les virtuoses de Brientz , et , après leur avoir fait épuiser leur répertoire , ils eurent l'heureuse idée de mettre à profit cette réunion de jeunes filles , pour improviser un bal champêtre dans la grande salle de l'auberge. L'orchestre fut bientôt trouvé ; il consistait en un fifre ou octavin , jouant en *ré* , et accompagné d'un violon qui , pour plus de variété , raclait en *ut*. En un instant , voilà les chanteuses transformées en danseuses , et nous tous valsant , pirouettant à

l'envi, avec de jeunes et jolies partenaires, dont quelques-unes ne le cédaient point, en légèreté, à nos élégantes de la Chaussée d'Antin; je conviendrai pourtant que plusieurs ébranlaient, sous le poids de leurs grâces rustiques, le plancher retentissant; il est juste de dire aussi que nous n'étions pas des valseurs de première volée. Un Anglais, encore vert, qui faisait partie de notre bande joyeuse, mais qui, sur l'article important de la mesure, n'était pas imperturbable, essaya vainement de valser comme nous. Il s'associa, n'en pouvant venir à bout, deux des plus vigoureuses terpsichores de l'assemblée, lesquelles, le saisissant par un pan de son habit, parvinrent à lui imprimer un mouvement de rotation qui n'était pas incompatible avec le rythme de la musique. Mais malheur à ceux qui approchaient trop de l'orbite de cette planète tourbillonnante! ils étaient violemment repoussés par l'effet de la force centrifuge. Grâce aux soins des ordonnateurs du bal, l'hôte faisait verser, à la ronde, les flots d'un petit vin blanc acidulé qui, corrigé avec force sucre, ressemblait à de la limonade chaude. Les verres circulaient; les galettes disparaissaient, et la chanson en parties remplissait les intervalles de repos. Notre jeune et jolie hôtesse, ayant prudem-

ment réglé le nombre des danseuses sur celui des *cavaliers*, il y avait eu beaucoup d'exclusions, et nombre de curieuses passaient la tête par l'ouverture de la porte, ou collaient leurs visages sur les vitres, jetant un coup d'œil d'envie sur ces plaisirs qu'elles n'étaient pas appelées à partager. Ces messieurs faisaient, avec une gaité toute française, les honneurs de cette petite fête, dont nos jeunes Bernoises jouissaient avec une simplicité à la fois folâtre et décente, qui était complètement exempte de gaucherie. Après avoir humecté leurs lèvres vermeilles, elles passaient leur verre à leur danseur, et celui-ci prenait, pour une faveur précieuse, ce qui n'était qu'un usage reçu. Au reste, ce bal n'avait rien qui pût faire suspecter la vertu de ces bergères. De vigoureux *Colins*, le bonnet de coton sur l'oreille, occupaient les issues, et faisaient bonne garde autour de la maison; ils avaient l'œil sur leurs belles, et, en échange de cette surveillance, ils recevaient d'elles, comme gages de leur foi, les verres de vin chaud et les galettes qu'elles leur passaient clandestinement par les fenêtres, aux dépens des galans amphitryons. La fête se prolongea de la sorte assez avant dans la nuit; les entreprises téméraires d'un *Don Juan*, les jaloux emportemens d'un *Mazetto* ne vinrent point y

porter le trouble, et nous nous séparâmes, à deux heures, fort contents les uns des autres.

Le Giesbach tombe.... — Oh! pour le coup, M. le voyageur! assez de cascades comme cela, s'il vous plaît. — De grâce, ami lecteur, ne vous impatientez pas!

« Il ne m'en reste plus que quatre ou cinq petites. »

Mais je suis généreux; passez-moi encore cette dernière et je vous tiens quitte des autres; aussi bien je commence moi-même à en avoir assez. Je reprends donc ma période. Le Giesbach tombe d'une élévation considérable, par une déchirure de rochers, que masque presque entièrement le luxe d'une végétation vigoureuse; ses gerbes élégantes se précipitent encadrées d'une épaisse forêt de hêtres et de sapins, qui revêtent richement le revers escarpé de la montagne. Elles forment plusieurs chutes successives, se perdent derrière le feuillage, puis reparaissent sous un nouvel aspect. Le contraste de ces nappes écumeuses avec la teinte sombre des sapins et la verdure plus tendre des hêtres; la diversité de formes que présentent ces différens groupes d'arbres; le mouvement de ces eaux jail-



From the left.

Litho. by E. J. G. G.

Engraving on Stone by R.

From the right.



lissantes, sur lesquelles se jouent les rayons du soleil couchant; le miroir du lac qui reflète le tableau de ses rives si romantiques, voilà ce qui concourt à faire, du Giesbach, la cascade la plus gracieuse, la plus pittoresque qui soit dans toute la Suisse. J'ai lu quelque part qu'un enthousiaste d'outre-Rhin, a comparé la chute du Reichenbach à un dithyrambe, celle du Staubbach à un conte de fées, le Giesbach à une épopée, le Schmadribach à un drame, et enfin la cascade de la Handeck à un hymne sublime. Voilà qui est certes bien allemand. Je ne sais quel poète latin a donné, à ces torrens, le nom de « cousins germains des nuages » *cognati nubibus amnes*.

Le lac de Brientz offre un aspect tout différent de celui de Thoune, ce qui tient à l'élévation de ses rives beaucoup plus escarpées. La vue n'y est point bornée, comme sur celui-ci, par une chaîne de sommités neigeuses; elle y est plus resserrée, et n'a, pour s'étendre, que l'ouverture de la vallée d'Oberhasli et le bassin d'Interlaken. Cet horizon circonscrit contribue à donner, au lac de Brientz, ce caractère mélancolique et solitaire qui plaît, parce qu'il n'a rien de trop sauvage, et que la nature ne s'y montre nulle part morte ni dépouillée.

Elle y est, selon l'expression du descripteur par excellence,

« Wild but not rude ; awful yet not austere.

BYRON.

On se sent au milieu des Hautes-Alpes, mais des Hautes-Alpes accessibles à l'homme ; ce site, à la fois calme et sévère, repose et élève la pensée, sans l'oppresser. Ce qui manque, à cette partie du pays, ce sont les jolies habitations blanches, qui rendent si rians les environs de Zurich, et donnent tant de vie et d'intérêt au paysage, lorsque, éclairées par les rayons du soleil, elles brillent, au loin, au travers des arbres, où réfléchissent, dans le cristal des eaux, leurs images vacillantes. Les maisons de bois du canton de Berne, avec leurs galeries, leurs toits avancés et le ceintre de leur façade, sont peut-être plus pittoresques en détail, et *font mieux* sur un premier plan, mais il faut être dessus, comme on dit vulgairement, pour les apercevoir. D'un joli ton de couleur, quand elles sont neuves, elles prennent, en vieillissant, une teinte sombre et enfumée peu favorable à l'effet général. Lorsque j'ai traversé les lacs de l'Oberland, j'ai

passé devant plusieurs hameaux assez considérables que j'apercevais à peine, et, sans le secours de mes lunettes, ces beaux lieux m'auraient paru presque déserts. L'imagination est comme le sage qui entend à demi-mot; montrez-lui, dans le lointain, quelques habitations éparses, elle verra aussitôt les villageois, se livrant, autour de leurs demeures, à leurs travaux rustiques; elle suivra les troupeaux errant sur ces pâturages, entendra le tintement de leurs clochettes harmonieuses, et s'arrêtera à contempler leurs jeux; en un mot, elle animera, peuplera le paysage en y rêvant de tout ce que l'œil n'y peut voir, et jouira des illusions qu'elle se sera créées. Quelques points, blanchissans sous les vapeurs de l'horizon, auront suffi pour enfanter ces prestiges.

Quand on veut faire connaître un pays aussi riche que l'Oberland, en points de vue pittoresques, toutes les ressources du style descriptif ne tardent pas à être épuisées. Les combinaisons du langage sont, en effet, bien circonscrites auprès de l'infinie variété que la nature étale ici. Après m'être efforcé de donner une idée de ce que j'ai vu, et de faire partager au lecteur mes impressions diverses, je jette un regard découragé sur un travail qui est loin de me satisfaire. Les tableaux que j'a-

vais à retracer étaient tous différens, et mes descriptions se ressemblent toutes plus ou moins; ce sont toujours des rochers couronnés de verdure, des cimes menaçantes, des eaux écumeuses, de rians côteaux, etc., c'est bien aussi cela dans la nature, mais il s'y joint une foule de détails, de nuances, d'effets fugitifs qui, pour ne pouvoir se rendre, n'en sont pas moins réels. Ce sont eux qui modifient ces tableaux à l'infini, et y jettent ce charme de variété que je ne retrouve plus dans mes pages monotones. Il faudrait, pour bien sentir la Suisse, et la peindre avec succès, y arriver avec une âme toute neuve et un talent tout fait, ce qui va rarement ensemble.

La tour qu'on voit s'élever à l'extrémité inférieure du lac de Brientz est le dernier débris du château de Rinkenbergl, jadis habité par une famille puissante qui a offert, à l'admiration de l'époque chevaleresque, plusieurs preux dont les noms se sont conservés. Ce fut un membre de cette famille qui ramassa le gant d'un comte, lequel s'était porté accusateur de la ville de Berne, devant l'empereur d'Allemagne, et offrit de prouver, dans un combat à outrance, avec l'aide de Dieu et de saint Béal, que ce chevalier déloyal en avait menti par sa gorge.

Je me suis contenté de me faire montrer de loin, en traversant le lac de Thoune, la caverne qui porte le nom du saint confesseur, et fut, dit-on, sa résidence. Les gens du pays la regardent aujourd'hui comme le quartier-général de ces esprits souterrains, moitié diables et moitié gnomes, qui jouent un grand rôle dans leurs traditions superstitieuses. Un voyageur rapporte qu'étant allé visiter cette caverne, accompagné de quelques paysans des environs, l'un d'eux lui assura qu'elle se prolongeait jusqu'au Tyrol; mais un second, remarquant, sur la figure de l'étranger, un sourire d'incrédulité, se hâta d'ajouter, en haussant les épaules : « Imbécille ! comment veux-tu que ça aille si loin ? ce monsieur sait bien que le trou de Saint-Béat n'aboutit qu'au pied du Mont-Pilate, sur le lac de Lucerne. » Ces bonnes gens étaient, sans doute, du village de Merligen, dont les habitans jouissent ici de cette réputation que les mauvais plaisans de la Grèce avaient faite jadis aux honnêtes Béotiens, dont la race, d'après un ingénieux écrivain, se serait aussi perpétuée à Paris.

On remarque, dans les vallées de l'Oberland, ainsi que dans toutes celles des Alpes, cette croyance relative aux esprits follets, gnomes qui,

tantôt jouent de mauvais tours aux montagnards, tantôt les aident obligeamment dans leurs travaux. Pour se les rendre favorables, il suffit de leur jeter, de la main gauche, la première cuillerée de lait sous la table, quand la famille prend son repas; c'est l'antique usage des libations. M. Wyss observe que les pâtres de ces montagnes ont fait preuve d'une imagination peu inventive dans leurs traditions et leurs légendes superstitieuses; le diable, qui y figure souvent, y joue toujours le rôle d'un sot. On retrouve ici, comme dans les cantons d'Unterwald, de Vaud et de Fribourg, cette tradition primitive d'un âge d'or, auquel ont mis fin la perversité et l'impiété des hommes. Alors, disent les paysans, les vaches étaient si monstrueuses qu'il fallait les traire dans de vastes étangs, sur lesquels on recueillait la crème au moyen de bateaux. Un jeune pâtre se noya, en faisant cette opération, et son corps fut retrouvé plusieurs jours après au fond d'une baratte. La Blumlis-alp, aujourd'hui encombrée de glaciers, était couverte, à cette époque heureuse, des plus riches pâturages; les crimes d'un berger qui en était propriétaire en amenèrent la dévastation. Prodigue et dissolu, il fit un escalier de fromages pour sa concubine et sa vache favorite; fils déna-

turé, il osa porter, sur sa vieille mère, une main impie. Le ciel l'en punit, et la montagne, qui faisait sa richesse et son orgueil, devint ce qu'elle est actuellement. Si toutes ces fictions son peu poétiques, la morale du moins en est bonne.

C'est à Thoune que se forme, chaque année, au mois d'août, le camp où se rassemblent, pour s'exercer, une partie des sous-officiers et officiers d'artillerie de la confédération. Lorsque leurs manœuvres, qui durent environ six semaines, sont terminées, huit ou dix jeunes officiers partent en corps, pour faire, sous la direction d'un officier supérieur et aux frais de la caisse fédérale, des reconnaissances militaires sur divers points de la frontière suisse, afin d'y lever des plans, d'examiner les endroits faibles, et de rechercher, sur les lieux, les moyens propres à en assurer la défense. On voit par là que les Suisses persistent, en dépit de l'assertion de M. le général Sébastiani, à regarder leur pays comme susceptible de repousser, par la force, les tentatives *de la première des grandes puissances qui jugera à propos d'y transporter le théâtre de la guerre*, et qu'ils comptent, pour cela, sur d'autres moyens que ceux dont M. Raoul-Rochette leur a conseillé l'emploi; n'est-ce

1. L'arbalète, la hallebarde et le *morgenstern*.

II.

27 *

là qu'une illusion que le gouvernement cherche à entretenir dans les populations, sans la partager? Je ne suis pas compétent pour prononcer sur une question de ce genre. Toujours est-il vrai qu'au mois d'août 1833, la Suisse a dû, à son organisation militaire, d'être préservée de l'anarchie, et par suite, de la honte d'une occupation.

En arrivant à Thoune pour la seconde fois, j'y ai joui d'un coup d'œil fort extraordinaire, et, comme il est probable que le concours des circonstances qui l'a produit ne se renouvellera pas toutes les fois qu'il passera par ici un preneur de notes, je vais en dire quelque chose. Il était six heures du soir; un orage menaçant s'amassait sur les Hautes-Alpes; d'épaisses couches de nuages, d'une couleur sombre et uniforme, s'étendant depuis le Simmenthal jusque sur l'Oberland, formaient comme un voile immense qui couvrait toute une moitié du ciel; au-dessous de leurs rebords cuivrés et tranchés horizontalement, régnait une zone d'une teinte moins foncée, sur laquelle on voyait se dessiner, au travers de la pluie comme au travers d'une gaze, les cimes élégantes et hardies du Schreckhorn, des Eiger, de la Jungfrau et la masse imposante de la Blumlis-Alp. L'éclat éblouissant de leurs neiges avait disparu, pour faire place à un

reflet azuré, bien différent de celui dont la clarté de la lune revêt les glaciers, et qui était d'un singulier effet. Cette fantasmagorie aérienne des Alpes contrastait, d'une manière frappante, avec les formes massives et les ombres sans transparence des montagnes qui dominent le lac, dont les eaux, d'un beau vert émeraude, se confondaient presque avec les prairies de ses rives. Rien, dans ce paysage, n'était au *ton* qui lui fût propre; tout y était à la fois factice et pourtant naturel; de ce mélange de vrai et de faux, il résultait une impression étrange et difficile à définir. Au couchant, l'horizon était clair sans être pur; le soleil, prêt de se coucher, colorait, de pourpre et d'or, des nuages pittoresquement groupés, et inondait, d'une lumière rosée, les collines vaporeuses qui se perdaient dans le lointain. Ses derniers rayons, glissant sur les montagnes des premiers plans, illuminaient leurs arêtes élevées, et effleuraient les massifs d'arbres qui ombrageaient leurs pieds. Il semblait que, de ces deux scènes si diverses, la première appartint au monde idéal, et l'autre au monde réel. Les Alpes disparurent peu à peu derrière un *transparent* de pluie qui, s'épaississant par degrés, finit par envahir tout l'horizon.

Le point d'où l'on jouit le mieux et le plus com-

plètement de l'ensemble du lac de Thoune, est la *Chartreuse*, cette création d'un homme de goût et cette retraite d'un sage aimable ¹. Dans l'arrangement de cette délicieuse habitation, l'art ne se fait voir nulle part, et on lui en sait gré, tant la nature a bien fait les choses. Il y a surtout un petit coin de forêt *vierge*, avec une verdoyante clairière, dont le gazon est balayé par des rameaux touffus, auquel je ne puis penser sans rêver. C'est d'un suave et d'un mystérieux qui repose l'âme. Je ne passe jamais par ici sans y aller rôder dans la soirée.

En quittant Thoune, pour se rendre à Berne, on dit adieu aux montagnes, qu'on ne doit plus voir désormais que de loin. La majestueuse pyramide du Niesen, et la cime cornue du Stockhorn, sont les dernières que l'on salue. On rentre dans la plaine de la Suisse, si toutefois on peut donner ce nom à une contrée, sur laquelle s'élèvent de nombreuses collines, séparées par des vallons spacieux et peu profonds, où l'on voit briller, par intervalles, les eaux de l'Aar, devenues limpides en passant par le lac. De quelque côté que l'on pro-

1. M. l'Avoyer de Mullinen qui, peu de temps avant sa mort, l'a vendue à M. de R.

mène sa vue, on découvre partout l'aspect de l'aisance, résultant de la fertilité du sol, de la culture la mieux entendue, et surtout de ces habitudes d'ordre qui caractérisent le paysan bernois. Une multitude d'habitations, bâties sur ces rians coteaux, apparaissent au milieu des arbres, ou bordent la route, le long de laquelle règne une double haie, soigneusement taillée, et s'alignent deux rangs de cerisiers, dont la tige élancée, et les branches intactes, prouvent qu'ils ne sont point en butte à la destructive rapacité des passans. Ici la propriété est religieusement respectée, par la raison que chacun y possède, et n'y possède pas d'hier seulement. Les maisons ont un air *cossu* et annoncent un bien-être qui satisfait l'âme en même temps qu'il plaît à l'œil; beaucoup d'entre elles, situées au-dessous du niveau de la route, ont un pont, au moyen duquel les chariots montent, tous chargés, au grenier, pour y déposer le foin ou les gerbes. Des fontaines jaillissent de toutes parts, et l'on remarque, jusque dans l'arrangement du fumier, cette recherche de propreté, qui est un des traits distinctifs du caractère national.

On m'a conté, à ce sujet, que M. de Goumvens, se vantant un jour d'avoir un valet de ferme qui

poussait l'habileté et le soin, dans ce genre de travail, au point que ses tas de fumier étaient agréables à voir et ne sentaient pas mauvais, le ministre d'Autriche, qui était présent, parut croire que c'était de sa part une hyperbole. Le propriétaire bernois offrit de l'en convaincre, et, à cet effet, l'invita à déjeuner à sa maison de campagne. C'était en été; la table était dressée sous une feuillée; le repas fut bon, très gai, et, après le dessert, M. de Goumvens porta la santé de l'empereur d'Autriche; au même instant, le fond de ce berceau de feuillage ayant été enlevé, les convives étonnés aperçurent l'aigle à deux têtes, artistement relevée en bosse sur un des pans d'un énorme tas de fumier, auquel était presque adossée la table. La susceptibilité diplomatique paraissant sur le point de s'effaroucher à cette vue, l'amphitryon se hâta de conduire S. E. le ministre à quelques pas plus loin, et de lui montrer, sur la face opposée, les armes de Goumvens qui faisaient le pendant.

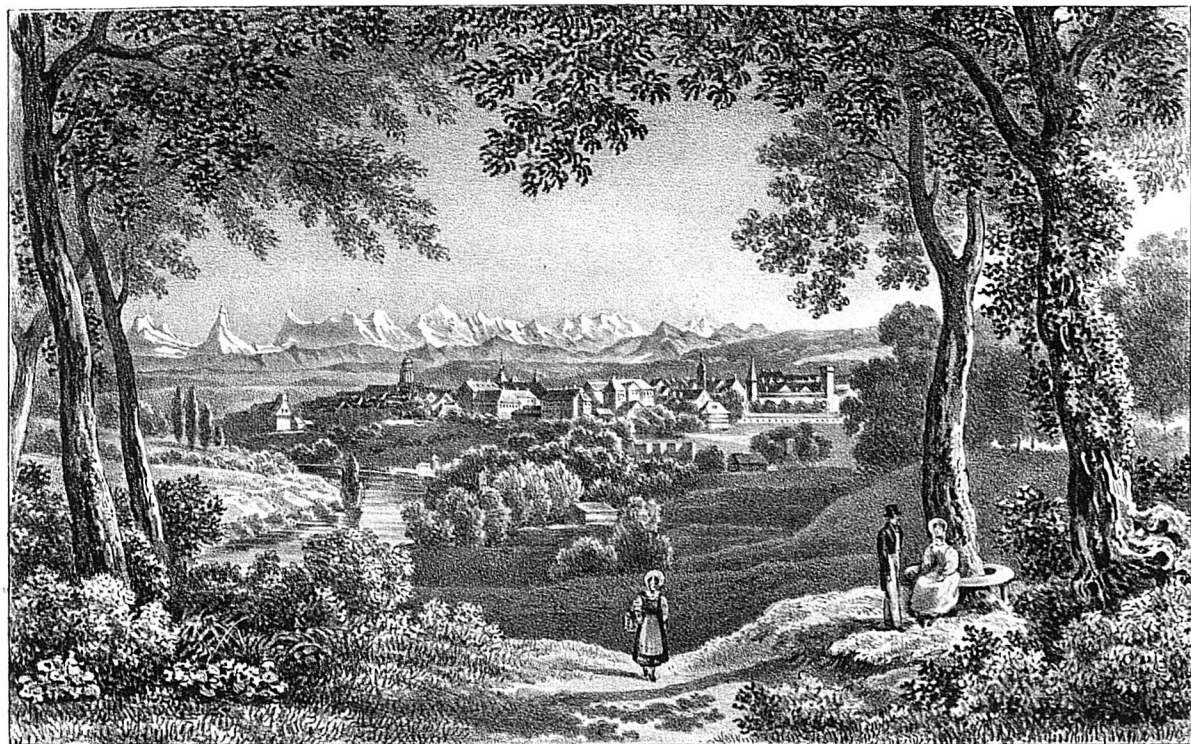
Beaucoup de gros paysans bernois (*Hofbauern*), possèdent des propriétés de cent à trois cents jucharts ¹, avec des capitaux considérables, qui les mettent à même de se livrer, en grand, à l'agri-

1. Le Juchart a quarante mille pieds carrés.

culture et à l'éducation du bétail. Presque tous ont reçu une instruction élémentaire, par suite de laquelle ils sont en état de remplir certaines fonctions dans l'ordre administratif. Ils jouissent d'une grande influence, et sont, à proprement parler, les seigneurs du pays, vivant dans l'abondance de toutes choses, pêchant dans *leurs* ruisseaux, chassant sur *leurs* terres, et pouvant, avec leur superflu, venir au secours des bourgeois indigens, en leur procurant du travail. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois leur reprocher une forte tendance vers un despotisme de village, dont il leur est facile d'abuser, comme aussi des vues d'ambition qui les poussent à vouloir jouer un rôle sur un plus grand théâtre, en abandonnant le soin des affaires de leur localité, pour traiter de celles du canton. Au degré le plus inférieur de la population des campagnes se trouvent les *Hausler*, ou *Tanner*, qui vivent, depuis des générations, sur un petit héritage grevé de dettes, et habitent une chétive maisonnette, avec un coin de jardin planté de quelques arbres à fruits. Ils sont grossiers, sans culture, sans prévoyance, se marient de bonne heure, et élèvent, ou, pour parler plus exactement, n'élèvent pas, une fourmillière d'enfans, qui s'en vont mendiant, *pillotant* à droite et à

gauche, et héritent des vices et de l'exemple de leurs pères et mères. Malheur à une commune, à un canton, lorsque cette classe de gens, mise en mouvement par quelques meneurs qui n'ont rien à perdre, arrive à y exercer quelque influence! Depuis la révolution de 1830, les grands propriétaires bernois, en se retirant de la scène politique, lui ont laissé le champ libre, et c'est à cette circonstance qu'on doit attribuer l'esprit actuel du grand conseil, dans lequel l'ignorance et les passions de parti semblent s'être donné rendez-vous, pour faire, aux dépens du pays, l'application de la politique des clubs. Entre les *Tanner* et les *Hofbauern*, il existe une classe intermédiaire de paysans, possédant de dix à quarante jucharts; c'est, dit-on, la plus morale des deux.

Plus on approche de la capitale du canton, et plus le nombre des maisons de campagne va se multipliant. On est agréablement frappé du luxe de propreté et de la champêtre élégance qui décorent ces charmantes demeures, appartenant aux riches propriétaires de Berne. Ici point de prétentions à l'architecture, mais de bonnes maisons *substantielles*, comme diraient les Anglais, spacieuses, aérées, ayant toutes de la vue, dont on jouit d'une galerie vitrée; partout une abondance



Courlin, del.

Etab. de Ligny et Desjoux.

d'eaux jaillissantes dont nous n'avons nulle idée en France, de beaux et frais ombrages, devant la porte et sous les fenêtres, des fleurs en profusion et des gazons verdoyans. Ces habitations sont si jolies, et si diversement jolies, que si l'on en possédait une, on éprouverait bientôt le regret de ne pas les posséder toutes l'une après l'autre.

L'abord de Berne s'annonce comme celui d'une grande ville; une multitude de calèches, de chars-à-banc sillonnent, en tous sens, la route qui est magnifique. Une fois au-delà du pont de l'Aar, l'étranger, après avoir gravi une montée rapide, qui traverse un faubourg d'assez pauvre apparence, se trouve dans une rue large, propre, bien pavée et presque tirée au cordeau, le long de laquelle s'élèvent de fort belles maisons à plusieurs étages, dont les rez-de-chaussée forment une suite non interrompue d'arcades écrasées, reposant sur des piliers massifs. Ces maisons, qui offrent plutôt l'aspect de la solidité que celui de l'élégance, donnent à Berne un certain air de grande ville que je n'ai encore remarqué nulle part dans la Suisse proprement dite. Les arcades, sous lesquelles les piétons affluent, font que les rues paraissent un peu désertes, mais les jours de marché, le mouvement est partout, et la ville alors pré-

sente un coup d'œil aussi intéressant qu'animé. La beauté et le nombre des chevaux de paysans, attelés à de lourds chariots, ou à de petits chars-à-ridelles, l'air de santé et d'aisance de leurs conducteurs, la fraîcheur des femmes de campagne, leurs singuliers costumes, tout frappe et intéresse l'observateur. Je demanderai seulement qu'il me soit permis, sur le dernier article, de n'être pas de l'avis de mes devanciers. La coiffure des Bernoises a été trop vantée, par exemple, et me semble bien plus étrange que gracieuse ou pittoresque. Tout autour de leur figure s'élèvent deux larges ailes d'une sorte de dentelle en crin noir, et plus ou moins voltigeantes; quelques-unes, tissées d'une matière plus souple, pendent en longs plis, sur les joues, comme les oreilles d'un chien courant. La face rebondie de ces Suissesses fait, au milieu d'un pareil entourage, un effet infiniment grotesque; en général, les costumes suisses, sauf quelques exceptions, ne m'ont pas séduit. Ils sont souvent bizarres et semblent avoir été inventés, dans plus d'un cas, en dépit du bon sens, en ce que les diverses parties de l'ajustement n'atteignent pas le but de leur institution. Les femmes portent, le plus souvent, des coiffures qui ne les coiffent pas du tout, ainsi que

des jupons qui ne les vêtissent qu'à peine , et , à l'exiguité desquels , on pourrait ajouter le superflu des manches , pour rétablir l'équilibre au profit de la décence et du bon goût. Leurs corsets, au lieu de réhausser la nature , ou de la laisser telle qu'elle est , aplatissent , au contraire , de la façon la plus disgracieuse , ce qu'elle s'est pluë à arrondir. Quant aux énormes tresses postiches des Fribourgeoises , elles ne peuvent faire illusion à personne ; vu qu'on s'embarrasse assez peu de les assortir à la couleur des cheveux , auxquels elles doivent servir de supplément. Aussi arrive-t-il que vous voyez une tête grisonnante , derrière laquelle pend une épaisse chevelure de filasse d'un châtain clair.

Les voyageurs qui s'étonneraient de trouver , dans cette ville républicaine , une rue *des Gentils-hommes* , devront se rappeler que Berne était , comme Venise et Gênes , une république tout aristocratique. Ce n'est pas , au reste , la seule disparate de ce genre qu'on rencontre en Suisse ; le pays abonde encore en emblèmes de son ancienne dépendance , et , nulle part , je n'ai vu plus d'aigles à deux têtes et plus de couronnes. J'ai remarqué à Meyringhen , entre autres , une enseigne conciliatrice , représentant l'ours de Berne debout , et ver-

sant complaisamment à boire à l'aigle d'Autriche qui tient un verre entre ses serres. Ici l'on voit, sur une des nombreuses fontaines de la grande rue, un chevalier armé de toutes pièces, élevant la bannière de la ville, tandis qu'un ourson, l'épée au côté, lui sert d'écuyer et porte sa lance. L'ours a figuré de tous temps sur l'écusson de Berne ; mais, à l'occasion du siège meurtrier que les habitans eurent à soutenir, en 1288, contre Rodolphe de Habsbourg, qu'ils repoussèrent, la couleur blanche de l'écusson fut remplacée par la couleur rouge, et l'ours national passa sur un champ d'or, pour rappeler à la fois, et le sang versé et la victoire qui en avait été le prix. Berne est la ville aux ours ; ce sont deux ours en granit, d'un assez bon travail, qui, du haut de la porte de Morat, saluent, avec un air agréable, le voyageur venant de Lausanne. C'est un ours qui monte la garde sur les fontaines publiques. L'heure vous est annoncée, à la grande horloge, par une procession d'ours qui défilent devant vous, dans des postures grotesques et avec des accoutremens qui ne le sont pas moins. L'un est à cheval, la lance au poing, un autre jouant du fifre, un troisième cuirassé et le casque en tête. Les ours que vous voyez dans les fossés de la ville, y vivent de leurs rentes, au moyen d'une très an-

cienne fondation. Ce fut leur grand-père que le commissaire français, Rapinat, envoya à Paris, en guise de trophée, après avoir mis, sur sa cage, l'inscription suivante : *l'avoyer Steiger de Berne*; excellente plaisanterie, selon lui, contre cet héroïque vieillard qui avait dédaigné leur amnistie flétrissante.

Berne, république militaire, ainsi que Rome, a, d'après l'observation de Muller, étendu sa domination à un degré respectable, en moins de temps que celle-ci. L'esprit belliqueux, inhérent à ses institutions, s'y est conservé jusqu'à nos jours, et cette ville a été qualifiée, jadis, de *Sparte de la Suisse*, de même que Zurich en fut surnommée *l'Athènes*. A la fin du moyen-âge, l'infanterie bernoise passait pour la meilleure de l'Europe, et n'avait rien de commun avec ces bandes d'héroïques pâtres que l'on voit figurer dans les guerres de la Suisse. Elle était armée de toutes pièces, parfaitement exercée, et soumise à une discipline sévère. La manière dont le gouvernement pourvoyait à la défense des places menacées, mérite d'être remarquée. Dans chaque famille où se trouvaient, soit un père et un fils, soit deux frères en état de porter les armes, le conseil ne désignait qu'un seul individu pour faire partie de la garnison, et s'assurait,

par là , de la part de celui qui restait disponible , une coopération active et intéressée , dans le cas où la place , serrée de trop près , eût eu besoin de renforts. C'est ce qui arriva à Laupen ; les bourgeois de Berne y firent des prodiges de valeur ¹.

C'est un spectacle curieux que de voir , dans le moyen-âge , les comtes et les barons faisant d'abord une guerre à outrance aux villes de plus en plus florissantes , contre lesquelles viennent se briser leurs efforts isolés ou réunis , puis se mettant , plus tard , à leur solde , pour conduire leurs petites armées , et finir par solliciter , dans la suite , comme une faveur , le droit de bourgeoisie dans ces mêmes cités qu'ils attaquaient naguère avec la flamme et le fer ; s'engageant désormais à être munis , pour la défense commune , d'une épée et d'une lance , et en outre d'un sceau , afin de préserver de l'incendie ces baraques en bois , *larges de douze pieds* , pour lesquelles , ils avaient abandonné leurs manoirs crénelés.

Ils y apportèrent , surtout à Berne , leurs mœurs aristocratiques et leur amour de domination. Dès

1. Le grand-aumônier , qui marchait en tête de l'armée bernoise portant l'hostie , fut pris par quelques barons , puis renvoyé sans rançon.

l'origine de la république, il semble, en effet, que les gouvernans aient pris pour principe de leur politique intérieure, ce passage de Théophraste : « Éloignons-nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble *un conseil particulier* où le peuple ne soit point admis, et tâchons de lui fermer le chemin à la magistrature. » On ne doit pas s'étonner si les familles nobles, entre les mains desquelles le pouvoir se trouva originairement concentré, eurent à soutenir une lutte sans cesse renaissante contre la classe plus nombreuse des bourgeois, dont la haine jalouse et active parvint, à diverses reprises, à détruire une suprématie qui leur était odieuse. Cette classe en possession, à son tour, de l'autorité suprême, l'exerça avec cette même arrogance tyrannique dont naguère elle faisait un crime à la faction opposée. Le *schultheiss*, Jean de Buben-berg, fut banni de la ville avec ses partisans *pour cent ans et un jour*, parce qu'il était accusé « d'avoir gouverné en prince, et non en bourgeois, n'ex-pédiant aucune affaire sans avoir, au préalable, reçu un présent. » Les services signalés qu'il avait rendus à la patrie, tant dans les conseils que sur les champs de bataille, furent mis en oubli par ce peuple ardent à venger son orgueil blessé

et la violation de ses droits. Souvent des motifs en apparence futiles, servirent de prétextes à des réactions violentes, et, au 15^e siècle, la guerre civile fut sur le point d'éclater à l'occasion des souliers à la poulaine et des queues traînantes, par lesquels les femmes nobles prétendaient se distinguer ¹. Le parti bourgeois, que dirigeait le boucher Kistler devenu *schultheiss*, l'emporta, et tous les nobles furent bannis de la ville, mais obtinrent bientôt leur rappel. Éclairées par ces sévères leçons, les familles aristocratiques, après avoir graduellement ressaisi leur ancien crédit, sentirent la nécessité de couvrir leurs vues ambitieuses sous les dehors d'une adroite modération, et de partager de bonne grâce cette autorité que l'on travaillait sans cesse à leur arracher. Elles s'allièrent, en conséquence, par des mariages, avec les principales familles bourgeoises qu'elles appelèrent à remplir, concurremment avec elles, tous les hauts emplois, et fondèrent, de la sorte, ce puissant patriciat de Berne qui est parvenu, à force d'habileté et de circonspection, à se mainte-

1. . . . « Feminas onustas longâ vestis coronide, quæ
« nobilitatem generis longitudine metiuntur. »

ÉRASME.

nir si long-temps en dépit des jalousies et des méfiances populaires. On voit, au 17^e siècle, le *schult-heiss* et le petit-conseil réprimander officiellement les baillis du pays de Vaud, au sujet des suscriptions trop pompeuses de leurs dépêches « qui ten-
« doivent à faire croire à tort, est-il dit, que les
« membres du gouvernement usurpoient un de-
« gré d'autorité que ne comportoient point leurs
« charges. » Il était donc enjoint aux baillis de se borner, à l'avenir, pour leurs adresses, à l'ancienne formule que voici : « Aux augustes nobles,
« pieux, excellens, prévoyans, honorables et
« sages seigneurs du *conseil* de la ville de Berne,
« nos gracieux et amés seigneurs et supérieurs. » Dans un de ces documens, on voit les sujets du pays de Vaud remercier le conseil de sa *louable* ordonnance « sur le fait des procès et modération
« des salaires; pour abréviations d'écritures;
« pour retranchement des dilations (délais) qui
« se prenoient pour répliquer, dupliquer, tripli-
« quer, quadrupliquer, quintupliquer, etc.,
« jusqu'à infinité. » Il est de fait que ce gouvernement s'est distingué, de tous temps, par l'ordre admirable qui régnaît dans les diverses parties de l'administration, par l'esprit d'économie qui réglait toutes les dépenses, et la parfaite intégrité

avec laquelle la fortune publique était administrée. Indépendamment de ces vertus, que j'appellerai domestiques, Berne fit preuve, plus d'une fois, d'une habileté consommée dans ses relations extérieures, qui se compliquaient des chances diverses de cette lutte établie, au moyen-âge, entre l'Empire et les grands vassaux. Il ne faut pas croire que, sitôt après leur affranchissement, les sept cantons primitifs aient formé une ligue permanente, ni un État fédératif compacte. Pendant tout le 14^e siècle et une partie du 15^e, on vit les alliances se dissoudre, se renouer, changer d'un canton à un autre. Berne, ainsi que Zurich, fit souvent bande à part, conclut des traités pour son propre compte, et ce ne fut qu'en 1425 que la première de ces villes s'allia, *pour toujours et à jamais*, avec les cantons confédérés. On sait que les Bernois s'excusèrent de ne pas pouvoir envoyer d'auxiliaires à Sempach; cette palme a manqué à leur gloire, et les cantons qui vainquirent sans eux, dans cette mémorable journée, leur surent, non sans motifs, mauvais gré de ce calcul de politique expectante.

La cathédrale est un très beau morceau d'architecture gothique, attribué, je crois, à OEnsinger, le même auquel nous devons le *Munster* de Stras-

bourg. Cette masse imposante , enrichie de détails d'un fini précieux produit un bon effet, isolée qu'elle est sur une terrasse d'une grande élévation , au bas de laquelle on voit écumer les eaux de l'Aar. En 1802, il s'était répandu, parmi les habitans du canton, une prophétie qui annonçait la fin du monde comme devant arriver, infailliblement et *sans remise*, le jour de Pâques, à midi. La chute du clocher de la cathédrale devait être à la fois le signal et le commencement du bouleversement général. Cette absurde prédiction s'accrédita si bien parmi les gens superstitieux des campagnes, qu'un grand nombre d'entr'eux se hâtèrent de vendre tout ce qu'ils possédaient, pour en dissiper joyeusement le produit, et que, de tous les coins du pays, on se rendit en foule à Berne, au jour préfix, pour avoir, au moins, le plaisir d'être spectateur du commencement de la fin du monde. Les paysans bernois sont connus, au reste, pour leur penchant aux idées superstitieuses et mystiques.

Ici les bâtimens publics sont beaux, vastes et d'un style approprié à leur destination. J'ai remarqué les greniers de la ville, ainsi que l'hôpital des pauvres, bâti d'après les dessins d'un architecte français, et sur l'entrée duquel on lit cette inscription touchante : *Christo in pauperibus*. Il existe

un autre hôpital également digne d'attention, en ce qu'il est à l'épreuve de l'incendie; tous les étages en sont voûtés. Il est facile de voir que, depuis long-temps, l'administration s'est occupée, avec une sollicitude paternelle, de tout ce qui a rapport à l'utilité et à l'agrément du public. Autour de la ville, règnent des promenades plantées de beaux arbres et admirablement situées pour la vue. On y retrouve cette propreté et ce soin judicieux qui sont particuliers au canton de Berne. De jolies maisons de campagne, entourées de frais bosquets, s'élèvent de tous côtés, mais je regrette d'avoir à ajouter qu'un écriteau inhospitalier en interdit l'entrée, et menace, d'une amende, le promeneur qui oserait passer outre. On s'aperçoit qu'on n'est plus à Lucerne, où l'étranger peut librement parcourir les charmantes propriétés qui environnent la ville. Là, l'écriteau l'invite à entrer et à s'abstenir de rien gâter.

En m'arrêtant devant les magasins de vues de Suisse, je me demandais pourquoi tous ces paysages coloriés me paraissaient si faux et si peu satisfaisants. Ces gravures enluminées, avec leurs glaciers d'un blanc mat, leurs lumières jaunes d'or, leurs ombres sans transparence, et leur végétation d'un vert cru, me font, pour la plupart, à cer-

taine distance, l'effet d'une omelette à l'oseille mal battue; d'où vient cela? Serait-ce de la médiocrité des artistes qui fabriquent uniquement pour la vente? Mais quelques-uns d'entr'eux travaillent pourtant en conscience, et jouissent d'une estime méritée ¹. Ne serait-ce pas plutôt de ce que cette nature alpestre sort du domaine de leur art? Ce qui rendrait cette supposition assez probable, c'est que nous ne voyons pas qu'aucun des grands paysagistes, anciens ou modernes, soient jamais venus chercher des inspirations au milieu des Alpes. Il leur arrivera d'y prendre des études détachées, des *devans*, mais rarement ils reproduiront un site en entier. Je joins ici quelques réflexions judicieuses que m'a communiquées, dans le temps, un homme qui peignait, et surtout voyait bien. Elles contribueront à rendre raison de la singularité que je signale. « Si, en représentant un des
« points de vue les plus justement vantés qu'offre
« le voisinage des Alpes, l'artiste veut donner, à
« chaque objet, ses formes et proportions linéaires
« dans toute leur exactitude, les dimensions gigantesques des montagnes remplissent tout le

1. Je citerai MM. Wetzel, Lory, Birmann fils et deux ou trois autres dont les noms m'échappent.

« tableau ; alors les devans et leurs détails se réduisent à rien , ou paraissent d'une petitesse disproportionnée. En outre , tandis que les objets , placés au niveau de l'œil , apparaissent au travers de cette gaze vaporeuse , qui voile ordinairement les couches inférieures de l'atmosphère et donne de la distance aux *fonds* de nos tableaux ; les sommets des montagnes , vus dans une région d'une transparence parfaite , se dessinent d'une manière si distincte et si tranchée sur le ciel , que l'œil les juge bien plus rapprochés qu'ils ne le sont réellement. La couleur éclatante des neiges qui recouvrent ces cimes élevées est , de plus , si différente des *tons neutres* et raducis que le peintre voit , d'ordinaire , à son horizon éloigné , que là encore , la perspective est en défaut , et d'une manière d'autant plus choquante que souvent cette neige est comme sillonnée de lignes noires et tranchées (formées par des roches nues) , qui rappellent trop fortement à l'œil les plans intermédiaires d'un tableau. »

L'académie de Berne n'a jamais jeté un bien vif éclat ; et je ne connais guère , parmi les professeurs qu'elle a eus , que le grand Haller , dont la réputation ait franchi les limites de sa patrie. J'avoue ,

à ma honte, que c'est sur parole que je lui donne ici de la *grandeur*, n'ayant rien lu de lui qu'une Dissertation en allemand sur l'Histoire romaine, contenant de nombreuses allusions relatives à la république de Berne, et à sa politique. Ce qui m'en est resté, c'est que, par une innovation bizarre, Haller donne, aux consuls, le titre de *bourguemaîtres*, et transforme le sénat romain en *grand conseil*. C'est de lui que l'on raconte l'anecdote suivante : Le *patriarche de Ferney*, faisait un jour son éloge, devant quelqu'un qui lui dit que c'était d'autant plus beau, de sa part, que Haller ne le jugeait pas si favorablement. Voltaire répondit aussitôt : Après tout, il est possible que nous nous trompions l'un et l'autre ! Il existe pourtant ici quelques fondations particulières pour l'avancement des sciences et des lettres, mais elles demeurent sans grands résultats. L'une d'elles, qui date de l'époque de la réforme, porte le nom de fondation du *Chaudron à la bouillie* ; elle était destinée à l'entretien de trente pauvres étudiants, qui recevaient des secours en nature, savoir : une écuelle de bouillie par jour, avec deux livres de pain, et, par an, deux paires de souliers et un habillement complet. Si le haut-enseignement est arriéré, dans ce pays-ci, il n'en est pas de même de l'enseignement pri-

maire, car le canton comptait, sous le dernier gouvernement, 650 écoles rurales dans un état florissant.

Il est aisé de s'expliquer pourquoi les études scientifiques et littéraires ont été si fort négligées à Berne. Les fils de famille entraient, jadis, de fort bonne heure au service étranger, et les enfans des bourgeois *habiles aux emplois* se hâtaient de terminer un cours d'études imparfaites, pour commencer leur noviciat. Ceux d'entr'eux qui voulaient approfondir quelque branche spéciale, comme la médecine ou la jurisprudence, se rendaient à une université étrangère. Les jeunes patriciens, revenus dans leurs foyers avec des pensions ou des retraites, se mariaient et remplissaient, dans les conseils ou dans l'administration, les places laissées vides par la mort de leurs parens. Le service militaire et le monopole des emplois étaient, pour ces familles aristocratiques, en général fort nombreuses, une ressource assurée. Il y en avait, comme on sait, un certain nombre qui jouissaient exclusivement du droit d'avoir un régiment¹; c'était pour elles, une fortune. Le privilège des postes, et quelques autres du même

1. Elles portaient le nom de familles *régimentales*.

genre, en enrichissaient également plusieurs. Maintenant ces diverses sources de revenu sont taries pour les patriciens bernois. Les voilà réduits à végéter sur leurs terres, qui sont peu considérables, ou bien à se vouer au commerce, ou aux professions savantes. Quelques jeunes gens, appartenant à d'anciennes familles, ont déjà rompu la glace, et sont entrés dans le ministère du saint Évangile, qui leur offre une existence honorable. Enfin, notre révolution de 1830 et celle de Suisse, qui en a été la conséquence, ont amené, pour le patriciat de Berne, un changement de position complet, tant pour le présent que dans l'avenir.

Même avant cette époque de crise, la société de Berne, polie et de bon ton, offrait néanmoins peu d'agrément et d'intérêt, à ce qu'on m'a assuré. Le caractère national est froid, empesé et un peu hautain; ajoutez à cela que les jeunes gens apportaient, dans le monde, ce vide résultat ordinaire de la vie de garnison, tandis que les hommes âgés y laissaient percer les soucis et la préoccupation, qui accompagnent toujours la gestion des affaires publiques. Ici les femmes sont mieux que les hommes; elles ont d'excellentes manières; souvent de l'enjouement, de l'amabilité et de la grâce. Elles aiment beaucoup le spectacle et peuvent s'en

donner le plaisir sans être obligées de l'expier par le jeûne et par une réprimande, comme cela arriva à leurs grand'mères. Voltaire nous dit, en effet, dans une de ses lettres : « On a joué *Nanine* « à Berne, mais, pour expier ce crime affreux, le « gouvernement a indiqué un jour de jeûne. »

Il est un fait digne de remarque, c'est la facilité avec laquelle sont tombées, lors de la première révolution, ces républiques aristocratiques, jusque là si puissantes ¹. Leur organisation semble rendre impossible toute résistance efficace, et, au moment du péril, l'élan manque dans les populations, comme l'ensemble et l'énergie dans les conseils. C'est ce que nous voyons à Berne, en 1798. Sauf quelques faits d'armes glorieux, mais inutiles, ce ne sont qu'hésitations de la part du gouvernement, que demi-mesures prises par les chefs militaires qu'on laissait sans instructions, qu'indiscipline et méfiance parmi les soldats. Le brave d'Erlach, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, reçoit les pleins-pouvoirs illimités pour repousser l'invasion française; ils lui sont retirés avant qu'il en puisse faire usage. Le comité de la guerre, *siégeant à Berne*, donne l'ordre

1. Venise, Gènes et Berne.

d'attaquer, le révoque, puis le donne de nouveau, et cela dans l'espace de quatre jours ! Démoralisées par ces tergiversations continuelles, les troupes se croient trahies ; le dénouement approche ; le grand-conseil, éperdu, résigne ses pouvoirs, et le comité, renouvelé dans cet instant de crise, ne sait plus quelle mesure prendre. Le désordre et l'indiscipline sont au comble ; les soldats chassent ou massacrent leurs officiers, et cependant beaucoup de ces corps de milice donnent des preuves d'un dévouement et d'une intrépidité rares. Sur plusieurs points, au *Grauholtz* et à *Niederwangen* surtout, ils opposent une résistance désespérée. On vit même des femmes et des enfans combattre dans les rangs, n'ayant pour armes que des faux ; d'Er-lach, et l'avoyer de Steiger qui ne l'a pas quitté pendant l'action, sont entraînés dans la déroute générale. Le premier est lâchement assassiné par un homme de l'Oberland, et ce n'est qu'avec peine que Steiger échappe au même sort. L'intrépide vieillard, refusant le bénéfice de la capitulation, s'exila volontairement de sa patrie asservie.

En 1830, même hésitation, même défaut d'ensemble, devant un danger d'une autre nature. En entendant gronder la tempête populaire, le gouvernement, qui comptait dans son sein des ad-

ministrateurs habiles et probes, mais pas un homme d'état, abandonne le gouvernail, soit par l'effet d'un faux calcul, soit par le sentiment de son impuissance en présence d'événemens aussi graves. Ce fut l'ascendant de M. l'avoyer F*** qui rallia la majorité du petit-conseil à cette résolution désespérée. La minorité, sur la proposition de M. le trésorier de M***, aurait voulu qu'on fit face à l'orage, et qu'on armât les régimens suisses nouvellement arrivés de France, afin de comprimer cette révolution venant d'en bas, ou du moins de négocier les armes à la main, pour tâcher d'obtenir des conditions meilleures. Nul doute que ce plan n'eût momentanément réussi, avec l'aide de la bourgeoisie de Berne, toute portée en faveur de l'ancien ordre de choses, dont elle profitait. Mais l'autorité du gouvernement, en pareil cas, ne se fût guère étendue au-delà des limites de la ville, et, de plus, il est à croire que les exigences exorbitantes d'une part, de l'autre, la répugnance à faire des concessions, eussent rendu une transaction bien difficile. Un tiers-parti, malheureusement peu nombreux, auquel appartenait le judiciaire avoyer de Mullinen, eût désiré que le gouvernement prit l'initiative des réformes nombreuses et urgentes que réclamait l'opinion mo-

dérée, et se mit à la tête du mouvement, pour s'efforcer de le diriger, ou, tout au moins, de le ralentir. L'abdication une fois consommée, ce parti insista fortement, mais en vain, pour que l'aristocratie employât le crédit qui lui restait à faire arriver, au grand-conseil, ses membres les plus influens qui auraient pu y rallier une minorité assez imposante pour exercer un salutaire contrôle sur la marche du nouveau gouvernement, et arracher le pays aux essais désastreux des radicaux du Porentrui, ou l'éclairer au moins sur leurs résultats.

M. Simond m'a conté, dans le temps, que le savant professeur S*** qui, d'après son expression, pittoresquement exacte : « a tant d'esprit qu'il en « crève, » lui montrant, du haut de la terrasse, un troupeau de bœufs beaux, gras, au poil luisant, qui paissaient, en paix, l'herbe d'un riche pâturage, ou rumaient, plongés dans un demi-sommeil, lui dit : « Voici l'image du peuple bernois ! » Peut-être aujourd'hui, si on lui rappelait cette comparaison, dirait-il que le troupeau, après avoir renversé toutes les barrières, s'est emporté et dispersé sans guide dans la campagne, répandant l'effroi parmi les populations paisibles, foulant et détruisant l'espoir des moissons, et, en

fin de compte, ne s'en trouvant pas plus gras.

En relisant ces vingt dernières pages, je m'aperçois qu'elles sont bien graves; elles ont pris la couleur du sujet; c'est qu'à Berne, il n'y a pas, surtout depuis trois ans, le plus petit mot pour rire; cette ville sérieuse se trouve aujourd'hui dans de sérieuses circonstances. J'en suis fâché pour elle et aussi pour le lecteur. Il peut, lui, tourner le feuillet; Berne malheureusement ne le peut pas; mais que ses habitans influens se disent bien que le temps seul et la patience ne suffisent point pour leur faire voir la fin de ce triste chapitre de leur histoire.

Canton de Fribourg.

Morat.—Charles-le-Téméraire.—Second combat de Morat.—Le tilleul de Villars.—Château de G....g.—Fribourg, ses habitans et le duc d'Autriche.—Usages.

POUR aller à Morat, on traverse un pays monotueux, coupé de frais vallons, de coteaux bien boisés et de vertes prairies. Partout l'aspect du bien-être et de la fertilité. La petite ville de Morat vous apparaît, telle qu'elle était au moyen-âge, avec son mur d'enceinte, que couronne une galerie crénelée recouverte d'un toit. D'espace en espace s'élèvent des tours qui portent encore les traces des boulets de Charles-le-Téméraire.

Il n'y a plus grand'chose à dire sur la bataille de Morat, si ce n'est qu'il est bien établi aujourd'hui, sur des preuves irréfragables, que l'agression vint des Suisses. Les intrigues et l'or de Louis XI avaient réussi à les détacher de l'alliance

du duc de Bourgogne, et, lorsque les différens cantons envoyèrent, à Charles-le-Téméraire, leurs déclarations de guerre, il en fut tout étonné. Il pâlit de surprise et de rage, dit un contemporain, quand il vit, au bas du cartel, le grand sceau de la république de Berne. Le duc ne songea plus, dès-lors, qu'à tirer une éclatante vengeance de ses alliés infidèles. Battu une première fois à Granson, il réunit toutes ses ressources pour laver la honte de cet échec, et ordonna de lever, dans ses états, un homme sur six, et un sou d'or sur six; fit défense de conserver, dans chaque maison, plus d'un chaudron de cuivre; donna ordre de fondre les cloches, et d'amener, à grands frais, de Lorraine, toute son artillerie. Il arriva sous les murs de Morat avec l'armée la plus formidable contre laquelle les Suisses eussent encore eu à se mesurer. Les Bourguignons étaient au nombre de 70,000, et les Suisses ne comptaient que 30,000 combattans. Quelqu'un proposa, aux confédérés, d'attendre l'attaque des Bourguignons, retranchés derrière les chariots, à quoi un bourgeois de Zurich répondit : « Les Suisses ont toujours eu pour habitude d'attaquer les premiers ! » — « Si Dieu est avec nous, s'écria Hallwyl, nous sommes en force contre qui que ce soit. » Les confédérés

chargèrent, avec leur impétuosité accoutumée, sur la grosse artillerie qui fut emportée avant d'avoir pu leur faire beaucoup de mal ¹. Alors ce fut une panique, une déroute générale; le duc de Bourgogne, piquant des deux, s'enfuit, pendant seize lieues, sans regarder derrière lui. Un témoin oculaire rapporte que les rangs entiers de Bourguignons, qui se jetaient dans le lac de Morat pour s'échapper à la nage, ressemblaient à des troupes de mouettes. « On aurait cru pouvoir marcher « sur toutes ces têtes, tant pressées étoient-elles. » Les Suisses ne firent aucun quartier; ils avaient à venger le massacre de la garnison de Granson. En cette circonstance, le comte Jacques de Romont avait dit que « Guerre sans merci étoit toujours la plus brève », et les confédérés s'en souvinrent; le proverbe populaire « cruel comme à Morat » le dit assez.

L'ossuaire n'existe plus. Sur le lieu où il fut, on a élevé un obélisque simple, et de proportions élégantes, sur lequel se lit une inscription latine, destinée à rappeler aux Suisses le souvenir de cette

1. A cette époque, l'artillerie était servie avec une telle lenteur, qu'on croyait avoir obtenu beaucoup quand chaque pièce avait tiré trente coups dans la journée.

victoire, *qui fut le prix de la concorde de leurs pères*. Je doute qu'aujourd'hui ils fussent en mesure d'en remporter une pareille.

Voici le récit d'un second combat de Morat, qui se livra au 17^e siècle, et qui aura, j'espère, le mérite de la nouveauté. Une demoiselle Catherine de Watteville, personne d'une humeur peu endurante, se trouvait chez son cousin de Diesbach, au moment où celui-ci recevait la duchesse de Créquy, revenant de son ambassade de Rome, après l'affront public fait à son mari. Elle avait, dans sa suite, une dame de Sappale, qui s'avisa de plaisanter maladroitement Catherine de Watteville, laquelle lui jeta, pour réponse, un jeu de cartes au nez. Furieuse d'une telle insulte, la pétulante Française appella en duel la Bernoise, qui ne recula pas. Il fut impossible de leur faire abandonner leurs projets de vengeance, mais un témoin officieux trouva moyen d'extraire les balles des pistolets. Les deux amazones courent à cheval, l'une sur l'autre, et font feu en même temps, à brûle-pourpoint; aussitôt, boucles de cheveux et bouts de rubans volent en l'air, mais ce fut tout. Les combattantes acharnées sautent à terre, mettent l'épée à la main, et l'affaire eût eu des suites tragiques si les assistans ne les eussent séparées à

temps ¹. L'histoire de mademoiselle de Watteville ne finit pas ici; elle eut encore d'autres aventures. Par exemple, elle tua, de sa main un amant téméraire qui voulait attenter à sa vertu. Mariée à un *Perregaux* de Neuchâtel, elle fit preuve, plus tard, d'une héroïque fermeté de caractère. Elle appartenait au parti français, et se trouva compromise gravement dans certaines intrigues que la faction d'Autriche, en ce moment au pouvoir, tenait à pénétrer. La malheureuse se vit traînée en prison, mise à la question, et enfin condamnée à mort par le grand-conseil de Berne. Ses parens et ses amis, qui étaient nombreux, vinrent processionnellement, et tous vêtus de noir, à l'Hôtel-de-Ville, pour solliciter sa grâce, et, après deux commutations de peine, obtenues successivement, Catherine, bannie à perpétuité, partit le soir même, à cheval, pour Besançon, quoiqu'elle eut subi, le matin, la question connue sous le nom de *brodequins*, à la suite de laquelle elle avait eu les pieds entièrement disloqués.

1. Il paraît que les Bernoises étaient duellistes par nature, car on lit dans une ancienne chronique : « *Duellum fuit in Berne inter virum et mulierem, sed mulier prævaluit* » (1288). Il y eut un duel à Berne entre un homme et une femme ; ce fut celle-ci qui triompha.

Il est, près de Morat, une habitation d'un extérieur simple, entourée de verdure et de fleurs, et sur l'entrée de laquelle on pourrait écrire : *A l'hospitalité, bon logis*. Là, on trouve, joint à une grande fortune, le talent plus rare d'en savoir jouir, et surtout d'en faire jouir les autres. Ce riant séjour s'embellit encore du goût éclairé des arts et des raffinemens d'une vie élégante, et l'on y respire un parfum de patrie, qui a tout le charme de la nouveauté, quand on vient de humer l'air des Alpes. Unissant, à la cordialité suisse, l'amabilité française, vos hôtes, après vous avoir rendu l'existence douce par leurs soins et leurs prévenances empressées, semblent encore, lorsque vous les quittez, se croire vos obligés. Oh ! qu'il fait bon *conspirer* dans le beau salon de G***, en passant du piano où madame de C... improvise et joue avec un si rare talent, où chante la jolie madame B..., au sofa des bonnes causeries intimes, de là, aux rayons de la petite bibliothèque des nouveautés, puis à la riche collection des vues et gravures anglaises ! Ici, rien n'est donné au faste ni à l'ostentation, mais tout y est calculé pour l'agrément et le bien-être. Un bateau, armé de trois rameurs, est constamment à vos ordres, si vous voulez traverser le lac et monter au sommet du

Vully, pour contempler, de là, Neuchâtel, et voir comment, dans ces contrées privilégiées, une révolution et une lessive peuvent s'effectuer pacifiquement côte à côte¹. Désirez-vous jouir de la vue générale des Alpes, depuis Jolimont, examiner les ruines d'Avenches, l'ancienne *Aventicum*, cette capitale du pays; allez admirer le tilleul de Villars, cet étonnant phénomène végétal, cette forêt implantée sur un tronc unique, ou bien voir de près les sapins d'Avenches, qui s'élèvent comme des tours qu'on aperçoit de plusieurs lieues, et dont l'antiquité échappe aux traditions; en un clin d'œil, voitures, chevaux de selle sont là qui vous attendent.

J'ai toujours tourné autour de Fribourg sans y aller. Mes hôtes de G... ont souvent formé le projet de m'y mener, et toujours quelque obstacle est venu à la traverse. J'en suis fâché; cette ville, a, dit-on, conservé une physionomie bien suisse, et quelque chose de l'antique simplicité de mœurs. Elle fut une des dernières qui tint pour la maison d'Autriche. Les Fribourgeois, restés fidèles aux archiducs, eurent des guerres acharnées à soutenir

1. Historique. C'est ce que nous avons vu lors de l'occupation du château par Bourquin.

contre les Bernois, et ne furent que faiblement soutenus par les princes pour lesquels ils se battaient. Ils s'en séparèrent au 15^e siècle, en désespoir de cause, d'une façon singulière, et, pour ainsi dire, à l'amiable. Thuring de Hallwyl, maréchal du duc Albert d'Autriche, vint, un beau jour, annoncer aux habitans de Fribourg l'arrivée de leur souverain pour le lendemain. On lui prépare une réception splendide; le maréchal emprunte toute la vaisselle d'argent de la ville, rassemble les principaux citoyens, et sort avec eux comme pour aller au-devant du duc. A quelque distance, le cortège rencontre un détachement de cavaliers autrichiens. Hallwyl dit alors aux notables Fribourgeois : « Monseigneur le duc n'ira point chez vous.... Par cet acte scellé que je vous remets de sa part, il vous délie pleinement du serment de fidélité, mais il garde en paiement votre argenterie. » Cela dit, il pique des deux, les laissant plus joyeux que surpris. Le duc Albert, surnommé le Prodigue, eût pu recevoir une qualification plus sévère.

Il existe, dans le canton, un singulier usage; lorsqu'il s'élève, en quelque lieu public, une rixe qui menace d'avoir des suites fâcheuses, il suffit, pour l'apaiser et séparer les combattans, que quelqu'un des spectateurs enfonce son couteau dans le pla-

fond, et s'écrie, à haute voix, en tenant le manche à poignée : « Au nom de Dieu et de leurs excellences, je vous impose *les sûretés* ! » Le patois du pays présente quelques particularités curieuses : outre un grand nombre de mots dérivés du latin, tels que *domna* (mère) de *domina*, *segna* (père) de *senior*, *moussar* (réfléchir) de *mussare*, *ouïlar* (hurler) de *ullulare*, on en trouve plusieurs qui viennent de l'anglais, ou plutôt du vieux gaulois, comme, par exemple, *bacon* (lard) *bacou*, *co-raula* (chanson à danser) *carol*. A propos de danse, on sait qu'elle n'était permise, dans ce canton, que pendant cinq jours de l'année. Je l'ai traversé dans un de ces jours privilégiés, de ces jours de *bénichon*, et l'on peut dire, sans exagérer, qu'alors tout le pays dansait. Dans chaque village, et jusque dans le moindre hameau, on voyait, en plein air, devant la principale auberge, un plancher élevé *ad hoc*, orné de ramées, et sur lequel des groupes infatigables dansaient joyeusement; des tables étaient dressées à l'entour, bien garnies de buveurs; danseurs et danseuses, dans leurs atours les plus beaux, venaient s'y rafraîchir. C'étaient autant de tableaux de Teniers, à la trivialité près. Je pense que les Fribourgeois auront reconquis, en 1830, avec leurs autres libertés, la

liberté de la danse, mais il est douteux qu'ils s'y livrent avec cette même passion frénétique, maintenant qu'ils le peuvent faire tous les dimanches.



Principauté-Canton de Neuchâtel.

Position complexe de ce petit pays.—État des esprits.—Châteaux de Gorgier et de Vaumarcus.—La ville.—Société.—Cours publics.

J'AI choisi ce titre exprès pour donner l'idée de la position complexe de ce petit pays, position qu'on va s'occuper à simplifier d'un commun accord. Ce seront les parties intéressées, c'est-à-dire la Suisse et Neuchâtel d'une part, de l'autre, les puissances signataires du traité de Vienne, qui résoudront la question de savoir si les motifs qui, en 1814, ont fait admettre, sur sa demande expresse, cette principauté dans la confédération helvétique, ne subsistent plus aujourd'hui. Sous les points de vue géographique, stratégique et historique, le pays de Neuchâtel fait incontestablement

blement partie de la Suisse ¹. Depuis 1830, l'esprit aristocratique qui domine dans ses institutions, et, je suis porté à le croire, parmi la majorité des habitans, a contribué à l'éloigner de la Suisse démocratisée. Quelques tentatives de propagande armée qui ont eu lieu, aidées de l'approbation ou des encouragemens des cantons révolutionnés, et dont l'une, après un succès momentané, a cependant été déjouée par l'intervention de la force militaire fédérale, ont achevé d'aigrir les esprits. Les passions politiques une fois en jeu de part et d'autre, la séparation a été invoquée par les Neuchâtelois froissés, et appuyée dédaigneusement par les radicaux suisses, qui ne demandent pas mieux, disent-ils, que de se débarrasser de confédérés aussi suspects. Les gens sages des diverses opinions ne traitent pas la chose si légèrement, et ne croient pas qu'il suffise d'un trait de plume du roi de Prusse pour rompre les liens qui attachent Neuchâtel à la Suisse. Ce prince sage et éclairé s'est borné à autoriser *ses sujets* à soumettre la

1. J'engage ceux des Neuchâtelois qui en douteraient encore à lire le livre d'un de leurs compatriotes, intitulé : *De l'Indigénat*, etc., ouvrage d'autant plus concluant qu'il a été écrit à une époque où il n'était pas question de querelles de parti.

question à la diète helvétique, dont la décision, si elle est conforme au vœu des *séparatistes*, devra, en outre, obtenir la sanction de l'Autriche, et, je pense, être aussi ratifiée par la France. Bien des gens ne voient dans tout cela qu'une pique politique de la part des Neuchâtelois, qui pourraient bien s'en repentir plus tard. Quant à cette dernière partie de l'assertion, je ne comprends pas trop sur quoi elle se fonde; l'adjonction de ce pays à la Suisse lui est plus onéreuse qu'utile.

Il est difficile, sinon impossible, à un étranger de reconnaître si c'est l'esprit prussien qui domine dans les populations* ou bien l'esprit suisse; il manque de bases certaines pour asseoir son opinion à cet égard. La principauté de Neuchâtel n'a point, en effet, de représentation proprement dite, et, conséquemment, l'opinion publique y est sans organes officiels. Sur soixante-quinze députés dont se composent les états du pays, quarante-cinq sont à la nomination du roi; les trente autres sont élus par les citoyens, et l'on pense bien que l'influence royale n'est pas étrangère à ces choix. Ces quasi-représentans n'ont, en outre, que voix consultative et ne décident rien. Toutes les personnes que j'ai vues à Neuchâtel demandaient, il est vrai, à grands cris que le roi de Prusse voulût bien *les*

irer du guépier fédéral; mais je ne pouvais voir là que l'expression d'un vœu individuel, ou tout au plus de celui d'une classe des habitans. Je dois ajouter pourtant que lors de la tentative révolutionnaire de Bourquin, les populations du val de Ruz, de Vallengin, se montrèrent fort opposées aux projets innovateurs du parti suisse, et s'armèrent pour soutenir l'ancien ordre de choses. Quant aux intérêts matériels des Neuchâtelois, je suis également hors d'état de dire jusqu'à quel point ils sont engagés dans la question. Si, par la séparation, les habitans perdent le principal débouché pour leurs vins, ils conservent, pour leurs enfans, un débouché non moins nécessaire. Les rangs de l'armée, les emplois dans les administrations, etc., etc., leur sont ouverts en Prusse, et la Suisse ne leur offre aucun avantage équivalant, en compensation des charges fédérales qu'ils sont appelés à partager. Le traité de séparation stipulerait, sans doute, que la principauté de Neuchâtel continuerait à être comprise dans la neutralité de la Suisse, comme dans son rayon stratégique; elle devrait, en outre, concourir à la défense commune. Elle se verrait alors occupée par les troupes fédérales, et s'il convenait à la France de faire de ce pays le théâtre de la guerre, nos armées passeraient sur le corps de la

principauté prussienne, avec aussi peu de scrupule que sur le canton suisse; sur ce point, comme sur les autres, Neuchâtel me semble n'avoir que peu à perdre à ce divorce, pour incompatibilité d'humeur, qui est actuellement pendant devant l'autorité compétente.

Cette contrée-ci, peu visitée, offre assez peu d'intérêt; sur les bords du lac, jusqu'au quart de la hauteur du Jura, ce ne sont que vignobles, entourés de murs, surtout aux environs de la ville. Cependant la route d'Yverdon présente quelques particularités remarquables. De ce nombre sont deux vénérables débris du moyen-âge, je veux dire les manoirs féodaux de *Gorgier* et de *Vaumarcus*, qui sont encore intacts, et dont les seigneurs jouissaient, il n'y a pas plus de quatre ans, de tous les droits, redevances, privilèges attachés aux anciens fiefs, tels que dîmes, lods et ventes, haute, basse et moyenne justice. Je ne sais rien de pittoresque à l'égal de ces châteaux, de celui de Gorgier surtout, dont les élégantes tourelles dominant un ravin plein d'ombre et de mystère. Les traditions de la bonne et vieille hospitalité suisse se sont conservées dans les tours crénelées de *Vaumarcus* ainsi que sous les frais et magnifiques ombrages de la *Chartreuse*. Dans cette belle

propriété, qui appartient au comte Louis de C..., on voit une rivière sortir, tout écumante, d'un chaos de rochers couverts de mousse, pour s'aller jeter dans le lac à une centaine de toises de là.

On aperçoit, de loin, les superbes allées de *Colombier*, plantées d'arbres séculaires, auxquels se rattache une anecdote touchante, que j'emprunte aux Mémoires du spirituel et judicieux chancelier de Mont-Mollin. On sait que ce pays a jadis appartenu à la maison de Longueville; un de ces princes, Henri, qui avait été enfermé à Vincennes par l'ordre de Mazarin, vint, après son élargissement, visiter sa principauté de Neuchâtel. Parmi les actes de bonté qui y signalèrent son passage, le trait suivant mérite surtout d'être cité. « La
« communauté de Colombier ayant follement
« cautionné le trésorier Mouchet, se trouvait
« chargée d'une bien grosse dette envers la seigneurie... Le prince prenait grand plaisir à passer trois jours de la semaine à son château de
« Colombier, où il voulait que je le suivisse.....
« Un jour que nous revenions de la promenade,
« nous trouvâmes, à la porte de la prairie, les
« principaux du village, qui se jetèrent aux pieds
« du prince, le suppliant de les soulager par un
« rabais, au regard du cautionnement ci-dessus.

« Le prince les ayant d'abord fait relever, leur
« dit : Volontiers, mes enfans, mais ne cautionnez
« plus; et se tournant du côté de la prairie, il me
« vient une pensée, ajouta-t-il, en étendant sa
« main avec trois doigts écartés; que vous plan-
« tiez ici trois grandes allées de beaux et bons
« arbres, aboutissant au lieu où je suis, avec pe-
« tites allées aux côtés : cela fait, mon procureur-
« général que voilà, vous donnera quittance de
« toute votre dette, sitôt qu'il pourra l'écrire à
« l'ombre desdits arbres. Ces bonnes gens, qui ne
« demandaient qu'une diminution de la somm ,
« ébahis et comme stupéfaits, ne savaient com-
« ment dire leur pensée; ce que voyant le prince,
« il ajouta incontinent : Allez vite, mes enfans,
« préparer vos outils pour les allées; j'y veux tra-
« vailler avec vous. »

La ville de Neuchâtel, propre, bien bâtie, m'a
semblé peu vivante; je l'ai vue en automne, il est
vrai. Elle est habitée, l'hiver, par une société de
mœurs élégantes et polies, et qui compte plu-
sieurs hommes distingués. On y fait de la musique,
on y joue la comédie. Les arts y sont cultivés avec
succès, notamment la peinture, et j'ai vu quelques
bons tableaux chez des particuliers. Un vaste édi-
fice a été nouvellement construit pour y établir les

cours publics , qui doivent être bons , si l'on en juge par l'habileté de celui des professeurs qui est chargé de la chaire d'histoire naturelle. C'est un homme encore jeune , profondément versé dans l'ichthyologie , et auquel notre immortel Cuvier a laissé tous les matériaux qu'il avait réunis pour l'histoire et l'anatomie comparée des poissons. Il s'occupe d'une méthode dans laquelle ils seront classés d'après la forme de leurs écailles. Son système , soumis à des épreuves variées , ne s'est point , jusqu'ici , trouvé en défaut , et le jeune professeur , à l'inspection de diverses écailles , a désigné , sans se tromper , les espèces et les genres auxquels elles appartenaient.



Canton de Soleure.

Ville.—Arsenal.—Le Weissenstein —Vue magnifique dont on jouit de cette auberge.—Ville de Bienne.—Ile St.-Pierre.—J.—J. Rousseau.—Nidau.—Anecdote.—Les gorges de Moutiers-Grandval.—Passage de Pierre-Pertuis.—Cascade.

LES prairies marécageuses que l'on traverse, pour se rendre de Neuchâtel à Soleure, sont sous l'eau une partie de l'année. Un projet a été formé pour abaisser le niveau des lacs de Bienne, de Morat et de Neuchâtel, et rendre à l'agriculture d'immenses étendues de terrain; mais trois cantons différens, intéressés à cette entreprise, reculent devant les dépenses qu'elle entraînerait, et surtout ne peuvent s'entendre sur la répartition à en faire. Ces marais déparent le pays qui n'est pas beau et les trois lacs qui ne le sont guère plus.

Soleure est une jolie petite ville, agréablement située, dans une contrée plus riante, plus fertile, au pied du Jura, et au milieu d'un frais vallon

qu'arrose le cours paisible de l'Aar. J'y arrivai un jour de marché, et, tandis que notre voiture traversait lentement la foule qui obstruait la grande rue, j'avais tout le temps de faire mes remarques. Elles n'étaient rien moins que favorables à la plus belle moitié du genre humain, que je désigne sous ce titre par une galanterie assurément bien gratuite. Toutes ces femmes avaient des figures plus ou moins *hommâsses*, que ne rehaussaient point leur costume et leur coiffure peu gracieuse. Les hommes sont mieux; c'est-à-dire grands, découplés et forts. C'est, à tout prendre, une belle race, d'origine évidemment tudesque, et qui forme un contraste frappant avec la population bourguignonne de Neuchâtel.

Je me suis peu arrêté ici; cependant je suis allé à l'arsenal, qui renferme de ces vieilleries historiques pour lesquelles j'ai un penchant décidé. Quand vous entrez dans la première pièce, il ne tient qu'à vous de vous croire transporté aux temps héroïques de la Suisse, et de vous persuader que vous assistez au conseil qui se tint la veille de la bataille de Morat. Douze guerriers, revêtus de leurs armures, sont là, assis autour d'une table, et semblent délibérer sur quelque résolution importante. Vous approchez...., ce ne sont que les

cuirasses, les casques, les brassards de ces hommes de tête et d'action, qui décidèrent le sort de cette mémorable journée. De ces hommes, il ne reste plus rien aujourd'hui que leurs armures et leur gloire. A quelques pas plus loin, on vous montre les trophées du combat, les bannières sur lesquelles le duc de Bourgogne, dans sa présomptueuse confiance, avait fait peindre des flammes et inscrire cette menaçante parole : « *Attendez-moi !* » et cette autre devise orgueilleuse : « *Plus que vous ! Plus que vous !* » à laquelle la défaite de Morat servit de réponse. M. Brunner, le maître de l'hôtel de la couronne, me dit qu'il avait fait, jadis, un voyage à Paris pour solliciter la restitution de l'armure d'un de ses ancêtres, qui avait combattu à Morat et s'y était distingué. Cette relique de famille, emportée par les Français, avait été déposée au musée d'artillerie, qui ne lâcha pas sa proie.

Le comte de Kybourg, l'un des seigneurs les plus puissans du voisinage, qui avait des prétentions sur la ville de Soleure, ourdissait, dès longtemps, des intrigues afin de s'en rendre maître. Un des chanoines de la cathédrale, d'accord avec les partisans du comte, s'était engagé à envelopper de linge le battant de la grosse cloche, pour qu'on ne pût sonner le tocsin pendant l'assaut nocturne qui

allait avoir lieu. Un paysan, Jean Rott, eut vent du complot, et vint en avertir le conseil. Les Soleurois se tinrent sur leurs gardes, et les tentatives du comte de Kybourg échouèrent. En reconnaissance de ce service signalé, le conseil décerna à Jean Rott une singulière récompense nationale; on lui donna un habillement complet, mi-partie aux couleurs de la ville; il fut statué qu'il en recevrait un semblable chaque année, et que ce droit se transmettrait, à perpétuité, à l'aîné de sa race. Ce témoignage de la gratitude publique n'est pas le seul du même genre dont il soit fait mention dans l'histoire de la Suisse. Ulrich Danzler, de Zurich, obtint une distinction semblable pour avoir sauvé la bannière de la ville au combat de Kappel.

Les cantons catholiques, après cette victoire, se rendirent maîtres de Soleure, qui avait embrassé le protestantisme. Les vainqueurs laissèrent aux habitans la liberté d'opter entre une abjuration en masse « de leur détestable hérésie, » et le paiement d'une contribution de trois mille florins. Les nouveaux disciples de Zwingle aimèrent mieux revenir à la foi de leurs pères, que d'avoir à se saigner à blanc pour acquitter l'amende imposée.

A l'époque de ces troubles religieux, un des

deux partis, se trouvant momentanément le plus fort dans la ville, traîna une pièce de canon chargée devant la maison où s'étaient réunis des bourgeois de la communion opposée. On allait mettre le feu à la pièce, lorsqu'un magistrat, également estimé de tous, le *Schultheiss* Wengi, se fait jour au travers de cette foule forcenée, et se cramponne à la bouche du canon, en s'écriant : « Si le sang
« de nos concitoyens doit couler, que le mien soit
« donc versé le premier ! » L'effroi et l'admiration arrêtaient cette multitude égarée, et la paix fut rétablie.

Je profitai de l'après-midi, qui était superbe, pour monter au Weissenstein, excellente auberge, située sur le sommet du Jura, et d'où l'on jouit d'une vue justement célèbre. On y peut arriver commodément en voiture, mais je préfèrai prendre le chemin des piétons, plus court et plus intéressant. Une fois arrivé là haut, je fus dédommagé de mes peines par le plus magnifique coucher de soleil qui ait jamais enchanté mes yeux. Un panorama incommensurable se développait devant moi ; toute la Suisse y était : ses forêts, ses lacs, ses mers de verdure, ses collines, ses montagnes plus élevées, les rocs décharnés qui forment le premier gradin des Hautes-Alpes, et enfin, couronnant le

tout, cette sublime chaîne des glaciers et des neiges éternelles, se déroulant depuis le Mont-Blanc jusqu'aux plus hautes sommités des Grisons. De glorieux souvenirs ajoutaient encore à l'intérêt de cette scène imposante; Morat et Granson étaient à mes pieds. L'extrême transparence de l'air me permettait de distinguer les détails de cet ensemble admirable. La plaine était inondée d'une lumière chaude, moelleuse, qu'interrompaient, çà et là, de grandes masses d'ombres. Le ciel, d'un azur foncé, tranchait fortement avec l'éclatante blancheur des neiges. Pendant que je m'abandonnais, avec ravissement, aux émotions que faisait naître en moi un spectacle si nouveau et si grand, le soleil déclinait; les ombres, s'allongeant sur la plaine, gagnaient déjà les montagnes; les eaux des lacs, d'un bleu plus sombre, n'éblouissaient plus mes yeux. Le soleil venait de se coucher; il avait cessé de briller à l'horizon, mais ses rayons illuminaient encore les sommets neigeux des Hautes-Alpes. Une immense bande de pourpre, bizarrement découpée, se déployait entre la terre et le ciel, sur une ligne de plus de soixante lieues. Ses teintes pâlirent par degrés, et ne paraissaient plus que légèrement rosées, tandis que le Mont-Blanc, la Jungfrau, le Finsteraarhorn, élevaient, du

sein de la nuit, leurs cimes colossales encore resplendissantes des feux du soleil. Un instant de plus, et tout cet enchantement avait disparu, me laissant l'impression la plus profonde qui me soit restée de mon voyage en Suisse. Je recommande à tous les voyageurs le Weissenstein; c'est tout une autre vue que celle du Rigi; s'il fallait choisir, je lui donnerais la préférence; l'effet en est plus grandiose et plus poétique de beaucoup.

Le lendemain, à quatre heures, j'étais sur pied; il faisait encore nuit; la ligne des glaciers se dessinait nettement à l'horizon, et était d'un blanc mêlé d'une légère teinte d'azur. Peu à peu cette teinte s'effaça, et mon attention fut attirée par ce qui me sembla être un nuage rosé. C'était le Mont-Blanc, qui s'éclairait le premier, un autre point lumineux brilla, puis un autre, et enfin l'ensemble de la chaîne se colora de pourpre, tandis que toute la plaine était plongée dans la demi-lueur du crépuscule; enfin le soleil parut resplendissant à l'horizon, et les neiges reprirent leur blancheur accoutumée, que rompaient de fortes lignes d'ombres.

La petite ville de Bienne n'offre d'intéressant que le voisinage de l'île Saint-Pierre, illustrée par le séjour qu'y fit J.-J. Rousseau, et le manoir

seigneurial des comtes de Nidau, l'une des familles les plus puissantes de cette partie de la Suisse. Je pris un bateau pour me rendre à l'île qui, d'une forme peu gracieuse et peu pittoresque lorsqu'on la voit de loin, est charmante dès qu'on y débarque, tant la végétation y est belle et fraîche. La chambre qu'a habitée l'infortuné et célèbre auteur d'*Emile*, est salie d'une foule de noms de pèlerins obscurs, et, en feuilletant le registre dans lequel les voyageurs s'inscrivent, je n'y ai guère trouvé que des platitudes en fait d'éloges, comme en fait de critique. J'ai été fâché, dans le temps, de voir un écrivain du mérite de M. Simond reproduire, contre Rousseau, une accusation banale, dont le temps a fait justice, et flétrir sa mémoire, en le qualifiant d'*imposteur*. Il se fût montré plus juste s'il l'eût représenté comme un être faible, inconséquent, dont l'âme passionnée, l'ardente imagination, le caractère mobile et irritable suffisent sinon pour justifier, du moins pour expliquer la vie entière. L'éloquence de Rousseau est trop entraînante, pour ne pas jaillir d'une conviction intime et profonde, et l'on n'écrit pas avec cette verve-là quand on s'assied pour développer de sang-froid des paradoxes, et coudre ensemble des sophismes.

Il y a, dans le tableau que Jean-Jacques nous donne de la douce vie qu'il menait à l'île Saint-Pierre, une foule de détails qui me charment, et me semblent propres à jeter un grand jour sur son vrai caractère. Ce projet qu'il forme de décrire successivement toutes les richesses végétales que renferme son petit royaume, ce zèle si ardent qu'il y apporte, au début, zèle qui ne peut se comparer à la facilité avec laquelle il renonce à son plan; ce plaisir ineffable qu'il goûte à laisser là, bien emballés, ses livres, ses manuscrits, son écritoire, enfin tout ce qui lui rappelle son métier d'auteur; ses vagues et délicieuses rêveries, lorsque, étendu au fond de son bateau, il se laisse aller à la dérive; les prétentions qu'il met à être un excellent rameur, et le secret orgueil qu'il éprouve, en voyant que la femme du receveur n'est jamais plus rassurée, que quand c'est lui qui rame; la solennelle installation de sa colonie de lapins, sur le petit ilot, tout cela m'attache à un haut degré. J'aime à voir le profond penseur, l'écrivain le plus éloquent de son siècle, échapper à ce tourbillon littéraire, à cette existence factice qui lui est à charge, cesser d'être auteur, pour se faire homme, et se livrer, avec toute la simplicité et l'ardeur de son caractère, à de si vulgaires passe-temps et à

des émotions qui tiennent d'aussi près à la nature. La coterie du baron d'Holbach, les encyclopédistes, en voulant faire passer Rousseau pour un être pervers, pour un monstre, ont aussi par trop compté sur la crédulité de leurs contemporains. L'ami du rigide et consciencieux Duclos, ne pouvait être un méchant homme, de même que l'antagoniste constant de l'auteur de la *Pucelle* et du *Dictionnaire philosophique*, ne saurait être un écrivain sciemment immoral.

A l'île Saint-Pierre, où l'on ne trouve que la seule maison du régisseur, il n'y a personne qui ait vu Jean-Jacques, ou même connu quelqu'un qui l'ait vu ; on ne peut s'y entretenir de lui avec qui que ce soit. Il est vrai que souvent on ne gagne pas grand'chose dans ces sortes de conversations, et j'en appelle, pour cela, à ceux qui ont causé, à Ferney, avec le soi-disant jardinier de Voltaire. Le comte de V.... racontait plaisamment devant moi comme quoi, se trouvant à Motiers-Travers qu'habitait Rousseau, il s'était, dans son enthousiasme de vingt ans, informé, tout d'abord, s'il n'y avait pas, dans le village, quelque personne qui eût connu l'illustre auteur de l'*Héloïse*. On lui en indiqua deux ; il courut aussitôt chez l'une d'elles, qui était une femme âgée. — « Ma bonne, vous avez donc connu

Rousseau ? lui dit-il en entrant. — Oh ! oui , Monsieur , fort bien. J'allais souvent chez lui ; c'est moi qui blanchissais la maison. — Eh bien ! racontez-m'en donc quelque chose. — C'était un bon Monsieur , tout de même ; son linge était marqué J. R. en coton bleu. » C'est là tout ce que M. de V.... put en tirer. Croyant être plus heureux , il alla chez un bon vieillard qu'on lui avait également signalé. — « Que faisait donc ici M. Rousseau ? lui demanda-t-il. — Il travaillait , et n'était jamais sans rien faire. — Mais enfin de quoi s'occupait-il donc ? — Eh ! il travaillait de son état , quoi ! il ramassait des herbes dans la montagne. »

Le trajet de l'île Saint-Pierre à Bienne est charmant , et l'on ne peut rien voir de plus riant que la situation de la ville , dont on aperçoit le clocher et quelques maisons , au travers des arbres. Les rives du lac s'inclinent en pente douce , du côté de l'ouest ; elles sont gracieusement ondulées , et offrent une culture variée et riche , ainsi que des habitations nombreuses , parmi lesquelles s'élève le château de Nidau , dont le donjon et la masse pittoresque se dessinent sur le ciel. La rive opposée est monotone et aride ; de tristes vignes descendent jusqu'au bord de l'eau , et , au-dessus d'elles , on voit se prolonger horizontalement ,

ainsi qu'un énorme rempart, la cime dépouillée du Jura.

Je m'arrêtais jadis volontiers à Nidau à l'excellente auberge du *Grand Ours*. L'hôte était un homme de fort bonne compagnie dont j'aimais la conversation agréable et instructive ; quant à l'hôtesse, elle jouait admirablement du piano , et faisait les honneurs de la maison avec un empressement tout-à-fait aimable. On n'y était pas chèrement, et l'on s'y trouvait si bien qu'on y revenait avec plaisir. Ces excellentes gens s'attachaient singulièrement à leurs pratiques. La maison est tombée en mauvaises mains, et les voyageurs n'y vont plus.

J'ai déjà parlé des comtes de Nidau et du rôle important qu'ils ont joué dans le pays. Attachés à la maison d'Autriche, ils ont guerroyé, à outrance, contre les Suisses nouvellement affranchis, et commandé souvent en chef les expéditions dirigées contre eux. A la fin du 14^e siècle, les Bernois et les Soleurois emportèrent le château d'assaut, après une résistance désespérée. En visitant leur conquête, les vainqueurs découvrirent, enfermés au fond du donjon, deux malheureux, pâles, décharnés, à demi-morts de faim et de misère, et qui s'exprimaient dans une langue inconnue ; c'é-

taient deux nobles Portugais, savoir l'évêque de Lisbonne et le prieur d'Alcazena qui, revenant de Rome, avaient été pris par les éclaireurs de la garnison autrichienne, lesquels se flattaient d'en tirer une bonne rançon. Informé de la chose, le conseil de Berne fit habiller et équiper les deux illustres prisonniers, et leur donna douze cents ducats pour leur route. Ces Portugais, revenus dans leur patrie, ne furent point ingrats, et renvoyèrent l'argent prêté, en y joignant mille ducats pour les intérêts. En outre, Jean I^{er}, roi de Portugal, écrivit, de sa main, au magistrat de Berne, une lettre en latin, dans laquelle j'ai remarqué la phrase suivante : « N'ayant jamais jus-
« qu'ici entendu parler de la ville de Berne, nous
« sommes bien aises d'apprendre à la connaître
« par un si bel acte de générosité envers nos su-
« jets, et nous espérons que Dieu ne manquera
« pas de la faire prospérer dans toutes ses entre-
« prises. »

Lorsqu'on s'élève au-dessus de Bienne, pour pénétrer dans les gorges de Moutiers-Grandval, on jette un dernier regard sur les neiges des Alpes. On s'est si bien accoutumé à les voir toujours apparaître à l'horizon, qu'il semble, quand on les a perdues de vue, qu'il manque quelque

chose au paysage. On a de la peine à se faire à leur absence; elle vous attriste. Le premier aspect des glaciers produit une impression profonde, indéfinissable, et leur effet sur l'imagination peut se comparer à celui de la haute-mer ou des sables du désert, à cela près qu'il est moins monotone. Il se déploie dans ce spectacle, vu sous des circonstances favorables, une grandeur sublime qui est, plus que toute autre chose, propre à réveiller l'enthousiasme dans les âmes les plus engourdies et les moins susceptibles de pareilles émotions.

A une demi-lieue au-delà de *Souceboz*, on trouve le passage de *Pierre-Pertuis*, passage creusé dans le roc, ainsi que son nom l'indique, et qui serait d'un effet très pittoresque si le bassin de Tavannes, qu'on aperçoit au travers, était moins plat et moins nu. Cependant, ce paysage, tout pauvre qu'il est, fait encore assez bien, encadré par cette arcade naturelle. On va peut-être me reprocher de faire, par ce dernier mot, tort aux Romains, ainsi qu'à la bonne reine Berthe, les uns ayant, dit-on, ouvert ce passage que l'autre a élargi. J'éviterai prudemment la discussion, aimant mieux égayer mon récit par l'anecdote suivante. Lors de l'invasion des Français dans l'évêché de Bâle, on s'entretenait vivement de

Pierre-Pertuis, dans une petite ville voisine. Fallait-il l'abandonner ou le garder militairement? tel était l'objet en discussion. Un vieux conseiller, à moitié sourd, et qui dormait habituellement pendant les séances, dit, d'un ton d'humeur, à la fin du débat : « Je suis excédé, quant à moi, « d'entendre si souvent parler du nommé Pierre-
« Pertuis; je le tiens pour suspect, et j'opine pour
« qu'il soit décrété de prise de corps, et appré-
« hendé partout où il se trouvera. »

On voit, dans une autre partie du ci-devant évêché, un second morceau d'antiquité non moins curieux : c'est une grosse pierre percée d'une ouverture circulaire, et que les uns regardent comme un monument élevé, par Arcoviste, en mémoire de la victoire remportée par lui sur les Éduens, tandis que d'autres soutiennent, au contraire, que ce fut César qui, après avoir battu Arcoviste, érigea là une pierre pour perpétuer le souvenir de son triomphe. Une troisième assertion enfin tendrait à faire croire que ce rocher troué n'est autre chose qu'un autel druidique. Quoi qu'il en soit, le peuple qui s'embarrasse peu des versions contradictoires des antiquaires, attache, par tradition, à la pierre dont il s'agit, une singulière vertu; elle est renommée, à plusieurs lieues à la

ronde, pour guérir, de la colique, le patient qui passe en rampant au travers du trou dont elle est percée. Les parois intérieures, polies par le frottement, prouvent que beaucoup de gens ont foi à cette recette qui, si elle n'est pas toujours efficace, est du moins économique. On rapporte qu'un malade un peu corpulent, s'étant engagé à l'étourdie dans l'étroite ouverture, s'y trouva si bien emboîté, qu'il ne lui fut plus possible d'avancer ni de reculer. La frayeur le saisit; il n'était plus question pour lui de colique, il s'agissait de le tirer de là, et les assistans y parvinrent enfin, à grand renfort de savon, après l'avoir long-temps tirailé par les pieds et par la tête.

Les gorges de Moutiers-Grandval passent, avec raison, pour ce que la Suisse offre de plus remarquable en ce genre; je ne vois guère, en effet, que les défilés des Roffles et de la *Via-Mala*, au canton des Grisons, qui puissent leur être comparés. On se sent pénétré à la fois d'admiration et d'épouvante, au fond de ces sombres abîmes qui, en quelques endroits, semblent vouloir se refermer sur votre tête, et ne vous laissent apercevoir partout qu'une étroite bande du ciel. Ce n'est que lorsqu'on commence à se familiariser avec l'aspect étrange et effrayant de ces lieux qu'on peut en ap-

précier la grandeur sauvage, ainsi que les âpres beautés. Des rochers calcaires, d'une prodigieuse hauteur, s'élèvent à pic le long d'un gouffre tortueux et resserré, d'une de ces crevasses profondes, dont les convulsions du globe ont sillonné sa surface. Plus loin, leurs couches, jadis horizontales, sont devenues perpendiculaires, et, debout sur leurs arêtes, elles forment de longs et étroits couloirs parallèles. Offrant ailleurs des contours et des lignes moins tourmentées, les roches qui couronnent les hauteurs du défilé vous apparaissent semblables à des ruines, se détachant de la verdure variée qui les entoure. L'œil abusé croit y reconnaître les tourelles et les murs croulans de quelque vieux manoir, sur lesquels les sapins ont déjà pris racine. L'eau qui filtre goutte à goutte au travers des fissures et sur la surface de ces gigantesques masses, en a, en maint endroit, usé les angles, arrondi les contours, et, par son action lente, mais continue, a creusé, à leurs pieds, de spacieuses cavernes. Dans une belle matinée, ce trajet est d'un effet magique; un des revers du défilé, entièrement dans l'ombre, et vu au travers d'une gaze de vapeurs, contraste avec le revers opposé qui présente, aux rayons obliques du soleil, les formes abruptes de ses rochers, que revêt

une végétation fraîche et touffue, et sur la crête desquels s'élève, ici un hermitage, plus loin une chapelle solitaire suspendue sur l'abîme et toute brillante de clarté. La route excellente, mais peu large, serpente entre le lit sinueux de la Byrse et la base du rocher. Lorsque l'espace lui manque sur une des rives, elle franchit, au moyen d'un pont hardi, le lit du torrent, et se déroule au pied de la paroi opposée. Parfois la gorge s'élargit un peu, et vous voyez, au-dessus d'un massif d'arbres, se jouer, en légers tourbillons, une fumée bleuâtre qui annonce la présence de l'homme. Vous avancez et une ferme, un moulin, à demi-cachés dans la verdure, animent, pour un moment, cette profonde solitude.

J'ai remarqué, à peu de distance de Moutiers, une cascade d'un genre original. Elle est formée par un ruisseau qu'on voit descendre, en bouillonnant, des sommités voisines, et se perdre tout à coup dans les mousses épaisses dont est tapissé le rocher. Il ne tarde pas à reparaitre, mais subdivisé en mille et mille petits filets d'eau, qui tombent dans le lit de la Byrse, où ils produisent l'effet d'une forte ondée.

Ce pays-ci faisait jadis partie de l'évêché de Bâle, dont le siège, depuis l'époque de la réforme,

avait été transporté à Porentrui. L'administration des princes-évêques était sinon fort éclairée, du moins douce et paternelle. Ils résidaient, une partie de l'année, dans la petite ville de Delemont, où ils avaient bâti un vaste château qu'occupa, plus tard, le préfet du département du Mont-Terrible, à cette époque où la moitié des habitans de l'Europe étaient Français. Je crois que c'est ici que M. de Bonstetten recueillit, de la bouche d'un aubergiste, cet étrange panégyrique d'un des derniers princes-évêques qui venait de mourir :
« C'était là un prince, Monsieur ! un grand
« homme et une forte tête ! Il vous avait, sacre-
« bleu, une paire de mollets ; il fallait voir ça ! »

Mais déjà se montrent, de toutes parts, les indices avant-coureurs de la saison pluvieuse. Les matinées deviennent fraîches ; des brouillards fréquens voilent l'aspect de la plaine, ou s'arrêtent, en longues zones, sur les flancs des montagnes, dont une neige fraîchement tombée blanchit les cimes. Au couchant, s'amoncèlent des nuages colorés de pourpre et d'or, qui promettent un lendemain incertain. La verdure perd son éclat, que remplacent les nuances variées de l'automne, et le voyageur poursuit sa route au travers des feuilles jaunissantes, que le vent fait voler sous ses pas.

Tout l'avertit de hâter sa marche et de gagner ses quartiers d'hiver; là, il se reposera de ses fatigues, jouira de ses souvenirs, et mettra en ordre ses notes. Heureux si ses récits peuvent intéresser ceux qui ont déjà vu la Suisse, et inspirer aux autres le désir de la parcourir.



TABLEAU RÉSUMÉ

DES ÉVÉNEMENS

DE LA SUISSE DEPUIS 1830.

C'EST surtout pour les pages suivantes que je sollicite l'indulgence du lecteur; elles n'offrent, en effet, qu'un tableau incomplet et peu approfondi de la Suisse, telle que l'a faite le contre-coup de la révolution de juillet. A la vérité, j'ai passé dans le pays les étés des années 1830-31-32 et 33; j'ai beaucoup vu, entendu beaucoup, mais je n'ai pu tout retenir; et si les faits principaux me sont connus, les circonstances de détail, ainsi que les dates, se sont effacées de ma mémoire. Il m'eût fallu, pour réveiller, pour préciser mes souvenirs et les coordonner, un exposé rapide et impartial des

événemens. Il n'a pas encore paru, en Suisse, un ouvrage de ce genre. Je ne puis l'attendre plus long-temps ; la saison des voyages approche, le libraire me presse, et j'ai de bonnes raisons pour ne pas vouloir faire perdre à mon livre le mérite de l'à-propos.

La catastrophe de juillet fut accueillie, en Suisse, fort diversement, suivant l'esprit et la position des différens cantons. Ceux dont les institutions étaient plus ou moins aristocratiques, et dont les familles influentes trouvaient, dans le service de France, une ressource assurée, sentirent vivement le coup que leur portait notre révolution, et sous le rapport politique, et sous celui des intérêts privés. Berne, Fribourg, Soleure, Lucerne, le Valais furent atterrés, tandis que quelques-uns des cantons démocratiques, tels que Bâle, Vaud, les Grisons et Saint-Gall envisagèrent, avec une sorte de satisfaction, un événement dont ils ne calculèrent pas d'abord les désastreuses conséquences. Ils ne virent, dans la chute de la branche aînée, que le triomphe des principes et des préjugés libéraux. Quant aux petits cantons, à ces vieilles aristocraties de paysans, déguisées sous des formes démocratiques, ils tremblèrent pour le maintien de l'ancien régime suisse, auquel ils tenaient opi-

niâtrément, et pour lequel ils avaient fait de si grands sacrifices en 98. Ces réflexions sont surtout applicables aux gouvernemens cantonnaux ; car, pour ce qui est de la masse des populations, elle ressentit presque instantanément l'effet de la commotion qui ébranla l'Europe. La fermentation devint générale ; la lutte, dès long-temps établie entre les partis aristocratique et démocratique, lutte qu'avaient suspendue l'acte de médiation et la réorganisation de la Suisse en 1814, recommença avec un nouvel acharnement. La divergence de ces deux opinions extrêmes se complique encore, dans ce pays, d'un élément de division qui lui est propre, je veux dire de cet antique esprit d'hostilité régnant entre les habitans des villes et ceux des campagnes. Pour s'en expliquer l'origine, il est nécessaire de se rappeler qu'avant la fin du dernier siècle, les villes exerçaient exclusivement la plénitude de la souveraineté, et que les habitans des communes rurales se trouvaient, à leur égard, sur le pied de sujets, plus ou moins doucement administrés. De là naissaient une sorte de préjugé nobiliaire et de tendance au despotisme, d'une part ; de l'autre, le sentiment amer d'une infériorité réelle. Le plus mince bourgeois de Zurich ou de Berne se croyait au-dessus du

premier magistrat d'une petite ville municipale, et le lui faisait sentir. Cet état de choses dura jusqu'en 98, époque à laquelle les mécontentemens des populations, appuyés par les principes français et les baïonnettes du directoire, éclatèrent dans plusieurs cantons. Les concessions arrachées alors par la force des choses, et sanctionnées, plus tard, par l'acte de médiation, furent retirées en partie en 1814; la masse des griefs s'en accrut, et il n'est pas surprenant que les événemens de 1830 en aient hâté l'explosion. En quelques semaines, une partie de la Suisse fut couverte de clubs; les meneurs s'agitèrent; la guerre des pamphlets commença; le langage des journaux devint de plus en plus menaçant; ils furent lus et commentés dans les moindres hameaux. Bientôt des rassemblemens, redoutables par leur nombre et par l'effervescence qui y règne, se forment sur différens points. Le moment de la réaction des campagnes contre les villes, des ci-devant sujets contre leurs ci-devant souverains, est arrivé. Il ne suffit plus au campagnard (*landschafter*) de vaincre et de désarmer le bourgeois-à-la-lance (*spiesburger*), il lui faut encore le garotter pour l'avenir, et lui rendre tyrannie pour tyrannie, humiliation pour humiliation. 2,500 paysans de

la Thurgovie, rassemblés tumultueusement à Weinfeld, exigent la convocation immédiate d'une *constituante* nommée par le peuple, et forcent la main au gouvernement. A Uster, dans le canton de Zurich, 12,000 habitans des campagnes arrachent, au grand-conseil, l'initiative, et obtiennent qu'un nouveau conseil soit nommé par les communes, pour procéder à la réforme de la constitution, dont les bases sont posées par les chefs de ce club formidable. Plusieurs milliers d'Argoviens armés, que conduit un aubergiste, se portent sur Arau, et contraignent les magistrats et le conseil à résigner leurs pouvoirs, après avoir convoqué une assemblée nouvelle, chargée de reconstituer le canton. A Lausanne, la salle des séances est envahie par les flots d'une multitude furieuse. Presque partout, enfin, le peuple fait acte de souveraineté à sa manière, en renversant, par la violence, ce qui existait, pour y substituer, à la hâte, un nouvel ordre de choses destiné à assurer le triomphe du principe démocratique, et à neutraliser, pour toujours, le principe contraire ¹. Ce

1. Le mouvement de Fribourg offre un trait caractéristique. Ameutés devant l'Hôtel-de-Ville, les paysans, au nombre de plusieurs milliers, et armés de bâtons, deman-

fut sous de tels auspices, et au milieu de l'exaltation des passions déchaînées, qu'on procéda au choix des députés chargés de la mission délicate de réformer les institutions de leur pays. Il est inutile d'ajouter que les constitutions, ainsi révisées, portèrent l'empreinte des circonstances. Dans toutes, on retrouve la trace de cette animosité vindicative, de cette ombrageuse méfiance, de cette jalousie dont les villes étaient, depuis si long-temps, l'objet. Toutes sont conçues dans le but de les dépouiller de leur ancienne suprématie, et de leur ôter les moyens de la ressaisir un jour. L'autorité y est entourée de précautions dictées par la plus méticuleuse prudence; on la traite évidemment en ennemie, et, dans la préoccupation qu'inspirent, aux réformateurs, les abus *possibles* du pouvoir, ils semblent avoir fermé les yeux sur les excès *probables* de la liberté. A cela près, les principes fondamentaux des nouvelles constitutions sont conformes à l'essence des états démocratiques. Elles contiennent la déclaration

daient, à grands cris, la réforme. La cloche de *l'angelus* vient à sonner; tout à coup ces pieux révolutionnaires font silence, ôtent leurs chapeaux, marmottent dévotement leur prière, puis recommencent à vociférer de plus belle.

explicite de la souveraineté du peuple, *exercée par ses délégués*, et consacrent en principes l'égalité des droits politiques; la liberté des cultes, de la presse, la liberté individuelle; la séparation des pouvoirs, l'égale répartition des charges publiques, le rachat facultatif des dîmes, rentes et droits féodaux, l'abolition des fonctions à vie; le droit, pour chaque citoyen, d'être appelé à les remplir; le droit de pétition, et, presque partout, l'élection est directe, la généralité des citoyens y prend part, et la loi n'exige ni cens électoral, ni cens d'éligibilité; les bourgeois assistés par la commune ne votent pas. Voilà quelles sont, à certaines restrictions près apportées à ces principes dans quelques cantons, les bases des constitutions nouvelles qui furent soumises à l'acceptation des communes, après avoir été votées par les grands-conseils. Elles contiennent pourtant encore une clause qu'il n'est pas inutile de mentionner: c'est celle qui est relative à la faculté de révision, et au mode à suivre, le cas échéant. Il est stipulé que la révision ne pourra avoir lieu avant un laps de six années. Aux épreuves successives par lesquelles doit passer une proposition de ce genre, aux formes compliquées auxquelles elle est assujétie, il est aisé de reconnaître encore la crainte qu'a le

parti vainqueur de voir l'aristocratie reconquérir sa prépondérance, et prendre un beau jour le peuple souverain par surprise, pour lui arracher son abdication. Cette précaution ne paraissant pas suffisante, sept des cantons révolutionnés conclurent un traité par lequel ils s'engageaient à concourir réciproquement au maintien du nouvel ordre de choses établi chez eux, dans le cas où l'on aurait recours, pour le renverser, à la force matérielle qui l'avait fondé. Cette association d'assurance mutuelle contre la réaction prouve assez combien les *faiseurs* de la révolution comptaient peu sur la durée de leur ouvrage, et montre le peu de fond qu'ils faisaient sur l'appui des masses aveugles et passionnées qui avaient servi d'instrumens à leurs desseins. Il est presque superflu d'ajouter qu'une fois la réforme politique accomplie, la curée aux places commença; on vit alors, en Suisse, ce que nous avons vu chez nous, en 1815 et en 1830, ce que l'on verra dans toute révolution, comme dans toute restauration; ce ne furent ni les plus habiles, ni les plus estimables qui arrivèrent aux emplois; les plus exaltés et les plus intrigans les devancèrent.

Après cet exposé des faits généraux, je crois à propos de consacrer un paragraphe à part à ce

qui se passa dans le canton de Bâle. Le gouvernement y prit, sur-le-champ, l'initiative des réformes, et le grand-conseil s'occupa à réviser la constitution dans le sens le plus libéral, mais sans introduire, il est vrai, dans le mode de représentation, le principe de l'égalité politique absolue. Les habitans de la petite ville de Liestall et de quarante-cinq communes voisines, mécontentes de cette omission, et travaillées par quelques ardens radicaux, se soulèvent à l'improviste, chassent les autorités et les remplacent par un gouvernement provisoire qui, s'inspirant des souvenirs et des exemples de 93, met hors la loi les magistrats de Bâle, ainsi que tous ceux qui refuseront de le reconnaître. Cela fait, les révoltés se portent en armes sur Bâle, commandés, chose étrange ! par un officier d'un des régimens suisses au service de France. Ils bloquent la ville pendant quelques jours, tirant, contre les murs, de nombreux coups de fusil qui tuent ou blessent deux ou trois bourgeois. Mais une sortie, faite à propos, refoule les insurgés dans leurs communes que le gouvernement fait occuper sans résistance. Cependant le grand-conseil poursuivait son travail de révision; la nouvelle constitution, votée par lui, est soumise à l'acceptation des communes rurales, et

adoptée à la majorité de 6,500 voix contre 2,600 ; la minorité n'élève aucune réclamation. Mais, se sentant forts des sympathies des radicaux de la Suisse, les habitans de Liestall ne craignent pas de revenir sur un fait accompli, et s'insurgent de nouveau. Cette seconde fois, le gouvernement de Bâle échoua dans la tentative qu'il fit pour rétablir l'autorité de la loi que méconnaissait une minorité factieuse. Mais les passions de partis avaient déjà tellement fasciné les esprits, que cette rébellion flagrante, ce coup d'état populaire trouvèrent de l'appui jusqu'au sein même de la diète. De là vinrent et les demi-mesures de cette assemblée, et sa marche vacillante, dans tous le cours de cette affaire. Elle n'osa, ou ne voulut pas, maintenir énergiquement une constitution qu'il était de son devoir de garantir, et refusa son concours pour plier des populations égarées sous le joug de la légalité ; elle ne prit enfin parti ni pour ni contre, et se borna à faire occuper le canton afin de prévenir le retour de la guerre civile. A dater de cette époque, il devient difficile de justifier la conduite du gouvernement de Bâle, dont les membres firent preuve d'une absence totale de vues politiques. Sans parler de l'obstination avec laquelle, s'associant aux passions vindicatives de leurs con-

citoyens, ils refusèrent d'accorder, aux insurgés soumis, une amnistie générale, et repoussèrent les moyens sûrs qu'ils avaient pour faire taire leurs exigences¹; ils commirent la faute irréparable de prononcer formellement la séparation des 46 communes rebelles d'avec la ville, retirant toutes les autorités, et abandonnant ainsi, à eux-mêmes, les habitans de cette portion du canton, qui profitèrent de l'occasion pour se constituer, et former un petit état à part que la diète dut reconnaître, faute de pouvoir agir autrement.

La révolution du canton de Zurich présente aussi quelques particularités remarquables. L'ancienne administration, composée d'hommes de cœur et de talent, qu'animait un patriotisme aussi pur qu'éclairé, crut devoir, après la révolution, rester au timon des affaires, tant que la place serait tenable. Leur présence gênait les chefs du parti démocratique; ils songèrent à les écarter à tout prix. A la tête, et bien en avant de ceux-ci, était un jeune citoyen de Zurich, riche, d'une famille ancienne et considérée, jurisconsulte habile,

1. Il leur suffisait, pour cela, d'accorder aux campagnards cinq ou six voix de plus dans le conseil, et de faire, en temps utile, à leurs chefs, quelques avances qu'ils n'auraient pas repoussées.

orateur adroit ou entraînant, doué surtout du talent d'émouvoir les masses, et, ce qui est plus rare, de les maîtriser. Ce jeune homme, que sa position sociale et sa haute capacité appelaient à jouer, un jour, un rôle important dans sa patrie, aimait mieux, pour ainsi dire, conquérir, à la pointe de l'épée, la première place, que de l'attendre du temps. Confiant dans sa force et poussé par un caractère aventureux, il se jeta, de propos délibéré, dans les hasards de ce jeu enivrant des révolutions, sans s'inquiéter s'il y avait, sur le tapis, d'autre enjeu que le sien, et si le repos et le bonheur de sa patrie dépendaient d'un coup de dé. Peu difficile sur le choix des moyens, il se servit, pour renverser ses adversaires, d'un levier que plus tard il brisa. A son instigation, le principal club du canton, *se posant*, ainsi qu'ils font tous, comme interprète de la volonté du peuple, fit acte de souveraineté directe et adressa au conseil, de même qu'à l'administration, des réprimandes sévères sur la marche suivie par eux jusqu'alors, et d'impérieuses injonctions sur celle qu'à l'avenir ils avaient à suivre. Là dessus, les membres du gouvernement déclarèrent que, si le grand-conseil ne passait pas à l'ordre du jour sur cette adresse illégale autant qu'inconvenante, s'il se soumettait au

contrôle d'une association n'ayant aucun caractère légal, eux magistrats, qui n'en reconnaissent pas d'autre que celui des députés, seuls organes officiels de l'opinion publique, croiraient devoir, en conséquence, donner leur démission; c'était justement ce qu'on voulait. La majorité, dominée par l'ascendant du meneur suprême, et emportée par la passion politique, accueillit la pétition avec faveur et les membres du gouvernement donnèrent aussitôt leurs démissions; mais ils n'en continuèrent pas moins à siéger, comme députés, dans le grand-conseil. Un politique habile, M. K... ne voulut point, pour lui, de la première magistrature; il se contenta de la place de président du tribunal d'appel, et de là, retransché dans une position indépendante, il dirigea tout, faisant concourir à ses desseins les vues ambitieuses et l'absence de conviction des uns, ainsi que les illusions naïves et la crédule bonhomie des autres. Peu scrupuleux en matière de probité politique, incapable de se contenter d'un pouvoir partagé, le président K... est, pour me servir d'une expression reçue, du bois dont se faisaient, dans les démocraties antiques, ces chefs de factions, dont il est aussi difficile d'estimer le caractère, que de ne pas admirer l'énergie et les rares talents.

C'est à cet homme d'état, non moins qu'au bon sens et à l'esprit de modération relative de ses populations, que le canton de Zurich doit de s'être arrêté à temps sur cette pente glissante qui, de la démocratie, mène tout droit à la souveraineté de la populace, exercée virtuellement par les hommes de son choix, et aboutit à l'absurde et exécrable régime du comité de salut public.

Quant au canton de Berne, je possède peu de détails sur le mouvement qui s'y opéra. On m'a assuré que le cabinet français n'y était pas resté étranger ¹. Quoi qu'il en soit, la réforme s'accomplit sans qu'on sortit des voies légales. Ce canton et celui de Fribourg sont les seuls qui aient établi l'élection à deux degrés, et Berne a fixé, pour l'admission au grand-conseil, un cens d'éligibilité qui monte à 7,500 francs en propriétés ou en capital. Comme je l'ai dit ailleurs, les patriciens bernois, ainsi que leurs partisans, se retirèrent tout-à-fait de la scène politique, et laissèrent le champ libre

1. Le fait est probable; ce qui l'est moins, c'est que ce cabinet soutienne aujourd'hui, sous main, les démagogues de la Suisse. Cette assertion, que je tiens d'un homme du pays, aux lumières et au caractère duquel je rends d'ailleurs pleine justice, est, selon moi, trop grave pour être admise sans des preuves positives.

à leurs adversaires, dans le vain espoir que le peuple, étant mis à même de faire une comparaison, qui ne serait pas à l'avantage de ceux-ci, viendrait supplier ses anciens gouvernans de reprendre la direction des affaires. Mais il n'en a pas été ainsi; on s'est accoutumé à se passer d'eux, et je ferai voir, plus bas, que ce malheureux canton a de beaucoup dépassé le but, et est tombé, de l'excès du principe aristocratique, dans celui du radicalisme le plus effréné.

J'arrive enfin aux graves événemens de l'été de 1833. Pour en faciliter l'intelligence au lecteur, il est indispensable de dire un mot des affaires du canton de Schwytz, qu'on peut regarder comme ayant été l'occasion de cette crise, qui semblait menacer la Suisse d'une complète dissolution, et a, dans le fait, assuré son repos intérieur ainsi que son indépendance.

Depuis 1798, les *districts-extérieurs* de Schwytz avaient obtenu, du chef-lieu, l'égalité des droits politiques, qui leur fut conservée par l'acte de médiation, et dont ils jouirent jusqu'en 1821, époque à laquelle le gouvernement de Schwytz la leur retira brusquement, pour les replacer sous la tutelle dont ils avaient été si long-temps affranchis. En 1830, les populations des *districts* redeman-

dèrent les droits qu'on leur avait ravis; mais la diète eut beau appuyer leurs justes réclamations; vainement elle s'efforça d'opérer un rapprochement sur le pied de l'égalité des droits, tout échoua contre l'immuable opiniâtreté du Vieux-Schwytz. En désespoir de cause, les districts-extérieurs se constituèrent en fraction de canton indépendante, et la diète sanctionna leur constitution et admit leurs députés dans son sein.

Cependant ce grand-conseil de la confédération, cette autorité suprême du pays, seul organe légal de sa volonté souveraine (la diète n'est et ne peut être autre chose), s'occupait de la révision du pacte fédéral, œuvre difficile, et qui le devenait encore plus en raison des circonstances. Trois partis irréconciliables se partageaient la Suisse sur cette question vitale. L'un, celui de l'ancien régime, du *Statu quo*, représenté par les cantons de Schwytz, Uri et Unterwald, auxquels s'étaient ralliés, dans le sentiment d'une haine commune contre les cantons révolutionnés, ceux de Neuchâtel et de Bâle, protestait contre toute révision de l'ancien pacte; c'était toucher au passé. En conséquence, les députés de ces cinq cantons quittèrent la diète, et, retirés à Sarnen, lancèrent protestations sur protestations contre ses actes. Puis

venait le parti radical, auquel les députés de Berne et de Bâle-campagne servaient d'organes habituels au sein de la diète, et qui comptait, en outre, dans les députations des autres cantons, des partisans déclarés ou secrets. Ce parti ne voulait de la révision qu'à la condition qu'il en poserait les bases. Or, les trois buts principaux de ses persévérans efforts étaient d'obtenir, 1^o la représentation proportionnelle pour chaque canton, c'est-à-dire un député en diète pour un nombre donné d'habitans. Le canton de Berne ayant, par exemple, une population vingt-quatre fois plus forte que celui de Zoug, aurait eu vingt-quatre voix, tandis que celui-ci n'en aurait eu qu'une seule. De la sorte, les trois cantons les plus peuplés, en s'entendant bien, auraient fait la loi aux dix-neuf autres; 2^o la suppression des instructions données aux députés par leurs grands-conseils respectifs, et d'après lesquelles ils sont tenus de voter; 3^o la création d'un directoire destiné à centraliser, à corroborer l'action du pouvoir fédéral, et investi, à cet effet, d'attributions telles que la souveraineté cantonnale n'eût plus été qu'un mot. Ces trois points obtenus, les radicaux se flattaient de créer, en Suisse, *l'unité nationale*; mais bien des gens pensent qu'ils n'auraient réussi qu'à l'in-

féoder pour long-temps aux mains des démagogues. Enfin, entre ces deux partis extrêmes, il en existait un troisième, auquel se rattachaient Genève, les Grisons, Vaud, Zurich, etc. Persuadé que l'ancien pacte n'était plus en harmonie avec l'état actuel de la Suisse, ce parti désirait concilier, autant que possible, les anciennes formes fédératives avec les besoins de l'époque, fortifier l'action de la puissance fédérale, sans porter atteinte à la souveraineté des cantons, en ce qui concerne leur régime intérieur; resserrer, enfin, pour leur sûreté commune, le lien qui réunissait, en faisceau, ces vingt-deux républiques si diverses, et leur donner une certaine force de cohésion, sans effacer leur individualité respective sous le niveau unitaire. Ce que les hommes de cette opinion avaient surtout à cœur d'éviter, c'était de reconstruire l'édifice à neuf; ils voulaient, en un mot, refaire un pacte pour la Suisse, et non pas refaire une Suisse pour un pacte, arrêté *à priori*. Après bien des difficultés et des délais, le nouveau pacte fédéral, conçu dans ce sens de progrès et de haute raison politique, parvint à réunir en diète le nombre de voix voulu, et fut aussitôt soumis à l'acceptation définitive des communes, dans les différens cantons. Adopté par quelques-uns, on le vit, contre l'at-

tente universelle, repoussé, à une immense majorité, par le peuple du canton de Lucerne. Ce fait imprévu produisit l'effet d'une commotion électrique. Dans les cantons révolutionnés, la stupeur fut grande; le parti des villes releva la tête, et s'abandonna à un fol espoir. Partout on crut les choses mûres pour une réaction, et les représentants de l'opinion aristocratique, les membres de la *ligue de Sarnen*, partageant l'illusion commune, s'imaginèrent qu'il ne fallait plus qu'un signal pour déterminer, en Suisse, une insurrection générale contre les nouveaux gouvernemens ¹. Ce signal, le canton de Schwytz se chargea de le donner. Le colonel fédéral Abyberg part, à la tête de deux cents hommes, pour opérer une restauration à main armée dans les *districts-extérieurs*, et occupe, avec du canon, la petite ville de Kussnacht, où il fait plusieurs arrestations. En vain le premier magistrat de Lucerne vient, au nom de la diète, le sommer de se retirer; le colonel répond qu'il a des ordres de son gouvernement, et n'a pas à en recevoir de la diète. Cependant le tocsin se fait en-

1. Je dois dire que le député de Neuchâtel, M. de C..., homme habile, ne fut pas atteint de cet esprit de vertige et d'erreur, et qu'il donna, à ses collègues, de salutaires avis qui ne furent point écoutés.

tendre de tous côtés; les populations du Vieux-Schwytz, travaillées d'avance par le gouvernement, se lèvent en masse, armées de mauvais fusils, de fourches et de faux, pour soutenir l'occupation et défendre leur religion, *qu'on veut leur prendre*. La nouvelle de cet événement arrive à Zurich, où siégeait la diète, et y répand une surprise mêlée de sentimens divers. Cette audacieuse infraction de la *paix du pays*, commise à l'instant même où Schwytz vient de nommer des commissaires, chargés d'arranger les différens à l'amiable, ces mesures de violence, ce manque de loyauté, ne trouvent pas un apologiste. Sur-le-champ la diète prend, à l'unanimité, un arrêté qui convoque le premier contingent des milices de la confédération, et enjoint au second de se tenir prêt à partir. Dès le lendemain, à midi, six mille hommes du canton de Zurich sont sur pied, complètement armés et équipés, et la moitié est déjà en marche. 20,000 hommes, accourus de toutes les parties de la Suisse, se trouvent, trois jours plus tard, réunis à Lucerne, n'attendant que l'ordre d'occuper le canton insurgé. Que vont résoudre les petits-cantons? Vont-ils faire cause commune, et, se sentant soutenus par Bâle et Neuchâtel, ainsi que par les sympathies des villes, tenteront-ils les chances

d'une lutte aussi inégale? Leur résistance deviendra-t-elle le signal d'une guerre civile générale et acharnée? Telles sont les questions qu'on s'adresse à Zurich, au sein de la diète, dans les salons et dans les rues. Une douloureuse anxiété se peint sur les traits des bons citoyens, des amis de l'ordre; ils redoutent la lutte pour elle-même, et plus encore, peut-être, les suites de la victoire. Quant aux hommes ardents du parti des campagnes, ils se réjouissent; sentant leur supériorité, ils ne voient là qu'une occasion d'en finir avec *l'incorrigible faction aristocratique*. Pour les radicaux, ils tressaillent d'espérance; cette nouvelle complication relève leur crédit en rallumant des passions qui commençaient à languir. Mais l'ordre d'occuper Schwytz est donné; 12,000 hommes, sous la conduite du colonel Bontemps, entrent dans ce canton, l'arme au bras, et sans brûler une amorce. Les petits-cantons, et Schwytz en particulier, ont senti trop tard toute l'étendue de leur irréparable faute; paralysés par cette masse de forces imposantes, effrayés de leur isolement au milieu de la Suisse démocratisée, ils ont craint d'aggraver leur position, en essayant une résistance inutile. Terreur salubre, qui a épargné à tout le pays de grands malheurs et d'inextricables embarras.

Pendant que ces choses se passaient, le gouvernement de Bâle, à la première nouvelle de la prise d'armes de Schwytz, fut dupe des mêmes illusions et crut l'occasion favorable pour faire rentrer Bâle-campagne sous son obéissance, au mépris des décisions de la diète, dont il ne prévoyait pas les mesures rigoureuses. Trouvant donc un prétexte tout prêt dans les agressions partielles des habitants de Liestall contre les communes fidèles, les membres du gouvernement bâlois décident brusquement et à la majorité d'une seule voix, dit-on, cette désastreuse expédition contre la campagne, qui a coûté si cher à leurs concitoyens. Une colonne de 1,500 hommes, avec douze pièces de canons, se met en marche pour occuper le chef-lieu des communes séparées; mais les habitants ont pris habilement leurs mesures. Les Bâlois, qui avancent sans précautions, sont accueillis, dans un bois, par une vive fusillade qui jete le désordre dans leurs rangs. Leur commandant en chef tombe l'un des premiers, et le feu de deux petites pièces de canon, démasquées à propos, achève de les ébranler; on donne l'ordre de la retraite qui, s'opérant au milieu d'une horrible confusion, devient bientôt une déroute. Enhardis par le succès, les campagnards s'élancent, poursuivent leurs ennemis

la baïonnette dans les reins, ne font nul quartier, massacrent les blessés et tirent une atroce vengeance de l'incendie d'un de leurs villages inhumainement brûlé par la troupe soldée de la ville. En apprennant cette reprise des hostilités, la diète décrète l'occupation immédiate des deux parties du canton. La ville, atterrée du coup qui vient de la frapper, ouvre, sans résistance, ses portes aux troupes fédérales, mais il fallut menacer la campagne de l'emploi de la force, pour la contraindre à se soumettre aux ordres de la diète. C'est que ces graves circonstances, en ranimant les clubs qui se mouraient de langueur, leur avaient rendu, avec leur arrogance, une partie de leur empire sur les masses, et les campagnards comptaient sur cet appui. De tous côtés s'élevaient des cris de rage et de vengeance contre la ville de Bâle. La presse radicale ne parlait que de croisade contre ce boulevard de l'aristocratie, que d'un *dix-huit brumaire* populaire, ayant pour but de jeter la diète dans la Limmat et de convoquer une constituante helvétique. Les motions les plus forcenées et les plus sanguinaires lui arrivaient journellement, et la députation de Berne était, avec celle de Bâle-campagne, la seule qui osât les appuyer! Bientôt s'offrit à la diète une nouvelle occasion de main-

tenir énergiquement ses décisions et de prêter force à la loi, envers et contre tous. Le canton de Neuchâtel, sommé d'envoyer ses députés en diète, ainsi que l'avaient déjà fait les quatre cantons qui, conjointement avec lui, avaient formé la ligue de Sarnen, refuse d'obtempérer. Aussitôt la diète ordonne que Neuchâtel sera immédiatement occupé, s'il persiste dans son refus; il céda. Le même jour, ou le lendemain, le grand-conseil de Berne, ce club-modèle, donne ordre à sa députation de faire une motion qui semble dictée par le démagogisme en démence, et qui a pour but de frapper la ville de Bâle d'une contribution de quarante millions, de raser ses remparts, et de traduire, devant une commission nommée *ad hoc*, les membres de ce gouvernement et de celui de Schwytz qui ont pris part aux dernières affaires. Si la motion est repoussée, les députés de Berne devront protester, au nom du peuple souverain, et quitter la diète. Celle-ci déclare alors que, si cette menace se réalise, le canton de Berne sera occupé dans les vingt-quatre heures. Les députés bernois, organes du radicalisme désormais impuissant, demandèrent en toute hâte de nouvelles instructions qui ne se firent pas attendre.

Dans ces momens critiques, ou l'imminence du

danger fit trêve aux divisions, le pays, je le répète, a été sauvé par les mesures vigoureuses de la diète, et par cet élan unanime avec lequel les populations ont répondu à son appel. On y a vu la preuve qu'il existait pourtant, en Suisse, une autorité supérieure aux partis et qui pouvait compter, pour les comprimer, sur le concours de la force publique. Ici, comme à l'étranger, on s'est convaincu que les Suisses suffisaient à maintenir la paix chez eux, et qu'il n'était pas besoin que les voisins les y aidassent. Leur organisation militaire a été également soumise, en cette occasion, à une épreuve décisive. En moins d'une semaine, quarante mille hommes ont été sous les armes, et j'ai vu des officiers français, d'un coup d'œil exercé, être frappés de la beauté et de la tenue militaire de plusieurs des contingens ¹. Malgré l'exaltation politique de la plupart de ces milices, elles ont observé une exacte discipline dans les cantons occupés. Je crois nécessaire d'ajouter que, pendant toute la durée de cette session orageuse, l'ambassadeur de France n'a pas quitté la diète, dont les ministres et envoyés des autres puissances

1. On a remarqué entre autres ceux de Vand, de Genève, des Grisons, de Zurich et de Saint-Gall.

se sont tenus éloignés par ordre. Mais demanderont les gens *rigoristes*, la Suisse s'est-elle sauvée selon les règles? Ce que la haute-diète a fait, avait-elle le droit de le faire? A cela je répondrai affirmativement, quant à l'occupation des cantons qui avaient rompu la paix du pays. L'ancien pacte charge la diète de la maintenir ou de la rétablir et cela ne peut se faire que par l'occupation. L'histoire de la Suisse offre, d'ailleurs, un précédent de ce genre et c'est encore le canton de Schwytz qui le fournit. Au 15^e siècle, ce canton, prenant parti pour la commune de Baar qui s'était révoltée, assiégea Zoug et résista aux sommations des cantons réunis. Ceux-ci mirent aussitôt dix mille hommes sur pied, occupèrent le pays, et Schwytz fut condamné à payer mille florins pour les frais. Quant au droit de forcer un ou plusieurs cantons à envoyer des députés en diète, je ne l'ai vu énoncé nulle part, et les annales de la Suisse ne m'en ont point offert d'exemples. Mais ce droit que la diète n'avait pas, elle l'a pris et à bien fait. Il ne doit pas être libre à chacun des états formant une confédération, un corps politique, de se dispenser de ses devoirs fédéraux, au gré des intérêts ou des passions du moment; il a contracté, en effet, envers ses co-états, des engagements qui le lient tant

que l'association n'a pas été dissoute du consentement des parties intéressées; or le premier de ces devoirs est, sans contredit, de se faire représenter à l'assemblée fédérale, fût-ce même pour y toujours dire non. L'autorité suprême avait donc implicitement le droit d'exiger, d'un canton, l'accomplissement de ce devoir et, en cas de refus, de l'y contraindre.

J'ajouterai, pour ceux qui tiennent à savoir la fin des choses, que l'occupation de Schwytz se prolongea jusqu'à ce qu'on y eut voté une nouvelle constitution, basée sur l'égalité des droits et qui réunit les deux parties séparées du canton. J'ignore si ce pauvre petit pays, qui a tant souffert des fautes de ses gouvernans, a dû encore payer quelque chose pour les frais. Quant à la ville de Bâle, elle a aussi, elle, cruellement expié le malheureux coup de tête de ses autorités. Une forte portion des dépenses de l'occupation a été mise à sa charge. La séparation ayant été forcément maintenue, le partage des propriétés cantonales, entre Bâle-ville et Bâle-campagne, s'est effectué au grand détriment de la ville, qui n'a que la triste consolation de voir ses ennemis payer également bien cher les suites de leur rébellion. Ces quarante-six communes séparées,

II. 33

complètement dénuées de ressources, ne vivaient que du salaire que leur payaient les fabricans de Bâle. Tout rapprochement est désormais impossible entre cette ville et Liestall; des flots de sang les séparent. Ce canton fractionné a, ainsi que ceux d'Unterwald et d'Appenzel, deux demi-voix en diète, lesquelles n'en forment une qu'autant que les députés s'entendent sur une même question. Séparées, ces deux demi-voix ne sont point comptées.

En finissant, je résumerai, en peu de mots, mon opinion sur l'état actuel de la Suisse. Aujourd'hui ses populations sont libres et jouissent de l'égalité des droits politiques; en sont-elles plus heureuses? Je pense que non; du moins pour le moment. Ce n'est pas en un jour que les nations apprennent l'art difficile d'être libres; elles paient, le plus souvent, leur apprentissage par le sacrifice temporaire de leur repos et de leur bien-être. Pendant ces trois années, à vrai dire, il n'y a guère eu, dans ce pays, que déplacement du despotisme. Après les révolutions, les passions mauvaises qu'on a mises à l'œuvre, réclament impérieusement leur salaire; la liberté se transforme en arme offensive, aux mains du parti victorieux, et dans ses rangs retentit l'impitoyable *væ victis*! Mais

des symptômes significatifs annoncent que la Suisse commence à sortir de cet état exceptionnel, pour rentrer peu à peu dans les voies régulières. Les gouvernemens révolutionnaires sont bien, en définitive, forcés de devenir conservateurs, et de faire de l'ordre pour se maintenir. Tout les y sert merveilleusement ; l'accès de la fièvre politique tombe par degrés ; le besoin du repos se fait sentir dans les masses, dont l'éducation est d'autant plus prompte, que, nouvellement affranchies, elles ont commis plus de fautes. Les intérêts matériels, en souffrance, élèvent la voix et font taire les passions déjà refroidies. C'est ce qui arrive en Suisse ; la réaction morale, le retour aux idées saines et modérées y est visible, et l'un des membres les plus distingués de l'ancienne administration de Zurich me disait : « Si nous votions au scrutin secret dans le conseil, notre minorité de quarante voix se grossirait bientôt assez pour se faire respecter du nouveau pouvoir. » Tout récemment, les clubs du canton réunis, par députations, à Winterthur, viennent d'user, pour me servir d'une expression célèbre, « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Le canton de Berne est celui de tous où l'aveuglement des passions politiques paraît le plus incu-

nable. Là, le gouvernement en est venu au point de faire casser, par le pouvoir législatif, les arrêts des tribunaux, et jusqu'aux décisions de la cour-suprême; et cependant force est encore aux gouvernans de Berne, de plier sous la loi impérieuse de la nécessité; leur conduite récente envers les réfugiés polonais en fait foi. Après les avoir armés, pour faire de la propagande à coups de fusil, ils leur enjoignent de quitter le pays, les menaçant, pour s'en faire obéir, du ressentiment des populations..

Mais après que la société ébranlée a repris peu à peu son équilibre et s'est replacée sur ses bases, l'agitation, qui se prolonge à la surface, empêche long-temps les observateurs prévenus, les esprits froissés et les âmes passionnées de reconnaître le progrès, et c'est encore là ce qu'on voit en Suisse. Pour moi qui ai foi à la raison publique et au triomphe de l'intérêt bien entendu, je me plais à croire que, après avoir heureusement échappé à la guerre civile, aux mains des clubs, et à l'occupation étrangère, qu'ils eussent rendue inévitable, ce pays, si intéressant sous plus d'un rapport, marche enfin vers des jours meilleurs.

PLANS DE VOYAGE.

ITINÉRAIRES.

J'AI observé, quelque part, que nous étions le peuple le moins voyageur de l'Europe; cela ne tient point à ce que nous sommes indifférens aux merveilles de la nature et des arts, mais aux idées exagérées qu'on se fait généralement, en France, sur les fatigues, les frais et la perte de temps qu'entraînent les voyages. Il ne sera donc pas hors de propos d'ajouter ici quelques notions propres à dissiper cette erreur, au moins quant à la Suisse. J'ai la prétention fondée d'être, faute de mieux, un bon *cicerone*, et si mes lecteurs veulent se diriger d'après mes instructions, et suivre les itinéraires que je vais leur proposer, ils pourront parcourir, en peu de temps, à peu de frais, et sans

fatigues, les parties les plus intéressantes de cette contrée célèbre, et jouir des divers genres de beautés qu'elle offre. Trente louis et un mois leur suffiront pour cela.

L'important est de former, pour le voyage projeté, une association de deux ou trois personnes, afin de diminuer d'autant les dépenses de guides, de voitures et de bateaux, très considérables pour le voyageur isolé. On se munira de la carte de Keller, du *manuel* d'Ebel. L'époque la plus convenable, pour se mettre en route, est la mi-juillet ou le commencement d'août. Je suppose mes *pratiques* voulant voyager avec toutes leurs aises, c'est-à-dire dans les parties de la Suisse les plus fréquentées, et que l'on peut parcourir en voiture ou à cheval. Ils partiront de Paris le 1^{er} août, par exemple, et suivront l'itinéraire ci-après.

Arrivés le 4 à Bâle; — le 5 à Soleure; — le 6 au Weissenstein; — le 7 à Berne, ils y séjourneront le 8; — le 9, dîner à Thoun, coucher à Interlaken; — le 10, coucher à Brientz, voir le Giesbach en passant; — le 11, déjeuner à Meyringen, s'arrêter aux bains de Rosenlavi, coucher au Grindelwald; — le 12, passer la Wengernalp, coucher à Lauterbronne; — le 13, dîner à Interlaken, coucher à Thoun; — le 14, aller, en voiture,

diner à Kandersteg, de là, à cheval, coucher aux bains de Louèche; — le 15, diner à Sierre, coucher à Sion; — le 16, diner à Martigny, voir la cascade de Pissevache; — le 17, à Chamouny, par la Tête-Noire; — le 18, monter à la mer de glace, ou au Brevent, s'il fait très beau; — le 19, coucher aux bains de Saint-Gervais; — le 20, à Genève; — le 21, faire la course de Lausanne par le lac; — le 22, retour; — le 24, départ pour Paris, où les voyageurs seront le 28. Ajoutons deux ou trois jours de plus pour les retards et les repos.

Voici maintenant comment j'évalue la dépense : déjeuner avec œufs, café ou thé, 1 fr. 50 c. — Diner à table d'hôte, 3 fr. — Léger souper ou thé, 1 fr. 50 c. — Chambre, 3 fr. ¹. — Total, avec les menus frais, 10 fr. — Restent 14 fr. par jour pour guides, voitures, chevaux, bateau; c'est plus qu'il ne faut, l'un dans l'autre. Les hommes, voyageant à pied, en portant leur sac, et ne prenant de guides que là où ils sont indispensables, feront la tournée indiquée à un tiers meilleur marché². Si

1. Le diner de 5 heures se paie 4 fr.

2. Un de mes amis parti d'Autun a passé trois mois à parcourir la Suisse dans tous les sens, et, revenu chez lui, a trouvé qu'il n'avait dépensé pour frais de voyage propre-

l'on peut disposer d'une dizaine de jours et de deux cents francs de plus, je conseille d'allonger le voyage, en allant de Bâle, par Schafhouse, à Zurich (deux jours), de Zurich, coucher au Rigi le 1^{er} jour; — 2^e à Lucerne; — 3^e à Altorf, par le lac ou par Engelberg; — 4^e à Urseren, en voiture; — 5^e au Grimsel; — 6^e à Meyringen, puis continuer le précédent itinéraire par le Grindelwald, etc.

L'été dernier, mon beau-frère a fait, avec trois amis, la tournée suivante. Ces messieurs voyageaient le plus souvent à pied, portant leurs sacs, et n'ayant qu'un guide, chargé du surplus du bagage. Partis de Genève, par le bateau, ils ont couché le 1^{er} jour à Vevay; — le 2^e, passé la dent de Jaman, et pris un char, qui les a menés coucher à Zweisimmen; — le 3^e, en char, à Thoune; — le 4^e, à Interlaken; — le 5^e, en char, déjeuner à Lauterbroune, à pied, coucher au Grindelwald; — le 6^e, à Meyringen; — le 7^e, au Grimsel; — le 8^e, à Urseren, par la Furca; — le 9^e, en char, à Altorf, de là, en bateau, à Stantzstadt; — le 10^e, déjeuner à Lucerne, coucher au Rigi; — le

ment dit, que 550 fr.; ce qui donne une moyenne de 6 fr. par jour environ.

11^e, diner à Einsiedlen, de là, en voiture, coucher à Zurich; — le 12^e, coucher à Sarnen, en repassant par Lucerne; — le 13^e, passer par le Brunig et Brientz, et coucher à Interlaken; — le 14^e, coucher à Berne; — le 15^e, à Payerne; — le 16^e, à Lausanne; — le 17^e, à Genève. Ce voyage intéressant, qui a duré 17 jours, a coûté à chacun des associés 260 francs.

L'excursion des Grisons est une tournée à part, qui peut employer quinze jours, si l'on visite la haute Engadine, qui en vaut la peine.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

ROME, page 5.

Le lac.—La Pliniana.—Pline le jeune.—Aspect de la ville.—L'allégorie.

MILAN, page 11.

La route.—Les rues.—Le dôme.—Le tombeau de saint Charles Borromeo.—La statue de saint Barthélemy.—Les abbés-*cicerone*.—Les montreurs.—Les palais.—L'hôtel Reichmann.—L'hospitalité milanaise.—L'arc de triomphe.—Le cirque.—Le château.—Le soldat mendiant.—Réflexions.—La bibliothèque ambrosienne.—Les trouvailles.—La Breera.—Léonard de Vinci.—La Cène.—Le Corso.—Théâtre de la Scala.—Musique.—Ballets.—Les marionnettes.—Le polichinel italien.—Vue du sommet du dôme.

GÈNES, page 43.

Aspect de la ville.—La rue des Palais.—Intérieur du palais Serra.—Le palais ducal.—La méprise.—Le Mezzarzo.—Hôtel de *la Villa*.—Les cafés.—Cupidité génoise.—Différence des quartiers.—Décadence de Gènes.—Trait de bravoure française.—La baie de Gènes.—La tempête dans le port.—Le port franc.—Les églises.—Les prêtres.—Les moines.—Promenades.—Les sourds-muets.—L'homme au violon.—Trait du roi de Naples.

TURIN, page 72.

La diligence.—La Bocchetta.—Les mendiants.—L'avocat.—La colonne de Marengo.—Alexandrie.—Projets de Napoléon.—L'espionnage.—La Fontaine.—Asti.—Alfieri.—Aspect de Turin.—Edifices.—Le pont des Français.—La suite du roi.—Les promenades.—Le théâtre.—Les libraires.—Silvio Pellico.—Effet de son livre.—Caractère de l'auteur.—Le Musée Egyptien.—M. Champollion.—Les momies.—Population de la ville.—Les cafés.—La loterie.—L'ancien régime.—Situation du Piémont.—L'opinion.—Apologie de la politique de Turin.—L'armée.—Le revenu public.—La Sardaigne.—Les thons.

LE LAC-MAJEUR.—LE SIMPLON, page 113.

Aspect du lac.—La statue de saint Charles Borromée.—L'Isola-Bella.—La vallée d'Ossola.—Domo d'Ossola.—Le cardinal.—La route du Simplon.—La colonne et le sommet de Wordsworth.—Défilé de Gondo.—Les galeries.—L'avalanche.—Le village de Simplon.—Vue du sommet du col.—Les garde-fous brisés.

CANTON DU VALAIS, page 127.

Brigg.—Les Jésuites.—La famille Stockalper.—Aspect, climat du Valais.—Les préjugés protestans.—Les aqueducs.—Les *colmate* Sierre.—Ses vins.—Le val d'Anniviers.—La vallée de Visp.—Les *témoins*.—Les torrens.—Route des bains de Louèche.—Le hameau des bains.—Vie des baigneurs.—Coiffure valaisane.—Le passage de la Gemmi.—Le mari du bon vieux temps.—Le guide.—Vue du sommet du passage.—L'auberge de Schwarrenbach.—Le 24 février de Verner.—Le cochon cavalier.—Chemin des Échelles.—Le clan du Valais.—Combat du Pré-aux-Soupirs.—Sion.—Les goîtres.—Les créins.—Les deux populations.—Glorieux faits d'armes.—Gouvernement.—Revenus et dépenses publiques.—La Mazza.—Le cardinal Mathieu Schinner.—La bataille de Marignan.—Le prisonnier de Bayard.—Les chroniqueurs.—Les *bouillonnistes*.—Passage des Diablerets.—Le Sanetsch.—Le Bas-Valais.—Martigny.—L'inondation.—Les

Sarrasins.—Les deux passages du Saint-Bernard.—La cascade de Pisse-Vache.—Le crétin.—Abbaye de Saint-Maurice.—La légion thébaine.

CANTON DE VAUD , page 184.

Les nouveaux bains.—Aspect de la vallée.—Vue du lac Léman.—Byron au château de Chillon.—Fondation du *Chastel de Chilliong*.—Les brigands-escorteurs.—Bex.—Le chatelard.—Vevay.—Les vignes.—Fête des vigneronns.—Lausanne.—Son aspect étranger.—Gibbon et Lavater.—Rivalités locales.—La cathédrale.—Les anciens évêques.—Le péché de *pervasion*.—Saint Bernard et ses distractions.—Souvenirs de l'histoire du pays.—Révolution de 98.—Ses causes.—Ses effets.—Habitudes sociables.—La dixième muse du pays de Vaud.—Patois.—Mœurs et croyances locales.—L'Anglais.—Le manoir de Wufflens.—Le signal de Bougi.—Tavernier.—Duquesne.—Nyon.—M. de Bonstetten.—Les sociétés de Tir.

CANTON DE GENÈVE , page 230.

Aspect de la ville.—Hommes marquans.—Développement intellectuel et esprit public.—Erreur de M. Mauguin.—Institutions.—Ton de la société.—Les dames de Genève.—Coteries.—Esprit du gouvernement et de la population.—Promenade Saint-Antoine.—Le lac.—Savoir-faire et économie des Genevois.—Leurs soirées d'autrefois et celles d'aujourd'hui.—La prison pénitentiaire.—L'Anglais frondeur.—Le Français-genevois.—Voltaire et Boswell.—Le théâtre.—Les concerts.—Le musée Rath.—Le peintre Hornung.—Le bateau à vapeur.—Le lac.—Le retour.—Coppet.—Mme de Staël et Byron.—La clé de saint Pierre.—Calvin.—Origines de la république.—Les mômiers.

SAVOIE , page 282.

Bonneville.—Les *chantemerles*.—Les *savoisiens*.—Vallée de Maglan.—Saint Martin.—Le Mont-Blanc.—Saint-Gervais-les-Bains.—Le lac de Chède.—Chamouny.—La mer de glace.—Source de l'Arveyron.—L'Anglo-indien.—Les chamois.—Un clair de lune.—Les caricatures.—Marie du Mont-Blanc.—Ascensions des Anglais.—Le Brévent.—

Bourrit.—Les Bossons.—Étymologies.—La Tête-Noire et le col de Balme.—Montreux.—La Dent-de-Jaman.

CANTON DE BERNE, page 322.

Gessenay.—Le Simmenthal.—M. de Bonstetten.—Les comtes de Gruyères.—La comtesse Marguerite.—Le café.—Thoune.—Le lac.—Interlaken.—Le poète Baggesen.—Pauvreté du pays.—Route de Lauferbroune.—Le Staubbach.—La vallée.—La mendiante.—L'église.—Le chien de somme.—La Jungfrau.—L'avalanche.—Le cordes des Alpes.—Le Grindelwald.—Le glacier supérieur.—La mort de M. Mouron.—Les chansons suisses.—Les chasseurs de chamois.—Le Faulborn.—Les bains et le glacier de Rosenlavi.—Le Wetterhorn.—Le Reichenbach.—Les Anglais en Suisse.—Les paysannes de l'Oberland.—Les faux admirateurs de la nature.—Les lutteurs du Hasli et de l'Unterwald.—L'intérieur d'un chalet sur l'alpe du Brunig.—Le Grimsel.—L'hospice.—Les glaciers du Rhône.—Le Rhône.—Le passage de la Mayenwand.—Les glaciers de l'Aar.—Chèvres provenant de l'accouplement d'un chamois avec une chèvre.—La chute de la Handeck.—Les ciselures en bois de *Fischer* à Brientz.—Les chanteuses anciennes et nouvelles.—Le bal champêtre improvisé.—Le Giesbach.—Le château de Rinkenberg.—La caverne de saint Béal.—Le camp de Thoune.—La Chartreuse.—Recherche dans l'arrangement du fumier.—Anecdote.—Les paysans bernois.—La ville de Berne.—La rue des *Gentilshommes*.—Les ours.—Coiffure des Bernoises.—Costumes suisses.—Comtes et barons du moyen-âge.—Le *schultheiss* Jean de Bubenbergr.—La cathédrale.—Prophétie annonçant la fin du monde.—Édifices publics.—Vues coloriées de la Suisse.—L'académie de Berne.—Haller.—Les études scientifiques et littéraires négligées.—Motifs.—Spectacles.—Événemens de 89 et de 1830.

CANTON DE FRIBOURG, page 453.

Morat.—Charles-le-Téméraire.—Obélisque.—Combat singulier entre une demoiselle de Watteville et une dame de la suite de la duchesse de Créqui.—Le tilleul de Villars.—Le château de G....g.—Fribourg.

— Ses habitans et le duc d'Autriche. — Singulier usage. — Le patois du pays. — La danse.

PRINCIPAUTÉ-CANTON DE NEUCHÂTEL, page 463.

Position complexe du pays. — Impossibilité pour un étranger de connaître l'esprit qui y domine. — Châteaux de Gorgier et de Vaumarcus. — Les allées de Colombier. — Anecdote touchante. — La ville. — La société. — Les cours publics.

CANTON DE SOLEURE, page 471.

La ville — L'arsenal. — Complot du comte de Kybourg. — Jean Rott. — Le *schultheiss* Wengi. — Le Weissenstein. — Vue magnifique dont on jouit de cette auberge. — La petite ville de Bienne. — L'île Saint-Pierre. — J.-J. Rousseau. — Nidau. — Anecdote. — Passage de Pierre-Pertuis. — Second morceau d'antiquité non moins curieux. — Les gorges de Moutiers-Grandval. — Cascade d'un genre singulier. — Éloge d'un des derniers princes-évêques, par un aubergiste.

TABLEAU RÉSUMÉ événemens de la Suisse depuis 1830, page 491.

PEANS DE VOYAGES. — ITINÉRAIRES, page 521.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

A. PIHAN DE LA FOREST,

IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION, RUE DES NOTERS, N° 37.







